HISTOIRE

DES MARIONNETTES.

LES MARIONNETTES EN ANGLETERRE.

Si je ne m'étais proposé dans ces études (1) que de rompre quelques lances courtoises en l'honneur des marionnettes, je pourrais regarder ma tâche comme surabondamment accomplie : ou je me trompe fort, ou il est suffisamment prouvé que la muse légère et badine qui préside à ce petit spectacle a occupé un rang assez distingué chez tous les peuples de race et de civilisation gréco-romaines, et qu'elle a même obtenu parmi eux, grace à sa gentillesse, le pas sur plusieurs de ses plus fières rivales; mais j'ai entrepris (qu'on me permette de le rappeler) moins de faire l'éloge de ce menu genre de drame que d'en tracer l'histoire sincère et détaillée. Mon travail se trouverait donc trop incomplet, si, après avoir exposé tout au long quelles ont été les destinées de mes petites clientes dans les contrées du centre et du midi de l'Europe, je négligeais de rechercher comment elles ont été accueillies dans les régions septentrionales, notamment en Angleterre et en Allemagne. Là, en effet, les mœurs, les races, le climat, le goût, tout diffère, et il n'y aurait pas à s'étonner qu'un divertissement qui sup-

(1) Voyez les livraisons des 15 juin, 1er août et 15 septembre 1850.

pose dans l'artiste qui le pratique, dans l'auditoire qui s'y abandonne, une sensibilité d'organes et une souplesse d'imagination si promptes, n'eût point obtenu auprès de populations moins flexibles et sous le ciel plus rigide de Londres, d'Amsterdam et de Berlin, autant de succès qu'en Grèce, en Italie, en France et en Espagne.

Il n'en a cependant pas été ainsi, et je puis annoncer dès à présent, sans craindre d'être démenti par les faits dont l'exposition va suivre, que les peuples d'origine germanique, que l'on regarde communément comme doués d'une trempe d'esprit plus ferme et plus sérieuse que la nôtre, ont accepté les données fantastiques de ce trompe-l'œil théâtral avec la même facilité crédule et la même docilité d'émotions que les peuples plus impressionnables dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Oui, nous allons rencontrer nos petits comédiens de bois aussi aimés, aussi choyés, aussi facilement compris sur les bords de la Tamise, de l'Oder et du Zuyderzée qu'à Naples, à Paris ou à Séville. Nous aurons même occasion de remarquer que les Anglais et les Allemands ont quelquefois porté dans ce badinage un fonds de sérieux et de gravité qui est sans doute un trait de leur caractère national.

Quant à l'Angleterre en particulier, le goût de ce genre de spectacle y a été si généralement répandu, qu'on ne trouverait peut-être pas un seul poète depuis Chaucer jusqu'à lord Byron, ni un seul prosateur depuis sir Philip Sidney jusqu'à M. W. Hazlitt, qui n'ait jeté à profusion dans ses ouvrages des renseignemens sur ce sujet, ou n'y ait fait au moins de fréquentes allusions. Les écrivains dramatiques surtout, à commencer par ceux qui sont la gloire des règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier, ont déposé dans leurs œuvres les particularités les plus curieuses sur le répertoire, les directeurs, la mise en scène des marionnettes. Shakspeare lui-même n'a pas dédaigné de puiser dans ce singulier arsenal d'ingénieuses ou énergiques métaphores qu'il met dans la bouche de ses plus tragiques personnages, aux momens les plus pathétiques. Je puis citer dix à douze pièces de ce poète où se trouvent plusieurs traits de ce genre : *les deux Gentilshommes de Vérone* par exemple, *le Conte d'hiver*, la première partie de *Henri IV*, *la méchante Femme mise à la raison*, *la Douzième Nuit*, *les Peines de l'amour perdu*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Antoine et Cléopâtre*, *Hamlet*, *la Tempête*, *Roméo et Juliette*, *le Roi Lear*. Les contemporains et les successeurs de ce grand poète, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher, Milton, Davenant, Swift, Addison, Gay, Fielding, Goldsmith, Sheridan, ont emprunté aussi beaucoup de saillies morales ou satiriques à ce divertissement populaire. Grace à ce penchant singulier des dramatistes anglais à s'occuper de leurs petits émules des carrefours, j'ai pu trouver en eux pour mon travail des auxiliaires aussi agréables qu'inattendus. Privé, comme on l'est nécessairement à l'étranger, de

l'usage des sources directes et des pamphlets originaux, n'ayant à ma disposition que les œuvres des grands maîtres, qui sont sur les rayons de toutes les bibliothèques, il m'a suffi, chose étonnante, de rapprocher les passages que me fournissaient si abondamment ces écrivains d'élite, pour me former sur les marionnettes anglaises un ensemble de documens plus circonstanciés et plus complets, j'ose le dire, que ceux qu'ont rassemblés jusqu'à ce jour les critiques nationaux les mieux informés. C'est là, on l'avouera, un des résultats les plus notables de la différence si profonde et si tranchée qui sépare les littératures dites romantiques des littératures plus sobres et plus circonspectes qu'on appelle classiques. Certes, un critique anglais ou allemand aurait beau étudier attentivement nos grands écrivains dramatiques, Corneille, Rotrou, Racine, Molière, Regnard, Marivaux même et Beaumarchais, il ne pourrait, j'en suis convaincu, recueillir de ces lectures, même à l'aide de l'induction la plus subtile, une suite d'observations assez substantielles et assez précises pour reconstituer, avec de tels matériaux, la moindre partie de notre histoire civile ou littéraire. Ce n'est point un reproche que j'adresse à nos grands écrivains, ni une critique que je fais de leur système, à Dieu ne plaise! ce n'est qu'un simple fait que je note au passage et qui me paraît tout-à-fait propre à marquer nettement la diversité de ces deux poésies, dont l'une s'élance et se maintient dans une sphère de généralisation idéale et impersonnelle, tandis que l'autre, particulièrement attentive aux singularités caractéristiques, plonge ses racines au plus profond et au plus vif de la réalité individuelle.

Cela dit, débarquons sans retard sur les bords de la Tamise, et parcourons en *cockney* les rues, les ponts et les *squares* de Londres.

I. — STATUAIRE MÉCANIQUE DANS LES ÉGLISES, — DANS LES MIRACLES-PLAYS ET LES PAGEANTS.

En Angleterre, comme partout ailleurs, la sculpture mobile a commencé par prêter son prestige aux cérémonies du culte. Le crucifix à ressorts de l'abbaye de Boxley n'a point été un fait isolé de superstition monastique (1). Jusqu'au moment de l'établissement du schisme de Henri VIII, le clergé catholique célébrait, dans toutes les églises de la Grande-Bretagne, les solennités de Noël, de Pâques, de l'Ascension, avec un appareil presque scénique (*in manner of a show and intertude*). On employait, dans ces occasions, de petites poupées mobiles (*certain small puppettes*). L'historien duquel j'emprunte ces détails raconte qu'il assista, vers 1520, à l'office de la Pentecôte dans la cathédrale de Saint-Paul, où il vit la descente du Saint-Esprit, figurée par un pigeon

(1) J'ai signalé ce crucifix célèbre dans le nº du 1er août 1850.

blanc qu'on faisait sortir d'un trou pratiqué au milieu de la voûte de la grande nef (1). De semblables spectacles avaient lieu aussi dans les provinces. A Witney, grande paroisse du comté d'Oxford, le clergé représentait la résurrection de Notre-Seigneur au moyen de statuettes à ressorts qui figuraient au vif Jésus, Marie, les gardes du tombeau et les autres acteurs de ce drame sacré (2); mais, depuis l'invasion du protestantisme, tous les rites dramatiques et jusqu'à la musique instrumentale furent bannis des églises, afin de n'accorder aux sens que le moins possible. En effet, il y a toujours eu, comme je l'ai dit, dans la société chrétienne, deux écoles profondément divisées sur le degré d'influence qu'il convient d'accorder aux beaux-arts dans la célébration des rites. Toutes les sectes protestantes sont comme des rameaux issus de la plus austère et de la plus restrictive de ces deux écoles, et elles ont encore enchéri sur sa rigidité et sa sécheresse. Anglicans, luthériens, presbytériens, ont travaillé à l'envi, dans la mesure de leur rigorisme, à abolir ce que le catholicisme avait introduit ou toléré de cérémonies touchantes et sensibles dans les offices. Quoique l'église anglicane ait conservé dans son rituel beaucoup plus de l'ancienne liturgie qu'aucune autre communion dissidente, elle a pourtant, sous la pression du puritanisme, repoussé des temples toutes les pratiques figuratives que Knox, Cameron et leurs disciples qualifiaient bien injustement de momeries papistes (*papistical mummeries*). Je dis bien injustement, car celles de ces pratiques qui pouvaient détourner l'esprit des méditations pieuses émanaient des goûts grossiers de la foule et du bas clergé, contrairement aux défenses réitérées des évêques, des conciles et des papes. On a peine à concevoir que les membres les plus éclairés de l'église anglicane aient partagé, sur cette question, tous les préjugés populaires. Le spirituel doyen de Saint-Patrice, Swift lui-même, dans le *Conte du tonneau* (3), attribue à lord Peter (c'est le sobriquet irrespectueux qu'il donne au pape) l'invention des marionnettes et des illusions d'optique (*original author of puppets and raree-shows*). Le crayon du célèbre Hogarth a commenté ce beau texte dans une gravure intitulée *Enthusiasm delineated*, où l'on voit un jésuite en chaire, dont la soutane entr'ouverte laisse percer un bout d'habit d'arlequin. De chaque main, le fougueux prédicateur agite une marionnette : de la droite, le Père éternel, d'après Raphaël; de la gauche, Satan, d'après Rubens. Autour des parois de la chaire pendent six autres marionnettes de rechange, savoir, Adam et Ève, saint Pierre et saint Paul, Moïse et Aaron (4). Poussés par la fureur des nouveaux iconoclastes,

(1) Lambarde, *Perambulation of Kent.*

(2) *Id.*, *An alphabetical description of the chief places in England*, p. 459.

(3) *The Tale of a tub.* Outre leur sens littéral, ces mots ont encore le sens de *conte bleu.*

(4) Voyez, au département des estampes de la Bibliothèque nationale, *Hogarth illu-*

non-seulement les épiscopaux bannirent des temples, mais détruisirent les anciens monumens de la statuaire mobile. Stow nous apprend quel fut le sort du crucifix de Boxley, qu'on appelait, dit-il, le crucifix de graces, et dont les yeux et la bouche se mouvaient par de certains ressorts (*with divers vices*). Le dimanche 24 février 1538, il fut montré au peuple par le prêcheur, qui était l'évêque de Rochester, puis porté à *Powle's cross*, et là démonté et brisé devant la foule (1).

Cependant le drame religieux, exclu des temples par le schisme, se maintint long-temps encore sur les échafauds de plusieurs confréries fondées par les catholiques et continuées par les anglicans. Dans les mystères et *miracle-plays* joués à Chester, à Coventry, à Oxford, à Towneley, etc., la statuaire mobile avait pour emploi de rendre possible l'introduction de quelques personnages gigantesques de l'Écriture et des légendes, Samson, Goliath, saint Christophe, ou celle de quelques animaux monstrueux, tels que la baleine de Jonas, le dragon de saint George, etc., colosses que l'on représentait à l'aide de mannequins d'osier qu'un homme placé dans l'intérieur faisait mouvoir avec adresse et à-propos.

D'autres grandes marionnettes avaient aussi et ont conservé long-temps un rôle considérable dans les *pageants* municipaux ou populaires, tels que la procession annuelle pour l'élection du lord-maire et les *may-games* (2). Dans la première de ces solennités, on voyait défiler, entre autres divertissantes mascarades, quelques figures de géans fabuleux armés de pied en cap. A Londres, c'était Gogmagog et Corinœus, aujourd'hui immobiles sur leurs piliers de Guildhall (3). Dans les *may-poles*, le cortége se composait, suivant l'importance des lieux, d'un plus ou moins grand nombre de groupes qui avaient chacun leurs chefs, leurs danses et leurs chansons à part (4). D'ordinaire on voyait gambader en avant du cortége soit un Jack ou Jeannot, soit un fou en costume officiel, c'est-à-dire avec grelots, vessie, marotte et bonnet à oreilles d'âne. Puis venaient les principaux acteurs des ballades nationales, Robin Hood, frère Tuck, Maid Marian, tous représentés (y compris la belle Marianne et ses compagnes) par de jeunes garçons vêtus comme l'exigeait leur rôle. Cette procession devait, pour ne rien laisser à désirer, offrir à l'arrière-garde plusieurs groupes particuliè-

strated by John Ireland, t. III, p. 233, et les deux volumes de l'œuvre de Hogarth, grand in-folio. La planche dont je parle est une altération de celle qui est intitulée *a Medley*.

(1) *Annals or general Chronicle of England*, p. 575.

(2) On nommait indifféremment cette fête *may-game* ou *may-pole*. Elle avait, comme chez nous, pour but ou pour prétexte la plantation d'un arbre ou *mai*.

(3) Ned Ward, dans son ouvrage intitulé *London's Spy*, appelle l'un de ces géans *Gog* et l'autre *Magog*. Voyez l'histoire de ces deux colosses dans l'ouvrage de M. William Hone, *Ancient Mysteries*, p. 241 et 262-276.

(4) Voyez Nathan Drake, *Shakspeare and his Times*, t. I, p. 166.

II. — NOMS DIVERS DES MARIONNETTES EN ANGLETERRE.

Le nom générique des marionnettes anglaises est *puppet*, dérivé soit du français *poupée*, soit directement du latin *pupa*. Je rencontre ce mot pour la première fois, vers 1360, sous la forme archaïque de *popet*, dans les poésies de Chaucer, où il a déjà, suivant quelques critiques, le sens de poupée mobile. Dans le prologue d'un des *Contes de Cantorbery* (*prologue to the rime of sir Thopas*), Chaucer suppose que le maître de l'hôtellerie où est rassemblé le cercle des conteurs lui dit :

Approchez, ami, et levez le front gaiement! Et vous, faites-lui place, car il est d'une aussi large encolure que moi. C'est une poupée qu'il ferait bon voir entre les bras d'une femme mignonne et jolie...

This were a popet in arms to embrace
For any woman small and fair of face (1).

Ce mot, pris dans le sens général de marionnettes, est d'un si fréquent usage dans les écrivains, même les plus graves, du règne d'Élisabeth, que je n'en citerai qu'un exemple, emprunté à Shakspeare. Dans *la méchante Femme mise à la raison*, un gentilhomme d'humeur fort positive prie un de ses amis de lui procurer un riche mariage, car « la fortune, dit-il, est le refrain de ma chanson d'amour. » Grumio, son valet, pour qu'il ne reste aucun doute sur la pensée de son maître, ajoute :

Vous le voyez, monsieur, il vous dit tout naïvement ce qu'il désire. Oui; donnez-lui de l'or assez, et mariez-le à une marionnette, à une petite figure d'aiguillette (2) ou à une octogénaire à qui il ne reste plus une dent dans la bouche, ce sera pour le mieux, si l'argent s'y trouve (3).

Dans *la Tempête*, le magicien Prospero, évoquant les esprits de l'air, ses légers serviteurs, les appelle *demi-puppets* :

O vous, menu peuple d'esprits nains, êtres ambigus, qui tracez, au clair de lune, des cercles enchantés sur le gazon, où la brebis refuse de paître (4)...

Ce nom de *demi-puppets* convient à merveille en effet aux petits sujets de Prospero, qui agissent plus par son impulsion que par eux-mêmes.

(1) Geoffrey Chaucer, *Canterbury Tales*, V, 1328-1400; *Poetical Works*, p. 104, édit. Tyrwhitt, 1843. Ce poète a employé dans le même sens, selon quelques commentateurs, le diminutif *popelot*. Voyez *the Milleres tale*, *ibidem*, v. 3254, p. 25 et 183.

(2) Il y avait au bout des aiguillettes, suivant Mezeray, de petites têtes de mort sculptées.

(3) *The Taming of the shrew*, acte I, sc. II, et acte IV, sc. III. Shakspeare a encore placé heureusement le mot *puppet* dans *Antony and Cleopatra*, acte V, sc. II, et dans *Midsummer night's dream*, acte III, sc. II. Voyez aussi l'*Arcadia* de sir Philip Sidney, liv. II, p. 162, édit. in-fol° de 1605.

(4) *Tempest*, acte V, sc. I.

Un autre nom donné jadis aux marionnettes anglaises est le mot *maumet* ou *mammet*, qui, comme notre ancien mot *marmouset*, a eu originairement le sens d'idole (1). On l'appliqua, par extension, aux figures de saints et de saintes qu'on exposait dans l'intérieur et aux environs des églises, et enfin aux poupées mobiles au moyen desquelles on représentait dans les foires des scènes de la Bible et du martyrologe. Cette expression se rencontre dans *Roméo et Juliette* avec une nuance encore assez appréciable de sa première acception. Le vieux Capulet, outré de l'entêtement de sa fille à refuser la main du comte Paris, s'écrie :

Pain de Dieu! c'est à en perdre l'esprit, de voir une sotte mijaurée, une poupée gémissante, une petite sainte Nitouche, qui, lorsque la fortune d'un bon mariage s'offre à elle, vous répond : Je ne veux pas me marier; je ne puis aimer encore, je suis trop jeune (2).

L'Angleterre s'est servie, pendant la seconde moitié du XVIe siècle et toute la durée du XVIIe, d'une expression qui lui est particulière : je veux parler du mot *motion*, qui, au propre, signifie *mouvement*, et s'appliqua par extension à une poupée, soit automatique, soit mue par des fils, puis enfin à un spectacle de marionnettes, à un *puppet-show*. Nous trouvons un exemple remarquable du premier sens (du sens d'automate) dans une comédie de Beaumont et Fletcher, intitulée *the Pilgrim*. Un jeune seigneur, contrefaisant le muet, s'introduit, au milieu d'une troupe de quêteurs, chez le père de sa maîtresse. Celui-ci, impatienté de ne pouvoir obtenir un mot de ce jeune homme, lui dit avec humeur : « Quel étrange quêteur êtes-vous? Non, vous n'êtes qu'un automate, une marionnette habillée en pèlerin.... »

What country craver are you? Nothing but motion,
A puppet pilgrim (3)....

Le second sens, celui de figurine mue par des fils, était fort en usage à la fin du XVIe siècle. Les exemples abondent. Il me suffira de rappeler un vers des *Deux Gentilshommes de Vérone*, où le mot *motion* est employé comme exactement synonyme de *puppet* :

O excellent motion! O exceeding puppet (4)!

Ben Jonson a inséré deux fois dans le même vers le mot *motion*, d'abord avec le sens de poupée mécanique, puis avec celui d'une re-

(1) Chaucer, *Canterbury tales : Poetical works*, p. 163, col. 2, l. 31.

(2) *Romeo and Juliet*, acte III, sc. V. Le mot *mammet* est employé, avec le même sens à peu près, dans la 1re partie de *Henri IV*, acte II, sc. III.

(3) *The Pilgrim*, acte I, sc. II, et *Rule a wife and have a wife*, acte I, sc. II.

(4) *The two Gentlemen of Verona*, acte II, sc. I.

présentation de marionnettes (1). Il joue encore sur ce dernier sens et sur le sens propre de *mouvement* dans une de ses meilleures pièces, *Every man out of his humour*. Avant le lever du rideau, il nous montre Asper, l'auteur supposé de la comédie qu'on va jouer, apostant près de la scène deux de ses affidés auxquels il recommande de bien examiner l'ouvrage et surtout de juger de l'effet qu'il va produire sur l'auditoire :

Observez bien, dit-il, si, dans cette rangée de spectateurs, vous ne remarquez pas un galant qui, pour se donner des airs de connaisseur, s'assied de la sorte, pose ainsi le bras, tire son chapeau de cette manière, crie, miaule, hoche la tête, frappe de sa main son front vide et montre sur son visage plus de mouvemens (*motions*) que dans les nouvelles pièces de *Londres, Rome et Ninive* (*New London, Rome or Nieniveh*) (2).

Ailleurs, dans *the silent Woman*, le même écrivain applique, avec encore plus de bizarrerie, ce mot *motion* à deux idées tout-à-fait contraires, à l'idée de silence et à celle d'agitation. Le protagoniste de cette comédie est un M. Morose que la liste des personnages nous fait connaître pour un gentilhomme qui n'aime pas le bruit. Il a pensé faire merveille en épousant une femme qu'il croyait muette et qui n'est ni muette ni femme. Épicène, comme son nom érudit l'indique, est un jeune homme vêtu d'habits féminins. Grande est la stupéfaction de M. Morose aux premières paroles qu'il entend sortir de la bouche de la fausse muette : « O ciel! vous parlez donc? — Assurément, reprend celle-ci; pensiez-vous avoir épousé une statue par hasard, ou un automate (*or a motion only*), ou une marionnette française (*or a french puppet*), dont un fil d'archal fait tourner les yeux (3), ou une idiote sortie de l'hôpital qui se tient coi, les mains ainsi croisées, et vous regarde avec une bouche de carpe (4)? » Et en effet la *silent woman* parle si bien et si haut, et fait un tel vacarme au logis, qu'au cinquième acte le malheureux ami du silence, assourdi et aux abois, s'écrie dans son désespoir : « Vous ne savez pas quel supplice j'ai enduré pendant tout le jour! Quelle avalanche de contrariétés! Ma maison roule dans un tourbillon de bruit; j'habite un moulin à vent; le *mouvement perpétuel* est ici et non pas à Eltham. » L'auteur oppose par un badinage intraduisible les mots *perpetual motion*, pris dans le sens propre et ordinaire, aux *mo-*

(1) *Cynthia's Revels*, acte I; *Works*, t. II, p. 252, édit. Gifford.

(2) La force du sens amène ici nécessairement le mot *motions* (pièces de marionnettes). Voyez *Every man out of his humour; Works*, t. II, p. 19.

(3) Il faut noter ce témoignage bien remarquable que l'Angleterre rend au mécanisme de nos marionnettes. Jusqu'ici je n'ai pas trouvé à cette date (1609) un renseignement aussi précis dans les auteurs français.

(4) *Epicœne or the silent Woman*, acte III, sc. II; *Works of Ben Jonson*, t. III, page 406.

tions tirées de l'Écriture sainte, qui avaient alors un si grand succès à Eltham, qu'on les y représentait du matin au soir (1).

A ces diverses façons de nommer les marionnettes et les *puppet-shows*, il faut en ajouter une dernière qui présente une nuance encore différente. Dans le troisième acte de *la Tempête*, un vieux roi de Naples est jeté par un naufrage sur la plage d'une île enchantée où il est accueilli par un concert qu'exécutent des musiciens invisibles. Une troupe de petits gnômes s'empresse de lui servir un splendide repas et forme autour de la table une danse muette entremêlée de gestes engageans. « Quels sont ces petits êtres? demande le roi surpris. — Dieu me pardonne! reprend un autre naufragé, c'est une troupe de marionnettes vivantes (*a living drollery*)! Je croirai désormais que la licorne existe et qu'il y a en Arabie un arbre qui sert de trône au phénix (2). » Ainsi, suivant la remarque de Steevens, le mot *drollery* signifiait, du temps de Shakspeare, une farce jouée par des acteurs de bois (*by wooden machines*), puisque la seule addition de l'épithète *living* suffit pour faire de ces petites personnes un phénomène non moins merveilleux que la licorne ou le phénix. De nos jours et depuis le milieu du dernier siècle, on n'appelle plus *drolls* ou *drolleries* que les farces ou parades qu'un bateleur et son compère jouent en plein air à la porte des théâtres forains.

En résumé, les Anglais ont eu, comme on voit, quatre mots qui répondent à autant de sortes de marionnettes, *puppet, mammet, motion* et *drollery*.

III. — MARIONNETTES ANGLAISES DEPUIS LE XIVe SIÈCLE JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DU THÉATRE RÉGULIER (1562).

Le début des marionnettes a été en Angleterre, comme chez tous les peuples, la reproduction en miniature, et à peu de frais, des mystères et des *miracle-plays* que les membres de diverses confréries jouaient en grande pompe aux jours solennels. L'avantage que les *motion-men* avaient sur les joueurs de mystères était de pouvoir promener leur léger théâtre de paroisse en paroisse et montrer, à toutes les époques de l'année et plusieurs fois par jour, leurs édifiantes merveilles. Outre les scènes tirées des mystères, ils reproduisaient encore les personnages et les épisodes que la foule admirait le plus dans les *may-poles* et les *pageants*, surtout les héros des ballades nationales, le roi Bladud,

(1) Un contemporain de Ben Jonson, Peacham, donne à une *motion* jouée à Eltham l'épithète de *divine*, probablement à cause du sujet qu'elle représentait. Ben Jonson parle encore des *motions* d'Eltham dans sa XCVIIe épigramme. Voyez *Works*, t. VIII, p. 209.

(2) *Tempest*, acte III, sc. III, et la note de Steevens. Voyez aussi une note très développée de M. Gifford, *the Bartholomew Fair; Works of Ben Jonson*, t. IV, p. 370. Cf. Beaumont and Fletcher, *Valentinian*, acte, II, sc. II.

Robin Hood, la jeune Marianne et Little John. Ils montraient même en raccourci les géans tant applaudis dans les fêtes municipales, les danseurs moresques et jusqu'aux *hobby-horses*. Plusieurs de ces personnages n'ont même laissé d'autres traces de leur ancienne renommée populaire que sur les théâtres de marionnettes. Hawkins remarque que, peu avant le temps où il écrivait, un more dansant une sarabande était un des acteurs obligés des *puppet-shows* (1). Quant aux géans, le duc de Newcastle, dans sa comédie *the humorous Lovers*, jouée en 1677 (2), fait dire à un de ses personnages : « On s'est amusé à faire paraître, pour m'effrayer, un homme habillé comme un géant aux marionnettes (*like a giant in a puppet-show*). » Le fameux cheval de Punch et ses ruades pourraient bien être un dernier souvenir de la cavalcade des *hobby-horses*.

Quand, au milieu du XV[e] siècle, les confréries s'avisèrent de varier leur répertoire en mêlant aux *miracle-plays* des moralités, c'est-à-dire des pièces où figuraient les vices et les vertus personnifiés (procédé qui devait bientôt amener la comédie de mœurs et d'intrigue, comme les mystères et les *miracle-plays* ouvraient la voie au drame historique), les joueurs de marionnettes se hâtèrent de suivre encore en ce point l'exemple des confrères. Il leur suffit de tailler dans le bois ou le carton une douzaine de nouveaux acteurs, *Perverse Doctrine, Gluttony, Vanity, Lechery, Mundus*, et ce personnage qui les résumait tous, *the old Vice*, ou, comme on l'appelait aussi quelquefois, *the old Iniquity* (3). Cet acteur, sorte d'Arlequin grossier descendu des anciens mimes (4), était, dans toutes les pièces jouées par les confréries, le joyeux partner de maître *Devil* (le diable). Shakspeare, dans *Hamlet*, a tiré de ce bouffon des moralités et des *puppet-shows* une allusion de la plus saisissante énergie. Au milieu des sanglans reproches qu'Hamlet adresse à sa mère, il déploie sous ses yeux un épouvantable portrait de Claudius :

> Un vil meurtrier, un serf ignoble qui ne vaut pas la moitié de votre premier époux! un roi de comédie (*a Vice of kings*), un coupeur de bourses qui a filouté la couronne et les attributs de la justice! qui, rencontrant sous sa main le diadème, l'a volé et mis dans sa poche!... un royal paillasse, vêtu de chiffons et d'oripeaux (5)!...

(1) Hawkins, *History of music*, vol. IV, p. 388, en note.

(2) Et non en 1617, comme le dit M. Strutt, *Sports and pastimes of England*.

(3) Ben Jonson, *the Devil is an ass*, acte I, sc. I. *Works*, t. V, p. 13 et 14.

(4) Le nom d'Arlequin n'apparaît en Angleterre que vers 1589, dans la dédicace d'un pamphlet attribué à Thomas Nash, *an Almond for a parrot* (une amande pour un perroquet), que M. Malone rapporte à cette date. Voyez *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. III, page 198.

(5) *Hamlet*, acte III, sc. IV.

Dans *la Douzième Nuit*, Shakspeare achève de peindre le caractère et le costume de cet ancien bouffon :

Like to the old Vice
. . . .
Who with dagger of lath
Cries ah! ah! to the devil...

Semblable au vieux Vice des moralités, qui, armé d'une épée de bois, chante une belle gamme au diable (1).

A ceux qui douteraient que les théâtres de marionnettes aient représenté des *morals*, j'apporterais le témoignage de Shakspeare. Le loyal comte de Kent, saisissant un émissaire de Goneril, la fille ingrate du vieux monarque, l'apostrophe en ces termes :

L'épée à la main, misérable! Tu apportes des lettres contre le roi, et tu sers la révolte de cette présomptueuse marionnette, *lady Vanity*, contre la légitime royauté de son père.

.... Take *Vanity the puppet's* part against the royalty of her father (2).

On voit donc que *Vanity* ou *lady Vanity* (3), qui était un des personnages habituels des moralités, figurait aussi dans les *puppets-shows* (4).

Quant aux titres des moralités ou des *miracle-plays* représentés par les marionnettes (*acted by mammets*) pendant cette première période, nous n'en connaissons, à vrai dire, aucun avec certitude. Je crois pourtant pouvoir indiquer trois pièces religieuses qui me paraissent avoir dû être jouées par les marionnettes avant 1560. Dans un pamphlet posthume de Robert Greene, publié l'année de sa mort (1592), sous le titre de *Greene's groat' sworth of wit bought with a million of repentance* (les quatre sous d'esprit de Greene payés par un million de repentir), un vieux comédien se vante à Roberto (probablement Robert Greene lui-même) d'avoir été pendant sept ans interprète et directeur de marionnettes (*absolute interpreter of the puppets*) et d'avoir composé deux

(1) *Twelfth-Night*, acte IV, sc. II, et la note du docteur Johnson. Voyez *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. XI, p. 479 et note. Ben Jonson arme aussi *the old Iniquity* d'un *wooden dagger* dans *the Devil is an ass*, acte I, sc. I; *Works*, t. V, p. 13 et 14.

(2) *King Lear*, acte II, sc. II.

(3) Voyez, pour cette dénomination, Marlow, *the Jew of Malta*, acte II; *a select Collection of old plays*, t. VIII, p. 277. Un mari jaloux, dans une des meilleures comédies de Ben Jonson, donne aussi à sa femme le nom de *lady Vanity*. Voyez *Valpone*, acte II, sc. III. Cf. *the Devil is an ass*, acte I, sc. I.

(4) M. Whalley, éditeur et commentateur de Ben Jonson, cite à l'appui de cette opinion un passage de l'*Alchimist* où se trouvent ces mots : *A puppet with a vice*; mais il n'est pas question dans cet endroit du *Vice* des moralités, il s'agit d'une marionnette mue par un ressort, *with a vice*, comme l'ont fait remarquer MM. Farmer (*Malone's Shakspeare by Boswell*, t. XIX, p. 249) et Gifford (*Works of Ben Jonson*, t. IV, p. 41 et la note). Nous avons vu plus haut le crucifix de Boxley mu *with divers vices*.

excellentes moralités, *Man's wit* et *the Dialogue of dives* (1). C'est à Shakspeare que nous devons l'indication de la troisième pièce. Dans *le Conte d'hiver,* le bandit Autolycus, qui s'est travesti pour commettre un mauvais coup, dit, en parlant de lui-même à quelqu'un qui l'interroge sans le connaître :

Oui, je connais ce vaurien : il a été conducteur d'ours et de singes, procureur et recors, puis il a promené une boutique de marionnettes, et il montrait *l'Enfant prodigue* (2).

IV. — MARIONNETTES DEPUIS 1562 JUSQU'A LA FIN DU RÈGNE DE CHARLES Ier.

Le cadre restreint du répertoire des *puppet-shows* s'agrandit naturellement lorsque le théâtre régulier s'établit en Angleterre. La grande révolution qui s'est opérée dans le goût européen et qu'on a nommée la renaissance a eu lieu pour le théâtre anglais vers 1562 (3). Alors, aux *morals,* aux *masques,* aux *interludes,* qui avaient été en faveur sous Henri VIII, Édouard VI et Marie, vint se joindre une foule de nouvelles sortes de drames, *tragedy, comedy, history, pastoral, pastoral-tragical, comical-pastoral,* en un mot toutes les formes de divertissemens scéniques que Polonius énumère si pédantesquement dans *Hamlet.* Alors aussi les *puppet-players* ne tardèrent pas à exploiter ces nouveaux genres. A l'exemple des enfans ou écoliers de Saint-Paul, de Westminster, de Windsor, de la chapelle de la reine et des *servants* des comtes de Leicester, d'Essex, de Warwick, de lord Clinton, etc., qui, sans cesser de jouer, à certains jours, des *miracle-plays* et des *morals,* offraient quotidiennement au public des pièces tirées de l'histoire ancienne ou nationale, les *puppet-players* se composèrent un double répertoire, l'un religieux, l'autre profane. Parmi les pièces de la première classe dont le souvenir a survécu, je puis citer *Babylone* (4), *Jonas et la baleine, Sodome et Gomorrhe, la Destruction de Jérusalem* (5), et la plus célèbre de toutes les *motions* de cette époque, *the City of Niniveh* (6). Cette dernière, si j'en crois un éloge un peu

(1) M. Payne-Collier, *History of English dramatic poetry,* t. II, p. 272.

(2) *Winter's Tale,* acte IV, sc. II.

(3) Cette année 1562, fut jouée devant la reine, à Whitehall, *Gorboduc,* première tragédie anglaise, composée dans la forme antique et avec des chœurs. Il n'est cependant pas certain qu'un drame sur le sujet de *Romeo and Juliet* n'ait pas précédé *Gorboduc.*

(4) Cette pièce est mentionnée par Anthony Brewer; voyez *Lingua or the combat of tongue and the five senses for superiority,* acte III, sc. VI. Dans cette moralité, représentée au collége de la Trinité à Cambridge, Olivier Cromwell, alors fort jeune, joua le rôle d'un des sens, celui du *toucher.*

(5) Ben Jonson, *Every man out of his humour,* acte II, sc. I, et *the Bartholomew Fair,* acte V, sc. I.

(6) Beaumont and Fletcher, *Wit at several weapons,* acte I. — Cowley, *Cutter of Co-*

équivoque que lui adresse un dramatiste contemporain, présentait une suite de tableaux (*sights*) plus faits pour plaire aux yeux qu'à l'esprit (1). Quant aux pièces sur des sujets profanes, Ben Jonson nous en fait connaître deux, *Rome* et *Londres*, qu'il associe à *Ninive*, et qui offraient probablement, comme celle-ci, un spectacle plus pittoresque que dramatique (2).

Après avoir vu les *motion-men* s'approprier sans scrupule les passages les plus saillans des mystères et des moralités, on ne s'étonnera pas de les voir agir avec la même liberté à l'égard des premières œuvres du théâtre régulier : « J'ai vu, dit un des personnages d'une vieille comédie, toutes nos *histoires* (c'est-à-dire toutes nos *chronicle-plays*) jouées par les marionnettes (3). » En effet, les pièces tirées de l'histoire nationale attiraient particulièrement la foule. *Lanthorn Leatherhead* (Lanterne Tête-de-cuir), un excellent type de *puppet-player*, que Ben Jonson a introduit dans sa *Foire de Saint-Barthélemy*, se rappelant les plus beaux succès qu'il a obtenus dans sa carrière, s'arrête avec complaisance aux *chronicle-plays* :

Oui, dit-il, *Jérusalem* était une superbe chose, et *Ninive* aussi, et *la Cité de Norwich* (4), et *Sodome et Gomorrhe*, avec l'émeute des apprentis et le saccage des mauvais lieux au mardi gras; mais *la Conspiration des poudres!* c'est là ce qui faisait pleuvoir l'argent! Je prenais dix-huit à vingt *pence* par personne, et je donnais neuf représentations dans une après-midi. Non, rien ne nous réussit mieux que les pièces tirées de nos troubles domestiques; ces sujets sont aisés à comprendre et familiers à tous (5).

Dix-huit à vingt *pence* d'entrée était un prix considérable et exceptionnel, car notre ami Lanterne nous apprend ailleurs que le taux habituel des places aux *puppet-shows* était beaucoup moins élevé. En effet, avant l'ouverture, il fait annoncer et tambouriner le spectacle (aujourd'hui on se sert de la trompette), et il place à la porte un gaillard aux poumons robustes qui se met à crier : « Entrez, messieurs, entrez! c'est deux *pence* par personne, deux *pence!* un excellent jeu de marionnettes! le meilleur jeu de marionnettes qu'il y ait dans toute la foire! »

leman street, acte V, sc. IX. — J. Marston, *the Dutch Courtesan* et *Every woman out of his humour*. — Pour ces deux dernières pièces, voyez *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. II, p. 449.

(1) *Lingua*, acte III, sc. VI.

(2) *Every man out of his humour*. — *Works*, t. II, p. 19.

(3) M. Gifford cite ce passage sans indiquer dans quelle ancienne pièce il l'a trouvé. Voyez *the Works of Ben Jonson*, t. IV, p. 532 et note.

(4) Norwich a été brûlée par les Danois, forcée de se rendre par la famine à Guillaume-le-Conquérant, et enfin ruinée par la révolte de Kett, le tanneur de Windham, sous Édouard VI. Je ne sais quelle est celle de ces catastrophes qui a fourni le sujet de la *motion* mentionnée par *Lanthorn Leatherhead*.

(5) *The Bartholomew Fair*, acte V, sc. I.

Cependant les *motion-men* ne se sont pas contentés de jouer des *chronicle-plays;* ils ont porté leur ambition plus haut : ils ont voulu représenter des tragédies proprement dites. Dekker, contemporain de Shakspeare, nous dit en propres termes qu'il a vu *Julius Cæsar* et *le Duc de Guise* joués par les marionnettes (*acted by mammets*) (1). Son témoignage est confirmé par celui de deux écrivains du même temps, John Marston et l'auteur inconnu d'une comédie intitulée : *the Woman out of her humour.* On se demande tout d'abord quels étaient ce *Duc de Guise* et surtout ce *Julius Cæsar.* Il est probable que la première de ces *tragical puppet-plays* était prise en partie du drame de Christophe Marlow, *the Massacre of Paris, with the death of the Duke of Guise.* Quant au *Julius Cæsar*, l'éditeur de *Punch and Judy* n'hésite pas à croire que c'était la tragédie de Shakspeare; mais cette opinion, qui d'ailleurs n'aurait en soi rien d'invraisemblable, est renversée par une impossibilité chronologique. C'est en effet dans *the Dutch Courtesan,* comédie imprimée en 1605, que Marston a fait mention du *Jules César* des marionnettes, et la tragédie de Shakspeare n'a paru au plus tôt sur la scène qu'en 1607 (2). Il est donc certain que le *Julius Cæsar* des *puppet-shows* n'a pu être emprunté que d'une des pièces, en assez grand nombre, composées sur ce sujet avant Shakspeare (3), peut-être de celle qui fut représentée devant Élisabeth le 1er janvier 1563, et dont les curieux ont gardé le souvenir, comme du premier drame anglais dont le sujet ait été tiré de l'histoire romaine. Dans tous les cas, et quelle qu'ait été cette pièce, elle n'a pu être représentée sur un *puppet-show* que par extraits, puisque *Lanthorn Leatherhead* vient de nous apprendre que les joueurs de marionnettes donnaient alors jusqu'à neuf représentations de la même pièce en une soirée.

Cette irruption des *puppet-players* dans le répertoire classique blessa vivement l'amour-propre et les intérêts des auteurs et des comédiens. Aussi n'ont-ils laissé échapper aucune occasion de déprécier leurs impertinens émules. C'est même dans les railleries qu'ils leur lancent sans cesse que nous avons recueilli nos meilleures et nos plus sûres informations. Les vieux *motion-men* eux-mêmes, habitués à faire agir et parler les personnages de la Bible et les héros bien connus des ballades nationales, durent se montrer peu favorables à cette innovation. Ben Jonson qui, dans *la Foire de Saint-Barthélemy,* a, comme on l'a vu, mis si plaisamment en scène un joueur de marionnettes de la vieille

(1) M. Gifford (*Works*, etc., t. IV, p. 532) et l'éditeur de *Punch and Judy* enregistrent cet important témoignage de Dekker, mais sans indiquer ni l'un ni l'autre le titre de l'ouvrage où ils l'ont trouvé.

(2) Voyez *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. II, p. 449.

(3) On peut lire la liste de ces pièces dans l'avertissement qui précède le *Julius Cæsar* de Shakspeare, édition de M. Boswell, t. XII, p. 2.

école, nous le montre fort contrarié de cette invasion du pédantisme dans les *puppet-shows* : « On met aujourd'hui, remarque-t-il, beaucoup trop de science dans cette affaire, et j'ai grand'peur que cela n'amène la ruine de notre métier (1). » Dekker, qui nous a fait connaître, en s'en moquant, les emprunts faits par les *puppet-players* au répertoire tragique et comique, n'était pas non plus tout-à-fait désintéressé dans la question. Cet écrivain, aussi besoigneux et plus spirituel que notre Colletet, est soupçonné d'avoir écrit plus d'une *drollery* et d'un prologue anonymes, à la demande des *motion-men* de Smithfield et de Fleet-Bridge, et il ne pouvait par conséquent voir sans déplaisir ses patrons prendre l'habitude de se pourvoir d'une besogne toute faite dans les drames applaudis au *Globe* ou au *Phœnix* (2).

Ben Jonson, pour achever de jeter le ridicule sur les *puppet-players*, qui se lançaient dans les voies tragiques, nous fait assister, dans le cinquième acte de *the Bartholomew Fair*, à une de ces représentations burlesquement classiques. Voici l'affiche du chef-d'œuvre, telle que la lit un amateur avant d'entrer dans la petite salle de Lanterne : « Ancienne-moderne histoire de Héro et Léandre, ou la pierre de touche de l'amour, avec un vrai combat d'amitié entre Damon et Pythias, deux fidèles amis de Bankside (3). » On voit que, pour complaire aux amateurs avides de l'antiquité grecque, Lanterne Tête-de-cuir a pensé ne pouvoir mieux faire que d'accoupler et d'amalgamer deux de ces sujets héroïques, pensant que ce qui abonde ne vicie pas. Le dialogue tient et au-delà tout ce que l'affiche promet de coq-à-l'âne et de confusions baroques. Chose singulière! nous avons vu à Paris, pendant tout le XVIII[e] siècle, les marionnettes des foires Saint-Germain et Saint-Laurent parodier nos meilleures tragédies, y compris *Alzire* et *Mérope*, tandis qu'à Londres, en 1614, un des plus illustres dramatistes, un homme qui recevra bientôt le titre de poète lauréat, parodiait, sur un théâtre de premier ordre, les *puppet-plays* de la foire! Étrange interversion entre les rôles, et tout à l'avantage des marionnettes!

Il ne faut pas croire qu'il n'y eût alors à Londres et en Angleterre que des *motion-men* ambulans et forains. Outre les joueurs de marionnettes en plein air, qui dressaient leurs petites scènes à *Stourbridge fair* (4) et à *Smithfield*, il y avait des *puppet-showmen* en possession de salles

(1) *The Bartholomew Fair*, acte V, sc. I.

(2) Voyez une épigramme de John Davies contre un certain *Dacus*, réduit à écrire pour les marionnettes, et que M. Gifford croit être Dekker. — *Works of Ben Jonson*, t. IV, p. 363 et note.

(3) *Bankside* est un quartier de Londres sur la rive méridionale de la Tamise où se trouvaient alors beaucoup de cabarets et plusieurs salles de spectacle.

(4) *Lingua*, acte III, sc. VII; *a select Collection of old plays*, t. V, p. 164.

permanentes, à *Paris-Garden* entre autres (1), et dans les quartiers les plus populeux de la Cité, à *Holborn-Bridge* et à *Fleet-street* (2). La curiosité poussait même souvent la foule hors de Londres, à *Eltham*, par exemple, résidence royale, dans le comté de Kent, dont les *motions* étaient célèbres. Jasper Mayne, dans sa pièce intitulée *the City match*, fait allusion à la coutume qu'avaient les femmes de Londres d'aller à Brentford voir les marionnettes (3). Ce divertissement était aussi fort recherché dans les provinces. On comptait les marionnettes au nombre des plus agréables passe-temps que pût se procurer la *gentry*. Dans une comédie de Ben Jonson, *Cynthia's Revels*, un personnage allégorique (Phantaste), énumérant les plus doux plaisirs dont une femme puisse espérer de jouir dans les diverses conditions de la vie, dit :

Si j'étais fermière, je voudrais aller danser aux *may-poles* et faire des fromages de lait et de fruits aigres; si j'étais la femme d'un gentilhomme campagnard, je voudrais tenir une bonne maison et aller à la ville les jours de fête voir les marionnettes (3).

Quelquefois de graves provinciaux venaient chercher ce divertissement jusqu'à Londres, comme on le voit dans *Every man out of his humour*, de Ben Jonson. Ajoutons que les *motion-men* transportaient souvent leurs petits acteurs de bois chez les riches bourgeois et négocians de la Cité pour égayer les réunions de famille. Il arrivait même quelquefois que des particuliers contribuaient de leur adresse et de leur esprit à l'agrément de ces spectacles. C'est ainsi que Ben Jonson nous montre, dans la dernière pièce qu'il ait donnée au public (*the Tale of a tub*), un jeune *esquire* qui offre à ses parens et à ses voisins le régal d'un *puppet-show* dont il est à la fois le sujet et l'inventeur. Sous Henri VII, il y avait même dans les rues de Londres des joueurs de marionnettes étrangers. Une lettre du conseil privé, adressée au lord maire le 14 juillet 1573, autorise quelques Italiens à montrer leurs *strange motions* dans la Cité (4).

Quant aux procédés de mise en scène, nous avons vu précédemment qu'en Italie, en France et en Espagne il y avait eu deux sortes de jeux de marionnettes : ceux où les petites figures étaient muettes, et ceux où elles étaient supposées parler. Il en a été de même en An-

(1) Voy. John Hall, *Satires*, Book IV, sat. 1 (1599), et Thomas Nash, *Strange-newes*, etc., 1592.

(2) *Punch and Judy*, p. 29. Ben Jonson indique *Fleet-bridge*. *Every man out of his humour*, acte II, sc. 1; *Works*, t. II, p. 66 et la note.

(3) *Cynthia's Revels*, acte IV, sc. 1; *Works*, t. II, p. 297. Le texte dit *to term*, aux jours fériés; dans une autre pièce, on lit : *every term*, ce que M. Gifford explique par *law-terms*, c'est-à-dire les époques légales de repos et de plaisir. Voy. *Every man out of his humour*. — *Works*, t. II, p. 7.

(4) Voyez G. Chalmers, *Farther account on the early English stage*; ap. *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. III, p. 430, note.

gleterre. Les deux *puppet-shows* placés dans les œuvres de Ben Jonson nous fournissent un exemple de l'un et de l'autre mode de représentation. *Le masque* joué par les marionnettes, qui termine *the Tale of a tub*, est exécuté suivant le procédé que je considère comme un legs fait aux bateleurs du moyen-âge par les derniers pantomimes de l'antiquité. Ce procédé consiste en une action muette, expliquée par une exposition verbale ou une cantilène narrative, ce que les Anglais appellent un *pageant*, et ce dont Cervantes nous a laissé une si charmante description dans le spectacle que maître Pierre, le *titerero*, donne à la compagnie rassemblée dans une *venta* de la Manche (1). Le *masque*, dans *the Tale of a tub*, se compose de cinq *motions* ou tableaux, qui passent sous les yeux des spectateurs, à la manière des ombres chinoises, derrière un transparent. Le maître du jeu, tenant à la main une baguette garnie d'argent et armé du sifflet de commandement (*whistle of command*), se montre en avant du rideau, et expose dans un court programme la marche de la pièce; puis il tire le rideau et raconte chacun des incidens à mesure qu'ils se produisent, nommant chaque personnage à son entrée, et indiquant avec sa baguette (*virge of interpreter*) les divers mouvemens que font les acteurs (2). Dans l'autre comédie de Ben Jonson, *the Bartholomew Fair*, la mise en scène du *puppet-show* qui la termine est tout-à-fait différente. Ici les marionnettes parlent, je veux dire qu'une voix officieuse parle pour elles dans la coulisse. On donne en Angleterre le nom d'*interpreter* tant à celui qui fait le récit et explique les gestes qu'à celui qui parle pour les *puppets* derrière la toile du fond. Plusieurs comédiens anglais ont commencé leur carrière, et beaucoup d'autres l'ont tristement achevée dans cette modeste fonction. Parmi les cruelles extravagances dont Hamlet afflige l'amour d'Ophélia, on remarque cette blessante réplique :

OPHÉLIA.

En vérité, un chœur n'annoncerait pas mieux que vous chaque personnage, seigneur!

HAMLET.

Oh! oui, je pourrais fort bien servir d'interprète entre vous et votre amant dans un jeu de marionnettes!

OPHÉLIA.

Vous êtes bien piquant aujourd'hui, monseigneur.

Shakspeare s'est servi une autre fois de cette locution dans *les deux Gentilshommes de Vérone*; mais là, c'est un *clown* qui parle (3). Le directeur du *puppet-show* s'acquittait ordinairement lui-même de l'of-

(1) *La Mancha de Aragon*, dit le *ventero* en parlant de la contrée qu'il habite. Voyez *Don Quijote*, part. II, cap. 25.

(2) *A Tale of a tub. Works of Ben Jonson*, t. VI, p. 220-241.

(3) *The two Gentlemen of Verona*, acte II, sc. 1.

fice d'*interpreter*, et parlait seul pour toute sa troupe. Lanterne Tête-de-cuir, dans *la Foire de Saint-Barthélemy*, nous fait connaître cet usage d'une manière assez piquante. Pour satisfaire la curiosité d'un gentilhomme provincial qui n'a aucune idée d'un *puppet-show*, et qui lui a témoigné le désir de faire, avant la pièce, connaissance avec ses acteurs, il va chercher le panier qui renferme ses *puppets*. « Quoi! s'écrie le provincial, c'est là qu'habitent vos acteurs? — Oui, monsieur; ce sont de petits comédiens. — Oh! des comédiens fort petits, en vérité. Et vous appelez cela des acteurs? — Assurément, monsieur, et de très bons acteurs, aussi parfaits qu'aucun de ceux qui se soient jamais montrés sur un théâtre de pantomimes. A la vérité, je suis la bouche d'eux tous (1). »

Ben Jonson, à qui nous devons déjà tant de curieux renseignemens sur le sujet qui nous occupe, nous a transmis le nom de deux joueurs de marionnettes anglais, plus anciens que notre Brioché. Le premier était le vieux Pod, qu'il appelle aussi parfois avec une certaine courtoisie le capitaine Pod. Il cite le nom de ce *puppet-showman* comme étant, en 1599, inséparable de l'idée de marionnettes (2). En 1614, cet artiste n'existait plus, et depuis même assez long-temps (3). Deux années après, un nommé Cokely était en possession de la faveur publique (4). Il paraît, à la manière dont Ben Jonson parle à plusieurs reprises de ce nouveau joueur de marionnettes, qu'il était alors du bel usage de le faire venir avec ses *puppets* dans les réunions aristocratiques ou bourgeoises pour divertir les invités (5).

V. — GUERRE DES PURITAINS CONTRE LES ACTEURS. — MARIONNETTES PENDANT LA SUPPRESSION DES SPECTACLES ET DEPUIS LEUR RÉOUVERTURE JUSQU'A LA RÉVOLUTION DE 1688.

Dans aucune autre contrée de l'Europe, la guerre entre l'église et le théâtre n'a été aussi longue et aussi acharnée que dans l'Angleterre protestante. Nous avons vu, après l'établissement du schisme de Henri VIII, les nouveaux ministres expulser de l'intérieur des temples presque tout ce que le christianisme y avait introduit ou toléré de cérémonies propres à émouvoir les sens; nous avons vu les chefs de l'église anglicane, sous la pression du fanatisme presbytérien, abolir, comme un legs dangereux du paganisme, les divertissemens séculaires

(1) *The Bartolomew Fair*, acte V, sc. II. Cette scène contient plusieurs allusions aux acteurs du temps.

(2) *Every man out of his humour*, acte III, sc. I.

(3) *The Bartholomew Fair*, acte V, sc. I. — Cf. Ben Jonson, épigramme XCVIII; *Works*, t. VIII, p. 209.

(4) *The Bartholomew Fair*, acte III, sc. I.

(5) *The Devil is an ass*, acte I, sc. I.

qui égayaient les villes et les campagnes à certaines époques. Si l'on ne supprima pas du même coup les *miracle-plays* et les moralités joués par les confréries de plusieurs villes, c'est que, pendant que les puritains et les *new gospellers* traitaient ces jeux de profanation et d'idolâtrie, les anglicans, plus politiques, jugeaient bon d'employer ce puissant levier de prosélytisme au profit du nouvel établissement religieux. John Bale, évêque d'Ossory, composa et fit représenter avec un grand succès, par les élèves du collége épiscopal de Kilkenny, une vingtaine de mystères et de moralités, tous empreints de l'esprit du protestantisme. Le clergé anglican entra même avec tant d'ardeur dans cette singulière voie de propagande, qu'il recommanda aux fidèles certains drames de ce genre, disposés de manière à pouvoir être joués dans l'intérieur des familles par un très petit nombre de personnes (1). Toutefois, ce mode d'instruction protestante ayant été supprimé en 1553 par une proclamation de la reine Marie, qui restaurait en même temps dans toute leur splendeur catholique les mystères et les *miracle-plays* (2), le rétablissement de ces sortes de prêches dramatiques n'eut pas lieu, comme on pouvait s'y attendre, à l'avénement d'Élisabeth. Cette princesse, quoique portée sur le trône par le parti protestant, se hâta d'interdire la scène à toutes les controverses religieuses, prétendant, en vraie fille de Henri VIII, régler seule tout ce qui avait rapport à la foi. Cette disgrace du drame théologique fut une des principales causes de l'essor subit que prit le théâtre profane et classique, qui avait l'appui de la jeune reine et qui répondait d'ailleurs si bien à ses goûts d'érudition, d'élégance et de poésie. Tout souriait donc à la comédie et à la tragédie renaissantes, lorsqu'en 1562 (l'année même où l'on applaudit la première pièce anglaise modelée sur la forme antique) se répandit en Angleterre la traduction des lois de Genève, qui prohibent, comme on sait, avec la dernière rigueur toutes les représentations scéniques. L'effet fut immense : tous les presbytériens des trois royaumes, pour qui la parole de Calvin était plus sainte et plus révérée que l'Évangile, jetèrent un cri de réprobation contre ce théâtre qui sortait, disaient-ils, des cendres du paganisme, et qu'ils maudissaient comme un retour à l'idolâtrie. De ce moment commença entre les puritains et les acteurs une guerre à outrance qui a duré plus d'un siècle. Geoffrey Fenton en 1574 (3), John Northebrooke en 1577 (4), Stephen Gosson

(1) Entre autres moralités protestantes ainsi disposées, on peut voir *New Custom* dans *a select Collection of old plays*, t. I, p. 266.

(2) En 1566 et 1567, on représenta en grande pompe à Londres, sous les auspices de la reine Marie, *la Passion de notre Sauveur* et quelques *miracle-plays* tirés de la vie des saints.

(3) *A Form of christian policie*, London, 1574, in-8°.

(4) *Treatise wherein dicing, dauncing, vaine plaies, etc., are reprooved.*

en 1579 (1), Philip Stubbes en 1589 (2), William Rankin en 1587 (3), le docteur Rainolds en 1599 (4), William Prynne en 1633 (5), Jeremy Collier en 1697 (6), etc., furent les principaux champions de cette longue croisade, qui, après avoir fait suspendre plusieurs fois, sous divers prétextes, les représentations théâtrales, obtint enfin, sous le long parlement et pendant le protectorat de Cromwell, la clôture et la suppression complète des théâtres. Avant ce dénoûment funeste et lorsque durait encore la lutte, les comédiens et les auteurs dramatiques, soutenus par la faveur particulière d'Élisabeth et de Jacques I[er], exercèrent contre l'intolérance de leurs persécuteurs les plus cruelles et les plus mortifiantes représailles. En France, les acteurs et les écrivains dramatiques, violemment attaqués par les jansénistes et les gallicans, n'ont tiré de leurs adversaires que de rares, mais bien éclatantes revanches : *Tartufe*, une scène de *Don Juan*, et les deux lettres de Racine contre Port-Royal; je ne compte pas le Basile du *Barbier de Séville*, parce que ç'a été là plutôt, ce me semble, une agression qu'une représaille. En Angleterre au contraire, sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques I[er] et de Charles I[er], il n'y a pas eu un seul auteur comique qui n'ait introduit dans presque tous ses ouvrages quelques figures d'hypocrites, de *precisians*, de *Banbury-men* (7), sur lesquelles la verve des auteurs répandait à pleines mains les traits les plus acérés du ridicule et de la satire. Je ne puis résister au désir de donner ici quelques fragmens d'une scène de ce genre, qui rentre d'ailleurs d'une manière toute spéciale dans l'histoire des marionnettes. Un des caractères les mieux tracés de la comédie de Ben Jonson intitulée *the Bartolomew Fair*, est celui de Rabbi Busy, que la liste des personnages désigne comme un *Banbury-man*. Conduit, par les incidens du drame, dans un *puppet-show* de Smithfield, il ne peut contenir les bouillons de son zèle à la vue des petits acteurs; il interrompt brusquement la pièce par un déluge d'invectives tirées de son vocabulaire biblique :

BUSY.

A bas Dagon! à bas Dagon! Je ne puis endurer plus long-temps vos profanations détestables.

LE JOUEUR DE MARIONNETTES.

Que voulez-vous, monsieur?

(1) *The School of abuse*, 1579, et *Plays confuted in five actions*, 1582.

(2) *Anatomie of abuses*.

(3) *Mirror of monsters*.

(4) *Overthrow of stage-plays*.

(5) *Histriomastix*, 1633, in-4°.

(6) *On the profaneness and immorality of the English stage*, 1697, in-8°.

(7) Le bourg de Banbury était célèbre par le nombre et la violence des sectaires qui l'habitaient. — Ben Jonson s'est aussi moqué des femmes de Banbury, notamment dans *the Gypsies metamorphosed*.

BUSY.

Je veux chasser cette idole, cette idole païenne! cette poutre monstrueuse qui blesse l'œil des frères!... Vos acteurs, vos rimailleurs, vos danseurs moresques se donnent tous la main, au mépris des frères et de la cause.

LE JOUEUR DE MARIONNETTES.

Je ne montre rien ici, monsieur, qui n'ait reçu la licence de l'autorité (1).

BUSY.

Oui, vous n'êtes que licence! vous êtes la Licence elle-même! *Shimey!*

LE JOUEUR DE MARIONNETTES.

J'ai, monsieur, la signature du maître des menus plaisirs (*the master of the revel's hand*).

BUSY.

Dites la signature du maître des *rebelles*, la griffe de Satan! Allez vous cacher! fermez la bouche, bouffons! votre profession est damnable. Plaider pour la défendre, c'est plaider pour Baal. J'ai aspiré aussi ardemment après votre destruction que l'huître aspire après la marée...

Et le bouillant puritain se fait fort de prouver sa proposition en forme. A ce défi, le malin joueur de marionnettes répond narquoisement :

Ma foi, monsieur, je ne suis pas fort instruit des controverses qui se sont élevées entre les hypocrites et nous; mais j'ai là dans ma troupe un *puppet* nommé Denis (Denis de Syracuse, qui a été maître d'école) : il essaiera de vous répondre, et je ne crains pas de lui remettre ma cause.

UN SPECTATEUR.

Bien dit, bien dit! maître Lanterne! Je ne connais point, pour opposer à un hypocrite, de champion qui convienne mieux qu'une marionnette.

Alors s'engage entre le puritain et le *puppet* la controverse la plus burlesque. A la fin, épuisé et à bout d'argumens, le théologastre s'écrie : « Oui, vous êtes l'abomination même, car, parmi vous, le mâle revêt l'accoutrement de la femelle, et la femelle l'habit du mâle.—Tu mens, tu mens! riposte le *puppet*. C'est là le vieil et éternel argument que vous adressez aux comédiens (2); mais il est sans force contre nous :

(1) Ces traits et les suivans prouvent que l'autorité exerçait une surveillance préalable sur les *puppet-plays*. Outre l'autorisation qu'ils devaient obtenir, les joueurs de marionnettes payaient une certaine somme aux constables. Voyez *the Tatler*, nº 50.

(2) Cet argument n'a fait défaut aux puritains qu'en 1659, quand les femmes furent enfin admises à jouer sur la scène anglaise. Déjà, en 1657, mistriss Coleman avait paru dans *le Siége de Rhodes*, mais plutôt comme chanteuse que comme actrice. En 1629, sous Charles Ier, des comédiennes venues de France s'étaient montrées sur le théâtre de *Blackfriars;* de plus, les filles françaises de la reine avaient rempli des rôles dans plusieurs *masques* joués à la cour, et la reine elle-même figura dans une pastorale, à Sommerset-house, aux fêtes de Noël de 1632. Cette fantaisie royale fit condamner William Prynne au pilori et lui coûta une oreille, pour avoir, dans son *Histriomastix* publié l'année suivante, traité brutalement de *prostituée* (*notorious whore*) toute femme qui prenait part à une représentation théâtrale.

il n'y a parmi les marionnettes ni mâle ni femelle, et cela, tu peux le vérifier, si tu veux, toi, homme zélé, malicieux et myope. » Et là-dessus, la petite poupée, levant prestement sa jaquette, administre au puritain déconcerté la preuve démonstrative de ce qu'elle avance. Alors le joueur de marionnettes, joyeux de son triomphe et jaloux de pousser jusqu'au bout ses avantages, soutient résolûment que sa profession est aussi conforme à la loi que celle de son adversaire; puis continuant son parallèle : « Ne parlé-je pas, dit-il, d'inspiration comme lui (1)? Ai-je plus que lui rien à démêler avec l'érudition? » accablant ainsi le triste ennemi du théâtre d'une grêle de plaisanteries du plus gai, du plus mordant, du plus excellent comique.

Cependant cette passion contre les marionnettes, que Ben Jonson prête à son *Banbury-man* comme une extravagance hyberbolique, s'était bien réellement logée dans quelques cervelles de *precisians*. Geoffrey Fenton a employé tout le septième chapitre de son fameux livre, *a Form of christian policie* (2), à établir que les ménétriers et les *puppet-players* sont aussi indignes que les comédiens eux-mêmes de jouir du droit de bourgeoisie. Il semble même que, dans quelques comtés, les *puppet-shows* faillirent être enveloppés dans la suppression des *hobby-horses*, car Jacques I[er] ne crut pas inutile de les comprendre nommément dans la liste des jeux permis les dimanches et fêtes après les prières (3); mais ce ne fut là qu'un orage passager. La plupart des puritains eux-mêmes ne se faisaient aucun scrupule d'assister aux *scriptural plays* jouées par les marionnettes. La preuve de cet usage nous est fournie par une comédie de Cowley, *the Guardian*, représentée à la fin du règne de Charles I[er], et remise au théâtre, après la restauration, sous le titre de *the Cutter of Coleman street*. Dans cette pièce, on introduit au cinquième acte un *masque*, accompagné de quelques violons, pour donner un divertissement à une dame puritaine. Un des personnages de la pièce remarque que ce galant inpromptu sera un plaisir céleste pour cette respectable veuve, qui n'a de ses jours vu d'autre spectacle que *la Cité de Ninive aux marionnettes* (4).

Lorsque tous les jeux de théâtre furent suspendus par le bill du 2 septembre 1642, et enfin abolis par le bill du 22 octobre 1647, les

(1) Ce passage nous montre que, si le canevas des *puppet-plays* devait être soumis à l'approbation du lord-maire, le dialogue était laissé à l'improvisation de l'*interpreter* et à la discrétion du directeur.

(2) Le titre porte en outre : *gathered out of french*. Je regrette de ne pas savoir de quel auteur français a été tiré ce singulier livre. Pour le passage cité, voyez G. Chalmers, *Malone's Shakspeare by Boswell*, t. III, p. 433 et note 8.

(3) Burton, *Anatomie of melancholy*, sous le nom de *Democritus junior*, 1638, p. 273.

(4) *The Cutter of Coleman street*, acte V, sc. II. Cette pièce, refaite et remise au théâtre sous Charles II, offrait une piquante critique des faux émigrés et des prétendues victimes de la révolution, qui exploitaient impudemment la monarchie restaurée.

puppet-shows ne furent pas atteints par cette proscription. La tolérance exceptionnelle dont ils jouirent est nettement établie dans une supplique que les comédiens de Londres adressèrent au parlement le 24 janvier 1643. Ces pauvres gens se plaignaient dans cette pièce du silence qu'on leur imposait et de la clôture qui frappait les théâtres réguliers, tandis qu'on autorisait les combats de taureaux et les jeux de marionnettes (1). Libres de toute concurrence, il ne paraît pas que les *motion-men* se soient fort ingéniés pour accroître leur répertoire durant cette époque, pour eux prospère. Je ne puis, en effet, ajouter qu'un seul titre à la liste que j'ai déjà donnée de ce genre de pièces; mais ce titre présente un intérêt particulier, parce qu'il indique un *puppet-show* sur le sujet du *Paradis perdu*, et que, par une rencontre singulière, ce renseignement nous est fourni par Milton. En 1643, vingt ans avant la publication de son chef-d'œuvre, ce grand homme adressait au parlement un éloquent plaidoyer pour la défense de ce que nous appelons aujourd'hui la liberté de la presse (*Areopagitica, a speech for the liberty of unlicensed printing*). L'auteur dans les premières pages, voulant établir les bases légitimes de la liberté humaine, dit : « Il y a des gens qui osent blâmer la divine Providence d'avoir permis qu'Adam péchât. Folles langues! Lorsque Dieu donna la raison à l'homme, il lui donna la liberté de choisir, car choisir est proprement user de la raison. Autrement, notre premier père n'aurait été qu'un Adam mécanique, comme l'Adam qu'on voit aux marionnettes. » Non-seulement, pendant la fermeture des théâtres, les *puppet-plays* étaient représentées librement dans tout le royaume, mais les joueurs de marionnettes de Norwich, alors très en vogue, venaient montrer à Londres leurs meilleurs *opera-puppets*. Je trouve cette indication au milieu de beaucoup d'autres, également curieuses, dans une pièce de William Davenant intitulée *la Salle de spectacle à louer*, sorte de pot-pourri dramatique que ce poète ingénieux obtint de faire représenter en 1656, malgré l'édit de suppression, en y insérant contre les Espagnols un épisode conforme aux vues de Cromwell, qui préparait alors un armement contre Philippe IV (2).

La restauration rendit la vie aux théâtres. Affranchis de ce long silence, poètes et comédiens déployèrent une excessive activité. Les *mo-*

(1) *The actor's remonstrance or complaint for the silencing of their profession and banishment from their several play-houses*. Voyez M. Payne Collier, *the History of English dramatic poetry*, t. II, p. 110.

(2) Cette pièce *à tiroirs*, où la détresse des comédiens est peinte avec autant de vérité que d'*humour*, est intitulée *Play-house to be let, containing the history of sir Francis Drake and the cruelty of the Spaniards in Peru, expressed by instruments and vocal music*. M. Payne Collier s'est trompé en donnant à ce drame, composé pour servir les desseins de Cromwell, la date de 1663 et ailleurs celle de 1673 (*the History of English dramatic poetry*, t. III, p. 328 et 424); ces dates sont celles de l'impression.

tion-men, pour leur part, s'efforcèrent de conserver la faveur qu'ils possédaient. La concurrence qu'ils firent aux grands théâtres parut assez redoutable aux intéressés pour que, vers 1675, la troupe royale de Drury-Lane et celle du duc d'York, réunies dans le théâtre de *Dorset-Garden*, crussent devoir présenter une requête à Charles II pour obtenir la fermeture ou au moins l'éloignement d'un jeu de marionnettes qui s'était établi sur l'emplacement de *Cecil-street* dans le *Strand*, et dont le voisinage portait un très notable préjudice à leurs recettes (1).

Mais nous approchons d'une grande date, d'une date qui a ouvert une nouvelle ère politique et une nouvelle époque dans l'histoire des marionnettes; je veux parler de la glorieuse révolution de 1688, qui a produit, suivant M. Payne Collier, deux événemens mémorables, l'avénement de l'illustre maison d'Orange et l'heureuse arrivée de Punch ou Polichinelle en Angleterre.

VI. — MARIONNETTES ANGLAISES DEPUIS 1688 JUSQU'A NOS JOURS. — RÉPERTOIRE ET CARACTÈRE DE PUNCH.

A partir de 1688, l'histoire des marionnettes anglaises se concentre tout entière dans l'histoire et le répertoire de Punch. Nous dirons d'abord que le nom de Punch a donné lieu à plusieurs fausses explications étymologiques. On a cru saisir, par exemple, je ne sais quels secrets et fantastiques rapports entre le nom et même entre les flammes de l'esprit de Punch et le breuvage ardent dont la recette nous est, dit-on, venue de la Perse. C'était aller chercher une erreur beaucoup trop loin (2). Punch est tout uniment le nom de notre ami *Pulchinello*, un peu altéré et contracté par le génie monosyllabique de la langue anglaise. On trouve en effet dans cette première époque les noms de *Punch* et de *Punchinello* pris indifféremment l'un pour l'autre; mais est-il bien certain que Punch soit arrivé de La Haye à Londres, à la suite de Guillaume d'Orange? J'ai, à cet égard, quelque doute. De l'aveu même de son savant et spirituel biographe, on peut trouver quelques traces de sa présence en Angleterre avant l'abdication de Jacques II (3). Dès-lors, le héros des marionnettes ne serait pas venu de Hollande détrôner *the old Vice*, à la suite de Guillaume III; il serait venu de France avec les Stuarts.

Une remarque plus importante, c'est que Punch ne possédait pas, dans ces premiers temps, la profonde et plus que satanique immoralité dont on l'a accusé et même dont on l'a complimenté plus tard. S'il

(1) Voyez *Punch and Judy*, p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 85. Suivant quelques personnes, le mot *punch* viendrait du persan *pantche*, qui signifie cinq, parce que ce breuvage est composé de cinq élémens.

(3) Voyez Grainger, *Biograph. histor.*, t. IV, p. 350.

faut en croire un portrait d'une touche très fine, tracé dans une jolie pièce de vers latins par un jeune *fellow* de *Magdalen-College* qui se nommait *Joseph Addison*, Punch n'était encore en 1697 qu'un vert galant, joyeux et tapageur, une sorte de petit roi d'Yvetot ou de Cocagne, un peu libertin, très hâbleur, mais faisant beaucoup plus de bruit que de mal. Laissons parler Addison, dont la pièce est intitulée *Machinæ gesticulantes, Anglice puppet-shows* (1) :

. . . .
Ludit in exiguo plebecula parva theatro;
Sed præter cæteros incedit homuncio, rauca
Voce strepens.....
In ventrem tumet immodicum; pone eminet ingens
A tergo gibbus; pygmæum territat agmen
Major, et immanem miratur turba gigantem.

Après la description des avantages physiques, l'auteur passe à la peinture du caractère :

. . . . Jactat convitia vulgo,
Et risu importunus adest atque omnia turbat.

Quant à sa galanterie, elle est plus vive et plus étourdie que perverse :

Nec raro invadit molles, pictamque protervo
Ore petit nympham, invitoque dat oscula ligno.

Quelques passages de cette jolie pièce nous prouvent que le théâtre de Punch était en grand progrès sur les anciens *puppet-shows* que nous avons vus à Londres du temps de la reine Élisabeth. On se rappelle qu'en 1614, il n'y avait aux marionnettes de la foire de Saint-Barthélemy qu'une seule espèce de places, et à très bas prix : « deux *pence!* messieurs, deux *pence* par personne, les meilleures marionnettes de la foire! » En 1697, le théâtre de Punch était devenu plus comfortable et moins exclusivement plébéien; il y avait des places à divers prix :

Nec confusus honos; nummo subsellia cedunt
Diverso, et varii ad pretium stat copia nummi.

Il ne manquait à la mise en scène aucun des artifices que nous avons vu employés en France et en Italie pour faire naître et entretenir l'illusion, tels que les fils perpendiculaires tendus devant la scène pour dérouter l'œil du spectateur :

. . . . Lumina passim
Angustos penetrant aditus, qua plurima visum

(1) Le badinage dont on va lire quelques extraits a été imprimé pour la première fois, je pense, dans un recueil ayant pour titre : *Musarum Anglicarum delectus alter*, Londini, 1698, et l'année suivante, avec quelques corrections, dans le second volume des *Musarum Anglicanarum analecta*, Oxonii, 1699, volume publié par Addison lui-même et dédié à son compagnon d'études sir Charles Montagne.

tion-men, pour leur part, s'efforcèrent de conserver la faveur qu'ils possédaient. La concurrence qu'ils firent aux grands théâtres parut assez redoutable aux intéressés pour que, vers 1675, la troupe royale de Drury-Lane et celle du duc d'York, réunies dans le théâtre de *Dorset-Garden*, crussent devoir présenter une requête à Charles II pour obtenir la fermeture ou au moins l'éloignement d'un jeu de marionnettes qui s'était établi sur l'emplacement de *Cecil-street* dans le *Strand*, et dont le voisinage portait un très notable préjudice à leurs recettes (1).

Mais nous approchons d'une grande date, d'une date qui a ouvert une nouvelle ère politique et une nouvelle époque dans l'histoire des marionnettes; je veux parler de la glorieuse révolution de 1688, qui a produit, suivant M. Payne Collier, deux événemens mémorables, l'avénement de l'illustre maison d'Orange et l'heureuse arrivée de Punch ou Polichinelle en Angleterre.

VI. — MARIONNETTES ANGLAISES DEPUIS 1688 JUSQU'A NOS JOURS. — RÉPERTOIRE ET CARACTÈRE DE PUNCH.

A partir de 1688, l'histoire des marionnettes anglaises se concentre tout entière dans l'histoire et le répertoire de Punch. Nous dirons d'abord que le nom de Punch a donné lieu à plusieurs fausses explications étymologiques. On a cru saisir, par exemple, je ne sais quels secrets et fantastiques rapports entre le nom et même entre les flammes de l'esprit de Punch et le breuvage ardent dont la recette nous est, dit-on, venue de la Perse. C'était aller chercher une erreur beaucoup trop loin (2). Punch est tout uniment le nom de notre ami *Pulchinello*, un peu altéré et contracté par le génie monosyllabique de la langue anglaise. On trouve en effet dans cette première époque les noms de *Punch* et de *Punchinello* pris indifféremment l'un pour l'autre; mais est-il bien certain que Punch soit arrivé de La Haye à Londres, à la suite de Guillaume d'Orange? J'ai, à cet égard, quelque doute. De l'aveu même de son savant et spirituel biographe, on peut trouver quelques traces de sa présence en Angleterre avant l'abdication de Jacques II (3). Dès-lors, le héros des marionnettes ne serait pas venu de Hollande détrôner *the old Vice*, à la suite de Guillaume III; il serait venu de France avec les Stuarts.

Une remarque plus importante, c'est que Punch ne possédait pas, dans ces premiers temps, la profonde et plus que satanique immoralité dont on l'a accusé et même dont on l'a complimenté plus tard. S'il

(1) Voyez *Punch and Judy*, p. 28.

(2) *Ibid.*, p. 85. Suivant quelques personnes, le mot *punch* viendrait du persan *pantche*, qui signifie cinq, parce que ce breuvage est composé de cinq élémens.

(3) Voyez Grainger, *Biograph. histor.*, t. IV, p. 350.

faut en croire un portrait d'une touche très fine, tracé dans une jolie pièce de vers latins par un jeune *fellow* de *Magdalen-College* qui se nommait *Joseph Addison*, Punch n'était encore en 1697 qu'un vert galant, joyeux et tapageur, une sorte de petit roi d'Yvetot ou de Cocagne, un peu libertin, très hâbleur, mais faisant beaucoup plus de bruit que de mal. Laissons parler Addison, dont la pièce est intitulée *Machinæ gesticulantes, Anglice puppet-shows* (1) :

. . . .
Ludit in exiguo plebecula parva theatro;
Sed præter cæteros incedit homuncio, rauca
Voce strepens.....
In ventrem tumet immodicum; pone eminet ingens
A tergo gibbus; pygmæum territat agmen
Major, et immanem miratur turba gigantem.

Après la description des avantages physiques, l'auteur passe à la peinture du caractère :

. . . . Jactat convitia vulgo,
Et risu importunus adest atque omnia turbat.

Quant à sa galanterie, elle est plus vive et plus étourdie que perverse :

Nec raro invadit molles, pictamque protervo
Ore petit nympham, invitoque dat oscula ligno.

Quelques passages de cette jolie pièce nous prouvent que le théâtre de Punch était en grand progrès sur les anciens *puppet-shows* que nous avons vus à Londres du temps de la reine Élisabeth. On se rappelle qu'en 1614, il n'y avait aux marionnettes de la foire de Saint-Barthélemy qu'une seule espèce de places, et à très bas prix : « deux *pence!* messieurs, deux *pence* par personne, les meilleures marionnettes de la foire! » En 1697, le théâtre de Punch était devenu plus comfortable et moins exclusivement plébéien; il y avait des places à divers prix :

Nec confusus honos; nummo subsellia cedunt
Diverso, et varii ad pretium stat copia nummi.

Il ne manquait à la mise en scène aucun des artifices que nous avons vu employés en France et en Italie pour faire naître et entretenir l'illusion, tels que les fils perpendiculaires tendus devant la scène pour dérouter l'œil du spectateur :

. . . . Lumina passim
Angustos penetrant aditus, qua plurima visum

(1) Le badinage dont on va lire quelques extraits a été imprimé pour la première fois, je pense, dans un recueil ayant pour titre : *Musarum Anglicarum delectus alter*, Londini, 1698, et l'année suivante, avec quelques corrections, dans le second volume des *Musarum Anglicanarum analecta*, Oxonii, 1699, volume publié par Addison lui-même et dédié à son compagnon d'études sir Charles Montagne.

Fila secant, ne, cum vacuo datur ore fenestra,
Pervia fraus pateat (1). . . . .

Tous les membres de ces petites figures étaient articulés, et du sommet de leur tête sortait une tige métallique qui réunissait tous les fils dans la main qui leur imprimait le mouvement :

.....Truncos opifex et inutile lignum
Cogit in humanas species, et robore natam
Progeniem telo efformat, nexuque tenaci
Crura ligat pedibus, humerisque accommodat armos,
Et membris membra aptat, et artubus inserit artus.
Tunc habiles addit trochleas, quibus arte pusillum
Versat onus, molique manu famulatus inerti
Sufficit occultos motus, vocemque ministrat...

Malheureusement, dans sa composition scholaire, Addison n'a mentionné ni un seul titre de *puppet-play*, ni un seul nom de joueur de marionnettes. Nous le regrettons, parce que nous n'avons que très peu de renseignemens relatifs à ce sujet sous le règne de Guillaume III; tout au plus pouvons-nous citer *le Siége de Namur*, joué en 1695 à la foire de Saint-Barthélemy, pièce à spectacle à laquelle un bel esprit de cette époque, un critique de profession, John Dennis, a consacré quelques lignes dans une de ses lettres (2). Quelques années plus tard, on jouait à la même foire quelques *opera-puppets* tirés de l'Écriture sainte, et dans lesquels, malgré la gravité des sujets, se montrait constamment le seigneur Punch. Voici une affiche non datée, mais qui paraît remonter aux premières années du règne de la reine Anne (1703), et dont l'original est conservé au *British Museum*. Le style rappelle celui des annonces de notre ancienne foire Saint-Germain (3).

A la loge de Crawley, vis-à-vis la taverne de la couronne, à Smithfield, pendant toute la durée de la foire de Saint-Barthélemy, on représentera un petit *opéra*, appelé *l'antique Création du monde*, nouvellement retouché et augmenté du *Déluge de Noé*. Plusieurs fontaines jetteront de l'eau pendant toute la pièce. La dernière scène montrera Noé et sa famille sortant de l'arche avec tous les animaux par couple, et tous les oiseaux de l'air perchés sur des arbres... Enfin, au moyen de diverses machines, on verra le *mauvais riche* sortant de l'enfer, et Lazare porté dans le sein d'Abraham, outre plusieurs figures dansant des gigues, des sarabandes et des quadrilles, à l'admiration des spectateurs; le tout accompagné des joyeuses fantaisies du seigneur Punch et de sir John Spendall.

(1) Le *Tatler*, dans son n° 44, décrit aussi les divers artifices employés dans les *puppet-shows*.

(2) *Select Works of John Dennis*, t. II, p. 512.

(3) Ce document a été publié par J. Strutt et reproduit par M. W. Hone, *Ancient Mysteries*, p. 230.

Ce John Spendall était le vieux *Jean Mange-tout*, acteur des moralités, passé au théâtre des marionnettes avec *the old Vice* et sa bande.

On peut lire dans le seizième numéro du *Tatler*, daté du 17 mai 1709, le récit d'une représentation de marionnettes donnée à Bath, dont le sujet était encore la *Création du monde*, également suivie du *Déluge*. « Quand on fut arrivé à la seconde partie, dit l'auteur, on introduisit Punch et sa femme, qui dansèrent dans l'arche. » L'avis de l'auditoire fut que ce spectacle était fort instructif pour les jeunes gens. A la fin de la pièce, Punch salua respectueusement jusqu'à terre et fit un compliment très civil à la compagnie. Dans un autre *puppet-show*, toujours sur le *déluge*, lorsque la pluie commençait à tomber par torrens, Punch avançait la tête hors du rideau d'une coulisse, et disait à demi-voix au patriarche : « Il fait un peu de brouillard, maître Noé (1). »

Addison, devenu, sous la reine Anne, un écrivain à la mode et l'associé de sir Richard Steele dans la rédaction du *Tatler* et du *Spectator*, se plut, de moitié avec son ingénieux collaborateur, à élever une réputation colossale à un habile *puppet-showman* qui commençait à se produire. Les deux amis tirèrent des petits danseurs et chanteurs mécaniques de M. Powell et des pièces que ce spirituel petit bossu arrangeait lui-même (2) une agréable occasion de critiques malignes et de piquantes comparaisons. Grace à cette fantaisie de deux écrivains d'esprit, au goût peu élevé du public et à son talent réel, M. Powell acquit et conserva, sous la reine Anne, George Ier et les commencemens de George II, une célébrité fort étendue et presque sérieuse. Il paraît avoir d'abord essayé son savoir-faire dans diverses grandes villes du royaume; il se rendait particulièrement à Bath dans la saison des bains. En 1709, Steele publia dans plusieurs numéros du *Tatler* une amusante correspondance entre le fantastique esculape Isaac Bickerstaff, qui est presque toujours supposé tenir la plume dans le *Tatler* (3), et notre déjà célèbre et très réel *puppet-showman*, M. Powell. L'infortuné docteur se plaint amèrement de la malignité des prologues et des épilogues satiriques de M. Powell, et surtout des brocards qu'un certain M. Punch ne cesse de lancer contre sa science et sa personne (4). M. Powell, dans la réponse ironiquement apologétique que le *Tatler* lui prête, affirme n'avoir rien négligé pour se perfectionner dans son art : il a voyagé en

(1) *Punch and Judy*, p. 29.

(2) Une note de la traduction du *Tatler* nous apprend cette particularité. Voy. *le Babillard*, t. I, p. 240.

(3) Isaac Bickerstaff est une heureuse création de Swift; Steele recueillit dans le *Tatler* cet excellent type. Le doyen de Saint-Patrice ne fut pas, à ce qu'il paraît, fort reconnaissant de cette adoption.

(4) *The Tatler*, nos 44 et 45.

Italie, en France, en Espagne, et il n'ignore aucun des procédés à l'usage des plus habiles mécaniciens de l'Allemagne. Il impute à son adversaire d'être un brouillon et un dangereux niveleur, qui voudrait introduire l'insubordination dans sa troupe et persuader notamment à l'honnête Punch de briser les fils qui font mouvoir ses mâchoires : complot odieux, car c'est par le droit le plus légitime, par le droit de création, qu'il est maître absolu de sa petite troupe, pouvant, si bon lui semble, allumer sa pipe avec une jambe de M. Punch, ou même se réchauffer les doigts avec sa carcasse.

En janvier 1710, nous voyons les *puppets* de M. Powell et ses drames quelque peu fantastiques fort bien accueillis, non plus seulement à Bath, mais à Londres même. *Punchinello* et sa grondeuse compagne, accompagnés du *docteur Faust*, faisaient, suivant le *Tatler*, pâlir le nouvel opéra italien de *Hay-Market*, et lui enlevaient la meilleure partie de son brillant auditoire. *Punchinello* surtout balançait, dans l'opinion du beau sexe, le mérite du fameux chanteur Nicolini (1).

Au commencement de l'année suivante (1711), M. Powell établit son théâtre sous les petites galeries de *Covent-Garden*, du côté opposé à l'église paroissiale de Saint-Paul. Dans le numéro quatorze du *Spectateur*, Steele suppose qu'il a reçu un billet du sous-sacristain de cette paroisse tout rempli des doléances de ce fonctionnaire vexé. Depuis vingt ans, ce brave homme n'a pas manqué six fois de sonner l'heure de l'office; mais il éprouve, depuis quinze jours, une extrême mortification en voyant ses habitués cesser de se rendre à son pieux appel. C'est que M. Powell a choisi précisément l'heure de la prière pour celle de l'ouverture de son *puppet-show*. Le digne sacristain, fort scandalisé d'annoncer le commencement d'un jeu profane au lieu d'un exercice de piété, demande à M. le Spectateur ce qu'il doit faire pour éloigner ce M. Punchinello, ou le forcer du moins à choisir pour ses ébats des heures moins canoniques (2). La pièce de M. Powell, qui enlevait ainsi ses paroissiens à l'église de Saint-Paul, était tirée d'une légende très populaire, *Whittington et son Chat, ou Whittington trois fois maire de Londres*. Ce conte, que l'on retrouve chez presque toutes les nations commerçantes du monde, en Italie, en Bretagne, en Portugal, en Orient même, est l'histoire d'un pauvre marmiton qui n'avait rien qu'une chatte à remettre pour pacotille au patron d'un vaisseau de commerce partant pour les Indes. On embarqua pourtant, par plaisanterie, le chat sur le navire. Or, ayant relâché dans une île qu'infestait une multitude de rats, le patron pensa que la chatte et les petits qu'elle avait faits pendant la traversée seraient de bonne défaite en ce pays,

(1) *The Tatler*, n° 115, 3 janvier 1709-10. L'année commençait encore à Pâques en Angleterre.

(2) *The Spectator*, n° 14, 16 mars 1710-11.

et les vendit avantageusement au roi de l'île. Cette somme, remise à Whittington, prospéra entre ses mains, et fut l'origine d'une fortune qui le conduisit à être trois fois maire de Londres. Steele eut la cruauté d'établir un parallèle en règle entre *Whittington and his cat* et un grand opéra qu'on jouait à *Hay-Market*, *Rinaldo ed Armida*, et de donner, comme on le pense bien, tout l'avantage au premier. Il prit en outre soin d'annoncer que, pour continuer sa lutte avec le théâtre de *Hay-Market*, M. Powell se disposait à représenter incessamment l'opéra de *Susanne ou l'Innocence découverte*, avec une paire de vieillards tout neufs.

L'habileté de M. Powell était alors proverbiale, et l'on mettait son nom en avant dans toutes les occasions sérieuses ou badines qui touchaient à la mécanique. *Le Spectateur*, dans son 277ᵉ numéro, rappelle qu'avant la rupture avec la France, les dames anglaises recevaient leurs modes de Paris, au moyen d'une poupée à ressorts (*a jointed baby*) habillée dans le dernier goût, et qui faisait régulièrement tous les mois la traversée de Calais à Londres. Le Spectateur raconte qu'il a été invité à aller voir une de ces poupées, arrivée malgré la guerre, et donne une agréable description de tous ses atours, jusque, mais non compris, les nœuds de ses jarretières, « car je porte trop de respect, dit-il, même à du bois couvert d'un jupon, pour avoir consenti à pousser jusque-là mon examen. » Puis il ajoute : « Comme j'allais me retirer, la marchande de modes m'apprit qu'avec l'aide d'un horloger voisin et de l'ingénieux M. Powell, elle avait inventé une autre poupée (*another puppet*), qui, au moyen de petits ressorts intérieurs, pouvait mouvoir tous ses membres, et qu'elle l'avait envoyée à son correspondant de Paris pour qu'on lui enseignât les inclinations et les mouvemens gracieux de la tête, l'élévation méthodique de la gorge, la révérence, la démarche, toutes les graces enfin qui se pratiquent aujourd'hui à la cour de France. »

La popularité dont jouissaient les marionnettes de M. Powell, et même les marionnettes beaucoup plus vulgaires, était si grande alors, que le docteur Arbuthnot, publiant en 1712 un pamphlet allégorique sur les affaires du temps, intitulé *Histoire de John Bull*, n'oublie pas de signaler, comme un trait qui caractérisait le peuple de Londres, l'amour effréné de ce genre de plaisir. Parmi les reproches que la colérique mistress Bull adresse à son mari, elle place au premier rang le temps qu'il perd aux marionnettes : « Vous êtes un sot, dit-elle, un pilier d'estaminets et de tavernes; vous perdez le meilleur de votre temps aux billards, aux jeux de quilles et devant les boutiques de marionnettes. » Et un peu plus loin : « Toute cette génération n'a d'amour que pour les joueurs de cornemuses et pour les *puppets-shows*. » *Le Spectateur*, dans son nº 377, énumérant les lieux de Londres où l'on a

le plus de chances de périr de mort violente, et dressant la liste des derniers accidens de ce genre, place en tête de ce nécrologe fantastique « Lysandre étouffé aux marionnettes. »

Quelles étaient ces si dangereuses et si attractives marionnettes? Probablement celles que M. Powell avait logées sous les galeries de *Covent-Garden*. En 1713, cette petite salle portait le nom de *Punch's Theatre*. Ce renseignement nous est fourni par le titre d'une pièce ainsi conçu : *Venus and Adonis, or the Triumphs of love, by Martin Powell; a mock opera, acted in Punch's Theatre in Covent-Garden;* 1713, in-8°. Ce Martin Powell était-il notre fameux directeur, le favori de Steele et d'Addison? Je le crois, sans pouvoir l'affirmer. Les admirateurs de cet artiste prétendent qu'il fabriquait tous ses acteurs et composait lui-même presque toutes ses pièces; mais ils ne nous apprennent pas qu'il en eût fait imprimer aucune. L'auteur de *Punch and Judy* affirme même qu'il les improvisait (1); cependant il y avait dans plusieurs d'entre elles des vers et des ariettes qui étaient certainement écrits, et qui ont pu être imprimés. Il est assez surprenant que ni Steele, ni Addison, ni Swift, qui ont si souvent parlé de M. Powell, ne nous aient pas fait connaître son prénom. Une seule fois, Addison, pour le distinguer de George Powell, le célèbre tragédien, qu'il proposait par raillerie de faire jouer dans une même pièce avec les petits acteurs de notre Powell, appelle celui-ci Powell *junior* (2). Il parut en 1715 un piquant pamphlet qu'on attribue à M. Thomas Burnet, intitulé *a Second Tale of a tub, or the history of Robert Powell, the puppet-showman; dedicated to the earl of Oxford.* Ce titre semble lever tous les doutes et prouver que le prénom de M. Powell était *Robert;* mais il faut prendre garde. *Le second Conte du tonneau* est une satire fort maligne, dirigée contre Robert Walpole (3). L'allégorie commence, avec le titre, par l'attribution facétieuse faite à M. Powell du prénom qui appartenait à l'homme d'état. La gravure du frontispice représente le ministre, en habit de cour, tenant à la main la baguette de M. Powell, la fameuse baguette garnie d'argent de l'*interpreter*. Dans le fond, sur un petit théâtre qu'éclairent des flambeaux à pieds, paraissent deux marionnettes en scène, Punch et sa femme (4). M. Thomas Wright, dans son histoire de la maison de Hanovre, *illustrée* par les caricatures et les pamphlets, a reproduit la figure grotesque du ministre-jongleur;

(1) *Punch and Judy*, p. 39 et 40.

(2) *The Spectator*, n° 31.

(3) Le comte d'Oxford était alors placé à la tête du cabinet, dont Robert Walpole était le membre le plus influent. Walpole porta aussi le titre de comte d'Oxford, mais beaucoup plus tard, et seulement à sa sortie des affaires.

(4) Cette description nous est fournie par l'éditeur de *Punch and Judy*, qui paraît avoir eu ce curieux ouvrage sous les yeux. Voyez p. 39 et 40.

mais il a négligé malheureusement de nous montrer le théâtre et les deux *puppets*, qui auraient eu pour nous un intérêt particulier.

.L'auteur du *second Conte du tonneau*, tout en frappant rudement Robert Walpole sous le nom et le costume de M. Powell, nous fait connaître, chemin faisant (surtout dans son avant-propos), plusieurs des meilleurs *opera-puppets* composés ou arrangés par l'habile M. Powell. Il cite comme faisant couler bien des larmes *the Children in the wood* (les enfans dans la forêt), tirés d'une touchante ballade populaire. — *King Bladud*, peinture héroïque d'un vrai roi patriote, — *Friar Bacon and friar Bungay*, — *Robin Hood and Little John*, — *Mother Shipton* — et *Mother Goose* (ma mère l'Oie). Quant au caractère de Punch, il ne l'indique encore que comme celui d'un bouffon qui provoque le rire par ses impertinences et ses *quiproquo*.

C'est à cet âge d'or des marionnettes anglaises qu'il faut, je crois, rapporter une suite de strophes composées par Swift sur les *puppet-shows*. Je traduis cette pièce où l'auteur, à un brillant filet d'imagination poétique, mêle, suivant le tour de son génie, un flot encore plus abondant de verve capricieuse et sarcastique :

LE SPECTACLE DES MARIONNETTES.

Pour représenter la vie humaine et montrer tout le ridicule qu'elle contient, l'esprit a inventé le spectacle des marionnettes, dont le principal acteur est un fou.

Les dieux de l'antiquité étaient de bois, et les marionnettes eurent jadis des adorateurs. L'idole se tenait droite et parée d'une robe antique; prêtres et peuple courbaient la tête devant elle.

Qu'on ne s'étonne pas que l'art ait commencé par façonner des figurines votives et tailler un bouffon dans un soliveau, ni qu'on ait songé à consacrer ce bloc à la renommée.

Ainsi la fantaisie poétique a appris que les arbres peuvent recevoir des formes humaines, qu'un corps peut se changer en tronc, et des bras s'allonger en branches.

Ainsi Dédale et Ovide ont reconnu, chacun à sa manière, que l'homme n'est qu'une souche. Powell et Stretch ont poussé cette idée plus loin : pour eux, la vie est une farce et le monde une plaisanterie.

La compagnie de la mer du Sud prouve aussi cette grande vérité sur le fameux théâtre qu'on appelle la bourse. Les directeurs tiennent les fils, et à leur impulsion obéissent des milliers de niais, tristes monumens de folie.

Ce que Momus fut jadis pour Jupiter, Arlequin l'est aujourd'hui pour nous : le premier fut un bouffon dans l'Olympe, l'autre est un polichinelle ici-bas.

La scène changeante de la vie n'est qu'un théâtre où paraissent des figures de toute sorte. Jeunes gens et vieillards, princes et paysans s'y partagent les rôles.

Quelques-uns attirent nos regards par une fausse grandeur, trompeuse apparence qui empêche d'apercevoir que l'intérieur est de bois. Que sont nos législateurs sur leurs siéges de parade? Bien souvent des machines qui ont l'air de penser.

Il peut arriver qu'une bûche porte un diadème, qu'une poutre occupe la place d'un lord; une statue peut avoir le sourcil froncé et nous tromper par un air pensif.

Voici d'autres gens qui entreprennent des actes dont ils ne prévoient pas la fin; ils obéissent à l'impulsion des fils qui les mènent; les paroles qu'ils prononcent ne leur appartiennent même pas (1).

Trop souvent, hélas! une femme impérieuse usurpe la souveraineté. Combien de maris boivent la coupe de la vie troublée et rendue amère par une Jeanne!

Bref, toutes les pensées que les hommes poursuivent, plaisirs, folies, guerre ou amour, la race imitatrice des pantins nous les montre en elle. Ils s'habillent, parlent et se meuvent comme des hommes.

Continue, grand Stretch (2), d'amuser les mortels d'une main habile, et de te moquer d'eux! Et quand la mort tranchera le fil de ta vie, tu recevras pour récompense tout ce qui flatte l'orgueil d'une marionnette.

On taillera ton image dans un chétif morceau de chêne; le ciseau fera vivre ta mémoire; l'avenir proclamera ton mérite; la postérité connaîtra les traits de ton visage et se plaira à répéter ton nom.

En attendant, dis à Tom (3) que c'est perdre le temps que d'esquisser une farce avant d'avoir consulté le miroir de la nature. Dis-lui que des pointes ne suffisent pas pour composer une scène ingénieuse, et que la pédanterie n'est pas l'enjouement.

Quant à vouloir réduire les hommes à l'état de bois inerte et les forcer de marmoter des formules mystiques, c'est faire visiblement violence à la chair et au sang : un tel dessein dénote une félure dans le cerveau.

Celui qui essaiera de pousser le raffinement plus loin que toi, et voudra changer ton théâtre en une école, sera éternellement le jouet de Polichinelle, et doit se tenir pour le plus grand des fous.

Cette prétention des marionnettes à se transformer en un spectacle grave, sérieux et moral, que Swift voyait poindre avec humeur, ne tarda pas à grandir et à se développer, aidée des tendances déclamatoires et philosophiques de l'époque. Fielding, grand ami du naturel et en particulier de maître Punch, qu'il a fait agréablement parler dans une comédie de sa jeunesse, où il a, par parenthèse, introduit un *puppet-show* tout entier (4), s'est très finement moqué de cette ambi-

(1) Swift semble traduire ici le vers très heureux qui termine la pièce latine d'Addison sur les *puppet-shows :*

Vocesque emittit tenues et non sua verba.

(2) Stretch était probablement un directeur de marionnettes de Dublin.

(3) C'est ici un conseil amical donné par Swift au docteur irlandais Thomas Sheridan, ou plutôt à son jeune fils, nommé aussi Thomas, pour le détourner du goût précoce qu'il montrait pour le théâtre. Ces deux Sheridan, hommes d'esprit et de mérite, sont l'aïeul et le père de l'illustre Richard Brinsley Sheridan.

(4) Cette petite pièce de Fielding, jouée à Hay-Market en 1729, et reprise, quelques années plus tard, à Drury-Lane, est intitulée *the Author's farce, with a puppet-show, call'd the Pleasures of the town;* elle est en trois actes et mêlée de couplets, dans le goût des petites pièces de Lesage et de Piron.

tion déplacée dans un excellent chapitre de *Tom Jones*. Il fait arriver son héros dans une auberge de village, au moment où un joueur de marionnettes représente, avec tout le *decorum* désirable, et avec des pantins presque aussi grands que nature (car on commençait à exiger de la vraisemblance, même aux marionnettes), les plus belles et les plus ennuyeuses scènes d'une comédie fort à la mode de Colley Cibber, *le Mari poussé à bout* (*the provoked Husband*). L'assemblée, où étaient réunis tous les beaux-esprits du lieu, se montra très contente de ce divertissement sérieux, convenable, sans aucune basse plaisanterie, sans gaieté, et, pour dire toute la vérité, sans le moindre mot pour rire. Après la pièce, le joueur, encouragé par la satisfaction non équivoque de son auditoire, crut pouvoir faire remarquer que rien, dans le siècle actuel, ne s'était autant perfectionné que les marionnettes, et qu'en mettant de côté Punch, sa femme Jeanne et tous les quolibets à leur usage, elles étaient parvenues à prendre place parmi les spectacles raisonnables. « Je me souviens, ajoutait-il, que, quand j'ai commencé ma carrière, on débitait encore force niaiseries pour faire rire la foule; mais rien ne tendait à améliorer les dispositions morales des jeunes gens, ce qui certainement doit être le but principal des marionnettes. » Au milieu de l'assentiment universel, Tom Jones se permit d'émettre un léger doute sur ce progrès prétendu. Il ne pouvait, pour son compte, s'empêcher de regretter son vieil ami Punch, et il avait grand'peur qu'en supprimant ce personnage, ainsi que Jeanne, sa joyeuse compagne, on n'eût gâté les marionnettes. La prétendue moralité de ce nouveau genre de pièces reçut presque aussitôt un fort grave échec. Une des filles de l'auberge, surprise dans une conversation peu décente avec le compère du joueur, donna effrontément pour excuse qu'elle n'avait fait que suivre l'exemple de la belle dame que tout le monde venait d'applaudir dans *le Mari poussé à bout;* ce qui fournit à l'hôtesse, qui n'avait encore rien dit jusque-là, l'occasion naturelle de se plaindre hautement des mauvais principes que les marionnettes répandaient dans les campagnes et de regretter le temps où les *puppet-players* ne jouaient que des pièces irréprochables, comme *le Vœu téméraire de Jephté*, dont on ne pouvait jamais tirer aucune mauvaise interprétation (1).

On voit qu'à l'époque où nous sommes parvenus il s'était formé, à l'exemple des grands théâtres, une école de marionnettes déclamatoire et sentimentale à laquelle appartenaient, je pense, Russel, un des plus renommés successeurs de Powell, et l'infortunée Charlotte Charke, fille du poète et comédien Colley Cibber. Cette femme, d'un esprit et

(1) *History of a foundling*, liv. XII, ch. v et vi. L'éditeur de *Punch and Judy* accuse Fielding d'une *étrange* méprise pour avoir donné à mistress Punch le nom de *Jeanne*. Je crois que ni Swift, qui lui donne le même nom, ni Fielding ne se sont trompés; le nom de *Judith* est plus moderne.

d'une éducation distingués, mais d'une humeur aventureuse et inconstante, abandonna la scène, où elle avait débuté avec quelque succès, et ouvrit vers 1737 un grand théâtre de marionnettes, *a great puppet-show*, situé, comme elle nous l'apprend dans son autobiographie, à *Tennis-Court*, dans *James street*, près de *Hay-Market*. Ruinée bientôt par sa mauvaise conduite, elle se trouva heureuse de recevoir une guinée par jour pour faire agir et parler les marionnettes de Russel, dont la loge était située à *Kickford's great Rome*, dans *Brewer street* (1).

Cependant les sujets bibliques, les ballades populaires et les joyeuses plaisanteries de Punch n'en continuaient pas moins d'intéresser ou d'égayer la foule, au moins dans les foires. Hogarth a réuni, dans une belle gravure datée de 1733, toutes les merveilles accumulées à *Southwark fair*. Ici, un petit joueur de musette, accompagné d'un singe en habit militaire, fait danser deux poupées avec le pied; là, une femme dans le costume de la Savoie, et sa vielle sur le dos, montre la lanterne magique à un enfant émerveillé. Dans le fond, on voit l'entrée d'un *puppet-show*, sur la porte duquel est écrit en grosses lettres *Punch's Opera*. Une grande pancarte qui pend sur le balcon indique le spectacle du jour. Dans un des compartimens, Polichinelle est peint chevauchant tant bien que mal, tandis que son coursier bien dressé visite à fond les poches d'Arlequin; sur un autre compartiment, on reconnaît une scène de la Bible, Adam, Ève et le serpent : c'est encore le sujet du *Paradis perdu* (2).

Gay, dans la peinture d'une *foire de village*, touchée à la manière fine et naïve de Gérard Dow, introduit une scène à peu près semblable, et où Punch n'est pas oublié :

... Ici un charlatan, monté sur des tréteaux, vend à la foule rustique ses baumes, ses pilules et ses spécifiques contre la pierre; là, le sauteur agile s'élance, et la jeune fille vole hardiment sur la corde. Plus loin, Jack Pudding, habillé d'une veste de deux couleurs, agite un gant et chante les divertissantes prouesses de Punch, à savoir, les poches vidées dans la foule et toutes sortes de gaies fourberies; puis, passant à un mode plus triste, il chante les enfans dans la forêt, l'oncle barbare, les pauvres petits cueillant des mûres dans le désert sauvage, et souriant sans défiance à la vue du poignard qui brille... Il chante la complainte de Jeanne violée par un matelot... et les guerres déplorables qui ensanglantèrent la forêt de Chévy (3).

Jusqu'ici, comme on voit, poètes et chanteurs forains n'imputent encore à maître Punch que quelques peccadilles amusantes; mais nous

(1) *Biograph. dramat.*

(2) Voyez à la Bibliothèque nationale (département des estampes) l'œuvre de Hogarth, 2 vol. grand in-folio.

(3) John Gay, *the Shepherd's week;* sixth pastoral (*the flights*), v. 81-94.

touchons à l'époque critique où ses mœurs vont de plus en plus se dépraver, et où il va commencer à prendre les habitudes de férocité goguenarde qui font aujourd'hui le fond de son caractère. Swift, vers 1728, nous le montre déjà sur cette pente, dans une satire en vers à l'adresse d'un whig brouillon et malfaisant, Richard Lighe, qu'il met aux prises, sous le nom de Timothy, avec un pauvre infirme nommé Mad Mullinix, bien connu dans les rues de Dublin pour ses opinions tories. Celui-ci compare son adversaire à un malicieux Polichinelle, et nous fait connaître par occasion quelques-uns des *puppet-shows* que l'on représentait alors avec le plus de succès à Dublin :

.... Tim, vous croyez être le fléau des tories, vous vous trompez; vous êtes leurs délices. Ce serait si vous changiez de rôle, si vous deveniez grave et sérieux, que vous leur causeriez un poignant chagrin; mais, Tim, vous avez un goût que je connais : vous allez voir souvent les marionnettes. Ne remarquez-vous pas quel malaise éprouvent les spectateurs, tant que Punch reste derrière la scène? Mais, dès qu'on entend sa voix rauque, comme on s'apprête à se réjouir! — Alors l'auditoire ne donnerait pas un fétu pour savoir quel jugement Salomon va prononcer, ni quelle est la véritable mère, ou celle qui prétend l'être. — On n'écoute pas davantage la pythonisse d'Endor. — Faust lui-même a beau traverser le théâtre, suivi pas à pas par le diable, on n'y fait aucune attention. — Mais que Punch, pour éveiller les imaginations, montre à la porte son nez monstrueux et le retire prestement, oh! quelle joie mêlée d'impatience! Chaque minute paraît un siècle jusqu'au moment où il entre en scène. D'abord il s'assied impoliment sur les genoux de la reine de Saba. — Le duc de Lorraine met sans succès l'épée à la main. — Punch crie, Punch court, Punch injurie tout le monde dans son jargon. Il rend au roi d'Espagne plus que la moitié de sa pièce; il n'y a pas jusqu'à saint George qu'il n'attaque, à cheval sur le dragon. Il empoche un millier de coups et de gourmades, sans renoncer à un seul de ses méchans tours; il se jette dans toutes les intrigues : à quelle intention? Dieu le sait. Au milieu des scènes les plus pathétiques et les plus déchirantes, il arrive étourdiment et lâche une plaisanterie incongrue. Il n'y a pas une marionnette faite de bois qui ne le pendît volontiers, si elle pouvait. Il vexe chacun, et chacun le vexe. Quel plaisir pour les spectateurs, eux qui ne mettent point le pied sur le théâtre, et qui ne viennent que pour voir et écouter! Peu leur importe le sort de la jeune Sabra, et l'issue du combat entre le dragon et le saint, pourvu que Punch (car c'est là tout le beau du jeu) soit bien étrillé et finisse par assommer tous ses adversaires. — Cependant, Tim, des philosophes prétendent que le monde est un grand jeu de marionnettes, où de turbulens coquins jouent le rôle de Polichinelles (*Punchinelloes*). Ainsi, Tim, dans cette loge de marionnettes qu'on appelle Dublin, vous êtes le Polichinelle, toujours prêt à exciter la noise. Vous vous agitez, vous vous démenez, vous faites un affreux sabbat; vous jetez à la porte vos sœurs les marionnettes; vous tournez dans un cercle perpétuel de malices, semant la crainte, l'anxiété et la discorde partout; vous vous lancez, avec des cris et des grimaces de singe, au milieu de toutes les affaires sérieuses; vous êtes la peste de votre clan, où cha-

que homme vous hait et vous méprise; mais, avec tout cela, vous divertissez les spectateurs (les tories) qui s'amusent de vos histoires bouffonnes. Ils consentiraient plutôt à laisser pendre toute la troupe qu'à se voir privés de vous (1).

Dans ce portrait, qui n'est pas flatté, non plus que dans quelques couplets chantés vers 1731 et tirés de je ne sais quelle *puppet-play* (2), Punch, ou plutôt Punchinello (car c'est le nom qu'il se donne), ne se montre encore qu'un *little fellow* fort libertin, fort tapageur, et déjà passablement brutal; mais on ne le voit commettre encore aucune de ces énormités conjugales et paternelles qui vont bientôt lui donner une si singulière ressemblance avec Henri VIII ou Barbe-bleue. Les critiques anglais glissent sur ce rapprochement; ils préfèrent comparer leur ami Punch à don Juan. M. William Hone a même établi entre ces deux personnages un parallèle en forme où, contre ses habitudes de critique exacte, il avance que les déportemens de Punch ont pu suggérer l'idée du caractère et des exploits du fameux *burlador de Sevilla* (3). Il est obligé, pour donner une apparence de vérité à cette opinion que repoussent les faits et les dates, de supposer que Punch, comme don Juan, est emporté au dénoûment par le diable, ce qui est l'opposé du vrai. Il oublie même qu'en 1676, lorsque Shadwell introduisit sur la scène de Londres la première imitation de *Don Juan* (*the Libertine destroyed*), Punchinello n'était pas encore connu dans la Grande-Bretagne. M. Payne Collier pense, avec beaucoup plus de raison, que le drame de *Punch and Judy* est d'une date assez récente en Angleterre, et, prenant le contre-pied de l'opinion de M. Hone, il attribue les licences hyperboliques de cette composition à l'engouement qu'excita le chef-d'œuvre de Mozart à la fin du dernier siècle. Punch, suivant la définition de M. Payne, est le don Juan de la populace. D'ailleurs le plus ancien texte où cet habile critique ait trouvé la mention des aventures de Punch et Judy est une ballade qu'il ne croit pas remonter au-delà de 1790, et qu'il a extraite d'un recueil de pièces, tant imprimées que manuscrites, formé pendant les années 1791, 92 et 93. Il présume que ces stances ont suivi d'assez près le drame, et ont été composées par un amateur que la représentation avait charmé. Je dois ajouter pourtant que je ne serais pas fort surpris que M. Payne ne fût quelque chose de plus que l'éditeur de cette ballade. Quoi qu'il en soit, on lira ici, je crois, la traduction de cette pièce avec plaisir:

(1) L'abbé Morellet, qui connaissait bien la littérature anglaise, a composé, à l'imitation de Swifft, une petite satire en prose, intitulée *les Marionnettes*. Cette pièce assez piquante circula manuscrite sous le ministère de l'abbé Terray, et ne fut imprimée qu'à la suite de ses *Mémoires* en 1822; t. II, p. 353-370.

(2) Voy. *Punch and Judy*, p. 46.

(3) M. W. Hone, *Ancient Mysteries*, p. 230.

LES FREDAINES DE M. PUNCH.

Oh! prêtez-moi l'oreille un moment! je vais vous conter une histoire, l'histoire de M. Punch, qui fut un vil et mauvais garnement, sans foi et meurtrier. Il avait une femme et un enfant aussi, tous les deux d'une beauté sans égale. Le nom de l'enfant, je ne le sais pas; celui de la mère était Judith. — *Right tol de rol lol*, etc.

M. Punch n'était pas aussi beau. Il avait un nez d'éléphant, monsieur! Sur son dos s'élevait un cône qui atteignait la hauteur de sa tête; mais cela n'empêchait pas qu'il n'eût, disait-on, la voix aussi séduisante qu'une sirène, et par cette voix (une superbe haute-contre, en vérité!), il séduisit Judith, cette belle jeune fille. — *Right tol de rol lol*, etc.

Mais il était aussi cruel qu'un Turc, et, comme un Turc, il ne pouvait se contenter de n'avoir qu'une femme (c'est en effet un pauvre ordinaire qu'une seule femme), et cependant la loi lui défendait d'en avoir deux, ni vingt-deux, quoiqu'il pût suffire à toutes. Que fit-il donc dans cette conjoncture, le scélérat! Il entretint une dame. — *Right tol de rol lol*, etc.

Mistress Judith découvrit la chose, et, dans sa fureur jalouse, s'en prit au nez de son époux et à celui de sa folâtre compagne. Alors Punch se fâcha, se posa en acteur tragique, et, d'un revers de bâton, lui fendit bel et bien la tête en deux. Oh! le monstre! — *Right tol de rol lol*, etc.

Puis il saisit son tendre héritier... oh! le père dénaturé! et le lança par la fenêtre d'un second étage, car il aimait mieux posséder la femme de son amour que son épouse légitime, monsieur! et il ne se souciait pas plus de son enfant que d'une prise de macouba. — *Right tol de rol lol*, etc.

Les parens de sa femme vinrent à la ville pour lui demander compte de ce procédé, monsieur! Il prit une trique pour les recevoir et leur servit la même sauce qu'à sa femme, monsieur! Il osait dire que la loi n'était pas *sa* loi, qu'il se moquait de la lettre, et que, si la justice mettait sur lui sa griffe, il saurait lui apprendre à vivre. — *Right tol de rol lol*, etc.

Alors il se mit à voyager par tous pays, si aimable et si séduisant, que trois femmes seulement refusèrent de suivre ses leçons si instructives. La première était une simple jeune fille de la campagne; la seconde une pieuse abbesse; la troisième, je voudrais bien dire ce qu'elle était, mais je n'ose : c'était la plus impure des impures. — *Right tol de rol lol*, etc.

En Italie, il rencontra les femmes de la pire espèce; en France, elles avaient la voix trop haute (*too clamorous*); en Angleterre, timides et prudes au début, elles devenaient les plus amoureuses du monde; en Espagne, elles étaient fières comme des infantes, quoique fragiles; en Allemagne, elles n'étaient que glace. Il n'alla pas plus loin vers le Nord; c'eût été folie. — *Right tol de rol lol*, etc.

Dans toutes ces courses, il ne se faisait aucun scrupule de jouer avec la vie des hommes. Pères et frères passaient par ses mains. On frémit rien qu'à penser à l'horrible trainée de sang qu'il a versé par système. Quoiqu'il eût une bosse sur le dos, les femmes ne pouvaient lui résister.—*Right tol de rol lol*, etc.

On disait qu'il avait signé un pacte avec le vieux *Nick'las*, comme on l'appelle; mais, quand j'en serais mieux informé, je n'en dirais pas plus long. C'est peut-être à cela qu'il a dû ses succès partout où il est allé, monsieur; mais je

crois aussi, convenons-en, que ces dames étaient un peu coucy-coucy, monsieur! *Right tol de rol lol*, etc.

A la fin, il revint en Angleterre, franc libertin et vrai corsaire. Dès qu'il eut touché Douvres, il se pourvut d'un nouveau nom, car il en avait de rechange. De son côté, la police prit de promptes mesures pour le mettre en prison. On l'arrêta au moment où il pouvait le moins prévoir un pareil sort. — *Right tol de rol lol*, etc.

Cependant le jour approchait, le jour où il devait solder ses comptes. Quand le jugement fut prononcé, il ne lui vint que des pensées de ruses en songeant à l'exécution; et quand le bourreau, au front sinistre, lui annonça que tout était prêt, il lui fit un signe de l'œil et demanda à voir sa maîtresse. — *Right tol de rol lol*, etc.

Prétextant qu'il ne savait comment se servir de la corde qui pendait de la potence, monsieur, il passa la tête du bourreau dans le nœud coulant et en retira la sienne sauve. Enfin le diable vint réclamer sa dette; mais Punch lui demanda ce qu'il voulait dire : on le prenait pour un autre; il ne connaissait pas l'engagement dont on lui parlait. — *Right tol de rol lol*, etc.

Ah! vous ne le connaissez pas! s'écria le diable. Très bien! je vais vous le faire connaître. Et aussitôt ils s'attaquèrent avec fureur et aussi durement qu'ils le purent. Le diable combattait avec sa fourche; Punch n'avait que son bâton, monsieur! et cependant il tua le diable, comme il le devait. Hourra! Old Nick est mort (1), monsieur! — *Right tol de rol lol*, etc.

J'admets avec M. Payne Collier que le drame dont cette ballade offre l'analyse soit d'une date assez récente; mais je ne la crois pourtant pas, à beaucoup près, aussi rapprochée que le pense ce critique. En effet, le docteur Johnson, qui publia, comme on sait, son édition de Shakspeare en 1765, dit dans sa note finale sur *Richard III*, qu'il a vu, dans les boutiques de marionnettes, Punch rosser vigoureusement le diable (*the devil very lustily belaboured by Punch*), ce qui d'ailleurs était, comme nous allons voir, une ancienne tradition anglaise. Cependant M. Payne Collier, sans méconnaître certaines nuances vraiment britanniques de la physionomie de son héros, dans lequel il nous fait très finement apercevoir le mélange de la sensualité obèse de Falstaff et de la froide atrocité du roi bossu, Richard III (2), n'en est pas moins disposé à renvoyer à la France (par pure courtoisie railleuse) le principal honneur de cette peu édifiante création. Je ne refuse pas assurément la part fort étendue qui nous appartient dans cette œuvre populaire, aujourd'hui européenne. Cette part, c'est la gaieté; mais je crois devoir, en conscience, et sans pensée aucune de réciprocité épigrammatique, restituer à l'Angleterre une notable portion de cette légende. Les droits

(1) *Old Nick*, le vieux Nick ou Nicholas, Satan.

(2) *Punch and Judy*, p. 76. Shakspeare a signalé la ressemblance de Richard et du *old Vice* : « Comme l'ancien *Vice* des moralités, dit ce prince, je donne aux mots un double sens. » Act. III, sc. I.

de nos voisins à cet égard sont anciens et réels; ils sont même antérieurs à l'arrivée de Punch en Angleterre. On se rappelle que, dans les anciennes *moral-plays*, le vieux *Vice* tenait hardiment tête à *master Devil*, et lui en remontrait même sur le chapitre des péchés capitaux; mais au dénoûment *master Devil* finissait par avoir raison du vieux pécheur ou plutôt de l'antique Péché personnifié, et il emportait le *Vice* en enfer, sans plus de façon que Judas, le docteur Faust ou le valet de frère Bacon. Eh bien, Ben Jonson, en 1616, soit de sa propre inspiration, soit en acceptant une fantaisie nouvelle de quelque *stroller* inventif, renversa ce lieu commun, et imagina de nous montrer un pauvre sot de diable, surpassé en malice et en perversité par un simple représentant de l'iniquité humaine. Ben Jonson a réalisé, ou, pour ne rien surfaire, a finement esquissé cette heureuse pensée dans *the Devil is an ass* (le Diable est un âne). « Autrefois, remarque un des acteurs au dénoûment, le diable avait coutume d'emporter le *Vice;* aujourd'hui les rôles sont changés; c'est le *Vice* qui emporte le diable. » Cette nouveauté plut au public, et passa du théâtre de *Blackfriars* sur les théâtres de marionnettes, et Punch, en arrivant de Paris ou d'Amsterdam à Londres, ne manqua pas de s'approprier cette partie du répertoire de *old Vice*, son devancier (1). Remarquons toutefois que jusqu'ici la majesté de Satan n'est nullement compromise. Le diable, si mal mené par un fils d'Adam, n'est qu'un démon subalterne, un pauvre diablotin; ce n'est point *Old Nick* en personne. Puis, rosser le diable, l'emporter même (*to carry away*), ce n'est pas le tuer (*to kill him*). Or, tuer le diable, c'est là la grande affaire, le mot suprême, quelque chose de supérieur, comme le duel de Satan et du Péché dans Milton : c'est là aussi le grand exploit de Polichinelle. Si Ben Jonson n'a pas poussé sa pensée jusqu'à ce point extrême, il est juste au moins de reconnaître qu'il s'en est singulièrement approché. D'ailleurs la multitude anglaise a bien compris que c'est dans l'étrangeté même de ce dénoûment fantastique que réside toute l'excellence du drame de *Punch and Judy.* Au rapport de M. Payne, un certain joueur de marionnettes ambulant ayant un jour refusé, par scrupules religieux ou autres, de faire tuer le diable par maître Punch, non-seulement vit s'évanouir l'espoir de sa collecte, mais fut hué et maltraité par les spectateurs (2).

(1) Le docteur Johnson a dit, dans une note sur *Hamlet*, que « *the Vice* est l'antique bouffon des farces anglaises dont le moderne Punch est descendu. » M. Douce (*Illustrations on Shakspeare*, t. II, p. 251) n'a pas eu beaucoup de peine à prouver qu'aucun lien de parenté ne rattache Punch au vieux *Vice;* mais ce n'est pas là non plus ce qu'avait voulu dire Johnson. Sa pensée, qu'il a mieux exprimée dans sa note finale sur *Richard III*, est que Punch, en offrant à la foule un type supérieur de difformité physique et morale, a supplanté le *Vice* et lui a naturellement succédé dans les farces.

(2) *Punch and Judy*, p. 66.

Le drame de *Punch and Judy*, qui fait les délices de la multitude anglaise, a commencé, vers les premières années du XIXe siècle, à piquer la curiosité blasée du monde élégant. Aussi a-t-il reçu depuis lors de nombreuses retouches et des embellissemens plus ou moins heureux. Le *Morning Chronicle* du 22 septembre 1813 rend compte d'une de ces rédactions nouvelles et plus raffinées. — Punch, dans cette pièce, en proie, comme un second Zéluco, à une jalousie frénétique, donne la mort à sa femme et à son fils; puis il passe en Espagne, où il est jeté dans les cachots de l'inquisition, dont il parvient à s'ouvrir les portes au moyen d'une clé d'or. Attaqué par la Pauvreté que suivent ses deux acolytes, la Dissipation et la Paresse, il la combat sous la forme qu'elle prend d'un chien noir et la met en fuite. Il triomphe également de la Maladie, qui l'accoste sournoisement sous le costume d'un médecin. La Mort, à son tour, veut le saisir; mais il secoue si bien les os desséchés du vieux squelette, qu'il lui donne enfin à elle-même le *coup de la mort* (1). Parmi les autres rédactions qui portent le cachet de l'*humour* britannique, j'en signalerai une encore où l'on applaudissait une conversation assez originale entre Punch et Barbe-bleue sur la question si intéressante pour les deux sexes de la pluralité des femmes.

Ce n'est aucune de ces versions enjolivées, c'est le texte pur et populaire de la *Tragical comedy of Punch and Judy* que M. Payne Collier a publié, en 1828, avec les jolies illustrations de George Cruikshank. Ce texte a été en grande partie fourni à l'éditeur par un vieux joueur de marionnettes italien, nommé Piccini, qui, à la fin du dernier siècle, parcourait les villes et les hameaux d'Angleterre avec de jolies marionnettes apportées de son pays. Devenu avec les années plus célèbre et moins ingambe, Piccini fixa sa résidence à Londres. Vers 1820, il ne promenait plus son petit théâtre que dans le voisinage classique de Drury-Lane. Il avait joué d'abord *Pulcinella* dans sa langue natale; mais peu à peu il avait saisi le vrai caractère et l'accent de Punch et finit par adopter le canevas plus sombre que préférait le goût national. L'éditeur de *Punch and Judy*, pour obtenir un texte tout-à-fait satisfaisant, a dû confronter le manuscrit de Piccini avec ceux de plusieurs autres *puppet-players* ambulans. Ainsi Punch, après avoir eu ses rapsodes, comme Homère, a trouvé comme lui un Aristarque. Il y a plus, *Punch and Judy*, cette création sensuelle et sceptique où se heurtent la vie et la mort, le rire et le meurtre, le surnaturel et le trivial, a fait vibrer une des cordes de la lyre de lord Byron. Voici un sonnet attribué à l'auteur de *Childe Harold* et du dernier *Don Juan*. Je le traduis, comme M. Payne nous le donne, sans en garantir l'attribution :

Triomphant Polichinelle, je te suis avec joie à travers les gais détours de

(1) *Punch and Judy*, p. 68 et 69.

ta course badine, où la vie humaine est peinte avec tant de vérité et d'énergie. Jamais acteur ne nous en montrera une image aussi frappante sur aucun autre théâtre, soit que tu assommes gaiement ta femme, soit que tu jettes sans remords ton doux enfant par la fenêtre, soit que tu enfourches ton cheval et sois aussitôt désarçonné, soit que tu danses avec la gracieuse Polly, si belle et si facile, ayant tué préalablement son père dans un mouvement de juste dédain, car il était sourd à l'harmonie de ta lyre, aussi agréable que la clochette des brebis, et « qui n'aime pas la musique est indigne de vivre. » Puis, lorsque le bourreau te conduit à la potence, peut-on ne pas rire en te voyant pousser si adroitement sa tête dans le nœud coulant dont il ne peut se dégager? Celui qui feint d'être scandalisé quand il te voit sortir impuni des serres de la loi et de celles du diable, et qui regrette que tu le tues lui-même, celui-là est un hypocrite. Il n'y a rien de si charmant que de te voir frapper à coups redoublés son antique et noire carcasse.

Mais à côté de ce Punch ironique, paradoxal et ultradiabolique, que Byron salue en riant d'un air de parenté, il n'a pas cessé d'y avoir en Angleterre, et il y a encore aujourd'hui un autre Punch, satirique, franc-parleur, jovial, prêt à siffler tous les scandales, à fustiger tous les ridicules. Ce Punch, sorte de Figaro britannique qui s'est personnifié de nos jours dans un recueil qui porte son nom, a commencé, dès le dernier siècle, à jouer un grand rôle dans la politique. Voici le titre d'une pièce de marionnettes imprimée en 1742 : *Politicks in miniature or the humour's of Punch's resignation; tragi-comi-farcical, operatical puppet-show* (1). On peut soupçonner, d'après la seconde des quatre grandes estampes composées sur les élections de 1754 par Hogarth, que les marionnettes ne furent pas, à cette époque, des dernières à fronder la corruption électorale. Dans cette gravure, intitulée *Canvassing for votes* (manière de briguer les votes), parmi plusieurs ingénieux épisodes, on remarque, dans le fond, un grand poteau auquel est suspendue une pancarte ou affiche peinte, semblable à celles des *puppet-shows*. Cette affiche représente Punch, candidat de la trésorerie, promenant par les rues une brouette pleine de *bank-notes* et de guinées qu'il distribue de droite et de gauche à la foule. On lit au bas de cette pancarte : *Punch candidate for Guzzledown* (2). Une autre caricature, qui a trait aux événemens de 1756, semble nous révéler également un titre de *puppet-play*. Elle est intitulée : *Punch's Opera, with the humours of little Ben, the sailor* (3).

Vers 1763, il s'établit à Londres, sous le nom de *Fantoccini*, de nou-

(1) 1 volume in-12. Voyez *the Westminster Journal*, 1742.

(2) Les deux épreuves de cette pièce que possède la Bibliothèque nationale portent la date de 1757. Voyez l'œuvre de Hogarth, t. I et II, grand in-folio. M. Thomas Wright a reproduit cette belle planche dans son ouvrage *England under the house of Hanover*, etc., 2e édition, t. I, p. 256.

(3) Voyez M. Th. Wright, *ibid.*, t. I. p. 286.

velles marionnettes très perfectionnées; aussi leur faisait-on exécuter toutes sortes de tours d'adresse (1). Le minutieux biographe du docteur Johnson, James Boswell, raconte à cette occasion une anecdote qui montre bien toute la puérile vanité du grand critique. Johnson fréquentait volontiers les *puppet-shows*. Étant allé un soir aux *Fantoccini*, il s'impatienta d'entendre ses voisins vanter la dextérité des petits acteurs artificiels et s'écria : « Bah! j'en ferais bien autant, moi. » Et en effet, soupant le soir même chez M. Burke, le pesant docteur faillit se rompre le cou en voulant montrer à la compagnie qu'il sauterait pardessus un bâton aussi lestement que les marionnettes (2).

Il existait à Londres, en 1779, un *puppet-show* connu sous le nom de *Pantagonian theatre*, situé à *Exeter-change*. Voici le titre d'une pièce de son répertoire qui a eu les honneurs de l'impression : *The Apotheosis of Punch; a satirical masque, with a monody on the death of the late master Punch.* C'était la parodie fort inopportune d'une pièce de vers composée, sous le titre de *monody*, par l'illustre Richard Brinsley Sheridan, à l'occasion de la mort de Garrick, et récitée avec pompe sur le théâtre royal de Drury-Lane, dont Sheridan avait pris la direction après la retraite du grand tragédien.

Depuis le commencement du XIXe siècle, les marionnettes anglaises et Punch en particulier n'ont pas failli à leur mission satirique. Tout homme célèbre, tout événement important, ne manquent jamais d'être salués ou sifflés à Londres par maître Punch. Lord Nelson fut naturellement un de ses favoris. Après la bataille d'Aboukir, qu'on appelle en Angleterre la bataille du Nil, les *puppet-players* exploitèrent la popularité du vainqueur : « Viens ici, Punch, mon garçon, disait l'amiral; viens sur mon bord m'aider à combattre les Français. Je te ferai capitaine ou commodore, si tu le veux.—Nenni, nenni! répondait Punch, je ne m'en soucie pas; je me noierais. — N'aie donc pas cette crainte, répliquait le marin; ne sais-tu pas bien que celui qui est né pour être pendu ne court aucun risque de se noyer? »

Pendant une de ses candidatures pour le siége de Westminster, sir Francis Burdett eut aussi l'honneur d'être joué par les marionnettes. Le baronnet se glissait en humble solliciteur chez M. Punch.— « Pour qui êtes-vous, monsieur Punch? demandait-il. J'espère que vous me donnerez votre appui. — Je n'en sais rien, répondait maître Punch; demandez à ma femme; je laisse toutes ces choses à gouverner à mistress Punch. — C'est très bien fait, reprenait sir Francis. Et que dites-vous, mistress Judith? Vive Dieu! le joli petit poupon que vous avez

(1) Jos. Strutt, *Sports and pastimes of people of England*, p. 173 et 231.

(2) *The Life of Sam. Johnson*, by James Boswell, t. I, p. 396. Plusieurs autres *puppet-shows* se sont établis plus tard à Londres sous le nom de *Fantoccini*, notamment en 1801 ou 1802. Voyez J. Strutt, *ibid.*, p. 168.

fait là! Je voudrais que le mien lui ressemblât. — Eh! mais, cela aurait bien pu arriver, sir Francis, observait mistress Judith, car vous ressemblez beaucoup à mon mari. Vous avez, comme lui, un nez de grande et belle dimension. — C'est la vérité, mistress Judith; mais lady Burdett ne vous ressemble pas, ajoutait le baronnet en l'embrassant. Oh! le joli nourrisson, vraiment! j'espère qu'il est en bonne santé? Comment vont ses petites entrailles? — Comme un charme, je vous assure, » répondait mistress Judith. Et on pense bien qu'elle n'avait garde de repousser les sollicitations d'un aussi gracieux et aussi galant candidat (1).

Il ne faut pas trop s'étonner de la piquante originalité que présentent quelques-unes de ces railleries politiques jetées au vent des carrefours. Plus d'une fois, grace à l'incognito qui couvre le truchement des marionnettes, il s'est trouvé en Angleterre de jeunes hommes à la parole exubérante, à l'esprit inflammable, à la verve agressive ou plaisante, qui se sont passé, sous le nom de Punch, la fantaisie de l'improvisation satirique ou bouffonne, comme chez nous, à l'Opéra, le jeune Helvétius se passa, dit-on, une ou deux fois, sous le masque du fameux Dupré, la fantaisie de la danse théâtrale (2). Je puis citer pour exemple un homme devenu célèbre dans le barreau et dans le parlement britannique, John Curran, qui, à New-Market, sa patrie, jeune étudiant et grand amateur de *puppet-shows*, sollicita et obtint d'un joueur de marionnettes la permission de faire, pendant une soirée, parler et gesticuler ses pantins. La verve et l'esprit du nouvel interprète enlevèrent tous les suffrages, et la collecte fut quatre fois plus abondante qu'à l'ordinaire. Charmé de son succès, le jeune Curran continua cet exercice pendant quelques jours; puis, remarquant avec quelle facilité il prêtait à ses petits cliens des argumens pour et contre, il entrevit sa vocation, et se lança plus tard dans le barreau. D'avocat brillant et pathétique, il devint membre du parlement d'Irlande et de la chambre des communes; puis, en 1806, sous l'administration de Fox et de Sheridan, il fut nommé maître des rôles en Irlande et siégea dans le conseil privé (3). Ce pourrait fort bien avoir été quelque futur et malin collègue de Francis Burdett, qui, blotti dans la coulisse d'un *puppet-show*, avait si finement persiflé le candidat de Westminster?

Après avoir vu en Espagne les *titeres* représenter des combats de taureaux sur leurs petits théâtres, nous trouverons tout naturel que les joueurs de marionnettes anglais aient cherché à complaire au goût

(1) *Punch and Judy*, p. 72 et 73.

(2) Grimm, *Correspondance*, t. VII, p. 386, édit. de 1829. Saint-Lambert dit que ce fut sous le masque de Javillier qu'Helvétius dansa une ou deux fois à l'Opéra dans sa jeunesse.

(3) Voy. *the Life of John Philpot Curran*, by his son, W. H. Curran, 2 vol. in-12.

national en représentant des courses, voire des courses d'ânes (*donkey races*). Dans celles de ces pièces dont quelques détails nous sont parvenus, Punch, qui n'est pas, comme on sait, un très habile écuyer, remplit avec beaucoup de finesse et d'esprit les rôles de parieur et de maquignon (1).

Ne croyez pas cependant que les *puppet-players* ambulans et les *gallantee-showmen* de Londres aient tout-à-fait abandonné de nos jours leur ancien répertoire religieux. Outre *le Vœu téméraire de Jephté*, qu'on jouait, comme nous l'avons vu, du temps de Fielding, et *la Cour du roi Salomon*, dont Goldsmith parle dans sa jolie comédie *She stoops to conquer* (2), M. William Hone nous a fait connaître un habile artiste, M. J. Laverge, qui avait conservé presque jusqu'à ces derniers temps la tradition des *puppet-shows* religieux. Son théâtre, sous le nom de *Royal gallantee-show*, était, en 1818, placé à *Holborn-hill* dans *Ely-court;* il montrait en ce lieu ou chez les particuliers la *Passion de Jésus-Christ*, l'*Arche de Noé*, l'*Enfant prodigue* et une pièce fantastique et légendaire, *Pull devil, Pull baker*, où se voyait la juste punition d'un *boulanger qui vend à faux poids, et que le diable emporte en enfer dans sa corbeille* (3).

Punch et les *puppet-shows* n'ont pas eu seulement, comme je le disais tout à l'heure, leurs rapsodes et leurs Aristarques; ils ont encore rencontré de nos jours un Aristote, je veux dire un critique à la fois ingénieux et philosophe, qui n'a pas dédaigné de chercher à fonder la poétique du genre, et de rendre psychologiquement raison de l'attrait que les marionnettes exercent en tous pays. Dans ses excellentes *lectures on the english comic writers*, à la fin du premier chapitre (*on wit and humour*), M. William Hazlitt a brièvement, mais magistralement indiqué quelques-unes des raisons naturelles qui assurent aux *puppet-shows* ce qu'il appelle leur *irresistible and universal attraction*. Je regrette de ne pouvoir suivre en ce moment l'habile critique dans cette étude tout esthétique, mais j'ai cru devoir au moins la signaler.

Je terminerai cette histoire des marionnettes anglaises en faisant connaître un dernier fait qui leur est particulièrement honorable. Le docteur Johnson, très amateur, comme nous l'avons dit, des *puppet-shows*, a répété souvent dans l'intimité que des marionnettes représenteraient tout aussi bien que des acteurs vivans les drames de Shakspeare, et que l'effet de *Macbeth* en particulier était, à son avis, plus affaibli qu'augmenté par l'appareil scénique *et quidquid telorum habent armentaria theatri*. M. Boswell, en confirmant l'authenticité de ce dire singulier, fait cependant observer que le judicieux et humoriste critique n'a con-

(1) *Punch and Judy*, p. 73.

(2) *She stoops to conquer*, acte III, sc. 1. Cette pièce a été jouée à *Covent-Garden* en 1773.

(3) Will. Hone, *Ancient Mysteries*, p. 231.

signé ce paradoxe ni dans son commentaire sur Shakspeare, ni dans aucun autre de ses ouvrages imprimés. Ce propos n'était qu'une des mille boutades où il se laissait si facilement emporter dans la chaleur de la conversation, et où le poussaient particulièrement ses préjugés contre les comédiens (1). Quoi qu'il en soit, avant la fin du dernier siècle, un joueur de marionnettes, nommé Henry Rowe, sans connaître assurément l'opinion du grand critique, conçut l'idée hardie de faire jouer en entier les pièces de Shakspeare par ses acteurs de bois. Il récitait lui-même et avec talent, dit-on, toutes les parties du dialogue. Il continua ces représentations pendant plusieurs années dans la ville d'York, sa patrie. Et, ce qui est encore plus digne de remarque, non-seulement il joua ainsi fort long-temps *Macbeth*, mais il fit imprimer, en 1797, une édition critique de cette pièce, et ce travail d'un humble *puppet-showman* tient aujourd'hui dignement sa place parmi les nombreux ouvrages destinés à élucider et à honorer Shakspeare. Ce brave Henry Rowe était d'ailleurs un esprit original et un musicien passionné. On l'appelait le *trompette d'York*, parce qu'il avait sonné la charge et la retraite à la bataille de Culloden, et que, revenu dans sa ville natale après la soumission des jacobites, il fit, pendant près de cinquante ans, entendre sa trompette dans toutes les solennités publiques. Mort en 1800, il a mérité que l'on conservât sa mémoire dans les vers suivans, où je regrette qu'on n'ait pas rappelé ses marionnettes :

« Lorsque l'ange redoutable sonnera la trompette du jugement, il devra toucher de sa main Harry Rowe, car, sans cela, le pauvre Harry ne se réveillerait pas. Il se méprendrait au bruit de la trompette céleste, et croirait entendre la sienne. Toute sa vie, il a sonné de cet instrument avec habileté et sans relâche, et il en sonnerait encore, si le souffle ne lui avait pas manqué. »

Je voudrais être poëte pour consacrer à Henry Rowe une autre épitaphe où j'enlacerais son nom modeste à ceux de Shakspeare, de John Kemble et de mistress Siddons.

CHARLES MAGNIN.

(1) Voyez *Malone's Shakspeare*, t. XI, p. 301-303, et James Boswell, *Life of Johnson*, t. I, p. 146, et t. II, p. 88. L'antipathie du docteur Johnson pour la profession de comédien venait de l'imperfection de ses organes (il avait l'oreille dure et était myope), du peu de succès de sa tragédie d'*Irène*, et de la grande fortune que Garrick, son élève, s'était faite par un genre de mérite qu'il regardait comme bien inférieur au sien. Cela ne l'empêchait pas, cependant, d'aimer et d'estimer beaucoup ce grand artiste. De son côté, Garrick, que le docteur rudoyait souvent, disait de Johnson qu'il n'avait d'un ours que la peau.

CLAUDE ET MARIANNE

ÉPISODES DE LA VINGTIÈME ANNÉE.

V.[1]

En racontant à Claude les douloureux accidens de sa liaison avec Édouard, Marianne Duclos avait en quelque sorte révélé au neveu du curé Bertolin le secret de toute sa vie. Les aveux qu'elle venait de faire montraient assez ce qui se cachait de larmes et d'angoisses secrètes sous l'insensibilité apparente de la jeune fille. Connaissant les causes de la transformation qui s'était opérée chez Marianne, Claude pouvait encore la juger sévèrement, la condamner peut-être, mais non la mépriser. C'est contre ce mépris d'une ame honnête que Marianne avait voulu se défendre par une confession sincère et courageuse. Arrivée cependant aux derniers, aux plus tristes souvenirs de sa vie, elle sentit la force lui manquer : elle aurait voulu jeter un voile sur les années de vertige qui avaient suivi sa rupture avec Édouard; mais elle comprit qu'elle devait à Claude une franchise entière, et, après un assez long silence, elle reprit d'une voix ferme le récit interrompu.

Une heure après avoir quitté Bellevue, Mariette descendait à Paris chez une jeune femme de sa connaissance; elle quitta ses habits de paysanne pour prendre des vêtemens de ville, et pria son amie de l'accompagner au bal. Elle avait besoin de bruit et de distraction. A peine entrée dans le bal, sa présence et la nouvelle de sa rupture, qui s'était déjà répandue, attirèrent autour d'elle un grand nombre de jeunes

(1) Voyez les livraisons des 1er et 15 mai.

gens. Parmi eux, elle retrouva l'étudiant ami d'Édouard et leur voisin à l'époque où ils avaient habité le quartier latin. Ce jeune homme, à qui elle avait raconté tout ce qui s'était passé entre elle et Édouard, lui demanda ce qu'elle comptait faire maintenant qu'elle se trouvait libre. Avec un cynisme qu'elle était encore au fond bien loin d'avoir, Mariette montra du doigt les femmes qui se trouvaient là, et répondit : Je ferai comme les autres!

— Est-ce bien vrai ce que vous dites là? fit le jeune homme. Est-ce bien vous que j'entends parler ainsi?

— Que voulez-vous! répondit Mariette tristement, je suis maintenant pareille à toutes les femmes qui sont ici. Elles ont peut-être souffert comme moi, et sont venues demander au plaisir l'oubli de leurs tourmens; je ferai comme elles.

— Ah! Marianne, reprit l'étudiant, réfléchissez bien avant de vous jeter dans l'abîme, et mesurez-en toute la profondeur. Avez-vous pu réellement songer au suicide volontaire de tous les instincts honnêtes qui existent en vous? Je ne puis le croire. Écoutez-moi donc. Vous vous calomniez en vous disant pareille aux créatures qui nous entourent. Ne vous fiez pas non plus à leur insouciance apparente; cette animation, ces rires que vous prenez pour de la gaieté, tout cela est faux. Parce que vous les voyez bondir sous les lustres comme les phalènes qui voltigent autour des lampes nocturnes, vous pensez qu'elles s'amusent : elles travaillent, les malheureuses! car pour elles le plaisir est devenu une nécessité d'existence. Parmi ces femmes, il en est qui ont déjà vu tomber dix fois les feuilles des arbres sous lesquels elles se promènent, et il n'en est pas une seule qui ose sans frémir songer au lendemain. Depuis long-temps il n'y a plus en elles aucun sentiment qui soit resté vulnérable à une émotion sincère : elles ne se donnent même plus, — elles se laissent prendre. Quant à ces jeunes gens, vous ne les connaissez pas encore assez; moi qui ai vécu parmi eux, j'ai pu apprécier la précoce caducité de leur jeunesse, et c'est un spectacle navrant, je vous jure, que de les voir et de les entendre employer le peu d'esprit qu'ils ont à calomnier le peu de cœur qui leur reste, car la corruption est tellement active parmi eux, que les plus jeunes ont à peine touché le pavé de ce quartier qu'ils rivalisent avec les vétérans de débauche. Chez les hommes comme chez les femmes, le cynisme est devenu le principal moyen de séduction, et l'adolescent dont le visage est encore mouillé par les pleurs de l'adieu maternel parle d'amour dans un langage qui souvent même fait monter le rouge au front pour qui la honte n'a plus de rougeur. Et c'est à eux que vous songez à abandonner votre jeunesse! Oh! Marianne! Marianne!...

— Ma vengeance n'existera, répondit Marianne, que le jour où

Édouard me verra devenue aussi banale que cette femme qui danse là-bas, et autour de qui s'amasse un cercle d'admirateurs. Avant un mois, je veux que ma renommée efface la sienne, et que mon portrait s'étale aux vitres des marchands d'estampes. Pourquoi me plaindre? Après tout, cette destinée n'a rien qui m'effraie. La philosophie épicurienne qui prend pour devise : « Courte et bonne! » a bien son charme, et dès aujourd'hui je l'adopte.

— Marianne, lui dit l'étudiant en lui serrant la main, vous aimez encore Édouard. Avant de mettre à exécution un projet de vengeance dont vous seriez la seule victime, attendez.

Mariette ne lui répondit pas et le laissa s'éloigner; mais ces paroles la firent réfléchir. A la fin du bal, elle se retira seule avec son amie, qui lui avait offert l'hospitalité pour quelques jours. La nuit qu'elle passa fut horrible; une secrète pensée lui faisait néanmoins supporter sa douleur avec une joie égoïste, car au milieu de son insomnie elle croyait voir Édouard en proie aux angoisses qu'elle lui avait prédites. Elle s'endormit enfin avec l'espérance que le lendemain elle aurait de ses nouvelles, ou que peut-être elle le verrait lui-même; mais le lendemain cette espérance fut déçue, et pendant quatre ou cinq jours elle ne le rencontra point, bien qu'elle fréquentât les lieux où il avait l'habitude d'aller. Elle le guetta aux heures des cours à la porte de l'école, et ne le vit ni entrer ni sortir. Un des amis d'Édouard lui apprit enfin que depuis plusieurs jours celui-ci n'était pas même venu à son logement de Paris.

Le silence d'Édouard donnait un démenti aux prédictions de Mariette : il ne songeait plus à elle, il l'avait oubliée! Un grand combat s'engagea alors entre l'orgueil de la jeune fille humiliée par la déception qu'elle subissait et l'amour qui lui restait encore pour Édouard. Un instant elle fut sur le point de retourner auprès de lui, mais elle fut arrêtée par cette idée qu'elle ne le trouverait peut-être pas seul. Elle pensa qu'après sa rupture avec Édouard, celui-ci avait sans doute revu son ancienne maîtresse, et que l'explication qu'il lui aurait donnée avait pu décider Mme G... à renouer avec lui. A la supposition que son départ venait d'ouvrir la porte d'Édouard à sa rivale, Mariette sentit se réveiller toutes ses colères, et sa douleur, envenimée par la jalousie, rêva les plans d'une vengeance odieuse. Elle forma le dessein d'acquérir la preuve de ses soupçons, se promettant, s'ils se réalisaient, d'écrire au mari de la maîtresse d'Édouard pour lui apprendre tout; mais, le soir même du jour où elle avait médité cette vengeance, elle rencontra Édouard au bal. A l'instant où elle y entrait, elle l'aperçut au milieu de trois ou quatre jeunes gens qui parlaient très haut et avec une grande animation. L'amie de Mariette, qui avait précédé celle-ci au bal, vint à sa rencontre et lui expliqua ce qui se

passait. Un jeune homme qui faisait la cour à Mariette depuis le retour de celle-ci au quartier latin avait, devant Édouard qu'il ne connaissait pas, donné à entendre qu'il était le seul favorisé parmi tous ses rivaux, et l'ancien amant de Mariette lui avait répondu par un démenti. La querelle en était là lorsque celle qui en faisait l'objet pénétra dans le groupe. — Qu'y a-t-il? demanda-t-elle. Et Mariette, en s'efforçant de contenir l'émotion que lui causait la présence d'Édouard, essaya de deviner l'effet que sa vue produisait sur lui.

— Ah! te voilà, dit le jeune homme; tu arrives à propos, Mariette. Voici monsieur qui te calomnie, continua-t-il en désignant l'étudiant que l'arrivée de Mariette rendait tout interdit, et qui le fut encore bien davantage quand il vit la jeune fille s'approcher de lui et s'emparer de son bras avec une inquiétude presque tendre. Édouard, que l'action de Mariette avait paru surprendre, reprit en la regardant fixement : — Il prétend que tu es sa maîtresse.

Quand il prononça ces paroles, son air, son accent, son regard plein d'anxiété impatiente qui semblait demander un démenti à Mariette, révélèrent à celle-ci tout ce qui se passait dans le cœur d'Édouard, dont l'amour s'accusait par le douloureux dépit que lui avait causé le mensonge d'un fat. Tout ce que j'ai souffert, pensa-t-elle, il l'a souffert aussi; dix fois sans doute, depuis notre séparation, il a eu l'idée de revenir à moi; aux mêmes instans où j'avais espéré son retour, il a espéré me revoir. Toutes ces réflexions furent, pour Mariette, l'affaire d'une seconde; mais ce peu de temps avait suffi pour achever une métamorphose dans ses sentimens. La démarche que venait de faire Édouard lui indiquait assez que les soupçons qu'elle avait formés quelques jours auparavant n'étaient pas fondés. Édouard n'avait pas revu son ancienne maîtresse. Cette découverte fit sortir la jalousie du cœur de Mariette, et l'orgueil y rentra aussitôt. Ce qu'elle avait prédit à Édouard le jour où elle l'avait quitté se réalisait. En effet, il était en ce moment même presque à ses pieds. Un démenti ajouté par elle à celui qu'il venait de donner lui-même, et il y était tout-à-fait.

Mariette hésita une seconde.—Si je dis non, pensa la jeune fille, il est évident que je vais retourner avec Édouard. Cette simple syllabe, elle la sentit un moment sur sa bouche; elle entr'ouvrait ses lèvres, elle allait lui échapper; mais la raison prévoyante lui fit comprendre qu'une réconciliation avec Édouard ne pouvait être que passagère, qu'avant peu ils auraient l'un et l'autre à subir la douleur d'une nouvelle rupture, et qu'il valait mieux en finir résolûment. Et d'ailleurs si elle affirmait le démenti qu'Édouard venait de donner, n'était-ce point lui dire clairement que, n'étant pas à un autre, elle n'avait point cessé d'être à lui? Et cet aveu ne produirait-il pas sur Édouard la même impression qu'elle venait d'éprouver elle-même en décou-

vrant qu'il était resté fidèle à son souvenir? Une dernière fois cependant sa pensée descendit au fond de son cœur pour lui demander la réponse qu'elle devait faire; mais ce fut son amour-propre, enivré de son triomphe, qui la lui dicta. Et comme Édouard lui demandait encore en désignant le jeune homme dont elle avait pris le bras :

— Est-ce vrai, oui ou non? es-tu sa maîtresse?

— Oui, répondit Mariette tranquillement en serrant le bras de son cavalier. Une pâleur mortelle se répandit sur le visage d'Édouard.

— C'est vrai? demanda-t-il tout bas à l'oreille de Mariette.

— Ne suis-je donc pas libre? répondit-elle tout haut.

Le jeune homme dont Mariette avait pris le bras vit sans doute une déclaration d'amour dans cette réponse qui justifiait le mensonge échappé à un moment de fatuité, et, se retournant vers Édouard : — Je pense, monsieur, lui dit-il, que vous allez rétracter ce que vous avez dit.

— Je vous ai donné un démenti, répondit Édouard; je ne reprends jamais ce que j'ai donné.

Mariette entendit le cœur de son cavalier bondir sous cette nouvelle insulte. Il arracha son gant de sa main et le jeta aux pieds d'Édouard en lui disant : Il y a un soufflet dedans. Des amis s'interposèrent alors entre les deux jeunes gens. On emmena Édouard d'un côté, tandis que son adversaire disparaissait avec Mariette. Celle-ci comprit bien vite qu'une rencontre était devenue inévitable entre les deux jeunes gens, et ce duel, qui était la seule chose à laquelle elle n'eût point songé d'abord, la remplit d'épouvante et la rendit odieuse à elle-même. Le jeune homme qu'elle avait suivi voulut l'emmener souper chez lui avec quelques amis. Après l'aveu qu'elle venait de faire, Mariette ne pouvait refuser de l'accompagner. Il fut très gai et très aimable durant tout ce souper, et comme un de ses amis lui avait dit tout bas :

— Écoute, Léonce; sans vouloir t'intimider, je t'engage à faire un tour chez Grisier ou chez Lepage avant de te présenter sur le terrain, si tu dois te battre avec Édouard; on le dit très adroit...

— C'est égal, répliqua l'étudiant en portant à ses lèvres la main de Mariette; quand le moment sera venu, mon cœur ne battra pas plus fort que maintenant.

Entre les deux adversaires, Édouard avait d'abord été le seul pour qui Mariette eût tremblé; mais ce qu'elle venait d'entendre dire à propos de son habileté la rassura un peu, et ses craintes se tournèrent alors du côté de l'étudiant, chez qui elle était venue dans la seule pensée de le décider à retirer sa provocation. Ce jeune homme était brave, et elle devina qu'il lui serait impossible de le faire renoncer à un combat dont le résultat pouvait être dangereux pour lui. Ce fut alors qu'elle songea à voir Édouard le soir même; elle voulait lui avouer le mensonge qu'elle avait fait, et le motif qui l'avait poussée à le faire, à la condition qu'il

ne se battrait pas. Aussi, dès que les jeunes gens qui avaient assisté au souper l'eurent laissée seule avec Léonce, Mariette prit son châle et son chapeau, et dit à l'étudiant, qui la regardait faire tout étonné :

— Il est tard, je m'en vais; vous allez me reconduire.

— Comment! fit Léonce avec une véritable stupeur; vous partez?

— Sans doute. Après ce qui s'est passé au bal, je ne pouvais pas refuser de vous accompagner, devant tous vos amis surtout; mais vous savez bien que ce que j'ai dit ce soir n'est pas et ne peut être.....

— Pourquoi l'avez-vous dit alors? interrompit Léonce.

— Je voulais seulement vous tirer de la situation pénible où vous vous étiez mis si légèrement. J'espérais que ma réponse, qui a dû vous surprendre, je le confesse, amènerait une solution pacifique; le contraire est advenu, je ne saurais vous dire combien j'en suis désolée; mais rassurez-vous, ajouta Mariette étourdiment, ce duel n'aura pas lieu.

— Que je sois tranquille, Mariette! s'écria le jeune homme en se redressant; quel sens donnez-vous à ces paroles? Entendez-vous dire par là que j'ai peur depuis qu'on m'a présenté mon adversaire comme redoutable, ou lui faites-vous l'injure de supposer qu'il ne relèvera point le gant que je lui ai jeté? Quel rôle jouez-vous donc dans tout ceci? Encore une fois, pourquoi désavouez-vous maintenant ce que vous avez dit tantôt? Dans un moment d'étourderie vaniteuse, s'il m'est échappé devant Édouard un propos qui n'avait aucune intention offensante pour lui, car j'ignorais ses relations avec vous, n'étiez-vous pas un peu la complice de ma légèreté? Le *oui* que vous ne m'aviez pas encore dit entièrement, ne m'aviez-vous pas permis de l'espérer? et le sourire avec lequel vous aviez accueilli l'aveu de mes sentimens n'était-il point pour ainsi dire comme la première lettre de votre consentement? Cependant, bien qu'un démenti soit chose grave, comme je méritais celui que l'on m'avait donné, me sachant dans mon tort, il m'eût été possible encore de le confesser loyalement, et l'affaire alors aurait pu s'arranger; mais après m'avoir publiquement donné raison de votre propre mouvement, après que vos paroles, en m'empêchant de revenir sur les miennes, ont amené la provocation que j'ai dû adresser à ce jeune homme, par quel moyen espérez-vous empêcher la rencontre qui doit avoir lieu demain?

— Quoi! déjà! s'écria Mariette; c'est pour demain?

— Sans doute, répondit Léonce; j'ai prié mes témoins de presser l'affaire, et je crois que ceux de M. Édouard seront du même avis.

— Demain, répéta Mariette, et vous êtes si tranquille pendant qu'on débat à combien de distance vous serez placé de la mort!

— Je ne fais point de vantardise, reprit Léonce. Dans les circonstances où je me trouve, les hommes les plus courageux ne peuvent

s'empêcher de ressentir l'émotion qu'on éprouve aux approches de l'inconnu. Toutes les chances sont contre moi, je le sais, et cependant mon duel n'est inscrit dans ma mémoire qu'à l'article *affaires* et non point à celui d'*événemens;* l'événement, Mariette, c'était vous. N'attribuez donc pas ma sécurité à un héroïsme que je n'ai pas; je suis très superstitieux. Par suite d'une longue expérience que j'ai acquise à propos des petites choses comme des grandes, j'accorde une pleine confiance aux pressentimens, et, à l'heure où nous sommes, je n'en ai aucun qui soit de nature à m'effrayer; voilà tout le secret de ma tranquillité.

Comme Mariette partageait la même crédulité au sujet des pressentimens, la déclaration de l'étudiant fit renaître son épouvante, et de nouveau elle se reprit à trembler pour Édouard. C'est lui qui sera tué, pensa-t-elle.

— Et puis, continua le jeune homme en prenant les mains de la jeune fille dans les siennes, moi qui ne suis coupable d'aucune action méchante et qui jusqu'ici n'ai point été gâté par le bonheur, quand vous m'avez laissé croire un moment que je l'amenais chez moi avec vous, je ne pouvais supposer que le hasard eût préparé tout exprès cette sanglante ironie de m'arracher si tôt de vos bras pour me placer en face d'un danger mortel.

— Mais, répondit Mariette avec vivacité, ne sera-ce point plutôt l'autre personne qui va courir ce danger? Quelle que soit son adresse, les armes ne seront point égales entre elle et vous. Cette prescience de l'avenir que vous dites posséder à un aussi haut degré, et qui vous donne tant de sécurité en ce moment même, est pour vous comme un talisman, et, j'en appelle à votre loyauté, est-ce un combat véritablement loyal que celui où l'un des deux adversaires arrive en face de l'autre cuirassé par la certitude de sa victoire?

— Oh! oh! interrompit le jeune homme en riant, doucement! Ceci n'a pas été prévu par les tribunaux d'honneur. Vous êtes un casuiste trop subtil, Mariette; mais je devine où vous tendez avec toutes ces finesses.

— Que devinez-vous? Est-ce encore un pressentiment? lui demanda Mariette en riant aussi.

— C'en est un, et vous allez savoir jusqu'à quel point il dit vrai, reprit-il en la regardant de manière à lui faire presque baisser les yeux. Toute votre singulière conduite avez moi commence à m'être expliquée. Je comprends maintenant votre tristesse pendant le souper et votre brusque idée de départ dans un moment où la femme qui se trouve chez l'homme qu'elle a avoué pour son amant ne songe point ordinairement à s'éloigner. — Et en effet, comme s'il avait pu lire couramment dans sa pensée et dans son cœur, il fit à Mariette le tableau exact de tous les sentimens divers qui l'avaient agitée pendant la scène du bal et depuis qu'elle était chez lui. — Vous avez voulu, lui

dit-il, vous servir de moi dans une comédie; mais vous n'avez point été maîtresse des événemens, et vous avez peur à présent du tragique dénoûment qui menace de rougir votre pastiche du *Dépit amoureux*. — Est-ce vrai, cela? continua-t-il avec animation et sans colère pourtant. Oui, n'est-ce pas? car votre sein s'agite, et vous tremblez à l'idée de ce qui peut arriver demain, et, depuis que vous êtes entrée ici, vous n'avez point songé à autre chose qu'à trouver le moyen d'empêcher un duel que vous croyez dangereux pour celui que vous aimez; mais, je vous le répète, vous nous avez placés vous-même dans une situation où il est impossible à lui comme à moi de reculer. Cependant, Mariette, vous qui tout à l'heure me conseilliez la tranquillité, soyez plus tranquille vous-même. Ne vous alarmez pas outre mesure à cause de ma sécurité, n'y voyez pas un pronostic fâcheux pour le sort réservé à mon adversaire, et rappelez-vous que, si les chances doivent être inégales, ce ne sera pas à mon avantage. Et puis tous les duels ne font pas porter le deuil : M. Édouard n'est pas un spadassin, et, devant un homme qui n'est qu'un adversaire et pas un ennemi, il n'aura peut-être pas l'adresse qu'il faut avoir devant un plastron d'escrime ou devant la plaque d'un tir. Quant à moi, je suis complétement inoffensif. Rassurez-vous donc, vous reverrez Édouard, et, si vous l'aimez!...

Toutes ces paroles n'avaient aucunement rassuré Mariette; son inquiétude était toujours partagée entre les deux adversaires, mais inégalement peut-être, car à son insu c'était maintenant pour l'étudiant qu'elle tremblait le plus; elle éprouvait un commencement de sympathie pour ce jeune homme en le voyant traiter avec tant de douceur une femme qui avait fait de lui le jouet de sa coquetterie et s'efforcer de la consoler, au lieu de l'accabler des reproches qu'elle méritait. Après l'avoir d'abord inquiétée et embarrassée, il la charmait presque par sa conduite retenue, par les délicatesses de son langage. — Singulière influence que le romanesque exerce sur le caprice féminin! Elle commençait à s'en vouloir de n'avoir pas apprécié plus tôt sa sensibilité et toutes les qualités séductrices qu'elle venait de découvrir en lui. Après lui avoir pardonné le mensonge dont les suites la jetaient dans la perplexité, elle lui en voulut presque à lui-même en le voyant renoncer si vite à l'espoir d'en faire une vérité. Mariette savait bien que la passion de Léonce pour elle n'avait point de profondes racines, que la déception qu'elle lui faisait subir était plutôt une contrariété qu'un chagrin bien vif; et cependant sa vanité s'irritait un peu de la prompte obéissance avec laquelle il lui tenait sa porte ouverte; elle aurait souhaité le voir moins calme, elle aurait voulu, dans cet instant où elle se tenait près de la porte, qu'il se fît un droit de sa présence chez lui, et qu'il lui eût fourni un prétexte à revenir sur ses idées de départ, ou du moins à paraître les oublier.

— Eh bien! Mariette, demanda l'étudiant après un moment de silence, vous ne m'avez pas répondu, vous n'avez point dit *non* à ce que je vous ai dit tout à l'heure.

— A quoi?

— Allons, continua Léonce, voilà qui prouve alors la vérité de ce que je vous disais; vous êtes ici, mais votre pensée est ailleurs. Allez donc, Mariette, je ne vous retiens plus.

— Vous ne m'accompagnez pas? lui dit-elle d'un ton un peu dépité.

— Que je vous accompagne où vous voulez aller? s'écria-t-il avec un commencement de colère dont Mariette lui sut gré; c'est trop de raillerie à la fin! Prenez garde que je ne me repente, Marianne. Vous êtes venue ici librement, et, comme toute contrainte me répugne, vous en sortirez de même. Si mes amis le savaient, je serais la fable du quartier; mais ménagez-moi aussi et ne me demandez pas une chose ridicule.

— Quel ridicule voyez-vous à me reconduire chez moi? Votre refus n'est qu'une manière de me forcer à rester, car vous pensez bien que je n'irai pas seule dans les rues à cette heure-ci.

— Ah çà, Marianne, demanda l'étudiant, quel quiproquo jouons-nous? Êtes-vous une femme ou un sphinx, décidément? Tout à l'heure je vous ai demandé si vous aimiez encore Édouard, votre silence était une affirmation : c'est ce qui m'a décidé à ne point vous retenir. Vous voyant si inquiète et si pressée de me quitter, j'ai dû nécessairement présumer que c'était chez lui que vous désiriez aller, et voilà pourquoi j'ai refusé de vous conduire. Cette demande d'ailleurs était une ironie : n'étiez-vous pas toute rendue?

— A votre tour, expliquez-vous. Je ne comprends pas ce que vous voulez me dire; je ne songe pas à aller chez la personne dont vous parlez, dit Mariette.

— Vous n'y songez pas?

— Je n'y songe plus au moins; mais que signifient ces paroles : N'êtes-vous pas rendue?

— Est-ce vrai que vous ignoriez cela? fit l'étudiant. Voyez donc vous-même, ajouta-t-il en lui faisant lire un papier resté sur la table.

— Qu'est-ce que cela?

— L'adresse que M. Édouard a donnée à mes témoins et que l'un d'eux a oubliée ici.

Mariette prit le papier, et y lut : *Édouard de M...*, rue Mazarine, hôtel de la *Côte-d'Or*.

— Mais c'est une fausse adresse! s'écria-t-elle : Édouard n'habite plus le quartier latin depuis long-temps; son domicile est dans la Chaussée-d'Antin.

— Cependant, reprit l'étudiant, je puis vous affirmer qu'il est mon voisin depuis environ huit jours.

— Votre voisin!

— Il habite le premier, et nous sommes au troisième.

— Dans cette maison!

— Sans doute, c'est ici l'hôtel de la *Côte-d'Or*.

Ce que Mariette venait d'apprendre fut pour elle une révélation. Depuis huit jours qu'elle croyait Édouard à Bellevue, il habitait le même quartier qu'elle. Pourquoi? la jeune fille ne fut pas long-temps à chercher. Pourquoi, sinon pour l'épier, pour savoir si elle tiendrait les promesses que sa colère lui avait laissées comme adieux le jour où elle l'avait quitté? Dans cette maison, habitée par des étudians, il pouvait en effet savoir par eux-mêmes des nouvelles de Mariette, car, depuis qu'elle retournait régulièrement au bal, on commençait à s'entretenir d'elle dans le quartier. Édouard ne l'ayant jamais vue venir chez le jeune homme avec qui elle se trouvait seule pour la première fois en ce moment, Mariette comprit le démenti qu'il avait donné à celui qui s'était vanté de lui avoir succédé, et si Édouard n'avait pas retiré son démenti, c'est qu'il avait sans doute deviné le motif qui avait poussé sa maîtresse à un aveu blessant pour lui. Après la provocation, et après avoir vu Mariette partir au bras de son rival, l'amour-propre d'Édouard avait pu douter encore; mais il avait dû apprendre que Mariette avait suivi Léonce dans cette maison où sans doute il avait épié le départ de la jeune fille. A cette heure avancée où l'on était, il attendait certainement encore; mais cette fois il attendait sur les charbons de la jalousie, car enfin il était bien près de l'évidence. Telles furent les pensées qui se présentèrent à l'esprit de Mariette en apprenant qu'Édouard habitait la maison où elle se trouvait. — Si Édouard me voit sortir maintenant, pensa-t-elle, il devinera tout, et demain, orgueilleux d'avoir si bien deviné, il montera sans doute ici pour dire à Léonce : « Mariette n'est pas chez vous, vous voyez bien qu'elle n'était pas votre maîtresse. » Et la jeune fille se promit qu'Édouard boirait jusqu'au bout le calice amer de la jalousie. Comme elle restait toute pensive, appuyée contre une fenêtre, Léonce s'approcha d'elle.

— Eh bien! lui demanda-t-il, à quoi pensez-vous encore?

— Je pense, répondit Mariette, que voici le jour qui approche, et que ce soir peut-être... Et elle se laissa tomber sur une chaise auprès d'une table, sur laquelle elle s'appuya dans une attitude méditative. Son parti était bien pris : elle ne voulait plus s'en aller; mais elle ne savait pas comment le dire.

— Vous l'aimez donc bien? fit le jeune homme, qui venait de s'asseoir auprès d'elle.

— Qui?

— Celui qui est en bas, ajouta l'étudiant en indiquant du doigt l'étage inférieur.

— Eh! si je l'aimais, serais-je donc ici? dit Mariette à voix basse.

— Puisque vous voulez partir?

— Suis-je partie? continua Mariette en retirant son chapeau, qu'elle déposa sur la table. On étouffe ici, dit-elle un moment après en prenant ce prétexte pour retirer son châle.

Léonce se leva et ouvrit la croisée. Au même instant, Mariette entendit le bruit d'une autre croisée qui s'ouvrait à l'un des étages inférieurs de la maison. Elle présuma que c'était Édouard qui ne s'était point endormi et qui se mettait aux aguets pour découvrir un indice de sa présence chez l'étudiant son rival. Mariette s'approcha de la fenêtre ouverte, où Léonce la suivit. Il lui suffit d'un coup d'œil pour se convaincre qu'elle avait deviné juste. La fenêtre qui venait de s'ouvrir était en effet celle de la chambre d'Édouard, et, à la clarté du bec de gaz qui montait au niveau de l'étage, elle le reconnut lui-même au moment où il quittait son balcon.

— Vous êtes cruelle, Mariette, lui dit Léonce; *il* va nous entendre et nous voir.

— Croyez-vous donc, lui répondit-elle, qu'il ignore ma présence ici?

La nuit était claire et ressemblait à celle où, un an auparavant, Édouard avait employé toutes les séductions pour convaincre Marianne de son amour, alors que celle-ci n'était qu'une petite paysanne. En cet instant où ce souvenir traversait sa pensée, les regards de Mariette tombèrent sur la bague qu'il lui avait donnée dans cette même nuit. Ce bijou, qui avait été l'alliance de leur amour, rappela à la jeune fille tout ce que cet amour lui avait fait souffrir, et une idée de vengeance infernale traversa son esprit. Elle voulut qu'Édouard sût l'heure exacte où elle allait cesser d'être à lui pour être à un autre, et, sans que Léonce pût s'apercevoir de ce qu'elle faisait, Mariette retira la bague de son doigt et la laissa tomber sur le balcon, au-dessus duquel elle plongeait. Le bruit que la bague avait fait dans sa chute attira l'attention d'Édouard, qui était rentré dans sa chambre, et Mariette l'aperçut comme il avançait le bras pour ramasser le bijou dont la présence lui signifiait une rupture définitive. Mariette n'en dit rien à Léonce; mais elle connaissait le caractère d'Édouard, elle avait, par expérience, une grande confiance dans la justesse de ses instincts féminins, et elle commença à espérer que le duel n'aurait pas lieu.

Le lendemain, en effet, deux jeunes gens se présentèrent chez Léonce et demandèrent à l'entretenir en particulier. C'étaient les témoins d'Édouard.

— Pardon, messieurs, dit Léonce, je m'étonne de vous voir chez moi. J'ai deux de mes amis à qui j'ai donné mission de s'entendre avec vous, et dont M. Édouard a l'adresse.

— M. Édouard nous envoie chez vous particulièrement, reprit le jeune homme qui avait parlé.

— Et nous venions pour terminer vite un arrangement pacifique,

ajouta l'autre; mais, reprit-il, en désignant Mariette du regard, il est utile que nous soyons seuls.

Sur un signe de Léonce, Mariette se retira dans la seconde pièce. Elle voulut écouter; mais les trois jeunes gens parlaient si bas, qu'elle n'entendit qu'un murmure de paroles confuses. Au bout de vingt minutes, l'étudiant vint la rejoindre.—Est-ce arrangé? lui demanda-t-elle.

—J'ai renvoyé ces messieurs à mes amis, mais je doute qu'on s'entende.

— Pourquoi, si votre adversaire propose une conciliation honorable?

— Il me la propose dans des termes blessans pour vous, dit l'étudiant, et c'est pourquoi j'ai refusé.

— Ah! je devine, s'écria Mariette; je n'ai rien entendu, mais je suis sûre que je devine les propositions d'Édouard. Voulez-vous que je vous les dise?

— Ces propositions, les voici, répondit Léonce; ayant acquis la preuve d'un fait qu'il croyait faux, il retire son démenti devant nos témoins.

— Et il demande que vous retiriez votre gant?

— Nécessairement.

— Eh bien! c'est très acceptable, ce me semble, et au besoin cette démarche de sa part peut passer pour une reculade.

— Je n'y comprends rien; mais ce qui est moins acceptable, c'est le motif qu'il donne pour justifier cet arrangement, et, comme ce motif est injurieux pour vous, je lui fais signifier que je considère l'affaire comme étant restée dans les premiers termes.

— Écoutez-moi, je connais celui qui vous a provoqué. Maintenant qu'il me sait bien perdue pour lui, il aura dit sans doute que deux galans hommes ne devaient point se couper la gorge pour une personne comme moi.

— Vous avez donc écouté aux portes?

— Non; mais moi aussi j'ai des pressentimens, et, si vous le voulez, je vous dirai l'heure où Édouard a pris cette résolution.

— Comment?

Mariette lui raconta l'épisode de la bague et elle ajouta: — Tant qu'Édouard a pu croire que je l'aimais encore et que je jouais avec lui une scène du *Dépit amoureux*, il aurait voulu se battre; mais, maintenant qu'il me sait votre maîtresse, il craindrait, en se battant avec vous à cause de moi, que j'attribuasse son duel à la jalousie. Il ne veut pas, dans sa pensée, me donner la satisfaction de supposer que son amour a survécu à la perte du mien. J'avais prévu tout cela cette nuit, et j'étais sûre, en lui renvoyant ma bague, qu'il me renverrait votre gant. Vous n'avez qu'une chose à faire, c'est d'accepter ce qu'il propose.

Le soir même, l'affaire était arrangée; le lendemain, Édouard avait

quitté la maison; huit jours après, il avait quitté Paris. — Depuis ce temps, reprit Mariette, je ne l'ai jamais revu, et sans doute il sera resté dans son pays.

Pendant deux années, je menai une existence pour ainsi dire quotidiennement improvisée, sans attachement sérieux, existence de hasard et de caprice, égrenant les plus beaux jours de ma jeunesse au milieu de plaisirs dont l'habitude me fit bientôt une fatigue, n'osant plus regarder derrière moi et osant moins regarder en avant, ayant parfois de soudains et d'amers dégoûts pour cette vie déplorable et n'ayant pas le courage de faire une tentative pour en sortir, le cœur prompt aux bonnes résolutions et l'esprit trop faible pour les mettre à exécution, indolente, paresseuse, et disant toujours demain quand il aurait fallu agir le jour même et sur l'heure. Ce fut alors que je rencontrai Fernand de Sallys. Quand je le connus, c'était presque un enfant; il sortait de chez ses parens, et je fus la première femme qu'il aima. Après Édouard, il fut aussi le seul pour qui mon cœur retrouva quelquefois le juvénile enthousiasme des premières tendresses. La bonne nature de Fernand avait presque réagi sur moi, et, tout joyeux et tout fier, le pauvre enfant s'écriait déjà : — Tu vois bien, Mariette, tu vois bien que je suis parvenu à te sauver de toi-même, à t'arracher à cette vie de désordre! — Mais ce ne fut là que le rêve d'un instant. Pour me faire persévérer dans la bonne voie où j'étais rentrée, il eût fallu que l'amour de Fernand eût dès le principe exercé sur moi la domination qu'il me laissa prendre sur lui; sa tendresse soumise au contraire n'avait d'autre volonté que la mienne : il sentait bien que peu à peu les mauvais penchans rentraient dans mon cœur par les brèches de l'oisiveté et de la coquetterie, mais il n'osait point me faire de remontrances, et son chagrin silencieux voyait mon amour s'éloigner de lui sans rien tenter pour le retenir; aussi ne tarda-t-il point à souffrir avec moi tout ce que j'avais jadis souffert avec Édouard. Je me reconnaissais dans sa douleur muette ou doucement plaintive, qui n'excitait plus chez moi qu'une pitié impatiente, et l'égoïsme brutal avec lequel je traitais Fernand me fit plus d'une fois justifier celui avec lequel Édouard m'avait traitée jadis. Dix fois j'ai voulu rompre avec Fernand, qui, pour moi, compromettait sérieusement son avenir, mais cela n'a pas été possible, il est toujours revenu à moi. Si une seule fois il avait paru accepter tranquillement ces projets de rupture, peut-être eût-ce été moi qui serais retournée à lui; mais son amour naïf ne comprenait pas toutes ces ruses de la passion expérimentée, il ne pouvait point se passer de moi, il le disait franchement et il le prouvait de même, en fermant les yeux sur ma conduite. Cette patiente indulgence, cette tendresse obstinée et si peu méritée, ne contribuèrent pas peu à me rendre impitoyable avec lui. Je m'indignai de la persévérance de Fernand. Prompte à oublier toutes les lâchetés de mon

premier amour, j'accablai de mon mépris toutes les faiblesses du sien. Cependant, quand il revenait à moi, quand il me criait : Ne t'en va pas, je t'aime quand même, — je finissais par lui céder, et une banale promesse tombait de mes lèvres; mais l'indifférente aumône d'amour que m'arrachait sa douleur ressemblait aux charités forcées que l'on accorde plutôt à l'obsession d'un pauvre qu'à sa misère. Il y a un mois, il a passé vingt nuits de suite pour achever je ne sais quel travail en dehors de ses études, et dont le produit devait être employé à m'acheter une nouvelle toilette d'été. Le jour où j'ai mis cette toilette pour la première fois, nous devions aller ensemble à la campagne, c'était pour me procurer ce plaisir et pour le partager avec moi qu'il avait travaillé aussi long-temps. Eh bien! ce jour-là même, pour satisfaire je ne sais quel caprice de vanité, j'ai manqué le rendez-vous que j'avais donné à Fernand, et c'est avec un autre que j'ai été à la campagne, c'est avec un autre qu'il m'a rencontrée le soir au bal, où son instinct de jalousie l'amenait toujours dans les momens où il devait acquérir la preuve que je le trompais. Et cependant le même soir il se roulait encore à mes genoux et me suppliait de ne pas le quitter. Ce fut le lendemain même que se déclara la maladie qui l'a conduit où vous l'avez rencontré, monsieur Claude. Les fatigues du travail nocturne, le mauvais régime qu'il s'imposait pour satisfaire de son mieux les insatiables fantaisies de ma coquetterie, avaient déterminé cette fièvre dangereuse dont il a failli périr. Comme il est depuis long-temps brouillé avec sa famille à cause des dettes qu'il a contractées pour moi, il n'avait point même de quoi se faire soigner chez lui, et il s'est fait transporter à l'hôpital. Vous savez le reste, monsieur Claude.

Le long récit de l'histoire de Marianne avait plus d'une fois ému Claude très vivement, comme la jeune fille avait pu s'en apercevoir.

— Eh bien! Marianne, demanda-t-il, que prétendez-vous faire maintenant? quelle sera votre conduite avec Fernand?

— Ne vous l'ai-je pas déjà dit assez clairement, et ne m'avez-vous pas devinée? répondit-elle; je veux que notre liaison finisse. Je souffre peut-être plus que lui de ces perpétuels orages, et, puisque l'occasion s'en trouve, je veux empoisonner par le dégoût l'amour que Fernand a pour moi, et il faut que vous m'aidiez dans cette œuvre, qui est presque une bonne action. Vous le verrez demain, dites-vous?

— Demain matin, répondit Claude, et je dois lui rendre compte de la mission dont il m'a chargé.

— Eh bien! répondit Mariette, il faut lui répondre que vous ne m'avez pas trouvée à l'hôtel.

— Fernand se doutait déjà que je ne vous y trouverais pas, aussi m'avait-il chargé de m'enquérir de vous dans le quartier.

— Ce n'est pas tout, reprit Mariette, vous ajouterez que vous avez

appris par la maîtresse d'hôtel que je suis partie, retenez bien ceci, il y a eu jeudi soir huit jours, avec l'étudiant qui était notre voisin. N'oubliez pas la date, ajouta la jeune fille.

— Mais ce jour-là, reprit Claude, si je me rappelle ce que Fernand m'a dit ce matin, c'était précisément le jour où vous êtes venue voir Fernand pour la dernière fois; c'était le jour où l'on désespérait de lui.

— C'est vrai, répondit Mariette, on ne croyait pas qu'il passerait la nuit, et c'est pourquoi je choisis justement cette date. Quand Fernand apprendra que, seulement quelques heures après avoir quitté son lit dont approchait le dernier sacrement, celle qu'il avait vu mouiller son drap de ses larmes s'enfuyait avec un autre, j'espère que j'aurai atteint le but que je me propose.

— Mais c'est un mensonge, sans doute? dit Claude.

— Ah! merci, s'écria Marianne, merci de ne pas croire que j'aie pu commettre une telle action! Oui, c'est un mensonge; mais, pour Fernand, il faut que ce soit une vérité. Si je n'avais jamais menti que pour de semblables motifs, Dieu ne m'en voudrait pas.

En ce moment, ils étaient arrivés à la grille de l'Observatoire, pourchassés par les gardiens qui renvoyaient le monde à cause de l'heure avancée.

— Adieu, monsieur Claude, dit Mariette quand ils furent hors du jardin.

— Vous me quittez, fit le jeune homme; mais où donc allez-vous... à cette heure? demanda-t-il après une courte hésitation.

— Je vais là, répondit Mariette en indiquant la porte d'un bal dont on apercevait les lumières. Faites bien ma commission, ajouta-t-elle, et venez me dire l'effet qu'elle aura produit. Je vous attendrai toute la journée.

— Je ferai ce que vous me demandez, Marianne, dit Claude, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous n'irez pas là ce soir,—et Claude indiqua les portes du bal.

La jeune fille le regarda un moment avec étonnement.

— Soit, dit-elle d'une voix singulière, je n'irai pas, je vous le promets. Adieu, monsieur Claude. —Et elle allait quitter le bras du jeune homme quand celui-ci la retint.

— Je vais vous reconduire, lui dit-il.

— Mais puisque je vous promets de ne point aller au bal, reprit Mariette, dont la voix accusait le nouvel étonnement que lui causait l'insistance de Claude à ne point la quitter.

— C'est pour cela que je vous offre de vous remettre à votre porte.

— Comme vous voudrez, répondit Mariette en retournant sur ses

pas. En effet, dit-elle, il est déjà tard, je vous ai retenu bien long-temps à vous conter mon histoire qui ne vous intéresse pas. Vous allez être grondé.

— Grondé par qui? fit Claude.

— Par celle qui vous attend sans doute, dit Mariette.

— Je suis fâché avec elle.

— Tiens, vous me disiez ce matin que vous n'aviez pas de maîtresse.

— Puisque je n'en ai plus, c'est comme si je n'en avais pas, répondit Claude en se demandant intérieurement pourquoi il venait de faire ce mensonge.

— Mais pourquoi vous êtes-vous fâchés? demanda Mariette.

— Pourquoi? fit Claude embarrassé, je ne m'en souviens plus.

— Ah bien! alors ce n'était pas grave; vous vous raccommoderez.

— Je ne crois pas, répondit Claude machinalement.

Au bout de vingt minutes, on arriva à la porte de Mariette.

— A demain, dit-elle à Claude. Voulez-vous me donner la main?

— A demain, répondit le jeune homme, dont la main tremblait un peu dans celle de la jeune fille.

Quand Mariette fut rentrée, Claude reprit tout rêveur le chemin de sa maison.

VI.

Cette nuit-là, Claude ne dormit pas; des sensations inconnues, des réflexions toutes nouvelles troublaient son insomnie, causée, comme il ne pouvait pas se le dissimuler, par le récit que lui avait fait Marianne. Il était comme ces bonnes gens qui vont au spectacle pour la première fois de leur vie, et qui, se trouvant mis en face d'une action dramatique où se meuvent des passions étrangères à leur existence paisible, emportent du théâtre une impression qui se prolonge aussi long-temps que le souvenir. Claude n'avait jamais lu de romans, pas même *Paul et Virginie*, ce livre charmant dont les pages arrosées de tant de larmes éveillent dans les cœurs adolescens les premiers murmures de la rêverie et du chaste désir. L'histoire de Marianne avait donc produit sur lui ce qu'il eût éprouvé sans doute en lisant un roman d'amour, et cette impression avait été d'autant plus vive, qu'il ne pouvait y échapper, comme font certains lecteurs qui tentent de résister à l'émotion que leur cause un livre attachant, en s'écriant : « Ah! bah! cela n'est pas arrivé. » Autre chose est d'ailleurs la lecture à tête reposée et le récit, surtout quand le personnage qui le fait en est lui-même le héros, et que sa voix, son geste, son regard, les battemens de son cœur, animent les sentimens qu'il exprime, et les rendent presque palpables pour celui qui écoute. Cette initiation indirecte à un sentiment dont le nom seul l'épouvantait eut d'abord pour résul-

tat de maintenir Claude dans son système de prudence, qu'il trouvait moins que jamais exagéré. En effet, comme tous les esprits où veille une logique permanente, après ce qu'il venait d'entendre, Claude ne pouvait manquer de faire ce raisonnement : que si, en arrivant à Paris, il s'était mis à vivre comme la plupart des gens, il serait peut-être à cette heure dans la même situation où se trouvait Fernand de Sallys. Néanmoins, il n'envisageait déjà plus avec autant d'inquiétude la mission dont ce jeune homme l'avait chargé; il ne regrettait pas de se trouver mêlé à une de ces intrigues de jeunesse dont les suites confirmaient tout ce qu'il avait pu en soupçonner; ce spectacle déplorable devenait pour lui un utile exemple, dont le souvenir lui crierait : Prends garde! si jamais, plus tard, il se trouvait lui-même près de céder à la tentation. Au milieu de toutes ces pensées éveillées dans son esprit par l'histoire de Marianne, il en était une pourtant qui revenait par intervalles, et dont le retour intermittent semblait une interrogation faite par lui-même à lui-même. — Il était donc bien puissant, ce charme de l'amour, puisque tous ceux qui le subissaient renonçaient aux joies sûres et tranquilles des autres sentimens, et leur préféraient une passion qui est une source de tourmens certains? Quelle étrange félicité les faisait s'obstiner dans leur martyre? et qu'y avait-il donc enfin au fond de ce mot, qui est à la fois le miel le plus doux et le fiel le plus amer que puisse effleurer une lèvre humaine?

Réveillé par cette interrogation, le souvenir d'Angélique vint alors traverser la pensée de Claude, et le jeune homme le retint plus longtemps qu'il n'avait coutume de le faire; il se reprocha même de ne songer que si rarement à celle qui songeait à lui toujours, et dont, malgré la distance, il lui semblait entendre battre le cœur fidèle. Une espèce d'attendrissement pénétra dans son propre cœur. Il se demanda si sa tranquillité, dans les rares momens où il pensait à sa fiancée, n'était point de l'indifférence, et si cette indifférence n'était pas une infidélité. Pour la première fois peut-être depuis son séjour à Paris, Claude songea à l'époque des vacances et s'attrista subitement d'avoir encore plus de deux mois à attendre; il fut pris d'une attaque de nostalgie soudaine; il aurait souhaité pouvoir partir à l'instant et arriver le lendemain même, à cette heure matinale où la campagne encore endormie commence à se réveiller aux appels des *angelus* qui se répandent dans le ciel, traversé par l'alouette sonore qui monte au soleil comme une fusée partie d'un sillon. Ses regards venaient de s'arrêter sur les aquarelles qu'Angélique lui avait données le jour du départ, et qui représentaient, on se le rappelle, les sites du pays où il avait vécu. Claude se croyait transporté au milieu de la campagne natale. Les yeux fixés sur les dessins d'Angélique, il lui semblait s'y voir lui-même, marchant la main dans la main de la jeune fille. Avec elle, il gravissait la rude montée du coteau au bord duquel se penchait la maison du docteur

Michelon; il revoyait l'humble presbytère où il avait grandi auprès de son oncle, il s'enivrait à respirer la saine odeur du tan que l'on prépare sur les bords de la petite rivière. A travers les arbres de l'île *aux Trembles*, il voyait fumer les grands brasiers allumés par les charbonniers de l'Yonne; il entendait les cris des mariniers conduisant les lourds bachots chargés de futailles et remorqués par l'antique coche d'Auxerre, qui nageait lentement dans les eaux basses, remorqué lui-même par de vigoureux chevaux, dont Claude croyait entendre retentir le trot sur les cailloux du chemin de halage. Là était le clos où il avait joué avec les enfans du village; ici la garenne, et plus loin le bois aux mûriers où fredonne une source cachée; là-bas, derrière les saules et les noyers, il entendait le tic-tac du Moulin-Rouge; il reconnaissait la place où il avait failli se noyer en jouant au bateau, et, à ses pieds, il voyait bouillonner l'écluse d'où le bonhomme Duclos l'avait retiré. Mais, chose étrange! dans cette promenade imaginaire qu'il faisait depuis un moment en évoquant l'image de sa fiancée, Claude s'aperçut que ce n'était point Angélique, mais au contraire Marianne qu'il tenait par la main, et il lui parut voir et entendre la jeune fille qui lui disait, en lui montrant le ru du Moulin-Rouge : C'est ici que mon père vous a sauvé quand vous étiez petit. Au même instant, il sembla à Claude que le dessin sur lequel ses yeux étaient restés attachés subissait une métamorphose; en effet, le paysage bourguignon avait disparu avec la rapidité d'un changement à vue, pour faire place à un lieu dans lequel Claude reconnut bien vite les sombres et discrètes allées du Luxembourg où il s'était promené toute la soirée avec Marianne. Cette apparition inattendue de la figure de la jeune fille, qui venait se placer entre lui et le souvenir de sa fiancée, inquiéta Claude. A deux ou trois reprises, il rechercha par quelles causes, indépendantes de sa volonté, sa pensée se trouvait détournée d'Angélique et ramenée vers Marianne. Qu'y avait-il donc de commun entre lui et cette fille, pour que son image s'introduisît avec tant d'importunité dans sa rêverie, quand c'était l'image d'une autre qu'il tentait d'évoquer? Claude, se rappelant alors les petits incidens qui avaient terminé son entrevue avec la maîtresse de Fernand, se demanda pourquoi il avait menti, en lui faisant croire qu'il était fâché avec une maîtresse qu'il n'avait pas; mais, n'osant peut-être point insister pour trouver l'intention véritable qui l'avait poussé à faire ce mensonge, il se persuada l'avoir commis uniquement pour ne point paraître ridicule aux yeux de Marianne, en lui faisant l'aveu d'une vie sage et régulière qui eût peut-être été l'objet de ses plaisanteries. Alors à quoi bon dire qu'il était fâché avec cette maîtresse imaginaire, et pourquoi surtout avait-il ajouté qu'il ne se remettrait point avec elle? En quoi tous ces détails, même s'ils eussent été vrais, concernaient-ils Marianne? Vers quel but

tendait toute cette diplomatie? Quel sentiment le poussait, lorsque, après avoir empêché la jeune fille d'entrer au bal, il avait insisté pour la reconduire chez elle? Pourquoi, après l'avoir quittée à sa porte, l'avait-il encore guettée quelques minutes dans la rue, et pourquoi avait-il été inquiet à l'idée de la voir ressortir? Ne sachant que répondre à tout cela, et voyant les premières lueurs du jour qui commençaient à blanchir ses jalousies, Claude finit par se dire qu'il était bien temps de dormir, et il s'endormit en effet.

Le lendemain matin, le domestique de l'hôtel entra dans la chambre de Claude pour l'éveiller; mais le jeune homme, tiré brusquement d'un sommeil qui durait depuis une heure à peine, s'y replongea, après avoir répondu machinalement qu'il allait se lever. Cependant la maîtresse de l'hôtel, inquiète de ne l'avoir pas vu descendre, monta chez lui pour s'informer s'il n'était point malade. Claude, honteux de sa paresse, s'habilla rapidement, et se mit en route pour l'hôpital, où c'était jour de clinique. Dans le trajet, il aperçut l'heure à une horloge publique. Il était près de midi. La visite devait être terminée depuis long-temps. Claude était contrarié d'avoir manqué la visite et la leçon : c'était la première fois qu'il lui arrivait d'être en retard. Un instant il fut sur le point de revenir sur ses pas; mais il pensa à Fernand, qui devait attendre avec tant d'impatience le résultat de sa démarche, et il continua plus lentement sa route, en méditant les termes dans lesquels il reporterait au malade le pénible et difficile message dont l'avait chargé Marianne.

Lorsque Claude arriva dans la salle, il s'aperçut que les rideaux du lit de Fernand étaient hermétiquement fermés; mais, quand il eut remarqué que la *pancarte* ne se trouvait plus dans le cadre placé à la tête du lit, il ne put s'empêcher de frémir. Claude était au courant des habitudes de l'hospice, et savait que l'absence de la pancarte pouvait, dans la situation où il avait quitté la veille le malade, être considérée comme un indice sinistre. La sœur de garde, qui voyait Claude tourner avec inquiétude autour du lit, lui demanda qui il cherchait.

— J'étais venu pour parler au numéro dix, répondit Claude, et il ajouta plus lentement, en désignant le cadre où n'était plus la pancarte : Est-ce que...

— Non, répondit la sœur, mais il a fait une rechute dangereuse.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Claude.

— Ce matin, reprit la sœur, pendant tout le temps que la visite a duré, il a paru très agité; et quand le docteur L... est repassé devant lui, son agitation est presque devenue du délire. Il a appelé le docteur, et lui a demandé la permission de sortir pendant deux heures. Comme depuis huit jours il fait tous les matins la même demande, on n'y a point pris garde; mais, dans l'instant où le médecin s'arrêtait à la table

pour signer les cahiers de service, le numéro dix, qui avait trompé la vigilance des infirmiers, est arrivé près du docteur, tenant sa pancarte à la main, et lui a déclaré que, s'il ne voulait pas lui accorder la permission de sortir, il allait adresser au préfet de police une plainte en séquestration. Le médecin lui a répondu qu'il allait le faire mettre à la diète. Alors le malade s'est répandu en injures contre lui, et a poussé des cris tels qu'on l'a entendu dans toute la maison. Les élèves et les infirmiers ont voulu s'emparer de lui; mais la fièvre chaude lui avait donné une force telle, qu'il a fallu plus d'un quart d'heure pour en avoir raison. Il faisait arme de tout ce qui lui tombait sous la main. Le docteur L... a ordonné qu'on lui mît la camisole de force, et il a fait envoyer la pancarte à la direction, pour qu'on prenne des informations sur son compte, et qu'on prévienne sa famille ou ses amis, car son état n'est pas sans danger, et il paraît bien délaissé. Mais vous le connaissez peut-être, vous? demanda la religieuse à Claude.

— Non, ma sœur, répondit Claude, il m'avait chargé d'une commission, et je venais lui rendre la réponse; seulement, je devais venir ce matin avant la visite, et je crains que l'impatience que mon retard a dû lui causer ne soit pas étrangère à l'accès qui lui a pris.

— Il paraît assoupi, reprit la sœur en écartant les rideaux. Dès que sa crise a été calmée, il est tombé dans une prostration silencieuse. Il a beaucoup pleuré. Il a bien besoin de repos, et, à moins que la nouvelle que vous lui apportez ne soit de nature à le tranquilliser, il vaudrait mieux ne pas l'éveiller.

— Non, ma sœur, répliqua Claude, c'est une mauvaise nouvelle, et il sera toujours temps de la lui apprendre.

Mais, comme il allait s'éloigner, il entendit les rideaux du lit glisser sur leurs tringles, et il aperçut Fernand qui faisait de pénibles efforts pour se dresser sur son séant.

— C'est donc vous à la fin, lui dit le malade d'une voix brisée, et, montrant du regard l'appareil qui tenait ses bras captifs, il ajouta : Voyez comme on me traite.

— Si vous vous tenez bien sage jusqu'à la fin du jour, j'obtiendrai du médecin qu'on vous ôte cela, dit la novice en laissant échapper un geste de pitié, — et elle se retira pour le laisser parler avec Claude.

— Eh bien? — dit brusquement Fernand en indiquant à Claude la chaise qui était près de son lit, et son regard un peu égaré accusait mille angoisses intérieures.

Claude l'observa un moment sans répondre : — Je n'oserai jamais faire ce que m'a dit Marianne, une telle révélation dans un semblable moment... ce serait lui porter un coup mortel, et, mensonge pour mensonge, mieux vaudra celui qui pourra momentanément apaiser son désespoir... Eh bien! reprit-il très vivement, sans oser regarder le ma-

lade en face, je vous apporte une bonne nouvelle; quand je dis bonne, ce n'est point ce mot-là que j'aurais dû employer, mais enfin ce que j'ai à vous apprendre calmera vos inquiétudes. J'ai vu Mlle Mariette, vous l'accusiez à tort. Elle ne vous a point oublié, et si elle n'est point venue vous voir, si elle n'a pas répondu à vos lettres, c'est qu'elle n'a réellement pas pu.

— Pas pu! répéta machinalement Fernand, et quel prétexte vous a-t-elle donné?

— Ce n'est pas un prétexte, ajouta Claude très vite, c'est une raison. Mariette a été malade, gravement malade; je l'ai trouvée au lit : le chagrin qu'elle a éprouvé en vous voyant la dernière fois qu'elle est venue ici a causé cette maladie dont elle relève à peine.

— Assez... assez... interrompit Fernand. Je vois bien, en effet, que vous avez vu Mariette, ajouta-t-il avec un sourire amer, et il a suffi d'une fois pour qu'elle exerçât sur vous cette influence à laquelle il est difficile de se soustraire.

— Que voulez-vous dire? demanda Claude étonné.

— Vous me trompez, répondit le malade : c'est par charité peut-être et parce que vous craignez d'augmenter mon chagrin, mais vous me trompez. Peut-être aussi est-ce uniquement pour obéir à Marianne, qui vous a chargé de justifier près de moi son oubli odieux; mais vous me trompez, j'en suis sûr.

Claude fut un instant étourdi par ce démenti donné avec tant de sûreté. Ne pouvant prévoir comment il devinait qu'il ne lui disait pas la vérité, il pensa que c'était peut-être à cause d'un vague pressentiment que Fernand refusait de le croire.

— Dans quel intérêt vous tromperais-je? reprit-il enfin; je regrette bien de m'être mêlé de vos affaires, puisque vous n'avez pas même confiance en moi, ajouta Claude avec vivacité, espérant sans doute que son dépit simulé donnerait à ses paroles un air de conviction. Je vous répète que Mariette est depuis huit jours hors d'état de répondre à vos lettres et de venir vous voir.

Le ton de franchise avec lequel Claude lui avait parlé parut en effet ébranler Fernand.

— Où avez-vous vu Mariette? demanda-t-il.

— A l'hôtel où vous m'avez adressé, répondit Claude.

— Et elle était malade à ne pouvoir sortir?

— Sans doute.

— Il est possible qu'elle vous l'ait fait croire, reprit Fernand après une pause.

— Mais, dit Claude, Mariette n'était point prévenue de ma visite. Si elle avait voulu me tromper... comment l'aurais-je trouvée au lit?... Vous voyez bien que ce que je vous dis est vrai; qui peut vous en faire douter?

— A quelle heure l'avez-vous quittée? demanda Fernand, était-ce le soir ou dans le jour?

— Le soir, dit Claude obstiné à persévérer dans son mensonge. Assez tard même, car elle m'a retenu; elle avait, disait-elle, du plaisir à me parler de vous. Vous la retrouverez bien changée.

— Mais enfin, insista Fernand, à quelle heure précise êtes-vous parti de chez elle? J'ai une raison pour vous demander cela.

Claude hésita un moment. — Je suis parti à neuf heures, neuf heures et demie, répondit-il.

— Eh bien! s'écria Fernand, Mariette, que vous avez quittée malade dans son lit à neuf heures et demie du soir, était au bal à dix heures.

Claude sentit qu'il devenait pâle.

— C'est impossible, murmura-t-il : vous êtes le jouet de votre délire; c'est impossible... Mariette au bal...

— C'est pourtant vrai, continua Fernand.

— Mais comment avez-vous su?... qui vous a dit? Mais non, ce n'est point croyable, exclama Claude.

— Le hasard me sert toujours merveilleusement, quand il s'agit de m'apprendre une mauvaise nouvelle. J'ai connu celle-là ce matin, avant la visite, par deux étudians, qui causaient tout haut, en faisant un pansement auprès de mon lit. L'un d'eux parlait de Mariette, et c'est par lui que j'ai appris qu'elle était allée au bal hier au soir.

Claude se rappela que la veille, en effet, Mariette n'avait pu retenir un petit mouvement d'humeur quand il avait insisté pour qu'elle n'entrât point au bal. — C'est indigne! s'écria-t-il. Et il allait ajouter : — Après ce qu'elle m'avait promis! Mais il se retint à temps. Fernand ne semblait point prendre garde à son animation.

— Vous voyez bien qu'il est inutile de me vouloir tromper, ajouta le malade.

— C'est une misérable, reprit Claude, je le lui dirai moi-même.

— Je ne veux point que vous vous dérangiez davantage, dit Fernand. Je devais m'attendre à ce que le hasard m'a appris. Je ne sais même pas pourquoi je vous ai envoyé hier à la quête d'une certitude. Quand il s'agit de Mariette, ce n'est que du bien qu'il faut douter : c'est une fille sans cœur et tout-à-fait méprisable.

— Cependant, interrompit Claude, à qui ces paroles causaient un certain malaise, elle a de bons sentimens.

— Vous la défendez? dit Fernand étonné. Oui, en paroles elle a de bons sentimens; mais ce n'est que de l'hypocrisie. Tenez, ce matin, quand j'ai appris qu'on l'avait vue au bal hier au soir, ce qui m'indique suffisamment qu'elle n'a point changé de conduite, j'ai cru un instant que j'allais devenir fou tout-à-fait. L'idée de me voir où je suis à cause d'elle, la pensée de tant d'indulgence et de dévouement de ma

part récompensés par une ingratitude aussi impudente m'a rendu furieux. Je l'aurais eue entre les mains que je l'eusse tuée sans doute. C'était pour aller chez elle que je voulais sortir ce matin; mais je crois que cette violente crise a étouffé ce qui me restait d'amour pour elle... Mais non,... ce n'était point de l'amour. Cela n'est pas possible que j'aie pu aimer un pareil monstre. Je commence à m'en guérir.... Oui, oui, je sortirai de ce honteux esclavage. Quand je pense à tout ce que j'ai fait pour cette fille! Ah! tenez, pour avoir été aussi long-temps mené en laisse par cette passion ignominieuse, je sens que Mariette a presque le droit de me rendre tout le mépris que j'ai pour elle. Ah! c'est égal, interrompit Fernand en prenant sa tête dans ses bras, on souffre bien quand on est forcé de haïr ce qu'on a tant aimé. Elle vous a dit qu'elle était malade. Ah! voyez-vous... j'eusse préféré le cynisme de son abandon odieux à cette hypocrisie.... Ce dernier trait a comblé la mesure de mon dégoût.... On viendrait demain me dire qu'elle est morte : eh bien! tenez... je crois, je suis sûr que je ne bougerais pas... et que cela ne me ferait rien. Quand je pense, au contraire, que c'est moi qui ai failli mourir pour elle... et ma pauvre mère qui m'aime tant.... Ah! la malheureuse, la malheureuse!... Mais je n'y vais plus penser. Vous supposeriez que je dis tout cela par colère! Je suis bien calme, vous voyez, monsieur.... Ah! reprit le malade avec une exaltation nouvelle... Dieu vous préserve d'une liaison semblable... On a beau dire : Ah! bah! il faut que jeunesse se passe.... ces amours-là... c'est une pente qui mène à tout. Si vous saviez ce qu'on y laisse!... si vous saviez toutes les belles choses que j'avais là, continua Fernand en se frappant le cœur... et maintenant... Cependant je suis jeune encore.... Et dire qu'il y a d'honnêtes filles, de chastes vierges, qui seront peut-être nos femmes, dont le cœur nous aura gardé tous ses trésors d'amour, de pureté, et à qui nous ne pourrons donner en échange qu'une jeunesse dévastée, qu'un cœur trop fatigué par d'indignes passions pour que nous puissions espérer d'y voir renaître un amour digne d'elles!...

En écoutant ces paroles dites avec une véhémence qui le pénétrait jusqu'au fond de l'ame, Claude crut voir passer devant lui le fantôme de sa fiancée, et il lui sembla que des larmes mouillaient son visage attristé.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, dit-il à Fernand. Ne songez plus à cette femme. Vous aviez raison tout à l'heure... ce n'est pas de l'amour que vous aviez pour elle... vous ne l'avez pas aimée.

— Je ne l'ai pas aimée! qui dit cela? reprit Fernand à voix basse... Pas aimé Mariette... moi! Mais vous ne la connaissez pas, vous... Est-ce que vous pouvez savoir? Pas aimée! mon Dieu! j'ai pu dire cela... et quelqu'un a pu le croire! Mais mon amour c'est mon excuse... Si je ne l'avais pas aimée, je serais le dernier des misérables d'avoir accepté

tout ce que j'ai accepté pour ne point la quitter. Quoi! tant de souffrances, tant de jours perdus, tant de nuits passées dans les fièvres du désir ou dans les anxiétés de l'attente, la misère supportée avec tant de joie pour mettre un ruban frais à son chapeau, tous ses caprices barbares subis avec la docilité d'un enfant craintif, tant de larmes versées! Ma mère si charitable, qui se cache des pauvres parce qu'elle m'envoie l'argent destiné aux aumônes, et cet argent dévoré par la coquetterie de cette fille! Ma sœur, qui aime tant les fleurs et qui s'en prive pour me donner ses économies, afin que Mariette ait un bouquet à la main chaque fois qu'elle entre au bal.... Mariette, qui m'a fait menteur et vil... elle pour qui je suis devenu mauvais fils et mauvais frère, je ne l'aurais pas aimée! Ne me dites pas cela... Raillez mon amour, méprisez-le, mais au moins ne le niez pas... ne le niez pas.

Claude, resté debout près du lit, regardait silencieusement Fernand, et le spectacle de ce malheureux jeune homme emprisonné dans le vêtement des fous l'émouvait d'une pitié véritable qui lui mettait presque les larmes aux yeux.

— Mais, reprit tout à coup le malade, je ne sais pas pourquoi je m'emporte ainsi! La maladie me trouble et me rend peut-être injuste. Vous aviez raison tout-à-l'heure, monsieur : dans quel intérêt voudriez-vous me tromper?... Mais vous savez, quand on est jaloux, la plus petite chose devient un prétexte à se tourmenter; c'est comme les objets les plus inoffensifs qui prennent dans la nuit des formes effrayantes.... on ne réfléchit pas et on en a peur. Je pense maintenant à une chose bien simple : les jeunes gens que j'ai entendus ce matin, ce n'était peut-être point de Mariette qu'ils parlaient. Il peut bien y avoir dans le quartier une autre femme qui porte ce nom.

Claude commençait à se sentir un poids de moins sur le cœur.

— Dire que je n'ai pas songé à cela plus tôt, reprit Fernand presque joyeux. Cela se comprend... Dans mon inquiétude, au moment où je pensais à elle, j'entends dire à mon côté : Mariette était au bal. Est-ce qu'on réfléchit dans ces momens-là? Mon esprit a été frappé de ces paroles. Je ne m'imagine jamais qu'il puisse y avoir au monde une autre Mariette que celle que j'aime. Mon Dieu! comme on est habile à se chagriner soi-même! Ah! ce n'est point la première fois que cela m'arrive!

— Mais vous avez raison, lui dit vivement Claude, presque aussi joyeux que Fernand et aussi prompt que lui à accepter une idée qui lui laissait intérieurement la possibilité de justifier Marianne; vous avez raison, c'était sans doute d'une autre Mariette que ces jeunes gens parlaient entre eux.

— Vous voyez bien que j'ai raison, reprit Fernand; mais vous qui avez tout votre sang-froid, comment n'avez-vous pas fait cette remarque depuis long-temps? Comment avez-vous pu croire que la

même femme que vous aviez quittée malade au point de ne pouvoir m'écrire quelques lignes avait pu se trouver dans un bal une demi-heure après votre départ? Raisonnablement, cela n'est pas possible... n'est-ce pas?

Ces dernières paroles rendirent Claude soucieux. Fernand resta un moment silencieux et immobile, dans l'attitude d'un homme qui cherche à rassembler ses souvenirs.

— Non, non, reprit-il douloureusement, en se débattant dans ses liens; non... c'était bien elle... et pas une autre... c'était bien elle!

Claude leva les yeux.

— C'était bien elle, continua Fernand d'une voix entrecoupée;... le doute n'est plus possible. Je me souviens. L'étudiant qui parlait de la Mariette qui était au bal... disait à son ami : Voilà long-temps que je la connais; c'est encore une belle fille, mais elle était mieux au temps d'Édouard, son premier amant, celui qui l'a lancée...

— Alors, répéta Claude, tristement envahi par une certitude qui lui était pénible, vous avez raison, c'était bien elle!

— Vous voyez donc bien, vous voyez donc bien, reprit Fernand... Après cela, continua-t-il sur un autre ton, c'est une fille si singulière! Quand elle a un caprice, rien ne peut l'arrêter. Aussi elle est folle de la danse. Le jour où on l'enterrera, si elle rencontre des violons en route, elle est capable de ressusciter, ajouta le malade en essayant de rire. Elle ne regarde pas à commettre une imprudence. Je me rappelle qu'une nuit d'hiver, elle est restée plus d'une heure aux fenêtres, les pieds nus, et à peine vêtue, pour regarder un incendie. Malgré sa maladie, elle est bien capable d'avoir été au bal, très innocemment, pour se distraire seulement. Cela ne m'étonnerait pas... d'autant plus que le jeune homme qui parlait d'elle disait encore à son ami : Je ne sais pas ce qu'elle a, notre Mariette, mais elle paraît toute triste à présent. C'était sans doute à cause de moi. C'est cela, ajouta Fernand, elle s'ennuie de ne point me voir... Mais non, si elle va au bal, elle pourrait bien venir ici.

Claude demeura tout étourdi par cette versatilité de sentimens. Il ignorait combien les plus solides résolutions sont fragiles, et combien sont peu durables les révoltes de l'amour-propre, quand elles se trouvent aux prises avec une passion aveugle. Quant à lui, sans pouvoir se rendre compte du singulier sentiment qui le troublait en ce moment même, depuis qu'il avait appris que Marianne avait menti à la promesse qu'elle lui avait faite la veille, il était agité par une impatience douloureuse, et il brûlait d'être auprès d'elle pour l'accabler de reproches amers. Il ne comprenait pas comment Fernand avait pu entreprendre de la justifier. Il s'était associé au mépris que l'amant de Mariette avait dit avoir pour elle, et il eût souhaité le voir persévérer

dans ce mépris; mais son brusque et lâche retour en faveur de Marianne pétrifiait Claude et l'indignait presque.

— Comment! dit-il tout à coup, vous excusez Mariette à présent, après ce que vous avez dit d'elle! Vous cherchez à justifier sa présence dans un lieu de plaisir et de perdition au moment où vous êtes ici, dans ce lit de la charité publique! Mais vous ne comprenez donc pas que cette fille ne vous aime pas, qu'elle ne vous aimera jamais, que votre souvenir l'importune comme un remords, que vous êtes, sans le savoir, la victime sur qui elle se venge de tout ce qu'elle a elle-même souffert jadis!

— Comment savez-vous cela? pourquoi me dites-vous ces choses-là? balbutia Fernand en regardant Claude avec inquiétude. Tout-à-l'heure vous m'assuriez que Mariette vous avait parlé de moi en de bons termes... Elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, dites-vous maintenant, et, il y a un instant, vous disiez au contraire que c'était le chagrin de me voir où je suis qui l'avait rendue malade; vous me disiez encore qu'elle avait témoigné du repentir du mal qu'elle m'avait fait; vous vous fâchiez contre moi parce que je refusais de vous croire; vous preniez sa défense, et maintenant c'est vous qui l'accusez!

— Eh bien! oui, répliqua Claude, qui paraissait surmonter une hésitation intérieure; vous aviez raison tout à l'heure; je vous trompais par ménagement pour votre état. J'avais tort : c'était vous rendre un mauvais service que de vouloir rattacher votre amour à une espérance qui prolongeait une crise dont le dénoûment est devenu inévitable. D'ailleurs, vous auriez toujours appris ce que je voulais vous taire; mieux vaut donc que vous le sachiez tout de suite. Recueillez vos forces, ayez du courage pour recevoir ce dernier coup, et puisse-t-il vous faire à jamais oublier celle qui vous le porte! Puissiez-vous guérir d'une passion qui est plus qu'une folie, qui est une faute grave! vous l'avez avoué vous-même.

Claude ne donna pas à Fernand le temps de l'interrompre; il passa outre sur une nouvelle hésitation qui semblait vouloir l'arrêter lui-même, et, se penchant à l'oreille du malade, il lui dit brièvement : — Je vous ai menti; la maladie de Marianne est fausse, et faux aussi son repentir. Tout ce que vous aviez prévu avant de m'envoyer vers elle s'est réalisé, et voici la vérité telle que je l'ai apprise de la bouche de la maîtresse d'hôtel où vous m'aviez adressé. Si Mariette n'est point revenue vous voir et si elle n'a point répondu à vos lettres, quelque suppliantes qu'elles fussent, c'est que, le jour même où elle vous avait quitté si près de la mort, Mariette devenait la maîtresse d'un jeune homme que vous connaissez peut-être, puisqu'il habitait l'hôtel même où vous logiez. Mariette a quitté cet hôtel avec lui. Voilà ce que j'ai

appris lorsque je me suis présenté hier dans la journée, et ce que Mariette elle-même m'a avoué avec le plus profond cynisme quand je l'ai rencontrée le soir au bal, où elle était en effet hier, car je suis sûr qu'elle y était, moi. C'était pour entendre d'elle-même la confirmation de l'abandon complet où elle vous laissait que je suis allé la joindre dans ce bal, où je n'avais jamais mis les pieds, continua Claude. Je ne la connaissais pas; mais vous disiez la vérité, la première personne à qui je l'ai demandée me l'a indiquée sur-le-champ.

Claude avait à peine achevé cette révélation, qu'il s'en repentit soudain en voyant le visage bouleversé de Fernand; mais il ne tarda pas à se féliciter intérieurement de ce qu'il venait de faire, et il commença à espérer que ce mensonge amènerait le résultat que Mariette en avait attendu. En effet, après quelques minutes de silence, Fernand sortit de l'accablement où l'avait plongé cette nouvelle, dont chaque parole, en tombant sur son cœur, lui avait causé la souffrance cuisante que peut causer une goutte d'acide en tombant sur une plaie vive. Il avait ressenti en écoutant le récit de Claude une douleur intraduisible; mais son désespoir, contenu par une certaine pudeur, n'avait point voulu s'exhaler devant un témoin. C'est d'ailleurs le propre de certains caractères et de certains tempéramens qui, d'ordinaire, s'émeuvent outre mesure quand ils se heurtent à des incidens vulgaires ou à de puériles contrariétés, de supporter le premier choc d'une grande douleur avec un stoïcisme factice qui a quelquefois les apparences du courage véritable. Ce phénomène, qui venait précisément de se produire chez Fernand, contribua à maintenir Claude dans sa dernière supposition, et il fut complétement la dupe de la tranquillité indifférente avec laquelle le malade lui répondit :

— Je regrette bien que vous ne m'ayez pas dit la vérité plus tôt; je ne saurais vous exprimer la brusque métamorphose que vos paroles viennent d'opérer en moi : c'est comme si un bandeau m'était tombé des yeux. Ah ! vous aviez raison de me prévenir, le coup a été dur. Ce que vous m'avez appris là pourrait se comparer à ces remèdes terribles que les médecins tiennent en réserve pour les cas suprêmes; ils tuent sur l'heure ou ils guérissent à jamais. Je ne suis pas mort, dit Fernand en essayant de sourire, donc je suis guéri. N'en doutez pas au moins; c'est bien fini, je vous jure. Depuis dix-huit mois, voici la première heure de repos que je goûte. Ainsi donc, reprit le malade avec la même tranquillité trompeuse, le jour même où j'ai failli mourir, Mariette était à un autre; les baisers d'un autre ont séché sur son visage les larmes qu'elle avait répandues en voyant s'éloigner le prêtre qui m'avait administré. Cinq minutes après avoir crié ici même, avec toute sorte de convulsions : Fernand! mon Fernand! comme Mme Stoltz dans *la Favorite*, elle allait dire un autre nom au milieu

des éclats de rire, — Philippe ou Paul, non, c'est Charles qu'il s'appelle, mon voisin, — comme cela, sans transition. Je ne connais rien de plus fort dans les romans ou dans les drames; c'est quelque chose en dehors de ce qui est humain; c'est l'insensibilité et la cruauté devenues phénomènes. Ah! je vous le disais bien qu'elle était très forte, cette fille-là, et, après tout, je ne suis pas fâché de l'avoir connue, car je crois bien que je pourrais faire le tour du monde sans rencontrer sa pareille. Quelle bonne affaire d'en être quitte, et à si bon marché! Mais c'est pourtant vrai que j'ai été amoureux d'elle, ajouta Fernand après un court silence, amoureux à lier, et la preuve, c'est que je le suis encore, dit-il en montrant la camisole de force. Ah! je voudrais bien retrouver un petit morceau de mon amour; ce doit être une étrange curiosité, quelque chose à mettre sur une étagère, entre des coquillages et des idoles chinoises.

Ce flot d'ironie qui venait de s'échapper des lèvres de Fernand sembla l'avoir épuisé. Il laissa tomber sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux et garda le silence.

— Adieu, lui dit Claude au bout d'un instant.

— Vous partez, reprit le malade en rouvrant les yeux. Où allez-vous?

— Mais, répliqua Claude en rougissant un peu, je suis resté longtemps près de vous; j'ai affaire. Ainsi, ajouta-t-il en regardant Fernand avec attention, vous me promettez de ne plus penser à...

— Ce serait promettre plus que je ne pourrais tenir, lui dit le jeune homme sans le laisser achever; mais je puis vous assurer qu'entre cette fille et moi, tout est dit.

— Bien sûr?

— Bien sûr. Je regrette de ne pouvoir vous donner la main, ajouta Fernand en indiquant du regard le fourreau de grosse toile qui tenait ses bras captifs.

— Vous me la donnerez demain, répondit Claude. Je parlerai au docteur, et si vous êtes calme, avant peu vous pourrez sortir d'ici.

Et après avoir échangé encore quelques paroles amicales avec lui, Claude le quitta et le recommanda aux soins de la novice, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte de la salle.

HENRY MURGER.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

DU

MOUVEMENT INTELLECTUEL

PARMI LES POPULATIONS OUVRIÈRES.

I.

L'ENSEIGNEMENT INDUSTRIEL EN FRANCE.

A entendre les déclarations du gouvernement proclamé à l'Hôtel-de-Ville de Paris en 1848, on aurait pu croire que la révolution de février allait immédiatement ouvrir une ère toute nouvelle pour l'enseignement du peuple. L'instruction populaire devenait à coup sûr plus nécessaire que jamais sous un régime qui appelait tout le monde à la vie politique : elle allait être une condition essentielle de la paix sociale. Personne ne pouvait contester que la question ne fût désormais considérablement agrandie. Cependant les hommes qui se trouvèrent chargés alors, par le hasard des événemens, des destinées de la France, ne surent mettre en avant, sur ce grave sujet, aucune idée qui leur appartînt en propre : avec l'école libérale de la restauration, pour laquelle ils professaient en secret un profond dédain, ils se contentèrent de répéter solennellement ces mots élastiques et vagues : *Il faut instruire le peuple.* Oui, sans doute, il est aujourd'hui indispensable que le peuple soit étroitement associé à la vie intellectuelle du pays, et pour cela il faut l'instruire; mais comment? Quel système pourra suffire à

cette impérieuse nécessité, qui est une conséquence absolue de la civilisation moderne? Voilà ce qu'il aurait fallu déterminer.

Nos gouvernemens antérieurs avaient eu chacun sa tâche particulière. Lorsque le premier consul, il y a un demi-siècle, jetait les bases d'un vaste système d'instruction publique, il en appropriait le programme aux besoins d'une société qui avait rompu avec les traditions des grandes études littéraires. En relevant le niveau de l'enseignement, il servait la cause de l'esprit humain et cherchait à retenir entre les mains de la France cette initiative intellectuelle si profondément empreinte dans notre histoire. — La restauration suivait la voie tracée en s'efforçant de rattacher davantage l'éducation à une pensée religieuse; elle y aurait mieux réussi sans aucun doute, si elle n'avait pas mêlé d'aussi près à la politique proprement dite les intentions qui la dirigeaient. — Le gouvernement de juillet vint ensuite asseoir l'enseignement primaire sur une base élargie et renouvelée. Descendant des hautes régions de la société, l'instruction projeta bientôt ses rayons sur les populations laborieuses. Les masses commencèrent à participer, en une certaine mesure, au mouvement intellectuel de la France. Ce ne sera pas le moindre honneur du dernier gouvernement devant l'avenir que d'avoir contribué à rehausser le travail en relevant l'état moral du travailleur. Facile encore à détourner de la voie régulière, parce qu'il n'est pas suffisamment éclairé, l'esprit du peuple ne s'en est pas moins prodigieusement étendu; le domaine du raisonnement s'est agrandi, et, après avoir un moment cédé à des excitations irritantes en 1848, le bon sens des masses a été la digue contre laquelle est venu expirer un débordement impétueux et inattendu. Ce résultat, on en était redevable aux efforts antérieurement accomplis pour développer la raison populaire.

Qu'a fait à son tour la révolution de 1848? En se plaçant au point de vue philosophique, on reconnaît qu'elle a eu pour effet de rappeler l'attention sur tous les grands problèmes de la sociabilité humaine. Elle a obligé la société à reprendre l'étude trop délaissée de ses lois fondamentales, et à expliquer ces mêmes lois de manière à les rendre accessibles aux esprits les moins cultivés. Elle a provoqué de cette façon, parmi les intelligences populaires, un grand travail qui s'est accompli dans l'ordre moral, religieux, politique, comme dans l'ordre purement intellectuel, et qui mérite d'être étudié sous ces différens caractères; mais quelles institutions a-t-elle créées jusqu'à ce jour pour répondre à ce mouvement des esprits, et, par exemple, pour développer l'instruction spéciale qui convient aux masses? Nous voyons bien dans la constitution le mot d'*éducation professionnelle* placé là comme un point de départ. C'est une parole stérile encore; rien de nouveau n'a été tenté pour la réalisation de cette promesse, et beaucoup d'idées fausses, en-

gendrées par l'inexpérience, sont venues même en obscurcir les termes. Il y a là cependant un germe qu'il importe de dégager. Les intelligences sont aujourd'hui préparées à recevoir l'enseignement, dont il ne s'agit plus que d'assurer la bonne distribution en renouvelant, en complétant le système actuel d'éducation industrielle. C'est ici une des plus graves questions que soulève l'état moral des classes populaires, et, en s'aidant de quelques documens, de quelques études récentes, il y a, ce semble, utilité aussi bien qu'opportunité à en chercher la solution.

L'enseignement professionnel est déjà constitué chez nous pour les professions qualifiées du nom de libérales, mais il n'est constitué que pour celles-là. Comment s'étonner dès-lors que les facultés de droit, les facultés de médecine, toutes les écoles qui conduisent à des emplois publics, soient littéralement encombrées, puisqu'on a pris si peu de soin d'ouvrir d'autres voies à l'activité individuelle et à l'ambition des familles? Au lieu de contenir cette propension naturelle de nos mœurs, qui pousse chacun à sortir de son état, on semble tendre à l'exciter davantage. Demandez à ce fabricant, à ce marchand, à cet ouvrier que le travail a conduit à une certaine aisance, ce qu'il rêve pour son fils : vous obtiendrez presque invariablement la même réponse,—une profession dite libérale ou une place du gouvernement. Comme la société ne peut occuper en définitive qu'un certain nombre d'avocats, de médecins, d'hommes de lettres, de fonctionnaires publics, elle laisse impitoyablement sans emploi des capacités souvent réelles qui ont eu le tort de se lancer dans une voie où l'on n'a pas besoin de leurs services. Les enfans de citoyens utiles sont ainsi à charge à leur famille et à eux-mêmes; luttant péniblement pour s'ouvrir une issue au milieu de rangs trop pressés, ils ne s'en prennent pas des déceptions qu'ils essuient à la mauvaise direction de leurs études, mais à la société qui les repousse.

Dans un pays comme le nôtre, où l'esprit traditionnel exerce si peu d'empire sur les familles, où toutes les carrières sont ouvertes à toutes les ambitions, l'éducation professionnelle s'élève à la hauteur d'une mesure de salut social. Étendre cet enseignement aux classes ouvrières, c'est une mission que notre époque doit savoir accepter résolûment. L'instruction primaire toute seule ne suffit plus aux populations laborieuses. Ce n'est point assez de donner à un enfant un certain développement intellectuel, ou même de semer dans son cœur les germes de quelques vérités morales et religieuses; il reste encore à le préparer pour la place qu'il est appelé à remplir dans l'immense arène ouverte au travail. Quand l'homme apprend de bonne heure à envisager sa profession d'un peu haut, il est mieux disposé à s'y tenir; il conçoit mieux aussi que tous les métiers ont une utilité qui les relève et donne naissance à de légitimes avantages.

Après ce qui a été réalisé sous les gouvernemens antérieurs en ma-

tière d'instruction publique, c'est seulement sur le terrain de l'enseignement spécial que des perspectives nouvelles se déploient devant nos regards; des luttes de partis n'ont jamais pu réussir à dénaturer le problème, à rétrécir la question qu'il est si important de résoudre. Ici notre initiative n'est pas gênée par ce qui existe. Ainsi, en ce qui concerne l'instruction industrielle, nous ne possédons que d'insuffisantes ébauches qui deviennent de plus en plus incomplètes à mesure qu'on se rapproche des masses. Nous voudrions tâcher d'indiquer les moyens d'asseoir sur de larges bases, et surtout en vue des classes ouvrières, cette partie si essentielle de notre système d'enseignement. Quelques germes se rencontrent, soit en France, soit au dehors : il faut d'abord les connaître. Après avoir recueilli avec soin les leçons que peut nous fournir l'expérience, nous serons mieux en état d'apprécier l'insuffisance de nos institutions actuelles. Nous pourrons nous demander, en dernière analyse, comment, en tenant compte de nos idées et de nos mœurs, l'enseignement industriel devrait être organisé, afin de suffire à sa mission économique et sociale. Aujourd'hui, la raison populaire pèse trop fortement dans la balance des destinées du pays pour que la question ne touche pas tout le monde de fort près. Nul ne saurait être indifférent au mouvement irrésistible qui élève les masses; nous ne sommes pas de ceux qui s'en effraient comme d'une calamité publique. Nous y voyons au contraire un nouveau progrès accompli par l'humanité; mais, pour écarter les périls attachés à toute grande évolution sociale, il faut savoir préparer les voies où la société s'élance, et adapter l'instruction de la classe ouvrière à ses besoins, à ses devoirs, en un mot à son rôle dans la vie. Les masses aspirent à s'éclairer. Déjà les instincts populaires se sont rectifiés, en une certaine mesure, au spectacle des événemens qui se sont succédé depuis trois ans et au rude contact des expériences de 1848. Les ouvriers sont presque partout moins accessibles maintenant à l'esprit d'agitation qui arrête le travail et met toutes les existences en danger. Ils comprennent mieux comment leur propre bien se lie étroitement au maintien de l'ordre dans la société. Si le calme règne depuis deux années dans le pays, sans prétendre diminuer en rien la juste part qui revient ici à l'assemblée nationale et au gouvernement, on doit en faire honneur aussi aux sentimens intimes de cette partie de la population qui naguère était la plus docile aux provocations des apôtres du désordre. Disons-le bien haut : la situation n'aurait, sous ce rapport, rien d'alarmant, si le resserrement des affaires, l'interruption du travail et la misère qui en est l'immédiate conséquence, ne venaient pas altérer le cours naturel des choses et rouvrir les ames aux suggestions perfides et envenimées. Plus on approfondit l'état intellectuel et moral de la masse laborieuse, et plus les faits abondent pour corroborer cette opi-

nion. On verra dès aujourd'hui, dans le cercle de l'enseignement industriel, se révéler des dispositions propres à calmer les inquiétudes publiques, et qui, à ce titre, ne sauraient trop être mises en évidence.

I.

L'idée d'associer dans l'instruction des classes laborieuses un travail manuel à la culture de l'intelligence n'a reçu qu'au XIXe siècle une application un peu étendue. Cette idée, qui marque le point de départ de l'enseignement industriel, n'est pas néanmoins particulière à notre époque. Réalisée dès long-temps dans quelques établissemens hospitaliers de l'Italie, elle s'était produite en Angleterre avant même que cette contrée eût étalé aux yeux du monde, avec le spectacle de sa colossale industrie, les problèmes qui s'y rattachent; mais on n'en avait pas compris la portée politique. Locke publiait au XVIIe siècle un remarquable mémoire sur la question, sans en voir lui-même tous les côtés. Ce qu'il attendait surtout de la création des écoles industrielles, c'était un moyen de diminuer le nombre des pauvres et d'amoindrir la taxe imposée pour venir à leur secours. Encore devançait-il son temps; le parlement, saisi d'un bill élaboré par Locke, en qualité de commissaire du bureau du commerce, repoussait l'innovation, parce qu'il n'y trouvait qu'un sujet de nouvelles dépenses. Pitt reprit plus tard ce même projet : sous le rapport pratique, il le développa en homme accoutumé au maniement des affaires; au point de vue moral, il resta au-dessous du penseur qui en avait eu l'initiative. Le bill de Pitt n'obtint du reste pas plus de succès que la proposition de Locke.

Le gouvernement anglais, depuis cette époque, n'a renouvelé aucune tentative pour constituer un système d'instruction industrielle. S'il est intervenu dans la question durant ces derniers temps, c'est seulement d'une manière partielle et locale. Il importe toutefois de se rendre compte des actes de cette intervention officielle, afin d'apprécier le véritable caractère des institutions spéciales que possèdent nos voisins. On doit chez eux au gouvernement quelques essais tentés en Irlande, où la tâche administrative du pouvoir central est plus compliquée qu'en Angleterre; on lui doit encore une vingtaine d'écoles de dessin industriel, créées successivement dans diverses villes des trois royaumes, sous la direction des lords du comité du commerce au conseil privé. La plus ancienne, celle de Londres, qui date de 1837, est établie dans le vaste et morne palais de Sommerset-House, où siége aussi l'université de la capitale. On y enseigne le dessin d'ornement et le dessin propre aux manufactures. Les autres villes qui possèdent une institution semblable sont : Manchester, Coventry, Leeds, Birmingham, Norwich, Newcastle, Stoke, Hanley, Shelfield, Spitalfields, Huddersfield,

Nottingham, York, Glasgow, Paisley, Dublin, Belfast et Cork. Tous ces établissemens réunis reçoivent trois mille élèves environ. Telle est à peu près la seule part d'action qui revienne au gouvernement anglais dans l'enseignement industriel. Comme beaucoup d'autres institutions dans la Grande-Bretagne, cet enseignement est né du génie naturel de la race anglaise, de cet esprit essentiellement pratique qui, s'il ne s'élève jamais à une synthèse bien haute, saisit du moins de prime abord le côté utile des choses. L'initiative particulière a fondé l'instruction industrielle des classes laborieuses, de même qu'elle avait créé l'instruction primaire.

A côté de la part du gouvernement, il est bon de préciser celle de la société anglaise. Les associations privées et les paroisses ont tâché de suppléer à la législation absente. Si nos yeux se portent d'abord sur les institutions centrales, nous voyons une simple association autorisée par une charte royale de 1838, sous le nom de *royal polytechnic institution,* doter Londres d'un établissement propre à favoriser l'avancement des arts, des sciences pratiques et des différentes branches de l'industrie. L'établissement renferme, outre un amphithéâtre destiné à l'enseignement, plusieurs galeries où sont déposés des outils, des machines, des modèles de tout genre, ainsi que des échantillons de produits indigènes et exotiques. Il ne serait pas possible sans doute d'assimiler les ressources de ce musée particulier à celles de notre Conservatoire national des arts et métiers, dont il paraît vouloir imiter les fonctions. Il s'y mêle d'ailleurs une idée de spéculation qui en rapetisse le caractère. Comme le public y est admis en payant, on se préoccupe surtout des moyens d'y attirer un grand nombre de visiteurs. Cependant cette institution sert à populariser, au moins dans une partie de la société, les données pratiques de la mécanique, de la physique et de la chimie.

Les établissemens appelés *mechanics' institutions,* qui, sans être des écoles, comme on pourrait le croire, touchent de plus près à l'éducation industrielle des classes laborieuses, sont également des créations particulières. Vastes cercles destinés aux artisans et aux ouvriers, ces maisons leur offrent une bibliothèque, une collection de journaux et de *revues*, et des cours sur les sciences appliquées aux arts et sur les branches les plus usuelles des connaissances humaines. L'institution, qui remonte à 1823, obtint d'abord un prodigieux succès. De Londres, elle se répandit dans toutes les villes de la Grande-Bretagne, et pénétra bientôt jusque dans les plus petites localités. Les résultats ont-ils répondu à cette confiance universelle? Pas toujours; les professeurs ont délaissé trop souvent les questions spéciales pour les matières littéraires; trop souvent aussi des embarras financiers sont venus ralentir un premier essor. Les *mechanics' institutions* avaient été montées

sur un pied coûteux. On donnait bien des fêtes et des bals au profit de ces réunions, on recevait bien quelques souscriptions de la munificence aristocratique; mais ces ressources ne suffisaient pas généralement aux besoins. Il fallut faire de larges appels à la bourse des sociétaires. Les ouvriers ne voulurent pas toujours y répondre, et ils s'éloignèrent, au moins dans un certain nombre de villes, de ces établissemens créés pour eux; ils y furent remplacés par des commis ou de petits boutiquiers qui vont y chercher des récréations plutôt qu'une instruction sérieuse. Malgré ces déviations, les cercles fondés sous le nom de *mechanics' institutions* ont rendu des services véritables toutes les fois qu'ils ont été prudemment administrés. On a fait le calcul que quatre cents de ces établissemens possédaient plus de cinq cent mille volumes dans leurs bibliothèques, et donnaient par an plus de quatre mille leçons sur des sujets divers. Bien qu'à l'origine whigs et tories eussent également songé à s'en faire un moyen d'influence politique, l'idée première qui avait présidé à ces créations était une idée libérale; on voulait appeler l'esprit des artisans en dehors du cercle de leurs occupations manuelles; on voulait élargir l'horizon de leur intelligence. Pour que les *mechanics' institutions* produisissent tout le bien qu'en attendaient les fondateurs, il aurait fallu les consacrer exclusivement à un enseignement spécial. Ramenées dans ces conditions, dégagées d'un faste inutile, elles pourraient être alimentées avec les ressources propres des sociétaires, aidés seulement au début par des souscriptions qui ne manquent jamais en Angleterre aux œuvres vraiment utiles. On commence à réunir ces maisons sous la même administration que les écoles populaires : c'est là une bonne mesure. S'il importe que l'institution ne se confonde pas avec l'enseignement ordinaire, elle se trouvera moins exposée en s'en rapprochant à perdre de vue le seul rôle qu'elle doive remplir, celui de procurer aux ouvriers adultes les connaissances nécessaires pour l'exercice de leur état.

C'est ailleurs, c'est dans les écoles des paroisses annexées aux *workhouses*, dans les *ragged schools* (écoles en haillons), qu'il faut chercher l'instruction industrielle destinée aux enfans que la détresse ou les vices des parens réduisent à la misère. Le régime des *ragged schools* n'est pas inattaquable, la critique économique y pourrait relever des abus; mais enfin l'Angleterre doit à ces écoles la première application un peu large de l'enseignement industriel (*industrial training*). Auparavant, on recueillait et on nourrissait les enfans dans les asiles des paroisses, on ne les préparait pas à se suffire à eux-mêmes. Pauvres êtres abandonnés sans état, sans valeur active, sans ressources, sans espérance, ils grandissaient pour l'éternelle misère, et quelquefois pour être la honte et la plaie de la société. Leur âge mûr n'avait en perspec-

tive que le refuge abrutissant des *workhouses*. En face de cette jeune et misérable population des *ragged schools*, on se demande encore chez nos voisins quel est le meilleur mode d'enseignement à introduire dans ces maisons. — Faut-il instruire les enfans en vue d'une émigration lointaine dans les colonies anglaises? Faut-il leur apprendre à exécuter un travail qui leur permette de gagner leur vie dans la métropole? — Jusqu'à ce jour, les *écoles des pauvres* se sont trop préoccupées de l'émigration; elles ont trop souvent considéré leurs jeunes hôtes comme une matière toute prête pour ce que les Anglais appellent le *drainage humain* (*human drainage*). Il vaut mieux tendre à mettre les enfans en mesure de se rendre utiles, même dans leur patrie, s'ils y restent. Supposez que la nécessité ou leur goût les appelle à la vie du pionnier dans les vastes solitudes de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande; il suffit qu'ils soient habitués à un rude labeur pour pouvoir supporter les exigences de leur nouvelle situation. Les établissemens qui obtiennent aujourd'hui les meilleurs résultats, notamment l'école des apprentis de Norwood et l'école industrielle de Limehouse, sont précisément ceux qui répudient tout système exclusif; mais, si l'émigration ne doit pas être la seule perspective des *ragged schools*, qu'on se garde bien d'y enseigner des métiers dont l'exercice demanderait le moindre capital. Autrement l'avenir des enfans serait voué à la plus cruelle de toutes les souffrances, à celle qu'engendre l'impossibilité de tirer parti de son savoir-faire.

Les écoles industrielles de la Grande-Bretagne ne sont, comme on voit, que des corollaires de la loi sur les pauvres. Cette idée éclate partout. L'*industrial training* est le moyen employé par la charité locale pour préparer les enfans indigens à se soustraire par le travail au triste héritage qu'ils tiennent de leurs familles. L'école d'apprentis de Norwood a été établie sous le patronage de la commission de la loi des pauvres. L'*united industrial school* d'Édimbourg, une de celles où l'enseignement pratique est le mieux organisé, distribue à ses élèves le pain qui manque à leur misère. Comme nous n'avons pas en cette matière une législation analogue à celle de nos voisins, l'enseignement industriel ne saurait évidemment pas reposer chez nous sur une base aussi rétrécie. Qu'on s'occupe en France de l'instruction pratique des enfans pauvres, rien de plus nécessaire : la politique le demande aussi bien que la morale; mais l'arène ouverte à l'enseignement professionnel est beaucoup plus étendue. De notre sol, remué par la philosophie du XVIII[e] siècle et par la révolution française, ont surgi des exigences d'un caractère infiniment plus général. Au lieu d'appartenir au domaine de la bienfaisance, les écoles industrielles deviennent en France une institution économique. Elles doivent s'adresser surtout à cette partie de la population ouvrière qui peut nourrir ses enfans, mais qui a besoin d'être

aidée pour les instruire. Elles intéressent encore à un degré plus élevé tous les jeunes gens des classes aisées qui se destinent aux professions industrielles : nos voisins n'ont pas organisé pour ces derniers un enseignement particulier; les mœurs publiques et privées comblent le vide laissé par les institutions. Autour du foyer domestique, sous l'inspiration paternelle, dans les ateliers et les usines, les enfans reçoivent presque à leur entrée dans la vie une direction pratique. Ils apprennent qu'ils ont devant eux une carrière de travail, et que le meilleur moyen de la féconder, c'est de l'aimer et de s'y tenir. Cette influence des traditions de famille, sous le toit le plus humble comme dans les palais somptueux, forme un des traits distinctifs de la sociabilité anglaise; elle fournit des ressources particulières à l'enseignement professionnel. Cependant, malgré la différence des situations, le système suivi de l'autre côté de la Manche en ce qui concerne les enfans pauvres reste pour nous un sujet d'études éminemment utile.

La Belgique et la Prusse sont, après la Grande-Bretagne, les deux contrées où les tentatives accomplies offrent le plus d'intérêt. Depuis quelques années, la Belgique a fait de grands efforts pour constituer un mode spécial d'instruction. Une loi de 1850 vient d'y prescrire l'organisation de ce qu'on appelle l'*enseignement moyen*. Les établissemens d'instruction moyenne sont de deux degrés : les écoles moyennes supérieures, les écoles moyennes inférieures. Ces institutions peuvent dépendre du gouvernement, de la province ou de la commune. Les écoles moyennes supérieures comprennent deux sections, une pour les humanités, une autre pour l'enseignement professionnel; mais dans cette dernière section, comme dans les écoles moyennes inférieures, l'instruction a-t-elle bien le caractère pratique qu'on a prétendu lui imprimer? Le programme des études renferme, on ne saurait le nier, des élémens tout-à-fait techniques. Ainsi, dans les écoles moyennes inférieures, on enseigne le dessin linéaire et industriel, l'arpentage et les autres applications de la géométrie. Dans la section professionnelle des écoles supérieures, on ajoute aux mathématiques élémentaires la physique, la mécanique, la chimie, les élémens de l'économie industrielle, etc. Les programmes peuvent d'ailleurs être modifiés suivant le besoin des diverses localités. Cet enseignement peut convenir à la grande et à la petite bourgeoisie; mais ce n'est pas là l'instruction pratique telle que nous la concevons dans des écoles vraiment industrielles ouvertes aux populations ouvrières. Il n'y a pas de place pour ces institutions dans le système de la loi belge de 1850. Peut-être cette loi a-t-elle en outre le tort de poser en principe que la section d'humanités et la section professionnelle des écoles supérieures seront réunies, à moins d'une décision exceptionnelle prise par le gouvernement. Rien ne serait plus propre à dénaturer peu à peu le caractère de l'instruction spé-

ciale. Avant 1850, une sorte d'enseignement industriel était déjà annexée à quelques-uns des athénées. On peut se convaincre, d'après les rapports officiels (1), que moins la section professionnelle était rapprochée de la section littéraire, et plus l'enseignement technique avait de réalité. A Gand, par exemple, où l'instruction industrielle était mieux constituée que partout ailleurs, les deux sections avaient été séparées. A Liége, le rapprochement était très intime, et l'enseignement professionnel presque nul; Mons et Tournay se trouvaient à peu près dans le même cas : on y avait greffé sur le collége latin une instruction spéciale tout-à-fait insignifiante. La loi de 1850 n'a pas eu sans doute l'intention de mêler les deux enseignemens; mais elle aurait dû rendre la séparation absolue.

A l'instruction spéciale que sont appelées à fournir les institutions d'enseignement moyen, se rattache le musée de Bruxelles, que dirige un homme éminemment entendu dans les matières industrielles. Ce musée contient une collection de machines et un cabinet de physique. Il est entretenu dans un bon état; mais, faute d'argent, on ne saurait l'enrichir. On n'y fait pas de cours public sur les sciences appliquées; un professeur de dessin de machines y est seulement attaché, et forme tous les ans une douzaine d'élèves qui se placent ensuite dans les grandes usines du pays. Il avait été question d'annexer au musée de Bruxelles une école pour la gravure sur pierre; une réduction opérée dans le budget a fait ajourner indéfiniment la réalisation de ce projet. Le musée possède une bibliothèque technologique qui reçoit tous les bulletins industriels du monde, en échange du bulletin de l'établissement. L'école centrale de Bruxelles se lie encore à l'enseignement industriel; elle est tout-à-fait indépendante des athénées; on lui reproche de se montrer trop accommodante pour les prétentions de ses élèves et d'avoir un programme plus pompeux que solide. En résumé, l'enseignement professionnel que la politique du gouvernement belge a cherché à constituer convient surtout à la population aisée. Les écoles industrielles pour les classes laborieuses manquent encore dans le pays. Il existe bien des établissemens appelés *écoles de manufactures*, qui se sont même multipliées depuis peu en une forte proportion, surtout dans les Flandres; mais ce sont de simples ateliers qui prennent à tort le nom d'écoles.

Le régime adopté en Prusse diffère complétement de celui qu'a inauguré en Belgique la loi de 1850. Toute ville un peu importante possède un gymnase et une école supérieure dite *école civique* ou *bourgeoise*. Ces deux établissemens sont indépendans l'un de l'autre. L'école supérieure se divise bien en deux sections comme les athénées belges :

(1) Voyez notamment un remarquable rapport adressé au ministre de l'intérieur en 1848 par M. Trasenster, ingénieur des mines et professeur à l'université de Liége.

une section littéraire et scientifique appropriée aux besoins de la bourgeoisie, et une section industrielle proprement dite; mais là s'arrête la ressemblance. Tandis que chez les Belges l'enseignement professionnel a pour principal élément des notions plus ou moins étendues sur les sciences mathématiques et physiques, toute l'instruction des écoles industrielles de la Prusse se dirige vers les arts et métiers, dont les études plastiques et graphiques forment la base. La constitution économique du pays assure à ces écoles un rôle déterminé. Le principe de la liberté du travail n'est pas, en Prusse, la loi souveraine de l'industrie. Des conditions sont imposées pour l'exercice de certaines professions : ainsi il faut avoir un certificat de capacité pour être charpentier, maître maçon, fontainier, constructeur de moulins, etc. La section industrielle des écoles bourgeoises donne les connaissances nécessaires pour obtenir ces titres. Au-dessus de ces institutions disséminées sur toute la surface du royaume, il existe à Berlin un institut central de l'industrie, où les meilleurs élèves des écoles bourgeoises peuvent obtenir une bourse et venir perfectionner leurs études. Cet établissement embrasse quatre sections d'états : 1° les constructeurs de bâtimens (maçons, charpentiers, menuisiers); 2° les ciseleurs, graveurs, lapidaires, sculpteurs en bois et en ivoire, fondeurs en bronze; 3° les teinturiers et les fabricans de produits chimiques; 4° les mécaniciens. Une telle division révèle évidemment des intentions tout-à-fait pratiques. Cependant on a accusé l'institut de Berlin de viser à l'art et de s'écarter ainsi de son but; au lieu d'ouvriers habiles, on y formerait plutôt des artistes, dont l'industrie n'a pas autant besoin.

Dans les autres parties de l'Allemagne, l'instruction industrielle, sans être organisée comme en Prusse, compte pourtant des institutions nombreuses qui rendent des services incontestables dans les localités où elles existent. Déjà, durant la seconde partie du dernier siècle, la Bohême avait vu naître et prospérer plusieurs de ces écoles, où le travail matériel était associé à la culture de l'esprit. Quelques hommes de bien avaient voué leur existence à la propagation de cet enseignement mixte. Une classe d'industrie fondée à Prague servit de modèle aux établissemens du même genre. Le Hanovre et la Hesse suivirent bientôt cet exemple. Dans le premier de ces deux pays, Gœttingue créa d'abord une école dont l'administration encouragea l'essor, et qu'elle prit ensuite pour type de fondations ultérieures. Dans la Hesse, la société des arts de Cassel plaça sous son patronage l'institution, à peine introduite dans cette dernière ville. La Bavière, la Saxe, la ville de Hambourg, établirent aussi des classes industrielles appropriées à divers âges de la vie. Ces écoles se sont particulièrement multipliées dans le Wurtemberg et dans le duché de Bade, où elles exercent une influence salutaire. Le gouvernement de Stuttgart en a même rendu

la fréquentation obligatoire pour les enfans des familles qui sont inscrites sur le livre de l'assistance publique : c'est là une condition pour obtenir des secours. Partout en Allemagne le régime de ces maisons est à peu près le même. Le travail manuel succède à l'instruction primaire. Les jeunes gens faisant partie des divisions d'une même école se remplacent successivement à l'atelier et dans les classes. Les travaux sont répartis de façon qu'un même exercice ne se continue pas assez long-temps pour fatiguer l'attention des élèves.

Ce mode d'instruction, que l'Allemagne a si favorablement accueilli, compte en Suisse plusieurs établissemens destinés aux enfans de l'un et de l'autre sexe, notamment à Bâle, à Lausanne, à Berne, etc. Il y a plus de vingt ans que la société helvétique pour l'instruction publique s'est prononcée dans un sens favorable à ces institutions. Parmi les états de l'Europe centrale, la Hollande est peut-être celui où l'enseignement industriel est le moins développé. On pourrait s'étonner qu'il en soit ainsi dans un pays où tout est dirigé vers l'utile, si on ne savait pas que les mœurs privées des familles sont chez le peuple hollandais un moule où se façonne l'éducation professionnelle des enfans. La question a perdu de son importance, il faut le dire, depuis la séparation des provinces belges, qui étaient le principal siége de l'industrie nationale. C'est surtout en vue des exigences de la Belgique qu'avait été rendue en 1825 une ordonnance royale pour instituer dans les universités des cours de chimie et de mécanique appliquées aux arts. Aujourd'hui, en fait d'institutions spéciales, la Hollande n'a guère qu'une école, fondée à Delft en 1832, qui forme des ingénieurs, et dont l'état fait les frais. L'athénée de Maëstricht se distingue aussi des autres établissemens du même genre par un ensemble de cours scientifiques un peu plus rapprochés de la pratique. Il n'y a pas en Hollande, sous le rapport de l'instruction professionnelle, un mouvement comparable à celui qui s'opère en Belgique; on dirait d'ailleurs que le Rhin forme entre les deux peuples, en ce qui concerne les communications intellectuelles, une muraille chinoise. La Haye est plus loin de Bruxelles que Londres, Paris ou Berlin.

Dans le midi de l'Europe, l'Italie elle-même, la molle Italie, a déployé plus d'efforts que l'infatigable et laborieuse nation néerlandaise. Elle est moins arriérée que ne le feraient supposer les fréquens déchiremens auxquels elle a été en proie. On ne doit citer qu'en passant certaines créations annexées aux hospices de Rome et de Naples, et qui remplissent, à l'égard des enfans pauvres, le rôle d'écoles professionnelles; mais, dans le royaume lombard-vénitien, dans les états sardes, des institutions spéciales sont consacrées à un enseignement technique. En Lombardie, ces écoles sont généralement fondées et soutenues par des familles riches que la politique autrichienne a tenues écartées

des fonctions publiques, et qui ont cherché dans des œuvres utiles un moyen d'exercer leur activité dédaignée. Le cabinet de Vienne a vu naître ces écoles sans ombrage; durant sa longue carrière ministérielle, M. de Metternich les a regardées comme un élément de cette bonne administration par laquelle il aurait voulu faire oublier la liberté absente et la nationalité perdue. Dans la Sardaigne, l'école industrielle de Novare, fondée, il y a une quinzaine d'années, par un grand acte de munificence individuelle, reçoit des enfans des deux sexes dans des bâtimens spéciaux, et se préoccupe à la fois d'exercer leurs forces physiques par la pratique de divers métiers et d'éclairer leur esprit par l'instruction élémentaire.

Ainsi, le sentiment plus ou moins prononcé des besoins de l'éducation professionnelle pour les classes laborieuses se retrouve à peu près partout; mais en réalité cet enseignement n'existe guère encore qu'à l'état d'ébauche. Nulle part il n'est mis d'une manière assez libérale et assez complète à la portée des familles ouvrières. Il y a seulement une tendance plus ou moins marquée à s'avancer dans cette voie. Laissant de côté les résultats obtenus, si nous comparions les exigences particulières créées par la situation des divers pays, nous verrions surgir des différences encore plus frappantes. Les états du Nord ont d'autres besoins que ceux du Midi. Les intérêts économiques ont généralement pris dans les premiers un essor beaucoup plus rapide et beaucoup plus étendu que dans les autres. Ce n'est pas pourtant que le génie industriel manque aux nations méridionales; mais ce génie s'y tourne de préférence vers l'art. Le sentiment délicat des proportions et des formes, l'idée du beau, passent avant la recherche de l'utile. Sans aller prendre bien loin nos exemples, mettons en parallèle les productions de nos cités méridionales, Lyon, Saint-Chamond, Tarare, Nîmes, etc., avec les articles analogues fabriqués en Angleterre. On reconnaît bien vite que ce n'est pas ici qu'excelle l'industrie manufacturière de nos voisins; ses produits plus communs visent à se rendre accessibles à l'immense majorité des consommateurs. En outre, les nations du Nord se distinguent par une plus grande intelligence du négoce, par le goût des spéculations et des entreprises. L'éducation commerciale est chez elles fort avancée, et s'y fait toute seule pour ainsi dire, tandis qu'elle est à peu près nulle chez les peuples du Midi.

Ces distinctions étaient indispensables pour qu'on pût apprécier la situation relative des états européens, et se rendre compte du but vers lequel doit principalement tendre dans chaque contrée l'éducation professionnelle des masses : il s'agit maintenant de savoir en quelle mesure la France s'associe au mouvement qui pousse les sociétés modernes à rendre l'instruction spéciale dans tous les rangs, et quelles sont les ressources que possède notre pays en fait d'*enseignement industriel*.

II.

Avant et depuis la révolution de février, on a beaucoup disserté sur l'instruction professionnelle. En cette matière comme en beaucoup d'autres, on dirait qu'au lieu d'aborder la question pour la résoudre, nous n'y avons cherché qu'un sujet de controverse. Nous en sommes encore réduits à de rares établissemens, isolés les uns des autres, qui ne se mêlent guère à la vie quotidienne des populations, et ne sauraient s'emparer des esprits et des mœurs de manière à réagir sur la conduite et sur les habitudes des familles.

Dans la hiérarchie des institutions vouées à cet enseignement spécial, le premier rang appartient au Conservatoire des arts et métiers de Paris. Ce grand établissement remplit un double rôle : il forme des collections de modèles, dessins ou descriptions de machines, instrumens, appareils et outils propres à l'industrie; il donne des leçons publiques sur les sciences mathématiques et physiques appliquées aux arts. L'idée première du Conservatoire avait été conçue, sous le règne de Louis XVI, par un mécanicien fameux, qui semblait avoir puisé aux sources mêmes de la vie une ame pour en doter ses merveilleux appareils. La pensée de Vaucanson, transformée en loi dans le cours de l'an III de l'ère révolutionnaire, ne fut véritablement réalisée qu'en l'an VI. Depuis cette époque, le Conservatoire a suivi les développemens de l'industrie nationale; ses moyens d'action se sont successivement accrus au point de vue de son double rôle. Il comprend aujourd'hui quatre élémens : les collections d'instrumens, une bibliothèque spéciale, l'enseignement supérieur, une petite école pratique élémentaire (1).

Les galeries, qui renferment des richesses matérielles très précieuses, forment ce qu'on peut appeler les archives des arts industriels. Dès son origine, le Conservatoire avait recueilli, outre les appareils de Vaucanson, les machines entassées dans les greniers de l'Institut, les machines et outils d'horlogerie de Ferdinand Berthoud, le riche cabinet de physique de l'habile et intrépide Charles, et les instrumens déposés dans la galerie des arts mécaniques de la maison d'Orléans. Enrichies chaque année, ces collections se sont étendues à d'autres objets, et composent aujourd'hui treize galeries.

L'enseignement supérieur a été institué vers les commencemens de la restauration. Jusqu'en 1817, il y avait seulement au Conservatoire un dessinateur et trois démonstrateurs qui devaient donner des conseils et des explications à ceux qui venaient les consulter. En fait, ces fonctions étaient restées à peu près inutiles au public. Mieux valaient des

(1) Le budget de 1851 alloue au Conservatoire une somme de 150,000 francs, dont 90,840 sont affectés au personnel, et 59,160 au matériel.

cours réguliers, comme ceux qui s'ouvrirent en 1819 sur la géométrie appliquée aux arts, la chimie industrielle et l'économie industrielle. Auprès de ces trois premières chaires, on en a érigé d'autres, sous le gouvernement de juillet, pour la mécanique industrielle, la géométrie descriptive, la chimie appliquée aux arts, la législation industrielle, l'agriculture et les arts céramiques. Placé au centre d'un quartier populeux, cet enseignement attire un auditoire qui se compose en majorité d'hommes appartenant aux professions laborieuses. C'est le mérite des cours du Conservatoire d'être clairs, simples, accessibles à toutes les intelligences et de tendre immédiatement à l'application. La théorie s'y montre sans cesse en contact avec les faits. Avides de s'instruire, les ouvriers se pressent à ces leçons; ils y accourent chaque soir en quittant l'atelier. C'est un heureux symptôme à signaler que l'ordre admirable qui règne au milieu de ces auditeurs en blouse entassés dans un amphithéâtre immense et qui se trouve souvent trop étroit. Tout le monde y est silencieux et attentif. Il n'y a pas là d'exemple de ces scandales qui se sont trop souvent produits dans un enseignement plus élevé.

La bibliothèque du Conservatoire des arts et métiers est appropriée au rôle de l'établissement; elle se distingue par une belle collection d'ouvrages scientifiques français et étrangers; on y trouve toutes les publications qui peuvent éclairer les praticiens dans les diverses branches des arts industriels. Quant à la petite école fondée sous l'empire, elle peut être regardée comme une école primaire de l'industrie raisonnée. Les trois cours de géométrie descriptive et élémentaire, de dessin des machines et d'architecture, et de dessin industriel, qui y sont institués, sont fréquentés par cent cinquante à deux cents élèves.

En dernière analyse, le Conservatoire des arts et métiers, tel qu'il est constitué, offre des élémens précieux pour l'instruction industrielle. Ouvriers, contre-maîtres, chefs d'établissemens, enfans des familles laborieuses, y peuvent venir puiser un enseignement qui éclairera devant eux la carrière du travail. L'achèvement des constructions entreprises depuis six ans permettra de rendre plus faciles et plus étendues les communications réclamées par l'intérêt public. De larges améliorations viennent déjà d'être réalisées. D'autres développemens projetés par une administration active et intelligente élargiront encore l'arène ouverte à l'action de cet établissement. On se demande toutefois si, en se bornant à ces termes, l'éducation industrielle, envisagée dans ses rapports avec les besoins du pays tout entier, trouverait là une grande cause de progrès, si les diverses questions qu'elle soulève seraient plus près d'être résolues. Comme aujourd'hui, nous aurions toujours au Conservatoire le faîte d'un édifice, mais d'un édifice dont le corps n'est représenté que par des lignes éparses. Quelle que soit d'ailleurs la richesse des collections de l'ancienne abbaye Saint-Martin, quel que soit

l'essor qu'il donne à son enseignement, le Conservatoire ne saurait remplacer les institutions locales. Dans ces dernières réside le germe le plus fécond de l'instruction professionnelle des classes ouvrières.

Les trois écoles d'arts et métiers de Châlons, d'Angers et d'Aix, qui, comme le Conservatoire, relèvent directement de l'état, se lient de plus près à l'enseignement pratique. La plus ancienne, celle de Châlons, établie un moment à Compiègne, a été instituée par un arrêté du gouvernement consulaire de l'an XI. La seconde, créée en 1811, avait été placée d'abord par la politique impériale à Beaupréau, au milieu du pays vendéen, pour devenir dans cette région peu avancée un centre d'activité nouvelle. La troisième date seulement de 1843. Les écoles d'arts et métiers sont destinées à former des ouvriers habiles; chacune d'elles se divise en quatre ateliers : la forge, la fonderie, l'ajustage et la menuiserie. Les trois établissemens de Châlons, d'Angers et d'Aix sont inscrits au budget de 1851 pour 1 million 1,000 fr.; mais, en déduisant de ce chiffre les sommes payées par les élèves pensionnaires et le produit de la vente des objets fabriqués, la dépense nette qu'ils imposent au trésor ne monte guère au-dessus de 600,000 fr. Il s'agit de savoir si les résultats justifient ces sacrifices, et si ces écoles ont répondu à la pensée qui leur a donné naissance.

L'existence de ces institutions, ou tout au moins de l'une d'elles, a été récemment menacée par la commission du budget de 1851. On soutenait que la majorité des élèves ne suivaient pas la carrière industrielle pour laquelle on avait entendu les préparer, et que la théorie tenait trop de place dans l'enseignement. A la première de ces objections, on a opposé des chiffres officiels, d'où il résulte que plus de la moitié des élèves sortans chaque année entrent dans l'industrie comme ajusteurs, fondeurs, forgerons, mécaniciens ou menuisiers. Encore parmi les autres en trouve-t-on un certain nombre qui se placent dans les ponts-et-chaussées comme piqueurs ou conducteurs; quelques-uns sont occupés comme dessinateurs soit dans les ateliers de construction de machines, soit chez des architectes. Les écoles d'arts et métiers contribuent encore en une proportion notable au recrutement des compagnies de mécaniciens pour les bateaux à vapeur de l'état. Ainsi, dans les sept dernières années, on a admis près de cent élèves de ces écoles en qualité de contre-maîtres ou de chauffeurs. Quant au partage qui s'opère dans l'enseignement entre la théorie et la pratique, il suffit de dire que les élèves passent sept heures et demie par jour dans les ateliers et cinq heures et demie seulement dans les classes et dans les salles de dessin. Les professeurs sont rigoureusement astreints à se placer dans leurs leçons au point de vue le plus usuel, à celui d'où l'esprit voit le mieux le moyen de tirer parti des connaissances acquises. Lorsque le concours a été substitué, il y a deux ans, au choix ministériel pour la nomination des professeurs, les programmes ont été rédigés

de manière à écarter les hommes de théorie qui ne sauraient pas exécuter eux-mêmes ce qu'ils enseignent. Ainsi tombent devant les faits les accusations dirigées contre l'enseignement des écoles d'arts et métiers. Porter atteinte à l'institution, amoindrir encore l'enseignement industriel dans notre pays, c'eût été agir dans un sens diamétralement opposé aux vrais besoins de la situation.

Le principal avantage des écoles ne consiste pas à nos yeux dans l'influence directe qu'elles exercent sur l'industrie nationale. Les deux cent cinquante élèves qui en sortent à peu près chaque année représentent à peine la millième partie des ouvriers que la France voit se former durant le même laps de temps; mais les écoles offrent un niveau d'enseignement qui sert au dehors de terme de comparaison et de modèle. Les élèves apportent dans les ateliers privés des connaissances théoriques qu'ils ne pourraient point y acquérir, et qui éclairent fort utilement la pratique. Ouvriers encore imparfaits, ils se perfectionnent plus vite que d'autres et sont plus aptes à devenir d'excellens contre-maîtres. Tandis que chez divers peuples étrangers les mœurs, comme nous l'avons vu, suppléent aux institutions, chez nous les écoles viennent stimuler un peu nos mœurs rebelles. Elles ont encore une destination d'une importance plus haute : elles pourront être une pépinière de professeurs pour cet enseignement industriel dont le pays attend l'organisation, et auquel nous cherchons en ce moment même à préparer la route. Une fois éprouvés par la pratique dans les usines et les manufactures de l'industrie privée, les bons élèves pourront prêter un concours utile au développement de cette éducation spéciale qui aura besoin d'un corps enseignant particulièrement approprié à ses exigences.

Une institution établie à Paris, l'École centrale des arts et manufactures, peut aussi concourir à l'accomplissement de cette même œuvre. Une pareille fonction justifierait seule l'aide que le gouvernement lui accorde, et qui lui confère une sorte de caractère public (1). Éprouvée par une existence de vingt ans, l'École centrale a pleinement justifié la pensée de ses fondateurs; elle est consacrée à former des ingénieurs civils, des directeurs d'usines, des chefs de fabriques et de manufactures. Avec les quatre grandes spécialités qu'elle embrasse, les arts mécaniques, les arts chimiques, la métallurgie et la construction des édifices, elle dirige ses élèves dans toutes les branches du travail industriel. Depuis que la chimie a franchi l'enceinte des laboratoires pour entrer dans les usines et y perfectionner les procédés de fabrication, depuis qu'on a cherché dans la physique les moyens d'employer la chaleur et la vapeur, qui sont devenues un si puissant instrument de pro-

(1) L'état alloue à l'École centrale une somme annuelle de 30,000 francs, qui est répartie entre les candidats à la suite d'un concours.

duction, l'industrie n'a pu rester abandonnée à l'empirisme. Il n'est pas une seule fabrique qui n'ait été obligée de demander à la science des moyens plus prompts, plus sûrs, plus économiques. L'École centrale satisfait à ce besoin. Par les études physiques et chimiques, elle prépare des hommes spéciaux pour la direction des travaux industriels, de même que l'École polytechnique, par l'étude des sciences mathématiques, forme une pépinière pour les travaux publics et pour quelques autres professions spéciales.

Au-dessous de ces divers établissemens, qui ont un caractère de généralité, viennent des institutions qu'on peut appeler *locales*. Ces dernières se divisent, au point de vue de leur destination, en deux larges catégories : les unes ont pour but d'enseigner tel ou tel élément des sciences envisagées dans leurs rapports avec les arts industriels; les autres, plus spéciales, portent principalement sur la pratique même d'un art, d'un métier, ou sur des connaissances accessoires qui sont indispensables pour l'exercer. Quand on veut mesurer l'influence réelle des unes et des autres, il faut les considérer dans le lieu même où elles existent; mais on ne saurait alors trop se tenir en garde contre les apparences. Le mot *professionnel* est à la mode. Vous le voyez adopté par de nombreux établissemens qui n'ont pas le moindre caractère pratique, et dans lesquels on ne songe guère à préparer les enfans pour les carrières industrielles. Aussi, malgré certaines additions faites au programme en vue de justifier un nom nouveau, ces maisons rentrent dans le domaine de l'enseignement ordinaire. On a essayé d'introduire dans les écoles primaires du second degré l'étude des principes de quelques-unes des sciences les plus susceptibles d'application. Cependant il y en a bien peu qui puissent être signalées comme la source d'une éducation technique même incomplète. Les frères des écoles chrétiennes s'efforcent tout particulièrement, depuis plusieurs années, d'imprimer ce caractère à quelques-unes de leurs excellentes institutions : ils y réussiront vraisemblablement; mais, pour le moment, sans contester certains résultats partiels, nous ne voyons encore là que l'instruction élémentaire plus ou moins développée, et, en recherchant quelles sont dans les diverses zones de la France les ressources de l'enseignement industriel, nous ne devons y relever que les seuls élémens pratiques.

Dans la région septentrionale, où l'industrie manufacturière domine en souveraine, nous n'apercevons guère que le dessin appliqué aux arts et métiers qui soit enseigné gratuitement. Les écoles de dessin établies dans la plupart des villes un peu importantes sont, en général, de création assez récente. Les plus anciennes datent de la restauration ou de l'empire; trois ou quatre ont une origine plus reculée : ainsi l'école d'Arras, dont l'enseignement se rapporte en partie aux professions industrielles, avait été fondée par les états-généraux d'Ar-

tois en 1775; celle de Saint-Omer remonte à 1780, et celle de Calais à 1787. Partout ces institutions sont fort appréciées des populations ouvrières. Certaines classes réunissent jusqu'à cent cinquante élèves. Quelques-unes sont spéciales pour les enfans; le plus grand nombre concernent les adultes. Le dessin d'architecture et du bâtiment y occupe assez souvent une place. On y donne beaucoup plus rarement des notions de géométrie pratique pour la coupe des pierres, des bois, etc. Quelques rares essais pour l'enseignement de la mécanique élémentaire méritent à peine d'être mentionnés. On avait établi à Arras, en 1833, un cours public de modelure et de broderie; mais il a été malheureusement interrompu. Dans toute cette zone si populeuse qui s'étend des frontières de la Belgique jusqu'aux extrémités occidentales de la Normandie, et renferme des métropoles manufacturières comme Rouen et Lille, on ne saurait guère citer que deux petites institutions locales qui aient réellement le caractère d'école industrielle. L'une est située à Dieppe : c'est une école pour la dentelle et la couture ouverte aux jeunes filles. Fondée sous la restauration, accrue sous le gouvernement de juillet, elle reçoit environ trois cents élèves, et, tout en leur donnant l'instruction primaire, elle leur enseigne un état. L'établissement a exercé une influence heureuse sur la fabrication des dentelles; on y a réuni, depuis 1836, un internat où quelques jeunes filles pauvres sont nourries et entretenues gratuitement, et élevées pour former des ouvrières de choix et des sous-maîtresses. L'autre institution, située à Mesnières, dans l'arrondissement de Rouen, recueille une soixantaine de jeunes garçons orphelins et les prépare à un métier dans des ateliers appropriés à diverses professions manuelles. Quelques sociétés locales, comme la *Société des travailleurs* de Saint-Quentin, etc., essaient de propager certaines connaissances spéciales parmi les populations laborieuses; mais on n'a pu encore obtenir sur ce terrain que d'assez faibles résultats.

Dans nos départemens de l'est, le domaine de l'instruction industrielle est un peu moins restreint. On y trouve quelques écoles, quelques institutions techniques, qui s'adressent aux ouvriers. Les classes de dessin y sont plus multipliées que dans le nord, et y prennent en général une tendance plus essentiellement manufacturière. Des fabriques de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Angleterre ont appelé plus d'une fois dans leurs ateliers d'impression sur étoffes des dessinateurs, des graveurs et des coloristes formés dans les écoles gratuites du Haut-Rhin. Certaines classes de dessin moins spécial rendent cependant de remarquables services à l'industrie. On peut le dire surtout de l'école de Saint-Étienne, où s'instruisent ces dessinateurs de tout genre employés par les fabriques locales, et surtout par la rubannerie, si jalouse du bon goût de ses articles de mode. A l'enseignement du dessin sont annexés de temps en temps des cours publics fondés et entretenus par

les villes, notamment des cours élémentaires de chimie, de mécanique, de physique et de mathématiques, propres à développer dans l'esprit des ouvriers l'intelligence de leur profession. Parmi les cités qui jouissent à un degré quelconque d'un enseignement de ce genre, on peut nommer Metz, Mulhouse, Colmar, Bar-le-Duc, Besançon, Reims, Nancy, Dijon, Rive-de-Gier, Langres, etc. Quelquefois ces créations sont dues à l'initiative individuelle : ainsi, à Besançon, c'est un simple citoyen qui a fondé en 1823 un cours public et gratuit sur les mathématiques dans leurs rapports avec les arts. A Bar-le-Duc, des cours industriels avaient été institués par une association de souscripteurs; ils ont été pris à la charge du budget communal. Des sociétés particulières, à la tête desquelles figure, par son influence et ses ressources, la *Société Industrielle* de Mulhouse, ont stimulé l'activité locale et donné l'élan aux populations. Dans une petite ville de la Côte-d'Or, à Sémur, une société privée a établi des cours de physique et de chimie. Quelques manufacturiers sont entrés dans la lice : ainsi, dans un grand établissement de Guebwiller (Haut-Rhin), on donne aux ouvriers des leçons gratuites sur le dessin linéaire, la géométrie et les machines.

On rencontre encore dans l'est de la France plusieurs institutions vouées à une destination toute spéciale. Les plus importantes, celles dont le régime mérite le plus d'être étudié, sont situées à Lyon, Strasbourg, Nancy et Saint-Étienne. La ville de Lyon vient, sous ce rapport, au premier rang comme sous celui de la population et de la richesse industrielle. Outre l'école Lamartinière, qui joint à l'enseignement de la mécanique, de la physique, de la chimie et du dessin, des cours sur la fabrication des étoffes, un assez grand nombre d'institutions particulières démontrent par pratique le tissage au métier, et par théorie la décomposition des étoffes; elles apprennent ainsi à monter les métiers conformément à tous échantillons donnés. On y enseigne *la mise en carte*, le dessin pour la fabrique, la comptabilité des ateliers; ces leçons pénètrent, comme on le voit, au cœur même de l'industrie lyonnaise; il serait à désirer seulement que l'instruction fût ici plus libéralement dispensée, et que la ville la rendît gratuite. Lyon compte aussi des cours de tracé de figures et de coupe des pierres, et plusieurs écoles de dessin pour les ouvriers menuisiers; mais on regrette encore qu'il faille payer pour y être admis. Strasbourg possède une école industrielle fort bien organisée et entretenue par la munificence communale. En dehors d'un enseignement théorique élémentaire sur les sciences mathématiques et physiques, l'instruction pratique y comprend le travail du fer à la forge et à l'étau, l'art du tourneur, la menuiserie, la lithographie, les manipulations chimiques. Pour le choix de l'atelier, on se règle sur les goûts et l'aptitude des élèves. A Nancy, on a créé, il y a quelques années, une *maison pour les apprentis* sur un plan tout-à-fait neuf. Les résultats obtenus ont paru dignes des encou-

ragemens du conseil-général de la Meurthe. Les apprentis forment une famille et s'appellent frères. Les infractions au règlement sont jugées par un tribunal composé de tous les apprentis qui ont obtenu un certain nombre de bonnes notes; la bonne note est votée par tous les élèves. Les peines consistent dans un système de réparations tirées de la nature même de chaque faute. Ainsi, celui qui rompt le silence quand le silence est ordonné, est condamné à le garder quand il est permis de parler. Lorsque deux apprentis se querellent, ils doivent s'embrasser et devenir compagnons de jeu pendant un temps déterminé. Les élèves de cette maison travaillent dans les ateliers qui y sont établis, et se rendent aux écoles communales pour y recevoir l'instruction primaire. A Saint-Étienne, une école des mines est destinée à former des conducteurs gardes-mines, des directeurs d'exploitations et d'usines minéralogiques. Comme l'enseignement y est gratuit, des ouvriers peuvent y venir recevoir l'instruction nécessaire pour l'emploi de garde-mine.

Quelques autres tentatives pour développer, sur divers points de la zone orientale de la France, l'enseignement industriel n'ont pas également réussi. Dans le Doubs, par exemple, une école pratique d'horlogerie avait été fondée, en 1836, à Morteau, en vue de conserver et de développer la belle industrie qui fournit au travail, dans cette contrée, un si important aliment. Durant les loisirs d'hiver, toujours si longs dans les montagnes, les cultivateurs, murés si long-temps chez eux par les neiges, n'ont pas ici d'autres moyens de s'occuper. La ville de Besançon, le département, l'état même, avaient encouragé la fondation de l'école de Morteau, qui paraissait susceptible de prendre un large essor; mais, diverses causes ayant fait diminuer le nombre des demandes que le commerce adressait aux horlogers du Doubs, l'école, après avoir déjà rendu des services, s'est vue forcée de fermer ses portes. Des institutions analogues n'ont pas pu se maintenir non plus à Dijon et à Mâcon. Peut-être les départemens et les villes auraient-ils dû leur prêter un concours plus libéral. On doit en dire autant d'une école d'un autre genre, pour le montage des métiers, créée à Reims par une société locale, dans laquelle s'étaient déjà formés d'excellens monteurs et tisseurs, et qui a péri faute de ressources financières.

Dans cette même région, sur un des points les plus ignorés du département de la Meurthe, on s'occupe en ce moment de l'exécution d'un projet auquel nous souhaitons de meilleures destinées. Il s'agit d'établir une école spéciale pour une industrie fort modeste, mais à laquelle est lié le sort d'une population assez nombreuse. Au pied des montagnes des Vosges, les habitans de six communes de l'ancien comté de Dabo, réuni à la France seulement en 1801, n'ont d'autres moyens d'existence, avec leurs droits d'usage dans les forêts de l'état, que l'exécution d'ouvrages en bois grossièrement travaillés. Leur industrie héréditaire, étant demeurée absolument immobile, se trouve

dépassée par d'autres fabrications analogues, et peu à peu le commerce en refuse les produits. L'école projetée a pour but d'enseigner à ces tourneurs malhabiles un mode de travail plus en rapport avec les goûts et les besoins actuels. On leur apprendrait à faire des jouets d'enfans, des ustensiles de ménage dans le genre de ceux qui s'exécutent en Suisse et dans la Forêt-Noire. Pour avoir ici des chances de succès, c'est aux jeunes gens qu'il faudrait s'adresser, et non pas aux ouvriers adultes, dont il serait difficile de rectifier les habitudes traditionnelles. Ces derniers acquerraient bien difficilement de la délicatesse dans la main, après avoir été exclusivement adonnés à la fabrication de grossiers ouvrages. Sous cette seule réserve, la pensée des fondateurs de l'institution nous paraît excellente; quand elle aura été réalisée, elle sera un bon exemple de plus que nos départemens de l'est offriront en matière d'enseignement industriel.

La zone méridionale n'est pas aussi favorisée sous ce rapport; elle prend une physionomie analogue à celle des départemens septentrionaux. Des écoles de dessin linéaire industriel, d'architecture ou d'ornement existant à Marseille, Avignon, Montauban, Digne, Auch, Grenoble, Tarbes, Grasse, etc., quelques cours dans trois ou quatre villes sur les élémens de la chimie, de la physique, de la mécanique, de la géométrie, telle est à peu près l'unique part faite à l'enseignement industriel. La ville de Nîmes seule est plus largement dotée; peut-être même n'y a-t-il pas dans toute la France une autre cité où l'instruction spéciale ait des bases aussi étendues. Un cours de dessin de fabrique y embrasse la fleur brochée et la fleur d'impression. Un autre cours sur le dessin géométrique complète les notions que les enfans ont reçues dans les écoles élémentaires. L'enseignement de la chimie comprend des leçons sur la teinture, cette branche si essentielle de l'industrie locale. Dans toutes ces classes, l'admission est gratuite. Une école de tissage, qui date de 1836, s'ouvre tout aussi libéralement pour un enseignement théorique et pratique sur la fabrication des étoffes. La théorie porte sur les procédés employés, soit pour les tissus unis, soit pour les tissus brochés; la pratique consiste dans l'exécution même des étoffes sur le métier. La ville fournit les outils, machines et matières premières nécessaires aux travaux. En éclairant l'industrie du tissage sous un double aspect, cette école a eu d'excellens effets sur la fabrication nîmoise. On devrait tendre seulement à y attirer le plus possible les chefs d'atelier et les ouvriers. Dans ce même département du Gard, à Alais, on a institué une école de maîtres-ouvriers mineurs. L'enseignement n'a pas ici un caractère et un but aussi élevés qu'à Saint-Étienne, du moins dans les cours de cette dernière école réservés aux directeurs d'usines. Les exercices pratiques consistent en levées de plans tant à la surface du sol que dans les mines, et en travaux ma-

nuels dans les exploitations de houille situées autour d'Alais. Les élèves s'exercent aussi au travail de la forge, de la charpente et du charronnage. Les admissions n'y sont pas gratuites, mais on n'y compte guère que des pensionnaires entretenus soit par quelques départemens, soit par quelques compagnies houillères. On pourrait encore trouver dans deux ou trois autres villes du sud des institutions privées qui touchent à l'enseignement industriel par quelques côtés, mais cette spécialité n'y est en somme qu'assez faiblement prononcée.

Dans nos départemens de l'ouest, les deux grandes cités de Bordeaux et de Nantes sont les seules qui se soient un peu largement préoccupées de l'éducation spéciale. Dans la capitale de l'ancienne Guyenne, le conseil municipal a fondé en 1834 et en 1835 des cours publics et gratuits sur la chimie industrielle, les mathématiques et la mécanique appliquée aux arts et métiers. De son côté, la chambre de commerce, qui est riche et active, a institué en 1843 un cours de chimie et d'histoire naturelle. Une société particulière dite *Société Philomathique*, dont l'action tutélaire a secouru, en maintes circonstances, la population laborieuse de Bordeaux, subvient depuis dix années aux frais d'un enseignement spécial, dont la partie pratique embrasse le dessin linéaire et la démonstration des machines à vapeur. A Nantes, bien que la ville entretienne une école gratuite de dessin, fondée en 1789, c'est une société particulière, connue sous le nom de *Société industrielle*, et dont les efforts en faveur des jeunes ouvriers sont aujourd'hui appréciés de toute la France, qui est à la tête de l'éducation professionnelle des masses. Elle reçoit de la commune, du département et de l'état des subventions auxquelles vient se joindre le montant de souscriptions particulières. On compte par centaines les ouvriers dont elle a guidé les premiers pas dans la rude carrière du travail. Donner à ses élèves une instruction soigneusement accommodée à leur état, pourvoir à l'apprentissage des enfans dans les diverses professions manuelles, telle est la double action de cette société.

La Rochelle et Brest ont fait aussi quelques efforts pour développer l'enseignement professionnel dans l'ouest de la France. A la Rochelle, on a établi en 1844 un cours théorique sur les constructions navales; à Brest, une société appelée *Société d'émulation* cherche à propager la connaissance du dessin linéaire, de la levée des plans, etc. Au fond, quelque utiles qu'elles soient, ces créations ne touchent que de loin à la pratique. Il n'y a là rien d'assez technique, rien qui se rapporte assez directement à l'application. Dans cette partie de la France, voici comment les choses se passent : tous les enfans, non-seulement des classes aisées, mais encore de celles qui ne sont pas sous le poids d'une gêne trop grande, suivent tant bien que mal l'enseignement littéraire des colléges. Interrompus bien souvent dans leurs études par l'impuis-

sance où se trouvent leurs parens de suffire à des dépenses prolongées, ils réussissent rarement à utiliser plus tard l'instruction incomplète qu'ils ont reçue. Les familles qui ne peuvent envoyer leurs enfans au collége se contentent de l'instruction ordinaire. L'idée de l'enseignement spécial est à peine en germe sur ce sol, qui semble la repousser. Nulle part ailleurs le mot professionnel n'est appliqué dans un sens plus étroit ou plus faux.

Le centre de la France, si on laisse de côté le département de la Seine, qui domine au nord, et dont les établissemens méritent d'être mentionnés à part, n'est guère moins déshérité que la région occidentale. La plupart des départemens manquent là aussi d'établissemens sérieux. Des cours de dessin linéaire et de dessin plus ou moins applicable à l'industrie y existent seulement de loin en loin. On doit citer cependant quelques institutions qui accordent à la pratique une certaine part dans leur enseignement. Ainsi, le prytanée de Menars, institué, en 1832, dans le département de Loir-et-Cher, reconstitué récemment après avoir été fermé quelque temps, s'applique aux études industrielles. Conçu sur un plan analogue à celui de nos écoles d'arts et métiers, l'établissement est loin par malheur de disposer d'égales ressources. La ville de Tours a créé un cours de physique et de chimie, mais elle ne l'a point organisé sur des bases assez larges pour appeler beaucoup d'auditeurs. A Limoges, le conseil municipal et la société d'agriculture, en réunissant leurs efforts, ont obtenu de meilleurs résultats au moyen de leçons publiques et gratuites sur la géométrie, la mécanique, le dessin, le modelage, la stéréotomie. Dans la Haute-Loire, le Puy a été doté, en 1827, par des souscriptions particulières, d'une école industrielle gratuite, dont la ville acquitte les dépenses annuelles. Moins complète que celle de Strasbourg, cette institution est taillée sur le même modèle et reçoit une centaine d'enfans appartenant à des familles ouvrières. Le Puy possède encore quelques cours spéciaux; mais le côté pratique de la science n'y est pas suffisamment mis en relief. Dans le département de la Corrèze, si pauvre et si maltraité par la nature, on voit avec plaisir à Tulle une école gratuite de géométrie mécanique; le dessin linéaire y est appliqué au tracé des figures et des machines, à la coupe des pierres, à la charpente et à l'architecture.

A l'autre extrémité de la zone centrale, dans le département de la Seine, dont la richesse et l'éclat contrastent singulièrement avec le dénûment et la simplicité du pays que nous quittons, on a réuni la plupart des moyens d'instruction industrielle répandus çà et là sur la surface de la France. Paris n'a rien cependant qui soit comparable à l'école de tissage de Nîmes, aux institutions privées de la ville de Lyon pour le tissage des étoffes, aux écoles nationales d'arts et métiers de Châlons, d'Angers et d'Aix. On y chercherait vainement d'ailleurs un

enseignement pratique systématiquement organisé et pourvu de toutes les ressources nécessaires pour répondre aux besoins publics. Les établissemens qui s'y rencontrent, en dehors du Conservatoire national des arts et métiers, peuvent être rangés dans deux catégories : les unes sont réservées aux classes aisées, à celles du moins qui peuvent payer une subvention mensuelle, les autres sont gratuites et dès-lors accessibles aux populations ouvrières. A la première division se rattachent le collége municipal Chaptal et l'école Turgot, qui dirigent une partie de leur enseignement du côté des professions industrielles; plusieurs écoles préparatoires pour les écoles d'arts et métiers; des écoles d'architecture, d'horlogerie, etc. Au point de vue où nous sommes placés, a seconde catégorie réclame surtout notre attention. Le nombre des établissemens publics qui en font partie n'est pas considérable. Après la petite école du Conservatoire, je ne vois guère que des classes gratuites de dessin industriel. Encore le dessin de fabrique n'y occupe-t-il pas la place qu'il devrait y avoir : on ne sera pas surpris que le côté artistique y soit prépondérant, quand on saura que, par une de ces singularités dont notre système administratif offre plus d'un exemple, ces écoles sont tout-à-fait étrangères au ministère du commerce, et relèvent exclusivement de la direction des beaux-arts.

Dans le vaste champ de l'instruction professionnelle des classes ouvrières, la tâche principale à Paris échoit à des *œuvres* particulières inspirées par la charité ou par la prévoyance économique. Au milieu du gouffre immense de la capitale, l'action de ces établissemens ne frappe pas l'œil indifférent ou distrait du monde; mais, silencieuse et à peu près ignorée, elle soulage bien des infortunes, aide bien des impuissances et profite largement à la communauté. L'*Œuvre des apprentis de la ville de Paris*, placée sous la présidence de M. Armand de Melun, recrute pour le travail, sur le pavé de la cité, dans les greniers de la misère, une foule d'enfans qui grandissaient jadis pour aller peupler les prisons. En même temps qu'on illumine leur esprit par l'instruction primaire et qu'on cherche à former leur cœur au sentiment du bien, on les initie peu à peu à la vie réelle qui les attend. Une autre *œuvre*, celle de Saint-Nicolas, reçoit quelques centaines d'élèves dans deux maisons, dont l'une est située à Paris, et l'autre à Issy. Une direction intelligente y sait associer en une juste mesure l'instruction élémentaire à des travaux manuels. Malheureusement les ressources dont dispose l'institution ne lui permettent pas de varier assez les métiers qu'on y enseigne. D'autres associations analogues sont entrées dans la même voie. Les ouvroirs des filles constituent de véritables écoles professionnelles pour la partie la plus faible, la plus exposée, et par conséquent la plus digne d'intérêt de toute la population laborieuse. On trouve encore à Paris de petites écoles d'apprentis créées

presque exclusivement avec les ressources de quelques chefs d'atelier pour recueillir des orphelins pauvres. De telles intentions se recommandent d'elles-mêmes à la judicieuse libéralité du conseil municipal.

Dans un ordre d'idées et par des moyens tout différens, des cours publics et gratuits, fondés sous les auspices de sociétés particulières, contribuent à répandre l'instruction spéciale parmi les ouvriers. Quand l'homme a un état, quand il a été mis en mesure de remplir ainsi un rôle utile à la société et de gagner sa vie, un enseignement de ce genre, soigneusement adapté aux nécessités industrielles, plus nourri de faits que de théories, simple et s'adressant au bon sens des masses, est de nature à produire les plus excellens effets moraux. Je ne voudrais pas dire que les programmes actuels remplissent toutes ces indications; il y a des additions et des retranchemens à y opérer. Le sentiment philosophique de la grande tâche de l'enseignement professionnel des masses ne s'y révèle pas assez, et de plus on s'y tient souvent trop loin des conditions de la vraie pratique. Cependant beaucoup d'efforts individuels éminemment honorables ont été dépensés sur ce terrain-là; ils ont produit un bien réel, et ils méritent les encouragemens effectifs de la municipalité parisienne.

Voilà sans doute des sacrifices isolés, des créations particulières dignes d'un très haut intérêt. Cependant, il faut bien le reconnaître, à Paris même, dans cette ville si justement fière de ses lumières, de son opulence, de ses mille institutions d'utilité publique, l'enseignement industriel des classes laborieuses n'est assis sur aucune base certaine; partout il est livré au hasard de programmes arbitraires. Est-il difficile, après cela, de voir combien il demeure incomplet et combien est faible le nombre des travailleurs en mesure d'en tirer profit? Si, du vaste centre où aboutissent les grandes artères de la vie nationale, nous cherchions à embrasser d'un regard toute l'étendue du pays, à quelles étroites proportions l'instruction professionnelle vraiment pratique ne nous paraîtrait-elle pas réduite! Sur les deux cent cinquante à trois cent mille ouvriers qui atteignent chaque année l'âge d'homme, combien y en a-t-il qui aient pu puiser dans cet enseignement, avec le sentiment de leur rôle social, de sérieuses connaisances pour l'exercice de leur état? Nous n'avons pas vingt-cinq départemens qui jouissent d'institutions techniques ouvertes aux travailleurs. Encore ces établissemens ne sont-ils à la portée que d'une partie très minime de la population. Soyons, si l'on veut, plus accommodans, et contentons-nous d'une instruction qui, sans être tout-à-fait pratique, présente du moins une tendance professionnelle : nous la rencontrerons encore à peine dans la moitié de nos divisions départementales. Si nous disions, en dernière analyse, que l'éducation industrielle, telle que nous l'avons définie, est à la portée d'un ouvrier sur cinquante, nous croirions em-

bellir le tableau. Appliquée seulement aux deux millions de travailleurs qui peuplent les manufactures et les usines, une telle évaluation serait surtout en dehors de la vérité. Dans les localités où quelques ébauches d'enseignement professionnel existent sur des bases vraiment libérales, les ouvriers se montrent presque toujours avides d'en profiter. Ils sont frappés de l'utilité pratique de cette instruction spéciale. Tels sont les faits, telles sont les tendances qui se manifestent; mais quelles conséquences faut-il tirer de ce tableau de la situation? Comment satisfaire à ce besoin de s'instruire qui est la garantie de l'avenir, et qui caractérise parmi les classes laborieuses le mouvement intellectuel auquel nous assistons?

III.

Toutes les institutions d'enseignement professionnel accessibles aux ouvriers sont antérieures à la révolution de 1848. L'examen de l'état actuel des choses nous a dit assez haut que l'instruction industrielle n'avait encore reçu depuis cette époque aucun développement sérieux. L'éducation donnée aujourd'hui aux travailleurs ne suffit point pour les éclairer sur leur position. Si le système de l'enseignement ordinaire restait tel qu'il est, s'il n'était pas complété par un enseignement spécial, il nous exposerait à des désastres. Avec des sentimens dont l'honnêteté et le désintéressement ont survécu à tous nos déchiremens politiques et sociaux, les ouvriers ne pourraient encore que se presser confusément dans cette grande mêlée de la vie générale, faute d'avoir appris à se guider sur le chemin où le destin les pousse. Combler des lacunes désolantes, et, par une intelligente organisation, donner la vie au principe de l'éducation professionnelle, c'est le meilleur moyen de raffermir les bases de notre société. Une synthèse un peu hardie rattacherait facilement à cet objet la politique intérieure de la France.

Les vices du régime actuel sautent aux yeux. Le cercle de l'enseignement industriel est infiniment trop restreint; les institutions existantes sont, et par la nature de leur organisation et à cause de leur petit nombre, beaucoup trop éloignées des masses. De plus, cette partie de l'éducation publique manque d'une direction raisonnée; il ne serait pas difficile de trouver des établissemens qui n'ont pas la moindre idée du rôle qu'ils sont censés remplir; on ne touche pas assez au côté positif de la vie, on ne met pas les élèves en contact assez immédiat avec la pratique. Non-seulement le travail manuel est presque toujours abandonné, l'instruction générale elle-même reste trop théorique, trop étrangère à l'application. Comment s'étonner dès-lors que nos prétendues institutions spéciales ne rendent, la plupart du temps, leurs élèves capables d'exercer aucune profession? Comment s'étonner qu'elles

se bornent à les recouvrir d'une sorte de vernis plus ou moins scientifique qui s'efface promptement et reste sans profit pour l'avenir? L'instruction industrielle manque de sens, si elle n'est pour un enfant un capital susceptible de porter des fruits; plus on se rapproche des masses, et plus elle doit représenter le pain du lendemain.

Dès qu'on approfondit un peu les programmes de cet enseignement, on est frappé d'une autre circonstance également fâcheuse. L'instruction est à peu près semblable partout. Cette uniformité, qui ne convient même pas aux jeunes gens destinés à remplir une profession industrielle, non comme ouvriers, mais en qualité de chefs d'établissement, est radicalement mauvaise pour les classes laborieuses. Veut-on que l'enseignement soit efficace pour elles, il a besoin de varier dans les différens districts comme les industries qu'on y cultive, d'être approprié au caractère du travail local. Qu'il s'y trouve inévitablement un fonds commun et invariable, cela n'est pas douteux; mais on doit en outre préparer les esprits et les bras à un emploi probable et déterminé. En se ressemblant partout, l'instruction ne saurait disposer les hommes à être ce qu'ils doivent être. Quelle influence voulez-vous qu'exerce sur les mœurs un enseignement aussi rare, aussi vague, aussi dédaigneux de la réalité? On ne cherche point à éclairer les masses en vue d'aplanir pour elles les difficultés de la vie laborieuse; on ne sait pas, en montrant à chacun son état d'un peu haut, préparer la satisfaction des cœurs et guider l'activité de chacun dans la voie où elle pourrait le mieux se déployer, — et on se plaint ensuite de la stérilité de ses efforts et de l'insignifiance des résultats moraux obtenus! A qui la faute? Sans doute nos habitudes ne se prêtent pas d'elles-mêmes à une influence disciplinaire; mais, si elles demeurent aussi rebelles à la main qui les veut modérer, il faut bien en accuser un peu l'insuffisance des moyens mis en œuvre. L'instruction professionnelle est, suivant les cas, ou la préparation ou le complément de l'apprentissage; elle seconde les intentions des parens qui élèvent leurs enfans pour le travail en leur proposant de bons exemples à suivre, et répare quelquefois les fautes de ceux qui n'ont pas su se mettre en position d'accomplir dans l'intérieur de leur famille leurs devoirs sociaux. Le but est atteint quand on a donné à un homme, avec la science de son métier, l'idée et le goût de sa destinée.

Ces vérités-là procèdent si évidemment de la nature des choses, qu'elles resteraient inattaquables, quand même nous supposerions réalisées quelques-unes des utopies sociales écloses dans notre temps. Il est impossible de les méconnaître, à moins de nier que les fonctions doivent être diverses, ce qui serait répudier le bénéfice même de l'association. Chacun doit donc se préparer pour la carrière qui s'ouvre devant lui : c'est l'intérêt de l'homme envisagé isolément, car il n'au-

rait pas sans cela de place indépendante dans la vie; c'est l'intérêt de la communauté, car il importe au bien-être général et aux progrès des arts que tous s'acquittent de leur tâche le mieux possible. Comment parviendrons-nous à mettre l'instruction industrielle en parfaite harmonie avec ces principes? Comment faut-il organiser l'enseignement professionnel pour le peuple de façon à venir en aide à l'instruction primaire et à en féconder la pensée?

Il ne s'est encore produit sur cette importante question aucune idée large et systématique qui pût embrasser la vie populaire tout entière; mais on a mis en avant quelques moyens partiels qu'il n'est pas inutile de mentionner. Ainsi, avant que nos écoles nationales d'arts et métiers aient été en butte aux attaques inattendues qui les ont naguère assaillies, on avait parlé d'en créer de nouvelles, en vue de développer l'enseignement relatif à l'industrie. Ce n'était pas là résoudre le problème. Quand on en eût doublé ou triplé le nombre, ces établissemens n'eussent toujours été abordables qu'à une très faible minorité de la population laborieuse. Les écoles d'arts et métiers ont d'ailleurs un rôle particulier, et, dans l'état actuel de la fabrication nationale, il n'est pas nécessaire, pour l'accomplir, qu'elles soient plus nombreuses qu'aujourd'hui. Très propres à seconder le développement de l'instruction industrielle, elles ne sont pas cependant un patron sur lequel toutes les autres institutions doivent être modelées. Dans le désir d'attirer les esprits vers une éducation technique et d'agir sur les volontés, d'autres personnes auraient voulu que le gouvernement instituât pour les arts et métiers des diplômes d'ingénieurs, qui auraient été délivrés après l'accomplissement de certaines conditions. Le Conservatoire national de la rue Saint-Martin aurait été chargé d'examiner les candidats. Qu'on nous permette de le dire, c'était vouloir commencer l'édifice par le toit. Les diplômes supposaient une hiérarchie d'écoles industrielles primaires et secondaires qui n'existent point; on aurait été, dans tous les cas, entraîné beaucoup plus loin qu'on ne l'avait prévu. Un dernier projet, qui n'atteint pas mieux le but, s'est fait jour sur cette matière : il consiste à annexer aux lycées et colléges, en dehors des études littéraires, un enseignement spécial, qui préparerait un certain nombre de jeunes gens aux carrières industrielles. Ce projet est aujourd'hui en cours d'exécution. Avant d'exprimer notre opinion sur cette tentative dans ses rapports avec l'enseignement professionnel, nous aurions volontiers attendu que l'épreuve eût été plus prolongée; mais on a déjà essayé d'en prôner les résultats. Des éloges aussi prématurés légitiment quelques observations impartiales : l'institution fût-elle susceptible de produire tout le bien que certaines personnes ont cru pouvoir en attendre, il est évident d'abord qu'elle ne comblerait pas les lacunes signalées dans notre régime d'instruc-

tion populaire. Ce n'est pas en effet aux populations ouvrières que s'adresserait l'enseignement annexé aux colléges; quelques enfans appartenant aux classes aisées en profiteraient seuls. Une objection beaucoup plus grave naît en outre du fond même des choses : jamais l'enseignement industriel ne pourrait prendre, dans les mains de l'université, un caractère pratique. L'université n'a pas les moyens de lui imprimer ce caractère; elle manque d'un corps enseignant formé pour cette mission nouvelle, elle n'a aucune ressource pour en créer un. Ses professeurs de mécanique, de chimie, de géométrie appliquée aux arts et métiers, qui n'ont jamais pratiqué ce qu'ils enseignent, seront toujours murés, malgré eux, dans la théorie. Où auraient-ils puisé ces connaissances expérimentales qui constituent l'essence même de l'enseignement professionnel? quels ateliers ont-ils fréquentés? quels travaux ont-ils exécutés de leurs mains? Hélas! ils n'ont cherché la pratique que dans les livres, c'est-à-dire où elle n'est pas. Aussi, nous pouvons le dire, — en ce qui concerne les carrières industrielles, — les classes spéciales annexées à quelques colléges, quels que soient les talens et la bonne volonté des hommes qui se sont occupés de ces créations, n'ont produit aucun effet et n'en promettent pas davantage pour l'avenir.

Comme c'est en bas qu'on veut porter la lumière, c'est en bas qu'il faut agir. De petites écoles industrielles communales, dirigées par des hommes pratiques, où les enfans seraient admis avant, pendant ou après l'apprentissage, et où ils recevraient une instruction adaptée aux exigences des industries locales, sont les seuls moyens d'arriver au but. Qu'un travail manuel y soit ou non, suivant les circonstances, annexé à l'éducation morale et intellectuelle, les jeunes ouvriers devraient y trouver mises à la portée de leur intelligence les données les plus simples, les plus élémentaires, les plus pratiques de la théorie. On n'y recommanderait pas à l'enfant d'aimer son état, mais on le préparerait à le mieux comprendre, on le mettrait à même de le mieux exercer, et on se reposerait pour le reste sur le cours naturel des choses, sur cette loi de la nature humaine qui veut qu'on s'attache davantage aux travaux où l'on réussit. L'école de tissage de Nîmes, l'école dentelière de Dieppe, l'école industrielle de Strasbourg, donnent quelque idée du caractère spécial de ces écoles professionnelles. Quelques exemples rendront encore notre pensée plus claire. Transportons-nous dans la ville de Lyon, où règne en souveraine une si magnifique industrie. La plupart des écoles, dans la partie pratique de leur enseignement, se rapporteraient ici à la soie, à la nature de ce produit, aux différentes préparations qu'il doit subir, aux influences qui l'altèrent soit en masse, soit en fil, soit en tissu, aux transactions auxquelles il donne lieu dans les divers pays du monde, à la teinture, au dessin pour les étoffes soit brochées, soit imprimées, etc. A Lille, Rouen, Saint-

Étienne, Mulhouse, Saint-Quentin, Roubaix, Limoges, il ne serait pas plus difficile de reconnaître le caractère principal que l'enseignement aurait à revêtir.

A côté des écoles industrielles se placeraient des cours également appropriés aux exigences des différentes régions de la France et destinés en général aux adultes. En restant invariablement élémentaire et pratique, l'enseignement pourrait ici recevoir une certaine extension. Déjà, comme nous l'avons vu, des cours institués sur un plan plus ou moins adapté aux besoins vrais des travailleurs existent dans un certain nombre de villes : il faut les multiplier en les rapprochant davantage de l'application. Quant à la spécialité que les leçons embrasseraient, elle serait naturellement indiquée par les circonstances. N'est-il pas visible, pour ne citer qu'un exemple, qu'un cours sur les couleurs conviendrait merveilleusement dans les villes qui teignent nos tissus de soie, de laine et de coton (1)? De pareilles leçons, mises en rapport avec les exigences réelles du travail, seraient éminemment propres à attirer la population laborieuse; elles serviraient ses intérêts aussi bien dans l'ordre moral que dans l'ordre matériel. La création de bibliothèques spéciales, libéralement ouvertes aux ouvriers et composées d'une manière conforme à leurs besoins, fournirait à l'enseignement oral un très utile complément. Chez nos voisins d'outre-Manche, on voit de temps à autre dans les grandes manufactures des bibliothèques destinées aux travailleurs qui y sont employés (*workmen's libraries*). En France, la mission d'en former de pareilles semble revenir plutôt aux communes qu'aux établissemens particuliers. Ces bibliothèques, on ne saurait trop le dire, devraient se garder d'offrir un aliment à des lectures frivoles, comme on l'a reproché à quelques-unes des *mechanics' institutions* de la Grande-Bretagne. On choisirait des livres qui se rapportent au travail local et des écrits élémentaires sur l'industrie, le commerce, les arts, les sciences appliquées; on s'empresserait de recueillir les rares ouvrages qui simplifient les notions morales et religieuses, et donnent à l'homme une idée de ses devoirs sociaux. Les dons de livres peuvent aussi prendre place dans le système de l'enseignement industriel du peuple. De même que les communes distribuent des secours aux indigens, nous aimerions à les voir distribuer aux ouvriers des livres propres à éclairer la pratique des arts et métiers.

Ces écoles industrielles, ces cours, ces bibliothèques, en un mot toutes ces institutions laisseraient d'ailleurs subsister les moyens de l'enseignement ordinaire, qui serait complété et vivifié sans recevoir

(1) Il y a quelques années, la chambre de commerce de Lyon avait appelé de Paris, pour faire un cours sur les couleurs, un savant professeur qui s'est acquitté de cette honorable mission avec autant de succès que de désintéressement.

aucune atteinte. Dans l'état de nos idées, il sera toujours ouvert une voie assez large aux vocations littéraires pour qu'on ne craigne point d'en arrêter l'essor par une instruction spéciale. On ne vient pas non plus peser violemment sur les volontés individuelles, ni porter atteinte à la liberté de disposer de soi-même, qui est le premier et le plus précieux patrimoine du citoyen. Tout mode d'enseignement qui méconnaîtrait le grand principe de l'égale admissibilité de chacun à tous les emplois sociaux formerait un contre-sens avec nos mœurs et avec nos lois écrites depuis soixante années; il heurterait des tendances profondes qui dominaient dans l'esprit public à l'état de vagues aspirations long-temps avant la révolution de 1789, et qui sont l'ame de la civilisation moderne. Frayer des voies, offrir des facilités, indiquer des directions, éclairer les choix individuels, en un mot recourir à des moyens d'influence morale en faisant mieux comprendre à chacun son propre intérêt, tel est le but que doit se proposer un système d'enseignement industriel qui veut rester d'accord avec nos idées, nos mœurs et les tendances essentielles de notre sociabilité.

Mais cet enseignement peut-il se suffire à lui-même? Comme l'industrie suppose le commerce, l'instruction industrielle n'implique-t-elle pas l'instruction commerciale? Oui, sans doute. Chez les peuples civilisés, dans le vaste champ où l'activité humaine s'exerce sur la nature physique, on ne fabrique que pour placer ses produits; le travail a besoin d'être stimulé et fécondé par l'échange. Malheureusement, sous le rapport de l'enseignement commercial, notre pays est encore plus mal partagé qu'en fait d'enseignement industriel. Parmi les institutions privées, où l'on prétend préparer les jeunes gens aux professions commerciales, il en est bien peu qui remplissent leur programme. Quant au gouvernement, il a toujours encouragé de préférence l'enseignement industriel. Un seul établissement, l'École spéciale du commerce créée à Paris il y a une vingtaine d'années, reçoit du budget une allocation pécuniaire; encore cette subvention est-elle très restreinte (1). Cette école forme cependant des élèves dont la coopération comme professeurs sera éminemment utile, si on veut développer cette branche de l'enseignement spécial. L'instruction y porte principalement sur la géographie commerciale, la comptabilité, la tenue des livres, le droit commercial, l'économie commerciale dans ses principes généraux, et, en dehors de toute controverse, l'histoire particulière du commerce, etc. Ce n'est plus l'art de fabriquer des produits, ce sont les connaissances nécessaires pour les vendre qui deviennent ici le thème essentiel des leçons. Il serait à désirer qu'un

(1) 8,000 francs, divisés en seize demi-bourses de 500 francs chacune, qui sont données au concours.

enseignement analogue fût constitué dans toutes nos villes du littoral maritime. Quand l'instruction industrielle et l'instruction commerciale se prêteront un mutuel appui, on ne sera plus exposé à voir dépérir l'esprit d'entreprise au moment même où la production prend le plus grand essor.

Quelle main sera chargée de créer, d'organiser un système d'éducation spéciale accommodée aux exigences économiques des différentes contrées de la France? A qui confiera-t-on le soin de constituer l'enseignement professionnel pour les masses laborieuses, et de réaliser ainsi une des pensées les plus hautes de notre siècle? Est-ce à l'état? Faut-il établir une université du travail placée sous la main du gouvernement, avec les lourdes charges qu'entraînerait une semblable institution? Nous ne pensons pas que les prérogatives de l'état en matière d'instruction publique doivent ici s'exercer de cette manière. Une autre route nous paraît à la fois plus courte, plus sûre, moins coûteuse : il s'agit de besoins qui changent suivant le caractère de l'industrie dans les diverses régions du pays; qui pourrait dès-lors mieux apprécier ces besoins que les conseils-généraux ou les conseils municipaux? La nature des choses l'indique nettement : les petites écoles industrielles et les institutions qui s'y relient doivent être des créations communales ou départementales entretenues aux frais des départemens ou des communes. Tout au plus pourrait-on admettre, dans une limite restreinte et seulement au début, à titre d'encouragement, les subventions du trésor. Est-ce à dire qu'il ne revient au gouvernement aucune part d'action? Est-ce à dire qu'une œuvre qui intéresse de si près la stabilité sociale s'accomplira complétement en dehors de son influence? Non certainement : le pouvoir central doit être investi d'une haute direction morale, qui consisterait à stimuler l'activité sommeillante, à propager les bons exemples, à signaler les meilleures méthodes, à rectifier ou à compléter les programmes vicieux ou insuffisans, à recueillir des renseignemens et à les porter à la connaissance de tous, à composer enfin le tableau général des résultats obtenus. Plus l'administration serait débarrassée de ces mille détails d'une intervention journalière qui entraînent toujours d'affligeantes pertes de temps, et plus elle pourrait exercer son influence avec sûreté et avec ampleur. L'action serait naturellement placée entre les mains du ministre dont relèvent les intérêts industriels et commerciaux du pays. Non-seulement le département du commerce est seul assez rapproché de la pratique des arts et métiers pour en observer fidèlement la marche, mais encore il a seul le moyen de former dans les institutions qu'il administre ou qu'il encourage un personnel pour l'instruction spéciale.

Dans l'accomplissement de la mission réservée à l'état, le Conserva-

toire des arts et métiers trouverait un rôle qui élargirait sa base. Le *conseil de perfectionnement* deviendrait naturellement une sorte de comité consultatif de l'enseignement industriel. C'est en servant de lien entre les diverses institutions éparses dans le pays que le Conservatoire peut s'associer le plus utilement aux destinées de l'instruction professionnelle. Le conseil de perfectionnement ne demanderait pas mieux, dans les circonstances extraordinaires, pour donner encore plus d'autorité à ses avis, et comme il l'a déjà fait dans diverses occasions, que d'admettre dans son sein des élémens extérieurs puisés surtout dans la pratique, dans les ateliers de l'industrie privée.

En essayant de tracer une voie à l'enseignement professionnel des populations ouvrières, nous n'oublions pas quels obstacles s'opposent de ce côté à un brusque changement de système; mais il importe, au moment où la question s'agite, qu'on se fasse une idée exacte de l'œuvre à tenter, des moyens d'action qui s'offrent pour l'accomplir, et qu'on se place au moins sur la route qui conduit au but. Initiation de l'homme à la vie pratique, l'enseignement professionnel lui communique un caractère d'utilité sociale et le rattache à un centre déterminé. Envisagé isolément, l'individu n'aurait aucun besoin de se préparer à un emploi spécial, puisque l'exercice de ses facultés ne se rapporterait qu'à lui-même. Membre d'une association, il est obligé de se rendre utile aux autres pour légitimer les avantages qu'il tire de la société et la place qu'il y occupe. Plus la civilisation se développe, plus les fonctions se divisent, et plus il est indispensable que l'homme reçoive de bonne heure une instruction appropriée à l'usage qu'il doit faire de son activité. La société a toujours elle-même un avantage évident à lui faciliter les moyens d'acquérir cette instruction; mais son intérêt devient, suivant les circonstances, plus ou moins impérieux. Supposez-vous dans un pays où tous les principes ont été remis en question, où tous les ressorts de l'organisation sociale sont à nu, où personne ne se croit à sa place, et dites si, dans des conditions pareilles, une organisation puissante de l'enseignement professionnel ne doit point être comptée parmi les plus urgentes nécessités du moment, parmi les plus solides garanties de la prospérité commerciale et de la sécurité intérieure.

A. AUDIGANNE.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LES BOISIERS.

I. — LE BRACONNIER.

Il est surtout trois formes sous lesquelles la création se révèle à nous plus souveraine, la montagne, l'océan, la forêt : de ces trois grands aspects de l'œuvre divine, deux restent à l'abri de toutes les atteintes humaines et immuables dans leur sublimité; mais la troisième est soumise à la volonté de l'homme. Partout où il s'établit, sa hache fait la place libre. Ces longues chaînes d'ombrages que le travail latent de la terre a mis des siècles à élever comme de verdoyantes montagnes, il les taille, il les entr'ouvre, il les abat à son gré; aussi la forêt devient-elle chaque jour, dans notre vieux monde, un accident plus rare et par cela même plus curieux.

J'avais traversé les grands taillis et les petites futaies qui parsèment nos provinces de l'ouest, mais il me restait à voir une oasis forestière assez vaste pour renfermer une population spéciale, créer des caractères et des industries. Je me décidai à visiter la forêt du Gavre, enclavée entre le Don et l'Isac, deux des principaux affluens de la Vilaine.

J'avais pour compagnon momentané de ce voyage un nouveau garde que l'administration expédiait au Gavre, afin d'activer la surveillance et de réprimer des abus favorisés par la négligence et la tradition. Il eût été difficile de trouver un homme plus propre que Moser à une pareille mission; il était né sur cette terre alsacienne qui fournit à la France ses soldats les mieux disciplinés : race laborieuse, positive, esclave de la règle, et qui, étrangère aux sentimentalités un peu puériles d'outre-Rhin, est, pour ainsi dire, la prose de l'Allemagne. Moser joignait d'ailleurs aux qualités générales de sa race une perspicacité singulière, aiguisée par l'expérience. Dans sa carrière de forestier, il avait eu à déjouer trop de subterfuges pour n'avoir pas appris lui-même à s'en servir; il marchait en toutes choses comme dans la forêt, moins souvent par les larges avenues que par les *foulées*, et plus volontiers sur la mousse qui éteint le bruit des pas que sur les cailloux qui avertissent de l'approche. Cependant, chez lui, la ruse n'avait rien de bas et s'aidait plutôt du silence que du mensonge : c'était, à tout prendre, une nature droite, mais mise en défiance; c'était surtout un caractère. Tel vous l'aviez vu au premier instant, tel vous le retrouviez toujours. Moser avait donné le règlement des eaux et forêts pour doublure à sa conscience et se tenait inébranlable derrière ce bouclier.

L'étude de cette personnalité, d'autant plus facile à déchiffrer qu'elle n'avait pas de recoins, donna un véritable intérêt à la route que nous faisions ensemble. Le garde alsacien prenait rarement l'initiative d'une confidence, mais ne refusait jamais de répondre. Je l'amenai à me raconter ses longues embuscades dans les fourrés pour surprendre les coureurs de bois, ses poursuites sur la piste des braconniers, ses ruses victorieuses ou déjouées, les luttes corps à corps qu'il avait eues à braver, en un mot tous les incidens de la vie demi-sauvage qu'il menait depuis bientôt vingt années, et dont il avait fait son plaisir après en avoir fait son devoir. Pendant ces récits, forcément entrecoupés de beaucoup de pauses et de digressions, nous avions franchi la *vallée d'or* (Orvault), tantôt suivant la route sinueuse qui ondoie avec la coulée, tantôt coupant au plus court à travers les *sentes* qui traversent les prairies et s'enfoncent au milieu des châtaigneraies. Après avoir escaladé le bourg bâti au haut des collines, nous avions gagné la grande lande qui remplace l'ancienne forêt de Sautron, où le duc de Bretagne François II fit bâtir la chapelle de Bongarand, encore debout, puis côtoyé l'étang de la Barossière, grande flaque immobile et sans ombrage, devant laquelle se dressent, comme des fourches patibulaires, quelques arbres desséchés qu'entourent des volées de corbeaux. Enfin, quittant le chemin direct, j'avais incliné, avec mon compagnon, vers le hameau de la Thébaudière, désireux de visiter la demeure de cette femme célèbre qui sut, à force de grace et de

bon sens, écrire sous forme de lettres à sa fille un livre immortel. Nous arrivâmes au château du Buron par une avenue de sapins de cent pieds de haut. Il ne reste pas autre chose de ce que M[me] de Sévigné appelle les *plus vieux bois du monde*. Dès 1680, son fils avait fait abattre le dernier bosquet. « Votre frère, écrit-elle à M[me] de Grignan, a trouvé l'invention de dépenser sans paraître, de perdre sans jouer et de payer sans s'acquitter. Toujours une soif et un besoin d'argent, en paix comme en guerre : c'est un abîme de je ne sais quoi, car il n'a aucune fantaisie; mais sa main est un creuset où l'argent se fond. Ma fille, il faut que vous essuyiez tout ceci : toutes ces dryades affligées, que je vis hier; tous ces vieux sylvains, qui ne savent plus où se retirer; tous ces anciens corbeaux, établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois... tout cela me fit hier des plaintes qui me touchèrent sensiblement le cœur. » On ne trouve au Buron d'autre souvenir de M[me] de Sévigné que quelques lettres autographes et la chambre où elle couchait : c'est une petite pièce écartée, à six pans, ornée de boiseries sculptées et encore garnie de meubles du XVII[e] siècle.

Partis du Buron, nous atteignîmes la lande de Treillères, steppe de près de sept lieues de circonférence, où quelques pousses de chêne et de hêtre, dernière trace des forêts druidiques, percent un tapis de maigres bruyères, puis enfin le bourg de Blain, d'où nous nous dirigeâmes sur la forêt du Gavre, qui depuis long-temps déjà dessinait à l'horizon ses sombres contours. L'entrée en était autrefois gardée par un château dont la possession fut la cause première des plus dramatiques épisodes de notre histoire. Le duc de Bretagne l'ayant donné à Chandos, au préjudice de Clisson qui le sollicitait, celui-ci jura Dieu *qu'il n'aurait pas un Anglais pour voisin*, et courut brûler la propriété du nouveau seigneur. Le duc se vengea par un guet-apens célèbre dans l'histoire et auquel Voltaire a emprunté les ressorts dramatiques de sa tragédie d'*Adélaïde du Guesclin*. Plus tard eut lieu le meurtre du connétable, que Charles VI voulut venger. On sait comment la folie surprit le roi à la tête de son armée et commença cette longue série de désastres qui faillirent rayer la France du rang des nations. Je cherchai long-temps en vain la place de ce château, dont le nom éveille un si lugubre retentissement dans le passé. Les tours que s'étaient disputées les seigneurs et les rois les plus puissans de la chrétienté ne forment plus qu'une imperceptible ondulation de terrain; leurs décombres mêmes ont disparu sous les orties.

Quand nous descendîmes au bourg, le soleil commençait à disparaître derrière les horizons de Rozet et de Plessé. Une lueur pourprée incendiait les toits de chaume. Les femmes revenaient des *vagues* de la forêt, portant des fagots d'ajoncs ou de fougères qu'elles retenaient à l'épaule avec la pointe de la faucille; des enfans couraient pieds nus

en poussant devant eux les porcs qui arrivaient de la glandée. Debout à la porte du cabaret qui sert d'hôtellerie aux rares voyageurs qu'amène le hasard, je contemplais d'un œil curieux l'étrange bourgade. Ses habitans avaient je ne sais quoi de rude et d'effarouché; ils accouraient pour voir les étrangers et s'enfuyaient dès qu'ils avaient rencontré leurs regards. Leurs chaumières croulantes, leurs habits en lambeaux, leur chevelure hérissée, l'expression un peu dure des physionomies, tout annonçait une pauvreté sauvage, mais rien ne révélait l'ambition du désir. La forêt leur fournit le bois qui les chauffe, l'herbe qui nourrit leurs troupeaux, l'écorce de houx dont ils fabriquent la glu qu'on vient leur acheter de loin; le reste leur manque, et ils n'y songent pas. Par instans, il me semblait voir un de ces campemens fixes de Bohêmes arrêtés dans les grandes clairières de la Valachie et vivant, comme les oiseaux, de ce que leur donnent les bois. Cependant, quelle que fût l'indigence de tout ce qui m'entourait, l'heure et le mouvement donnaient au tableau un certain charme agreste. Au milieu de cette fange et de ces haillons, les éclats de rire se répondaient d'une fenêtre à l'autre, quelques chants de jeunes filles s'élevaient çà et là; les vieillards souriaient sur les seuils aux derniers rayons du soleil, et la fumée qui montait des toits de chaume annonçait le repas du soir. A travers cette sauvagerie misérable, on sentait que les paisibles joies de la famille n'étaient point absentes.

Je fus réveillé dès le point du jour par le son prolongé du buccin d'Amérique. Avec un soleil moins voilé de brumes, j'aurais pu me croire au pied de quelque morne des Antilles. J'ouvris ma fenêtre et j'aperçus le vacher du Gavre, qui réunissait les bestiaux du village. On les voyait arriver à l'appel du *lambis*, dont les intonations monotones étaient égayées par le bruit des sonnettes et des grelots. Tous se dirigeaient vers la forêt, où le droit de pacage, autrefois concédé aux habitans par les vieilles chartes, leur a été conservé. Quelques hommes les suivaient portant sur l'épaule l'*étrèpe*, faux recourbée, avec laquelle ils coupent dans le bois les litières de leurs étables.

J'avais hâte de prendre le même chemin, et je descendis au rez-de-chaussée. J'y trouvai Moser, qui, en attendant les gardes auxquels il avait fait savoir son arrivée, déjeunait debout avec un verre de vin et un morceau de pain bis. Je commençais à partager son frugal repas, quand nous vîmes entrer un paysan qui, à notre aspect, s'arrêta sur le seuil, parut hésiter et finit par s'avancer vers la cabaretière, à laquelle il présenta une petite gourde de cuir sans prononcer un seul mot; elle la prit également en silence et se prépara à la remplir d'eau-de-vie. Le paysan attendit, adossé à la table qui servait de comptoir et les deux mains appuyées sur son bâton de houx. Il était grand, maigre, un peu voûté, mais d'une apparence robuste. Vêtu d'une veste de drap vert

très usée, d'un pantalon de berlinge et de souliers à semelles de bois, il portait en bandoulière une poche de toile qui affectait la forme d'un carnier. Son regard, promené autour de lui d'un air d'insouciance, glissa sur nous sans paraître s'arrêter, puis il se mit à siffler en tourmentant de la pointe de son bâton la terre battue qui servait de plancher. Quand l'aubergiste lui tendit la gourde remplie, il n'en paya point le prix, mais il fit un geste d'intelligence auquel la femme répondit par un signe de tête, gagna la porte et disparut.

— Vous ne connaissez point cet homme? demandai-je à Moser, qui venait, comme moi, de s'approcher du seuil pour suivre des yeux le paysan.

Moser fit un signe négatif et descendit les deux marches de l'entrée pour voir la direction que prenait l'homme à la veste verte.

— Il va vers la forêt, dit-il au bout d'un instant.

— Où pourrait-il aller? répliquai-je; la forêt est ici le champ commun où tout le monde moissonne.

— Mais tout le monde n'y fait pas la même récolte.

— J'ai trouvé en effet quelque chose de particulier dans la tournure de ce visiteur silencieux.

— Avez-vous remarqué qu'il n'était point chaussé de sabots, mais de galoches plus commodes pour la marche et qui laissent la même empreinte? Les autres paysans vont jambes nues, tandis qu'il porte des guêtres de cuir pour se défendre des épines du fourré; leur veste est brune ou bleue; la sienne est verte, afin de se confondre plus facilement avec les feuilles. Son carnier de toile pourrait passer pour une pannetière sans les taches de sang qu'on y voit encore, et ses mains seraient celles d'un laboureur, si elles n'avaient point été noircies par la poudre du bassinet.

— Ainsi vous croyez que nous venons de voir un braconnier?

— De la pire espèce, et je me tromperais fort si ce n'était celui qui dépeuple depuis dix ans la forêt, et qu'on a signalé à l'administration.

— Vous le nommez?...

— Antoine, ou plus communément *Bon-Affût*.

La cabaretière, qui rangeait ses bouteilles, se retourna à ce mot en tressaillant.

— Vous voyez que j'ai touché juste, dit l'Alsacien, à qui ce mouvement ne put échapper; notre vagabond est en compte-courant avec le *Cheval-Blanc*, et paiera un de ces jours sa provision d'eau-de-vie en gibier.

Notre hôtesse commençait à protester par un de ces flux de paroles que les paysannes prennent pour des raisonnemens, quand l'arrivée d'une jeune *boisière* vint heureusement l'interrompre. Ce nom de *boisier* n'appartient, à vrai dire, qu'aux *navreurs* de cercles et d'échalas,

aux tailleurs de cuillers, aux tourneurs d'écuelles ou de rouets, aux charbonniers, aux fendeurs de lattes, aux sabotiers, population nomade qui habite des huttes de feuillage dans les clairières, déloge forcément à chaque coupe, et s'établit là où frappe la cognée; mais l'habitude a fait donner le même nom à tous ceux qui vivent des produits forestiers, alors même qu'ils ne travaillent pas le bois de leurs mains. C'était le cas de Michelle, la jeune marchande qui colportait les ustensiles fabriqués au Gavre dans les foires des villages, où ses façons riantes, sa malicieuse adresse et son inépuisable faconde ensorcelaient les chalands jusqu'à les empêcher de distinguer le hêtre du bouleau. Elle revenait avec trois chevaux, dont les mannequins étaient vides, et retournait aux campemens des *boisiers* pour renouveler son approvisionnement. Cette direction était précisément celle que je désirais prendre. Moser allait commencer avec ses gardes une inspection qui ne leur permettait point de me servir de guide : je demandai à Michelle s'il me serait permis de la suivre, en profitant de sa compagnie.

— Pourquoi donc pas? dit-elle en riant; la route du roi est ouverte à tout le monde, mêmement que, pour mieux passer les fondrières, monsieur pourra monter sur une de mes bêtes à la place des sébiles et des boîtes à sel.

J'acceptai la proposition sans fausse honte. Moser m'aida à me hisser sur le bât recouvert d'un coussin de paille, et, après avoir échangé un adieu, nous nous séparâmes, lui pour suivre avec les gardes le fossé qui enceint la forêt, moi pour la traverser avec Michelle. Le hasard ne pouvait me donner une compagne de route de plus vive humeur. Son oncle lui avait confié la vente des *boiseries* depuis l'âge de quatorze ans, et, obligée de défendre ses intérêts et sa personne contre tous les accidens d'une vie nomade, la jeune paysanne avait acquis cette hardiesse un peu virile qui choque au premier abord, puis amuse par la nouveauté. A chaque rencontre faite sur le chemin, il y avait échange de confidences ou de railleries dans lesquelles le dernier mot lui restait toujours. C'était une grande fille d'environ vingt ans, plutôt leste que jolie, mais dont l'œil noir, le teint coloré, les dents blanches avaient un certain attrait de vie et de santé. Du reste, la malice chez Michelle n'excluait point la coquetterie; elle se servait d'épigrammes comme d'hameçons pour arrêter les passans et les attirer. Un d'eux qui tenait le milieu entre le bourgeois et le manant reçut ses agaceries avec une majesté officielle dont je ne pus m'empêcher de rire.

— Ne faites pas attention, dit Michelle, qui avait remis sa monture au trot, nous sommes un peu fier, rapport à notre titre d'officier municipal.

Je demandai si c'était vraiment le maire du bourg.

— Qu'est-ce que vous parlez de bourg! s'écria la *boisière* d'un air plaisamment scandalisé; heureusement que la *chevaline* n'est pas de

la paroisse, sans quoi ce mot-là l'eût fait ruer! Vous ne savez donc pas qu'en sortant du paradis terrestre, Adam et Ève arrivèrent juste au fond de cette grande ravine où vous voyez le Gavre, que l'endroit leur parut trop avenant pour aller plus loin, et qu'ils bâtirent là, dans la crotte, la première ville du monde. M. le maire doit en avoir la preuve dans ses paperasses timbrées, et les enfans de cinq ans vous conteront la chose. Aussi méprisons-nous ici les gens de Vay, de Rozet et de Plessé, qui ne sont que des paysans, tandis que ceux du Gavre ont toujours passé devant Dieu pour les premiers bourgeois de la création.

Tout en causant, nous avions atteint la forêt, et nous commencions à cheminer sous une jeune *vente* de chênes: ce nom de *vente* est donné aux divisions qui forment les triages de la forêt, au nombre de quatre cents; elles sont soumises à des coupes calculées qui constituent le système d'aménagement.

Après avoir pris une des dix grandes avenues ou *rabines* qui aboutissent au point central, nous tournâmes par les *foulées*. Le feuillage de chêne, qui dominait dans ces longues routes de verdure, était entrecoupé çà et là de merisiers, de trembles et d'alisiers. Au-dessous, les *aigrasses* ou pommiers sauvages tordaient leurs rameaux noueux, et le nerprun dressait ses faisceaux de branches fines destinées au vannier. Le pas des chevaux résonnait à peine sur la mousse; l'air, plus frais et plus léger, avait une sorte de saveur agreste qui se communiquait à tout l'être, et me donnait une facilité de vivre jusqu'alors inconnue. En se sentant plus loin des hommes, on se sentait plus près de l'œuvre de Dieu; on en percevait par tous les pores la séve fortifiante, on s'y trouvait plongé. Le silence même de la forêt était traversé par mille souffles mélodieux et animés: ici, c'étaient les roucoulemens des tourterelles, les martellemens cadencés du pivert, les sifflemens des grives ou la joyeuse chanson des bergeronnettes; là, le murmure de l'eau parmi les glaïeuls, les soupirs du vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, ou la rumeur confuse de mille insectes invisibles; partout enfin le bruit du grand flot de vie qui vient de Dieu, passe sans cesse et se renouvelle toujours. Lorsque nous eûmes atteint les nouvelles *ventes*, la forêt perdit son aspect solitaire : l'homme reparaissait comme d'habitude par la trace de récens ravages. Des arbres fraîchement équarris jonchaient çà et là le sol, des ornières déchiraient l'herbe fine des *placis*, et l'on entendait les clochettes des vaches qui broutaient les jeunes pousses. Je demandai à ma conductrice si le baraquement des *boisiers* était encore éloigné.

— Assez pour qu'on ne puisse en voir la fumée, répondit-elle; il a fallu se détourner du droit chemin afin de conduire monsieur à la Magdeleine.

Je m'excusai de l'avoir retardée. — Ne vous en inquiétez point, re-

prit-elle; ce sera une occasion de voir la ferme des Louroux en passant, et de savoir si les cheveux de la Louison ont changé de couleur.

— C'est une parente ou une amie? demandai-je.

— La Louison! s'écria Michelle; eh! fi! Jésus! monsieur ne sait donc pas? C'est une pauvre créature dont le nom de famille est un nom de baptême.

— J'entends, une enfant d'hospice.

— Du tout, du tout, la Louison a été trouvée dans le bois par un homme du pays qui vit d'aventure et qu'on appelle Antoine.

— Le *Bon-Affût?*

— Juste! Monsieur le connaît?

— Je l'ai vu ce matin pour la première fois.

— Eh bien donc! le *Bon-Affût* est arrivé ici, voilà quinze ans, pas loin, portant dans sa peau de chèvre l'enfançon qu'il avait soi-disant trouvé à un des carrefours de la forêt; mais ceux qui l'ont reçu disent qu'il ne criait point la faim comme un nourrisson abandonné, et que, pour sûr, le braconnier le tenait de la mère.

— Et il l'a fait élever?

— A la ferme de la Magdeleine, où on la garde depuis, bien que ce soit une rousse et pas trop vaillante! Mais les Louroux ont des affaires avec Antoine, et, comme il protége la Louison, on lui passe ses mièvreries. Monsieur n'aura pas à s'étonner s'il retrouve là-bas le braconnier avec la petite.

— N'est-ce pas lui qui vient de ce côté? demandai-je en montrant quelqu'un dont on apercevait la silhouette à travers les branches d'une jeune *vente*.

— Lui! répéta Michelle, qui se pencha sur le cou de son cheval. Eh! non pas! c'est Bruno! Monsieur doit avoir entendu parler à l'auberge de Bruno, le *chasseur de miel* de la forêt. Gage qu'il va aussi à la Magdeleine! Eh! Bruno! tournez un peu la tête par ici; vous pouvez nous voir sans impolitesse.

Celui à qui s'adressait cet appel venait de paraître au coude du chemin, et se retourna vers nous en souriant. C'était un jeune garçon dans toute la fleur de la première virilité, et dont les haillons semblaient trahir plutôt que voiler la beauté. Un chapeau de paille aux bords frangés retombait sur sa chevelure bouclée; une veste trop étroite dessinait son buste et ses bras bien attachés; un pantalon de toile en lambeaux laissait voir des jambes nerveuses qui eussent fait l'admiration d'un statuaire. La force dominait dans cet ensemble plein de grace, mais la force jeune et souple de l'adolescence; on eût dit un de ces arbres à la fine écorce, au feuillage foncé et aux branches hardies qui poussent d'un seul jet dans les terres généreuses. Il portait un vase de bois à couvercle mobile retenu sur l'épaule par une courroie.

— Eh bien! les *avettes* ont-elles travaillé pour toi? demanda Michelle, que la supériorité d'âge et de fortune rendait plus libre de langage.

— Les mouches du bon Dieu travaillent toujours pour les chrétiens, répliqua Bruno en nous montrant son vase plein de rayons récemment enlevés.

— Et où as-tu *picoré* ton sucre de chêne?

— Là-bas, vers l'*Épine des haies*, au creux d'une *bourdaine* que j'ai enfumée. J'ai encore plus de dix autres endroits où les petites belles se fatiguent à mon intention. L'année sera bonne pour la récolte des douceurs, vu que les *lancygnés* (sureaux) ont fleuri dru au printemps.

J'interrogeai Bruno sur l'abondance de ces nids d'abeilles, et j'appris qu'on en comptait plusieurs centaines dans la forêt. Le jeune garçon les connaissait presque tous; mais la plupart se trouvaient placés hors de portée, et, pour recueillir le miel, il eût fallu abattre l'arbre, comme le font les chasseurs de miel du Nouveau-Monde. Le commerce de Bruno était donc peu lucratif, et il avait dû y joindre la quête des magasins d'écureuils où il s'emparait des faînes, des châtaignes et des noix entassées pour leurs provisions d'hiver; il vendait enfin des baguettes de *bourdaine* aux cagiers, de l'écorce de houx aux fabricans de glu, et portait au bourg, en hiver, quelques oiseaux d'étang pris au trébuchet. Toutes ces industries de contrebande n'avaient point réussi à le faire riche, mais semblaient le faire heureux. Toléré par les gardes, que sa complaisance et sa bonne humeur avaient apprivoisés, il vivait dans la forêt aussi libre que le pêcheur sur les flots.

Michelle avait d'abord paru accepter la compagnie de Bruno avec empressement; mais un scrupule subit parut traverser sa pensée, elle ralentit le pas de sa monture et demanda brusquement à Bruno s'il ne s'éloignait point trop de sa route.

— M'éloigner! dit le jeune garçon, je me rapproche au contraire.

— Où vas-tu donc?

— Mais, comme vous, jolie Michelle, à la ferme des Louroux.

La *boisière* le regarda en face.

— C'est-il, comme ton bon ami Antoine, pour quelque affaire de maraude? demanda-t-elle.

— Sur ma conscience, non! dit Bruno d'un accent de sincérité; je ne vais que pour dire un bonjour à ceux de la Magdeleine et pour leur faire goûter mon sucre d'avettes.

— Ah! ah! je comprends, reprit Michelle avec un rire trop éclatant pour ne pas être forcé, c'est un cadeau que tu apportes à la Louison.

— A elle,.... et aux autres! répliqua le jeune paysan un peu embarrassé.

— Alors pourquoi ne nous en as-tu pas offert?

— Pardon, dit Bruno, qui dégagea de son épaule le petit baril qu'il

découvrit en l'avançant à portée de la jeune fille; vous pouvez en manger à votre appétit.

Michelle l'écarta de la main. — Non, non, reprit-elle, il n'y en a point trop pour la *trouvée!* Prends garde seulement que le sucre de chêne ne lui tourne dans le sang, ses *roussures* pourraient grandir, et son visage prendre la couleur d'un coin de beurre de Nozay. — Elle accompagna cette plaisanterie rustique d'un nouvel éclat de rire; le chercheur de miel secoua la tête. — Vous êtes méchante, la Michelle. dit-il d'un ton fâché; ceux qui ont bon cœur ne raillent pas les misères que Dieu nous a faites. Si la Louison n'est ni belle, ni de grand courage, elle n'a pas moins ses mérites.

— On sait bien que tu en es amoureux, mon pauvre moissonneur de noisettes! dit Michelle toujours plus aigre.

— Ceci est une menterie, reprit Bruno plus vivement : la Louison n'a point l'âge pour qu'on l'épouse, et par ainsi je ne puis pas en être amoureux; mais c'est la vérité que je lui veux du bien, parce qu'elle a une bonne ame, ce qui est encore, je vous le dis, la Michelle, plus profitable et plus rare que la beauté. J'ai aidé la Rousse à marcher quand elle n'était guère plus haute qu'un fagot couché; je l'ai retirée du grand étang, déjà si noyée qu'elle avait perdu la voix; on sait bien que tout ça attache, et il n'est point juste de nous tourmenter pour une honnête amitié.

— Eh bien! eh bien! s'écria la *boisière*, sait-il donc parler à cette heure, lui qui d'ordinaire n'a pas plus de voix qu'un hanneton? Allons, ajouta-t-elle en voyant le mouvement d'impatience du jeune garçon, ne vous retournez pas vers moi avec l'air d'un sanglier qu'on est venu tracasser dans sa *fougeace*. Voici la maison des Louroux, pauvre innocent, et, si je ne me trompe, la Louison a senti l'odeur du miel, car je l'aperçois devant la porte qui vous attend pour vous souhaiter la bienvenue.

Une fillette d'environ quinze ans venait en effet d'accourir sur le seuil. Ce qu'en avaient dit Bruno et Michelle m'avait préparé à une laideur exceptionnelle; je fus tout surpris de trouver une créature petite, frêle et un peu pâle, mais d'une physionomie si douce et d'une grace si mignonne, que dès le premier coup d'œil on était gagné. Sa chevelure, d'un roux splendide, tombait en désordre sur un cou dont la blancheur de marbre défiait le hâle et le soleil. Ses yeux bleus et un peu ronds avaient je ne sais quoi d'étonné, comme ceux d'un enfant qui s'éveille; ses traits suaves étaient éclairés par un fin sourire. La seule disgrace de ce charmant visage adolescent était les rousseurs auxquelles la *boisière* avait fait allusion. Louison nous salua avec une politesse agreste.

— Quoi donc! demanda ironiquement ma conductrice, c'est-il au-

jourd'hui dimanche pour la Louison, qu'elle se tient là écoutant l'herbe pousser et les mains sous sa *devantière?*

— Faites excuse, Michelle, répondit la fillette d'une voix doucement timbrée; mais les pauvres gens ne sont pas plus robustes que Dieu le créateur, qui a eu besoin de se reposer.

— Voyez-vous ça! dit la *boisière*, qui se tourna de mon côté comme si elle eût voulu me rendre complice de ses moqueries; c'est une savante, oui! le *Bon-Affût* lui a appris à lire dans l'imprimé, et les murs de la ferme sont tapissés d'images que lui a données M. le curé.

— Tout le monde ne peut pas avoir sa chambre comme la jolie Michelle *adournée* des cadeaux de ses amoureux, fit observer la petite.

Bruno eut l'imprudence de rire de cette innocente malice, ce qui parut faire perdre à Michelle tout son sang-froid. — Si les amoureux sont honnêtes pour moi, c'est que je ne leur fais pas honte, reprit-elle en jetant un regard expressif sur les pauvres habits de l'orpheline; mais consolez-vous, la Rousse, voici un galant qui n'a point tant de *braverie* et qui vous cherche. Allons, le beau gars, ouvrez votre barillet et offrez à celle-ci vos friandises de mendiant.

Je voulus m'entremettre pour donner une autre tournure à l'entretien; mais Michelle avait une piqûre au cœur, et, quoi que je pusse dire, elle reprit toujours l'offensive. Bruno, qui s'était assis près du seuil sur une pierre, écoutait avec impatience. Quant à Louison, elle fut quelque temps sans sentir les coups et riant des sarcasmes de Michelle : elle jouait avec sa colère comme un enfant avec des armes dont il ne se défie pas, mais la *boisière* finit par trouver le joint du cœur en lui demandant méchamment si les Louroux ne l'habilleraient point de neuf pour la prochaine fête de Plessé. Elle faisait sans doute allusion à quelque avanie précédemment infligée à l'orpheline pour son pauvre costume, car je la vis tout à coup rougir et balbutier. Michelle, qui comprit que le coup avait porté, redoubla avec la cruauté d'une femme qui se venge; elle n'épargna à la Louison aucune raillerie sur ses misérables vêtemens, énuméra tout ce qui lui manquait, et finit par une description complaisante du nouvel habit que faisait pour elle le tailleur de Niort. La Louison, qui jusqu'alors avait eu la réplique si libre, écouta tout sans répondre et la tête basse. Évidemment, la cruelle insistance de la *boisière*, après lui avoir rappelé quelque pénible souvenir, venait d'éveiller ses innocentes coquetteries. Ramenée à ce désir de parure qui n'est chez la femme qu'une des formes du besoin de plaire, elle était passée presque subitement de son insouciante gaieté à toutes les amertumes de la honte et du souhait sans espoir. Debout près de la porte, elle roulait de son petit pied nu quelques feuilles que le vent avait poussées jusqu'au seuil; des mèches de cheveux couleur d'or bruni voilaient son visage, et une de ses mains arrachait avec distrac-

tion la mousse qui veloutait par taches le mur auquel elle s'appuyait. L'arrivée du maître de la Magdeleine coupa heureusement court à l'entretien; l'orpheline en profita pour s'échapper, et, après avoir remercié assez brièvement Michelle, qui continua sa route, j'entrai au logis avec le fermier.

J'étais curieux de connaître les détails d'une exploitation agricole placée dans des circonstances aussi particulières. Le père Louroux m'expliqua et me fit visiter tout ce qui méritait d'être connu. Ces terres enclavées dans la forêt étaient entourées d'innombrables ennemis contre lesquels il fallait sans cesse les défendre. A chaque instant, mon guide me dénonçait quelque fausse trappe creusée sous le gazon pour les loups, et toute semblable à celle où tomba Daphnis quand Chloé vint l'en retirer en « l'aidant du cordon qui nouait ses cheveux. » Ainsi ramené au souvenir des pastorales de Longus, j'avais précédé le père Louroux de quelques pas, et j'allais franchir une brèche ouverte sur un champ de blé, quand le fermier accourut avec un cri d'épouvante et me montra une faux cachée sous les ramées, à l'intention des sangliers, très nombreux au Gavre, et qui, en se précipitant par l'ouverture, devaient rencontrer la faux et s'ouvrir les entrailles. Ces sortes de piéges, les plus redoutables de tous, étaient aussi les plus multipliés. Cependant ils ne suffisaient point pour garantir les moissons contre la voracité des *grogneurs*. Le père Louroux m'apprit qu'à l'époque où les fromens jaunissaient, tous les gens de la ferme devaient se disperser dans les champs, monter sur des chariots comme les barbares de la Crimée, et, le fusil à la main, attendre au haut de ces citadelles roulantes l'arrivée des sangliers. Quant aux loups, ils n'étaient redoutables qu'en hiver; mais alors ils se rassemblaient par troupes et venaient assiéger les étables. Deux ans auparavant, ils avaient failli dévorer la Louison, qui était perdue sans Antoine.

— Et il paraît, dis-je, que depuis tous deux sont restés amis? — Le braconnier et la jeune fille causaient intimement au coin de la clairière que nous allions traverser.

— Ah! ah! *Bon-Affût* est par ici! reprit le fermier, dont la figure s'éclaira; gage qu'il apporte quelque chose à la petite! On ne sait pas ce que c'est que l'attachement de ces endurcis-là, monsieur; ils sont pires que le fer, car la rouille du temps n'y peut rien. Depuis le jour où Antoine a ramassé la pauvre créature parmi les feuilles mortes, il l'a aimée autant à lui seul qu'un père et une mère, et, si elle lui demandait son œil droit, au lieu de refuser, il lui donnerait encore le gauche pour appoint.

L'attitude et l'expression du braconnier ne démentaient point les paroles de Louroux. Antoine était assis aux pieds de la Louison, accoudé sur ses genoux, où il mangeait un morceau de pain noir, la tête levée vers

elle, et les regards plongés dans ses yeux. On eût dit que la table transformait pour lui ce frugal repas en festin, car tous les plis de son rude visage semblaient sourire. La jeune fille, qui venait sans doute de lui raconter l'humiliation qu'elle avait eu à subir de la Michelle, essuyait encore de temps en temps une larme avec le coin de son tablier, et ne pouvait retenir de petits sanglots qui lui entrecoupaient la voix; mais les paroles du braconnier avaient déjà ramené la gaieté sur ce visage d'enfant, où le rire reparaissait à travers les derniers pleurs comme le soleil dans un rayon de pluie. Nous suivions la lisière du bois, cachés par les touffes de houx, et le gazon éteignait le bruit de nos pas : aussi approchions-nous sans être aperçus. La voix du braconnier s'était insensiblement élevée, et je crus distinguer quelques mots dont l'accent étranger m'était bien connu. — On dirait qu'ils parlent breton? fis-je observer à demi-voix.

— C'est la vérité! reprit le père Louroux, qui se mit instinctivement à mon diapason; le *Bon-Affût* est né devers les bois de Camore, et, quand il est venu ici voilà une quinzaine d'années, il avait grande peine à parler comme tout le monde. Aussi a-t-il appris le jargon du bas-pays à sa mignonne Louison, et celle-ci l'a enseigné à Bruno, si bien que, lorsqu'ils sont ensemble, ils font un verbiage que le bon Dieu n'y entendrait rien. Écoutez plutôt si cela ressemble à une langue faite pour le monde?

Malgré l'opinion du fermier, je commençais à comprendre parfaitement.

— La paix! la paix! répétait Antoine d'un ton caressant : je te dis que tu iras à l'assemblée prochaine et que tu seras la plus belle, oui!

— Le drap et la toile sont bien chers! objectait la fillette, qui ne pleurait plus que d'un œil.

— Mais les chevreuils se vendent bien, répliqua le braconnier, et pas plus tard que demain il y en aura un à la ferme. Le père Louroux se chargera comme d'habitude de le faire arriver à Nantes.

— Et si les gardes veillent cette nuit? demanda la Rousse tout-à-fait consolée.

— Ils ne veilleront point, répliqua *Bon-Affût*, j'ai un moyen sûr de les envoyer au fenil....

Les branches mortes qui craquaient sous nos pieds dénoncèrent notre approche; le braconnier fit un geste rapide qui recommandait à l'enfant la discrétion et se leva pour nous recevoir. Il reconnut évidemment en moi le voyageur aperçu le matin à l'auberge en compagnie de Moser, dont l'uniforme lui avait révélé les fonctions, car il prit subitement une expression défiante. Je m'efforçai de dissiper ses soupçons en expliquant, pendant le cours de l'entretien, ce qu'il y avait de fortuit dans mon rapprochement avec le forestier, dont je n'étais ni le

collègue ni le chef; je fis connaître le motif de mon excursion dans la forêt, et je demandai au fermier le chemin qu'il fallait prendre pour arriver aux huttes des *boisiers*. *Bon-Affût*, qui avait jusqu'alors écouté sans rien dire, mais que mes déclarations avaient sans doute rassuré, répondit qu'il allait du côté de la grande coupe, et que je pouvais le suivre.

II. — UNE NUIT DANS LA FORÊT.

Après avoir traversé avec quelque peine les lisières des *placis* tout encombrées de ronces et de buissons, nous arrivâmes à la vieille futaie. Je fus involontairement saisi de la grandeur religieuse de ces mille arceaux de feuillage entremêlés comme les voûtes d'un palais mauresque, et dont les troncs moussus formaient la verte colonnade. Ici, la solitude n'invitait pas à l'idylle comme celle que j'avais traversée quelques heures auparavant, mais à la vie hasardeuse et mâle. Animé par l'air plus pur, attiré par les perspectives mobiles et infinies qui s'ouvraient de tous côtés, sentant la marche plus facile sur ces tapis de feuilles en poussière, on arrivait à comprendre l'espèce de délire qui, vers le XII[e] siècle, s'empara de la noblesse entière et la poussa dans les forêts au milieu des chevauchées, des aboiemens de meutes et des hallalis de veneurs. Alors les bois, pareils à une marée montante, envahirent partout les champs et les villages. En Normandie, un seul gentilhomme fit disparaître trente-deux paroisses pour planter *une chasse;* au Gavre, le flot de verdure avait également expulsé les hommes : il fallut des lois pour préserver les seigneurs des séductions du *couvert*. Je subissais à mon tour et je comprenais ces irrésistibles attiremens de la forêt. Plus je me plongeais sous ses ombres mouvantes, plus leur fraîcheur embaumait mon sang, fortifiait mes membres et m'excitait à poursuivre. Je me sentais une vigueur enivrée qui m'eût fait prendre volontiers pour devise le cri de force et de jeunesse adopté par les Byrons d'Angleterre : *En avant!*

Le braconnier, à qui j'essayai d'expliquer ce que j'éprouvais, m'avoua que hors du *couvert* il ne respirait jamais qu'à moitié. Fils d'un *boisier* de Camore, il était né et avait grandi dans la forêt. Les ombrages étaient pour lui ce qu'est la mer pour le matelot; il en aimait le murmure et la couleur, il en connaissait tous les mystères. Après avoir suivi les *sentes* quelques instans, il prit sa direction par des ouvertures où les branches brisées indiquaient *la passée* des sangliers. Nous traversions à vol d'oiseau les fourrés et les brandes. Au milieu de ces mille *bouées* (bosquets) qui entrecoupent les jeunes *ventes* de tant d'ombres et d'éclaircies, que l'œil s'égare dans leurs inextricables détours, il marchait tout droit et sans regarder, comme si une

mystérieuse attraction lui eût indiqué sa route. A mesure que nous avancions, les sites devenaient de plus en plus sauvages. Enfin toute trace du travail de l'homme disparut. Nous n'avions plus autour de nous qu'un chaos d'arbres de toutes grandeurs, une bataille de végétation dans laquelle le plus faible se tordait au pied du plus fort, qui l'étranglait de ses replis ou l'asphyxiait sous son ombre. Çà et là, de grands chênes abattus par le temps appuyaient leurs squelettes poudreux aux robustes troncs de leurs successeurs; les arbustes grimpans qui cherchaient le soleil lançaient leurs guirlandes jusqu'aux cimes les plus élevées, couraient de l'une à l'autre, et formaient mille ponts suspendus le long desquels se balançaient les écureuils. Le sol lui-même, autrefois bouleversé par quelque terrible convulsion, était entrecoupé de ravines au bord desquelles surplombaient des rocs hérissés de ronces échevelées. De loin en loin, il se faisait une ouverture dans ce fouillis de pierres et de verdure; alors apparaissaient des étangs tout brodés de nénuphars. On voyait passer au-dessus de grandes volées de ramiers, tandis que l'alcyon aux couleurs diamantées rasait rapidement les oseraies, et que le héron, immobile sur les rameaux desséchés du saule, penchait la tête vers les eaux dormantes comme un pêcheur patient.

Nous suivions la rive d'un de ces lacs perdus dans la solitude, quand un grand mouvement se fit tout à coup près de nous. Les grenouilles qui croassaient sur les glaïeuls s'élancèrent au fond des eaux, tous les chants s'arrêtèrent dans le feuillage, et les oiseaux descendirent en tournoyant jusqu'au pied des arbres. Au même instant, l'ombre de deux grandes ailes noircit la surface argentée de l'étang, et j'aperçus un aigle de mer qui semblait flotter dans l'azur du ciel. Après avoir plané quelques minutes, l'aigle descendit comme un trait dans le fourré, d'où il ressortit bientôt tenant dans son bec une proie. Je le vis alors voler vers un grand chêne au haut duquel *Bon-Affût* me montra son nid. L'oiseau de mer était grand comme une de ces cabanes roulantes en usage parmi les bergers, et il semblait surcharger la cime de l'arbre, qu'agitait un continuel balancement. Mon guide m'apprit que les aigles étaient si nombreux dans la forêt, qu'ils étendaient leurs ravages jusqu'aux basses-cours des villages voisins. On eût même dit que les violences de ces suzerains de l'air encourageaient l'audace des moins forts, selon la remarque de Panurge, que « les bonnes aubaines des brigandissimes élèvent partout des brigandeaux. » J'appris en effet qu'au Gavre la fable du *corbeau qui veut imiter l'aigle* n'était point une allégorie, mais une réalité. Ces voleurs de fromages osaient ici s'abattre sur les jeunes agneaux et cherchaient à leur dévorer les yeux.

Nous avions atteint le centre de la solitude et nous arrivions à un *placis* au milieu duquel brillait une flaque d'eau si limpide, que le ciel

s'y reflétait avec toutes ses lueurs et toutes ses nuées. Arrivé là, le braconnier ralentit le pas en promenant autour de lui des regards plus complaisans, comme un propriétaire qui rentre dans son domaine. Il se mit à répondre à chaque chant d'oiseau par un chant si merveilleusement imité, que l'oiseau trompé descendait de branche en branche et s'arrêtait à quelques pas de nous en penchant la tête pour mieux écouter. Les écureuils accouraient à son cri; les poules d'eau sortaient des touffes de joncs pour venir picorer les graines qu'il semait sur le lac; des lapins qui jouaient sous une touffe de bruyère s'étaient arrêtés et nous regardaient d'un air presque effronté. Le braconnier sourit de ma surprise.

— Ce sont mes amis et mes voisins, me dit-il; voilà long-temps que nous vivons sans procès, et, comme on ne vient guère de ce côté, ils n'ont pu apprendre à se méfier.

— Alors vous ne leur tendez jamais de piéges?

— Jamais; ce serait tromper leur confiance! Mais je ne vois pas la *verdaude,* d'habitude elle est plus alerte.

Il s'était approché de la flaque, et se mit à siffler d'une façon particulière; bientôt un sifflement pareil lui répondit, et la tête triangulaire d'une énorme couleuvre se dressa dans les roseaux; je fis, malgré moi, un mouvement en arrière. — N'ayez pas de souci, dit *Bon-Affût* tranquillement, c'est une vieille camarade; elle m'a reconnu, voyez! La couleuvre était en effet sortie de *la rosière;* elle nageait vers nous la tête haute, en dardant sa langue fourchue avec de petits sifflemens. Les longs replis de son corps verdâtre, marbré de taches sombres, traçaient derrière elle un sillon sur les eaux dormantes; elle s'élança d'un bond vers la rive, et, se *lovant* sur elle-même, elle arriva à la ceinture du braconnier. Celui-ci étendit le bras; elle s'y enroula vivement, et atteignit ainsi son giron, où je la vis s'enfoncer.

— Monsieur s'étonne de ma confiance, dit *Bon-Affût,* qui avait remarqué mon expression d'inquiétude et de dégoût; mais ça n'a point de malice, c'est un aspic d'eau. Quand on passe de longues semaines seul dans les bois, voyez-vous, on devient moins difficile pour sa compagnie; on est heureux de trouver quelque chose qui vit et qui vous connaît. Aussi, quand je ne puis aller à la Magdeleine causer avec la Louison, et que Bruno est en voyage, je tombe quelquefois dans mes *chétiveries;* alors je viens ici pour me distraire, et les bêtes du bon Dieu me font société.

Il ajouta beaucoup de remarques étranges sur les animaux de la forêt. Il s'était composé lui-même une histoire naturelle, mélange de préjugés et d'observation dans lequel il me parut fort difficile de distinguer l'erreur de la vérité. Les *fauves* avaient été classés par lui en amis ou en ennemis des hommes, et il prétendait reconnaître leur na-

ture selon qu'ils étaient sensibles ou non à la voix humaine; une tradition forestière faisait remonter cette division aux premiers jours du monde. L'homme et le lion se disputaient alors la royauté de la terre; les animaux prirent parti dans la querelle selon leurs inclinations. Tous ceux qui avaient *l'esprit ouvert et le cœur soumis* se rangèrent du côté d'Adam, tandis que *les violens et les stupides* se faisaient les défenseurs du lion. L'homme remporta la victoire; mais il fut chassé peu après du pays de délices qu'il habitait, et perdit ainsi la couronne du monde. C'est depuis que les animaux qui l'avaient combattu sont restés les ennemis de ceux qui avaient soutenu sa cause. Malheureusement les hommes de nos jours ont perdu le souvenir du passé, et, comme le traité d'alliance entre leurs pères et les animaux du paradis terrestre a été noyé dans les eaux du déluge, ils ne se souviennent plus de leur ancienne amitié; mais, quand on la connaît, on n'a qu'à se montrer, et les *fauves*, qui ont été autrefois les soldats d'Adam, se le rappellent. Ces explications nous avaient conduits hors du fourré, à l'entrée d'une des grandes *rabines*. Nous y rencontrâmes Bruno assis au bord de la route, où il dépouillait de leur écorce des branches de *bourdaine*. En apercevant le braconnier qui débouchait le premier de la *passée*, il fit un geste d'avertissement qu'il réprima de son mieux en me voyant. *Bon-Affût* fouilla d'un regard rapide les avenues. — Eh bien! dit-il en s'arrêtant devant le jeune garçon, qui s'était remis au travail, tu nous prépares donc des paniers, mon mignon?

— Faites excuse, ceci est pour le cagier de Rozet, répliqua Bruno sans lever les yeux.

— C'est s'y prendre tard que de préparer des prisons aux oiselets quand ils ont déjà toutes leurs plumes, objecta le braconnier, et tu n'es guère plus diligent, toi qui attends pour blanchir tes baguettes que le soleil ait un œil fermé.

— Le jour n'est pas si long que la volonté, répondit Bruno.

— Et comptes-tu porter ce soir ta marchandise au Rozet?

— Non, dit le jeune garçon, qui releva la tête en regardant *Bon-Affût*, la route est trop mauvaise du côté des *boisiers;* voyez plutôt.

Il montrait le sol boueux que sillonnaient de profondes ornières et les traces de pas tout récens. Le braconnier sembla particulièrement frappé de celles-ci qu'il reconnut sans doute, car je le vis échanger un regard avec Bruno, et après avoir hésité un instant :

— Monsieur n'a plus besoin de moi, dit-il brusquement; il n'a qu'à suivre la *rabine* pour trouver les huttes des *boisiers;* s'il veut presser un peu le pas, il pourra encore y arriver avant le jour failli.

Je compris que cette détermination avait quelque motif que l'on ne voulait point me faire connaître. et dont il était par conséquent inutile de s'informer; je pris donc congé de mon guide sans insister

davantage, et je m'engageai seul dans la longue avenue. L'épaisseur du feuillage interceptait les dernières clartés du jour, de sorte qu'il y régnait déjà une demi-obscurité; mais, par intervalles, la brise qui s'élève le soir entr'ouvrait la voûte de verdure, et alors un rayon du soleil couchant plongeait tout à coup dans cette ombre, s'y brisait et faisait pleuvoir mille jets lumineux. Lorsque je me retournais, j'apercevais l'immense allée qui se déroulait derrière moi comme un souterrain au fond duquel apparaissait le ciel bleuâtre du levant, déjà diamanté de pâles étoiles. Le premier hameau de *boisiers* que je rencontrai n'était composé que de quelques huttes; je le traversai sans m'y arrêter, gagnant le milieu de la coupe, où se trouvait le principal campement. Je voyais se dessiner çà et là, sous les vagues lueurs de la nuit, des groupes de cabanes qui formaient dans l'immense clairière comme un réseau de villages forestiers. Toutes les huttes étaient rondes, bâties en branchages dont on avait garni les interstices avec du gazon ou de la mousse, et recouvertes d'une toiture de copeaux. Lorsque je passais devant ces portes fermées par une simple claie à hauteur d'appui, les chiens-loups accroupis près de l'âtre se levaient en aboyant, des enfans demi-nus accouraient sur le seuil, et me regardaient avec une curiosité effarouchée. Je pouvais saisir tous les détails de l'intérieur de ces cabanes, éclairées par les feux de bruyères sur lesquels on préparait le repas du soir. Une large cheminée en clayonnage occupait le côté opposé à la porte d'entrée; des lits clos par un battant à coulisses étaient rangés autour de la hutte avec quelques autres meubles indispensables, tandis que vers le centre se dressaient les établis de travail auxquels hommes et femmes étaient également occupés.

J'appris plus tard que ces baraques dispersées dans plusieurs coupes étaient habitées par près de quatre cents *boisiers* qui ne quittaient jamais la forêt. Pour eux, le monde ne s'étendait point au-delà de ces ombrages par lesquels ils étaient abrités et nourris. Cependant dans le cercle étroit de ces obscures destinées se retrouvait tout ce qui agite ailleurs la foule haletante : espérances déçues ou remplies, amours accueillis ou repoussés, joies ou deuils de la famille, et par-dessus tout l'éternelle épée suspendue au banquet du genre humain, la misère. Pour le moment, celle-ci était heureusement absente; mais on se rappelait ses visites, et les femmes me les racontèrent. A plusieurs reprises, l'exploitation du bois avait été suspendue, le prix du blé s'était élevé, et les *boisiers* sans ressources avaient dû vivre, comme les bêtes fauves, de ce qu'ils trouvaient dans la forêt. Chassés par la faim, ils avaient cherché secours dans les villages voisins; mais la pauvreté avait fermé les portes, l'amitié seule eût pu les rouvrir, et, pour le laboureur qui vit hors du *couvert,* le *boisier* est un étranger. Aucune al-

liance ne rattache la campagne à la forêt, aucune habitude ne les rapproche; il y a plus, une vieille défiance met la première en garde contre l'homme du *couvert*. Son accent rude et précipité, ses vêtemens sordides, sa physionomie sauvage, tout étonne et inquiète; puis la tradition rappelle qu'autrefois les *boiseries* servirent de champ d'asile aux désespérés, et qu'alors les hommes de la forêt faisaient irruption dans les villages pour y enlever les femmes ou les moissons, et, bien que l'abus ait cessé, le souvenir a survécu.

Je trouvai au principal campement, ainsi qu'on me l'avait annoncé, une hutte plus vaste convertie en cabaret, et où un certain nombre de voisins étaient alors rassemblés. J'y aperçus Moser avec ses deux gardes qui soupaient dans un coin où j'allai les rejoindre. Vers le milieu de la cabane, autour d'un feu dont la fumée était recueillie par une sorte d'entonnoir en clayonnage, plusieurs femmes se tenaient accroupies. A l'aspect étrange du lieu, on eût pu se croire dans un wigwam de peaux rouges sans la conversation bruyante des fileuses réunies près de l'âtre. Le nom de Michelle plusieurs fois prononcé attira mon attention; Michelle faisait les frais de la veillée, et il me parut, dès les premiers mots, qu'en fait de médisance la ville n'avait rien à apprendre à la forêt. L'élégante *boisière* déplaisait évidemment à tout le monde, sans que l'on pût s'accorder sur ses défauts. Les unes l'accusaient d'être hautaine, les autres trop familière; on lui reprochait de ne songer qu'à faire fortune, puis de se ruiner pour paraître *brave;* celle-ci la déclarait sans esprit, celle-là lui en trouvait trop; il n'y avait unanimité que dans la malveillance. Quand on eut épuisé toutes les critiques, une jeune fille dont le teint couleur de taupe et les cheveux roussis excusaient la jalousie demanda pourquoi la Michelle ne venait point avec les autres à la veillée.

— Pauvre innocente! répondit une seconde fileuse à mine aigre-douce, tu ne sais donc pas que quand les garçons soupent, on est sûr de les trouver au logis?

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait? demanda brutalement la *noiraude*.

— Cela fait, ma mignonne, que la Michelle choisit ses heures, continua la maligne paysanne, et que pour le moment elle va de hutte en hutte montrer sa coiffe blanche.

— Vous croyez ça, la Landry! interrompit tout à coup une voix.

Et la *boisière* parut à la porte de la cabane, le visage rouge et un peu essoufflée.

— Elle nous écoutait! s'écrièrent les fileuses étonnées.

— Je ne porte pas assez de coiffes sales pour avoir à les montrer quand elles sont blanches, reprit Michelle, qui désignait de l'œil la *dormeuse* en toile rousse de la Landry, et je n'ai encore visité aucun logis dans la coupe depuis mon arrivée.

— Vous êtes pourtant bien échauffée, ma bonne amie, fit observer la fileuse avec un regard de vipère qui s'éveille.

— Parce que j'ai couru pour traverser le *placis*, dit la *boisière*, rapport à ce que vient de me dire Bruno.

— Ah! vous vous sauvez devant le chercheur de miel, reprit ironiquement la Landry; jusqu'à présent, quand vous vous rencontriez sur le grand chemin, c'était lui qui prenait les *voyettes*, mais il faut croire que vous l'aurez enhardi.

— Allons, n'ayez donc pas comme ça des *innocences* par mauvaiseté, s'écria Michelle en colère; ce n'est pas Bruno qui m'a *épeurée*, mais son dire, et gage que vous n'auriez pas été plus vaillante, bien que vous soyez douce comme une louve qui n'a pas sevré!

— Et qu'a pu te dire ce pauvre coureur, pour te rendre aussi rouge qu'une graine de houx? demanda la plus vieille des fileuses.

— Ce qu'il m'a dit, mère Colette? répliqua la *boisière*, qui baissa la voix; eh bien! il m'a avertie qu'il venait de rencontrer, vers les fourrés de *l'Homme mort*, le *mau-piqueur* qui *faisait le bois*.

Il y eut à ces mots un mouvement général; toutes les conversations furent interrompues.

— Bruno l'a vu? demandèrent en même temps plusieurs voix.

— Comme je vous vois, dit la *boisière;* il tenait à la chaîne son chien noir et avait l'air de chercher les pistes. Au premier moment, Bruno a cru que c'était un forestier; mais, quand l'*avertisseur de tristesse* s'est tourné vers lui, il a vu ses yeux qui laissaient couler des flammes, il l'a entendu qui prononçait les mauvaises paroles :

Fauves par les passées,
Gibiers par les foulées,
Place aux ames damnées!

Puis il a disparu dans les *ventes* en faisant grésiller les feuilles.

Les femmes avaient cessé de filer, les hommes se regardèrent, et les gardes eux-mêmes semblèrent saisis. Moser leur demanda ce que cela voulait dire. L'un d'eux répondit avec un peu d'embarras que, selon la croyance du *couvert*, l'apparition du *mau-piqueur* annonçait *la grande chasse des réprouvés*. — Et il y a des gens baptisés qui peuvent croire à de pareils contes? demanda Moser scandalisé. Un murmure s'éleva parmi les *boisiers*.

— Les gens baptisés croient ce qui frappe leurs oreilles, fit observer un vieillard; tous ceux qui sont ici ont ouï la trompe de l'*avertisseur de tristesse*, et vos gens eux-mêmes peuvent en rendre témoignage.

Les gardes avouèrent, avec un peu d'hésitation, que c'était la vérité. — Ainsi vous avez entendu le cor dans la forêt sans chercher les chasseurs? demanda l'Alsacien.

— Par la raison qu'ils seraient allés au-devant de la mort, reprit le *boisier* qui avait déjà parlé : la venue du *mau-piqueur* est toujours un méchant signe; mais quiconque raconte la chasse n'a qu'à faire préparer sa bière, car ses heures sont comptées.

— Eh bien! j'en courrai la chance, dit Moser, et que le diable me brûle si je ne force vos damnés à me montrer leurs ports d'armes!

Tous les assistans se récrièrent; le vieillard secoua la tête. — Il ne faut pas jouer avec les morts, dit-il, Dieu a fait les parts; il a donné le jour aux hommes et la nuit aux mauvais esprits. C'est d'un cœur trop fier d'aller contre sa volonté, et, si vous avez un bon patron dans le ciel, il vous épargnera cette épreuve.

— J'attends au contraire qu'il me l'accorde, dit Moser. Depuis quinze ans que je marche sous le *couvert*, je n'y ai trouvé que des braconniers de ce monde-ci : j'aurais plaisir à en rencontrer enfin quelques-uns de l'autre; mais vous verrez que la chasse aura été remise, et que le diable nous trouvera trop à jeun et trop éveillés pour faire retentir la trompe du *mau-piqueur*.

Nul ne répondit, il y eut une pause. La hutte était enveloppée de ce grand silence de la solitude à peine entrecoupé par le bruit du vent et la rumeur des eaux. Tout à coup un son de cor s'éleva, grandit, courut le long des *rabines*, et vint éclater à la porte de la cabane. L'effet fut terrible et soudain. Hommes et femmes se levèrent d'un seul mouvement. Moser me regarda avec surprise; il y eut un court silence, puis l'appel de la trompe se répéta plus vif et plus rapproché. — C'est lui! c'est lui! murmurèrent toutes les voix. Le forestier s'était levé. — Il est clair que quelqu'un s'amuse à nos dépens, dit-il avec une impatience irritée; reste à savoir qui rira le dernier.

Et se tournant vers ses deux compagnons : — En route! ajouta-t-il; le *mau-piqueur* me semble un peu enroué, nous allons tâcher de lui éclaircir la voix.

Les gardes, qui s'étaient levés, se regardaient avec inquiétude, et le son du cor continuait à retentir avec une force croissante; tous les *boisiers* s'étaient rassemblés autour de la cheminée, où ils parlaient à voix basse. Moser attendait près de la porte en examinant la batterie de son fusil. Enfin ses compagnons le rejoignirent, mais d'un air qui trahissait leur trouble. L'Alsacien leur demanda s'ils avaient peur.

— On peut craindre sans honte ce qu'on ne comprend pas, dit le plus âgé avec humeur, et, pour mon compte, je me demande ce que nous allons faire à cette heure dans la forêt.

— Votre devoir! répliqua Moser durement; savez-vous ce que cache cette mauvaise plaisanterie dont on veut nous effrayer? êtes-vous sûrs qu'elle ne serve point à quelque maraudeur pour ravager les *ventes*? Le bois nous est confié, nous devons le surveiller comme notre enfant.

Voulez-vous donc qu'on vous prenne pour des lâches? Allons, en avant! vous dis-je, et veillez à vos fusils.

Les gardes ne dirent mot, et nous prîmes notre chemin vers la futaie. Moser se dirigeait sur le son du cor, qui devenait à chaque instant plus distinct. Ses hallalis ne ressemblaient en rien aux airs de chasse contemporains : c'étaient des appels prolongés et plaintifs, entrecoupés de fanfares furieuses, mais dont le rhythme antique rappelait les airs de la vieille France. Le *mau-piqueur* paraissait venir à notre rencontre par un sentier parallèle à celui que nous suivions. Bientôt le cor éclata à notre droite et de si près, que nous en paraissions à peine séparés par quelques buissons. Moser tourna brusquement de son côté; mais à l'instant même nous l'entendîmes retentir à notre gauche. Le forestier surpris s'élança dans la nouvelle direction; l'hallali passa aussitôt à droite, plus éclatant que jamais. Cette fois, Moser lui-même s'arrêta désorienté, et demanda aux gardes s'il y avait dans la forêt des échos : tous deux répondirent négativement; ils nous firent même remarquer que le son du cor avait de nouveau changé de place et se faisait entendre derrière nous. L'Alsacien allait rebrousser chemin, quand nous le distinguâmes en avant. Le son se maintint dans cette direction, que nous suivîmes quelque temps, mais avec des intermittences qui continuaient à nous égarer. Parfois on eût cru le corneur nocturne à quelques pas; dans d'autres instans, il nous paraissait perdu à l'autre extrémité de la forêt. Les deux gardes nous suivaient dans un saisissement que trahissait leur haleine haletante. Quand nous nous arrêtâmes enfin au milieu d'un carrefour sauvage, ils se mirent à regarder autour d'eux avec une épouvante qu'ils ne cherchaient plus à dissimuler.

— C'est aller volontairement à l'encontre du malheur! dit le plus vieux d'une voix altérée; le forestier doit savoir à cette heure que nous n'avons pas affaire à des hommes, et la raison nous dit de retourner aux huttes.

Moser ne répliqua rien. Le corps penché et l'oreille ouverte à toutes les brises de la nuit, il semblait étudier depuis quelque temps avec une attention particulière les hallalis du *mau-piqueur;* il se redressa enfin et se tourna de notre côté. — J'ai le mot de l'énigme, dit-il vivement; les sons éloignés sont plus nets et plus forts que ceux qui retentissent à quelques pas : ce n'est ni le même musicien ni le même instrument; il y a évidemment deux trompes, et voilà une heure qu'on se moque de nous!

Quelque vraisemblable que fût l'explication, elle ne put persuader nos compagnons, qui se refusèrent positivement à explorer l'un des côtés de la forêt, tandis que Moser et moi aurions parcouru l'autre. L'Alsacien dut se résigner à les conduire dans une des directions, en me laissant prendre seul la route opposée. Un des gardes me donna

son fusil, et j'entrai dans une étroite *foulée* qui me conduisait à la partie la plus solitaire de la forêt. J'avançais avec difficulté sur un terrain marécageux, où le pied glissait à chaque pas. La clarté stellaire donnait à l'ensemble de la futaie je ne sais quel aspect chimérique : tantôt des lueurs filtrant à travers l'ombrage couraient devant moi sur l'herbe fine à la manière des follets, tantôt de vieux arbres desséchés se dressaient aux angles des *bouées* comme des fantômes qui agitaient à la brise leurs linceuls de lierre; mille rumeurs couraient dans l'air, des cris sans nom sortaient des tanières creusées sous les racines, des soupirs étouffés descendaient du haut des cimes; on sentait vivre autour de soi un monde inconnu et invisible. Le cor avait cessé de retentir; mais depuis quelque temps il me semblait entendre, au milieu des murmures de la nuit, un bruit de pas que trahissait de plus en plus le craquement des branches mortes et des glands desséchés. Enfin, à l'entrée d'un *placis*, j'aperçus distinctement une ombre tenant à la main une trompe de chasse : elle émergeait comme moi de l'obscurité, et entrait dans l'espace éclairé. Au léger cri que je laissai échapper, elle se retourna de mon côté, puis s'élança vers le centre du *placis*, où elle disparut derrière un obstacle que je pris d'abord pour un rocher; mais, en approchant, je reconnus un chêne gigantesque, dont le tronc vermoulu avait fait jaillir à quelques pieds de terre un taillis de rameaux. Après avoir vainement tourné autour du colosse sans pouvoir atteindre l'ombre fuyante, je revins brusquement sur mes pas, et je me trouvai en face du porteur de trompe, qui n'était autre que Bruno. En me reconnaissant, il parut plus surpris qu'effrayé; mais j'étais un peu en colère de l'émotion que la plaisanterie m'avait causée, et je lui mis la main au collet. — Parbleu! je tiens cette fois le *mau-piqueur!* m'écriai-je, et je veux le faire connaître aux gens de la coupe.

— Au nom du Christ! ne le faites pas, monsieur, interrompit le chercheur de miel d'une voix troublée, ce serait me perdre à jamais... et d'autres avec moi.

— Qui cela? demandai-je.

Il hésita.

— Notre musique ne porte dommage à personne, reprit-il en évitant de répondre; nous avons seulement voulu faire causer les gens...

Un coup de feu l'interrompit; il s'arrêta court d'un air déconcerté.

— Voici qui vous donne un démenti, maître Bruno, répliquai-je.

— Ce sont les gardes qui tirent en rentrant, balbutia le jeune garçon.

— Les gardes suivent une direction opposée, repris-je, et je gage que les gens qui ont entendu parler les fusils de la forêt reconnaîtraient plutôt la voix de celui de *Bon-Affût*.

Bruno me regarda.

— Ah! il faut que quelqu'un ait averti monsieur, s'écria-t-il; il n'au-

rait pu avoir tout seul une pareille idée... Mais monsieur ne voudrait point faire de peine à un pauvre homme...

— D'autant que je sais à qui il destine la chasse, répliquai-je.

Et je lui racontai comment j'avais entendu la promesse faite à la Louison par le braconnier; je lui annonçai en même temps que Moser était dans la forêt avec les gardes. Un peu effrayé pour *Bon-Affût*, qui se croyait à l'abri de toute poursuite grace à son stratagème, Bruno voulut aller l'avertir : j'avais perdu mon orientation à travers les *bouées*, et, dans la crainte de m'égarer de plus en plus, je me décidai à le suivre. Le chasseur d'abeilles ne prit ni par les avenues, ni par les sentiers; il coupa droit vers le lit d'un ruisseau desséché que nous longeâmes quelque temps sans bruit sur une jonchée de feuilles humides et cachés par les touffes de coudriers. Nous atteignîmes ainsi un *gîte* très fourré où le braconnier venait également d'arriver avec un chevreuil. Bruno lui expliqua rapidement notre rencontre et la présence des forestiers dans le bois. J'indiquai le plus exactement qu'il me fut possible la direction que je leur avais vu prendre et le carrefour où ils m'avaient donné rendez-vous. Le chercheur de miel fit observer que leur route devait les éloigner de nous.

— S'ils la suivent! objecta *Bon-Affût;* mais ils auront entendu, comme monsieur, ma canardière chanter sous le *couvert :* en se dirigeant sur le son, ils vont arriver par la *rabine* de la Hubiais, et avant dix minutes nous les aurons sur nos talons. Le plus sage est de tourner vers la brande et de filer par la clairière de la *petite Fougeace*.

A ces mots, sans attendre notre réponse, il reprit le chevreuil dont Bruno avait lié les pieds, le jeta sur son épaule et se mit en marche. Au sortir du fourré s'ouvrait une vaste bruyère sans ombrages, dans laquelle il fallut s'engager. Toutes les étoiles avaient disparu du ciel; un vent froid s'était élevé; on apercevait à travers la brume nocturne les lisières de la forêt, qui semblaient ourler la brande d'un pli plus sombre, et d'où sortait la triste rumeur du vent dans les feuilles. De temps en temps retentissaient dans la nuit des cris de loups affamés auxquels répondaient comme un écho les hurlemens des chiens dans les villages. *Bon-Affût* rentra enfin sous le *couvert*, et, après avoir traversé une jeune *vente*, tourna vers la clairière de *la Fougeace*. Nous commencions à côtoyer le long étang qui la ferme à gauche, quand une grande clarté nous apparut de l'autre côté dans les arbres. Des vapeurs lumineuses montaient sous les voûtes de verdure, puis disparaissaient derrière les tourbillons d'une fumée blanchâtre que pailletaient des étincelles.

— Le feu! s'écria *Bon-Affût*, le feu est à la futaie!

Et il courut avec nous vers la clairière. Nous vîmes alors que l'incendie n'avait encore gagné que les lisières. Le feu allait de buisson

en buisson jusqu'au pied des grands arbres dont il effleurait les troncs noueux. *Bon-Affût* s'était arrêté les deux mains appuyées sur son fusil. — Encore quelque vacher du diable qui aura allumé une bourrée aux bords des traînes! dit-il. Si on ne débarrasse point la forêt de ces fainéans, nous n'aurons bientôt plus que des *bois-arcis*.

— Sans compter que c'est nous autres qu'on accuse de tous les dégâts, fit observer Bruno.

— Le garçon dit pourtant vrai! reprit le braconnier en me regardant. Demain les gardes assureront que le feu a été mis par les coureurs de bois, comme si le monde avait coutume de brûler son champ et sa maison!

Je déclarai que le forestier alsacien ne manquerait point en effet de regarder l'accident comme une nouvelle malice du *mau-piqueur*, et que celui-ci ferait sagement d'éviter sa rencontre, s'il ne voulait s'exposer à quelques semaines de retraite forcée dans la prison de Savenay.

— Moi en prison! interrompit *Bon-Affût*, qui releva sa canardière par un geste instinctif et menaçant; c'est impossible! J'ai besoin du *couvert* pour vivre. En prison! que le diable me torde si je n'en userais pas les murs avec mes ongles! C'est dans la forêt que j'ai toutes mes connaissances; faut que j'y reste... pour la *verdaude*... et pour d'autres encore!... Mais monsieur a raison, pas moins; il est inutile de s'arrêter; d'autant que nous ne pouvons rien contre le feu. Si le vent reste où il souffle, il n'y a d'ailleurs pas de danger; la forêt se tiendra bien. Seulement faut rebrousser chemin, vu qu'ici on ne peut plus passer, et que nous sommes enfermés entre le feu et l'eau.

Nous retournâmes vers l'entrée de la clairière; mais, près d'y arriver, Bruno, qui marchait en avant, revint vivement sur ses pas. — Qu'y a-t-il? demanda le braconnier en s'arrêtant.

— J'ai vu quelqu'un dans la *foulée!* répliqua le jeune garçon à voix basse.

Nous reculâmes jusqu'à l'ombre projetée par une touffe de saules qui bordaient l'étang, mais trop tard pour échapper aux regards de Moser et des deux gardes, qui venaient de déboucher dans la clairière.

— Nous sommes pris! dit le chasseur d'abeilles en voyant l'Alsacien nous montrer du doigt.

— Pas encore! murmura *Bon-Affût* caché derrière le buisson, et dont j'entendis craquer la batterie.

Les forestiers continuaient à marcher sur nous avec précaution; ils ne pouvaient avoir aperçu le braconnier, qui, dès le premier instant, s'était accroupi dans l'ombre. Je fis comprendre rapidement à Bruno que le seul moyen de dérober la présence de *Bon-Affût* et d'éviter une lutte dangereuse était de marcher à leur rencontre. Il se débarrassa à l'instant de sa trompe de chasse qu'il laissa glisser sur l'herbe près

de *Bon-Affût*, et il s'avança avec moi vers Moser. Celui-ci m'eut à peine reconnu que, sans prendre le temps de nous interroger, il courut examiner l'incendie. Bien que les flammes ne parussent point devoir s'étendre, il envoya les deux gardes pour réclamer en toute hâte du secours au campement des boisiers. Ce fut seulement après leur départ que nous pûmes échanger quelques explications. Ainsi que le braconnier l'avait prévu, Moser *était venu au coup de fusil*. Les taillis en feu le confirmèrent dans ses premiers soupçons.

— Les braconniers sont à l'ouvrage, me dit-il, et, afin d'avoir le *couvert* à eux, ils ont voulu effrayer. Heureusement que je suis sevré depuis trop long-temps pour croire aux contes de nourrice. Dès ma première tournée, ce matin, j'ai reconnu que la forêt était au pillage; tout le monde en use comme de son bien. Les troupeaux du Gavre broutent, en guise d'herbe, les chênes naissans; l'*étrèpe* des paysans fauche le reste pour litières; les marchands de glu, en écorçant les houx, font chaque année pour cent louis de bois mort. Il ne reste déjà plus de cerfs sous le *couvert;* bientôt on cherchera en vain des chevreuils. Il est temps d'en finir avec les vagabonds qui moissonnent effrontément dans le champ du roi.

A ce moment, son regard tomba sur Bruno, qui revenait vers nous après s'être approché du marais, et il me demanda ce que c'était que ce compagnon recueilli en chemin. J'expliquai notre rencontre la veille chez le fermier et tout à l'heure près du *chêne du grand-duc* de manière à prévenir tout soupçon. Moser voulut lui adresser quelques questions, mais le chercheur de miel n'eut point l'air de les comprendre. Un masque de stupidité s'était subitement étendu sur tous ses traits; à chaque demande du forestier, il éclatait de rire et répondait longuement par de puériles divagations. Je m'aperçus bientôt que, pendant qu'il fixait ainsi l'attention de l'Alsacien, ses yeux fouillaient la nuit vers l'ouverture de la clairière; je suivis leur direction, et il me sembla distinguer, à travers l'obscurité, une forme vague qui rampait aux bords de l'étang. Je compris que c'était *Bon-Affût* qui gagnait le bois. Bruno ne témoigna aucune intention de le suivre. Assis sur l'herbe devant le *brûlis*, dont les flammes commençaient à s'abattre et ne serpentaient plus que dans les broussailles, il écoutait Moser, qui me développait son plan contre les maraudeurs de la forêt.

Notre conversation fut interrompue par le retour des gardes, qu'accompagnait une troupe nombreuse de boisiers. A l'annonce d'un *brûlis*, tous étaient accourus armés de seaux, de haches et de hoyaux. Les femmes elles-mêmes avaient suivi pour prêter secours. Le premier effort les rendit maîtres de l'incendie : la lisière de buissons qui brûlait encore fut abattue, le terrain nettoyé, et le brasier éteint. Le dommage avait été peu de chose; mais les boisiers, nourris par l'exploitation de

la forêt, qu'ils regardent comme leur champ, restèrent émus et irrités de l'inquiétude qu'ils venaient d'éprouver. Tout le monde demandait à la fois comment le feu avait pris.

— Comment? répéta le forestier; demandez aux vauriens que vous laissez maîtres du *couvert*, et qui tôt ou tard vous en feront un tas de cendres! Voilà où conduisent vos histoires de veillée! On vous fait trembler comme de vieilles femmes avec une fanfare, et pendant ce temps les braconniers tuent le gibier et mettent le feu aux futaies.

Il y eut parmi les *boisiers* un mouvement et un échange de réflexions rapides. Quelques-uns des plus jeunes penchaient évidemment vers l'opinion de Moser; mais la plupart ne pouvaient échapper ainsi à l'empire de la tradition.

— Bruno a vu le *mau-piqueur*, disait une femme.

— Nous avons entendu tous la trompe maudite, ajoutait un vieillard.

— Demain, on verra par les foulées la trace de la meute avec les plumes ou le poil du gibier.

— Et puisque le forestier est sorti pendant la chasse, il en aura sa part.

— Dieu me damne! ceci est une chose que je voudrais voir! s'écria en riant Moser, qui alla reprendre son fusil posé contre un chêne.

Il s'interrompit tout à coup. Une patte de chevreuil était plantée dans le canon même de la carabine! Le saisissement fut d'abord général. Les *boisiers* se montrèrent avec une surprise effrayée l'envoi du chasseur maudit qui devait être, selon la tradition, un talisman de malheur; mais, après avoir réfléchi un instant, l'Alsacien se frappa le front, et se tournant de mon côté :

— C'est un tour du jeune drôle que vous avez rencontré près du *chêne au duc*, s'écria-t-il; il était là tout à l'heure; qu'est-il devenu?

Je cherchai Bruno autour de moi; il avait disparu. Le forestier s'informait à tout le monde du chemin qu'il avait pu prendre, quand des femmes qui puisaient de l'eau à l'étang pour éteindre le dernier brasier accoururent avec la trompe de chasse cachée par le chercheur de miel derrière les touffes de saule. Les *boisiers* la reconnurent aussitôt pour l'avoir vue aux mains de *Bon-Affût*. A ce nom, Moser fut frappé d'un trait de lumière. Les renseignemens recueillis depuis son arrivée sur le braconnier ne lui permettaient point de douter que tout ce qui venait d'arriver ne fût son ouvrage. Le chasseur d'abeilles lui servait évidemment de compère; tous deux avaient abusé de la crédulité des gens du *couvert* en jouant cette comédie du *mau-piqueur*, et, quand ils s'étaient vus poursuivis, ils avaient mis le feu au taillis, afin de détourner l'attention.

Malgré la vraisemblance de ces explications, les *boisiers* eussent peut-être continué à douter sans l'arrivée de Michelle, qui, tardivement

avertie du *brûlis*, avait pris par les grands sentiers, et ne savait rien de ce qui s'était passé à la clairière. Elle raconta que, vers la petite ravine, elle avait aperçu deux hommes qui lui avaient d'abord fait peur, mais qu'en les laissant approcher, elle avait reconnu Bruno et *Bon-Affût*, qu'elle les avait appelés, et qu'au lieu de répondre, tous deux s'étaient enfoncés dans les jeunes *ventes*. Ceci mit fin aux incertitudes. Il s'éleva un cri de réprobation générale. Honteux d'avoir été pris pour dupes et irrités d'un essai d'incendie qui les exposait à perdre leur gagne-pain, les *boisiers* s'écrièrent qu'il fallait arrêter les deux maraudeurs. D'après le rapport de Michelle, ils avaient pris le chemin de la Magdeleine : on se partagea en plusieurs bandes qui devaient occuper tous les passages et se rabattre ensemble vers la ferme. Ne pouvant ni prévenir les fugitifs, ni empêcher cette battue, je me décidai à ne point quitter le forestier. La troupe que Moser conduisait prit par le sentier où *Bon-Affût* et Bruno avaient été aperçus; mais ceux-ci avaient sans doute trop d'avance pour qu'on pût les atteindre, car nous arrivâmes à la Magdeleine sans avoir rien rencontré. Bien que la ferme fût close et silencieuse, une raie de lumière dessinée sur le seuil prouvait suffisamment que tout le monde n'y était point endormi; un chien ayant aboyé à notre approche, la lumière disparut. Moser nous arrêta du geste en pressant le pas. Presque au même instant la porte s'ouvrit, le père Louroux avança la tête pour voir qui venait, et le forestier se trouva brusquement devant lui.

A l'exclamation poussée par le fermier, nous nous rapprochâmes tous ensemble, ce qui le fit reculer et nous permit d'entrer; mais, déconcerté un instant, il se remit vite et demanda ce qui nous amenait.

— D'abord ce vaurien, dit Moser en montrant Bruno assis sur la pierre du foyer, puis un autre qui doit être à la ferme avec lui.

— Qui cela? demanda Louroux d'un air étonné.

— Le braconnier de la *Mare aux aspics*.

— *Bon-Affût?* il n'est point ici, comme vous pouvez voir; mais je lui ai parlé pas plus tard qu'hier, même que monsieur était témoin.

Le forestier ne perdit point son temps à contester, et se mit à fouiller tous les coins de la ferme sans rien découvrir. Le paysan, qui vit son désappointement, jugea l'occasion favorable pour se plaindre d'une visite faite sous cette forme et à pareille heure : il commençait à le prendre de très haut; mais l'Alsacien lui coupa la parole en l'avertissant qu'on connaissait ses rapports avec les braconniers, que la présence du chasseur d'abeilles, reçu au milieu de la nuit, était une confirmation suffisante, et qu'il aurait lui-même à rendre compte de sa part de responsabilité dans le double crime de braconnage et d'incendie. Il raconta ensuite brièvement ce qui avait eu lieu, annonça que toutes les routes étaient surveillées, et reprit sa recherche, suivi cette

fois du paysan effrayé, qui était bien vite redescendu de la récrimination à l'humilité, et prenait tous les saints du calendrier à témoin de son innocence.

Le forestier voulut emmener Bruno. En passant devant un des lits refermés dont l'unique chambre de l'habitation des Louroux était garnie, celui-ci murmura quelques mots bretons que je ne pus distinguer; mais à peine eut-il disparu, que le battant du lit glissa doucement dans la coulisse, et, aux premières clartés du jour qui pénétraient par la porte ouverte, je vis la tête charmante de la Louison s'avancer avec une précaution inquiète. Fatigué de ma longue course de nuit à travers la forêt, je m'étais assis dans l'ombre du foyer, où elle ne pouvait me voir. Elle se pencha au bord du lit, regarda encore vers l'entrée, et se laissa couler à terre; elle était pieds nus, coiffée d'un petit bonnet à trois pièces, comme en portent les enfans, et vêtue d'une simple jupe de berlinge. Je la vis s'avancer jusqu'à la porte à pas comptés, regarder au dehors, puis gagner la seconde entrée, qui donnait sur une cour de derrière.

Persuadé qu'elle voulait avertir le braconnier, je la suivis jusqu'au seuil. Comme elle allait traverser la cour, la voix de Moser se fit entendre, et il parut lui-même, continuant ses recherches. La jeune paysanne effrayée fit d'abord un mouvement pour rentrer, puis s'arrêta. Le forestier venait vers elle en compagnie du père Louroux. Michelle causait plus loin très vivement avec Bruno.

— C'est-il donc la naissance d'un nouveau Jésus, notre maître, demanda la Louison en souriant, pour qu'on mène tant de *déduit par l'housteau*, et qu'on réveille les bergères avant la pointure du jour?

— D'où vient cette fille et que veut-elle? interrompit brusquement Moser; mais Michelle avait tressailli à la voix de Louison.

— Eh bien! le forestier ne voit donc pas? dit-elle en s'approchant; c'est la pastoure de la Magdeleine, à qui ses parens n'ont laissé ni bas ni sabots.

Et s'adressant à l'enfant avec cette pitié triomphante qui insulte : — Hélas! voici bien du malheur pour toi, pauvre créature, ajouta-t-elle; ton grand ami *Bon-Affût* va être conduit en prison.

— Et son chagrin vous portera beaucoup de profit, faut croire, répliqua un peu aigrement la Louison, car la mauvaise nouvelle rit plein vos yeux.

— Il y a toujours profit pour les honnêtes gens qu'on fasse justice, reprit Michelle en élevant la voix; le braconnier est un malheureux qui a mis le feu aux futaies...

— Vous mentez, la Michelle! s'écria Louison, dont l'œil bleu étincela; *Bon-Affût* aime trop le *couvert* pour lui avoir fait du mal. Allez, allez, c'est d'un méchant courage d'accuser ainsi ceux qui ne sont point là et qui n'ont personne pour les défendre.

— Tu le défends, toi, laideronnette! s'écria la *boisière* en éclatant de rire.

— C'est du moins preuve qu'elle a le cœur mieux placé que vous, dit sévèrement le chercheur de miel.

Michelle se retourna de son côté avec une expression de rancune hautaine. — C'est bon, mon Bruno, reprit-elle amèrement, on sait que vous êtes bien disposé pour la Louison et pour *Bon-Affût*. Quand les oiseaux ont le même plumage, ils font ensemble leurs nids; mais, pour le moment, le commerce va mal, mon pauvre gars, et vous voilà tous les deux pris.

— Encore une menterie! interrompit la pastoure en colère; *Bon-Affût* n'est point pris et ne le sera pas.

— Voyez-vous la rusée qui sait cela! s'écria Michelle; gage qu'elle connaît le retrait du braconnier!

Moser, qui avait prêté jusqu'alors peu d'attention à la querelle des deux jeunes filles, devint attentif. Il interrogea Louison en usant de tous les moyens de la surprendre; mais la petite pastoure échappa à ses piéges avec une finesse naturelle et alerte dont je fus émerveillé. Les *boisiers* arrivèrent sur ces entrefaites; ils avaient exploré les chemins sans rien rencontrer. Le forestier ne put cacher son dépit. Outre la nécessité de justifier la confiance de l'administration, à laquelle il avait promis une prompte réforme des abus qui ruinaient la forêt, il mettait sans doute son amour-propre à ne pas échouer devant tant de témoins et à signaler son arrivée au Gavre par une prise importante. Après avoir ordonné de fouiller encore les environs de la Magdeleine, il s'assit à la porte de la ferme et alluma sa pipe allemande, comme s'il eût voulu attendre là le résultat des nouvelles recherches.

Cependant je m'étais aperçu qu'il continuait à suivre de l'œil tous les mouvemens de la Louison; le jour s'était levé, et l'on commençait à entendre au loin dans la forêt le *lambis* du vacher; la pastoure fit sortir les bestiaux des étables et se dirigea avec eux vers les pâtures. Moser la laissa partir sans avoir l'air d'y prendre garde; mais à peine fut-elle engagée dans le sentier qui conduisait aux friches, que je le vis éteindre vivement sa pipe et reprendre son fusil. Je lui demandai ce qu'il voulait faire; il mit le doigt sur ses lèvres en me montrant la pastoure, et se glissa dans le champ qu'elle côtoyait. Je le rejoignis sans trop comprendre son projet, et nous suivîmes la Louison de l'autre côté de la haie. La bergerette marchait en chantant, sans se presser ni regarder derrière elle, uniquement occupée en apparence des pailles qu'elle tressait. Elle arriva ainsi au *patis*, grimpa sur un petit monticule qui le dominait et s'assit sous un bouquet de frênes. Pour la première fois alors elle promena les yeux autour d'elle, mais vaguement et comme si elle n'eût point regardé. Presque à ses pieds était

un champ de blés mûrs dont les épis ondulaient à la brise du matin. A droite s'ouvrait la forêt, à gauche s'étendait la culture où nous nous tenions cachés. Louison continuait à chanter; mais sa voix s'élevait insensiblement et jetait au loin les modulations de la complainte champêtre.

— Dans quelle langue de sauvage nous chante-t-elle là? demanda Moser, qui s'efforçait en vain de comprendre les paroles.

Je lui fis signe de se taire, car j'avais reconnu le rude accent celtique. La pastoure chantait le vieux *guerz* de *Jean Devereux*, mais en l'entrecoupant d'avertissemens adressés à un auditeur invisible.

« Bretons, soyez tous sur vos gardes, — c'est là que demeure Jean *la Prise*, — il est avec ses soldats dans sa citadelle, — comme un bigorneau dans sa coquille. »

A cet endroit, la voix changeait légèrement d'inflexion, et substituait aux paroles traditionnelles ce rapide avertissement : « Toute la troupe des coupeurs de bois est ici; le plus sûr pour vous est de retourner à cette heure dans la forêt, vers le gîte de la Mare aux aspics. »

Puis le chant primitif reprenait :

« Ils ont pillé dans ce pays tout ce qui était vieux et tout ce qui était neuf, — les croix d'argent des églises, — les hanaps dorés des bourgeois. »

Et l'accent s'élevait encore pour ajouter : « Il n'y a personne à droite; suivez les blés sans lever la tête, vous arriverez à la petite bouée de houx. »

Mon œil se retourna vers le champ de blé, et, au bout de quelques secondes, je vis la mer d'épis s'entr'ouvrir légèrement et dessiner un sillon qui semblait se diriger vers la forêt. Je me levai pour mieux distinguer; Moser, qui suivait tous mes mouvemens, surprit mon regard, aperçut l'agitation des épis et poussa une exclamation joyeuse : il avait tout deviné. Écartant les buissons derrière lesquels nous étions abrités, il traversa en courant la friche, arriva à la clôture du champ de blé, trop élevée en cet endroit pour être franchie, la côtoya un instant, et, apercevant enfin une ouverture garnie de ramées, s'y élança; mais je l'entendis aussitôt jeter un cri de douleur et je le vis s'abattre : il avait rencontré la faux cachée sous les feuilles pour la *passée* des sangliers. Les deux gardes, qui arrivaient et qui avaient vu comme moi l'accident, accoururent pour m'aider à relever l'Alsacien. Moser était couvert de sang, mais il ne parut point s'en préoccuper. — Vite, vite, au braconnier! balbutia-t-il en montrant la direction dans laquelle fuyait *Bon-Affût*.

Après un moment d'hésitation, les gardes se précipitèrent à la poursuite d'Antoine, tandis que Moser s'aidait du talus pour se redresser et

les suivre du regard. Je voulus en vain savoir s'il était dangereusement atteint; étanchant machinalement avec son mouchoir le sang qui coulait de ses mains et de sa poitrine, il ne semblait s'occuper que du braconnier. Dès que celui-ci s'était vu découvert, il n'avait plus songé à se cacher dans les blés et courait à travers les sillons; il s'efforçait de gagner le bois, poursuivi par les forestiers. L'intervalle qui le séparait d'eux s'agrandissait de plus en plus, et il était évident qu'il allait leur échapper, lorsqu'à la dernière clôture il se trouva inopinément en face d'une troupe de *boisiers* qui l'entourèrent et le saisirent. Aux cris qui l'avertissaient de cette capture, Moser fit un geste de triomphe, et, à bout de forces, se laissa glisser au pied du fossé.

Un quart d'heure après, tout le monde était réuni devant la ferme du père Louroux. On attelait une charrette pour le forestier, dont on avait pansé les blessures; à quelques pas, au milieu d'un cercle formé par les *boisiers*, se tenaient *Bon-Affût* et Bruno. Ils avaient les mains liées et étaient appuyés à un petit mur d'enclos. Louise, assise un peu plus loin, sanglotait, la tête sur ses genoux. Je m'approchai pour donner quelques encouragemens aux prisonniers; mais le braconnier, long-temps silencieux, venait d'adresser la parole à la jeune pastoure: il parlait breton, afin de n'être pas compris de ceux qui les entouraient.

— Ne pleure plus, chère créature, disait-il d'une voix très douce; oublies-tu qu'il y a ici un mauvais cœur jaloux qui boit tes larmes comme une eau de source?

Son œil indiquait Michelle, qui les regardait de loin avec une expression de joie troublée; mais la pastoure ne parut point prendre garde à l'espèce d'avantage qu'elle donnait à sa rivale: le malheur de ses deux amis l'occupait uniquement.

— En prison! vous, en prison! mes pauvres gens! reprit-elle les mains pressées l'une contre l'autre.

— Le garçon n'y sera pas long-temps, vu qu'on ne trouvera rien contre lui.

— Mais vous, cher homme, dit Louison en regardant *Bon-Affût* avec une tendresse filiale, qu'allez-vous devenir quand il n'y aura plus de feuilles sur votre tête, que vous ne pourrez plus respirer *au cœur de l'air*, et qu'il faudra rester nuit et jour entre des murailles?

Le front du braconnier s'obscurcit. — Oui, ce sera une dure épreuve, dit-il sourdement.

— Laissez-moi vous suivre au moins, vieil Antoine, reprit vivement Louison; peut-être qu'ils me permettront de demeurer avec vous, et, si c'est défendu, je pourrai rester à la porte de votre prison, je chanterai pour vous avertir que je suis là, j'irai prier les juges qu'ils vous laissent partir.

— Pauvre innocente ! interrompit *Bon-Affût*, qu'est-ce qu'on dirait ici, et comment vivrais-tu là-bas?

— Ici on dirait que je vous sers comme mon vrai père, répliqua la pastoure, vous savez qu'on le dit déjà, et, pour vivre là-bas, je travaillerais, ou, s'il n'y a pas d'ouvrage pour moi, eh bien! je m'asseoirais au coin de la prison, et quand il passerait de bonnes ames, elles verraient que j'ai faim et elles me secourraient pour l'amour du Christ!

Un sourire attendri passa sur le visage du braconnier; il regarda avec complaisance la petite paysanne, dont le charmant visage était tourné vers lui. — Tu as bon cœur, la Louison, dit-il, mais il faut que tu restes à la Magdeleine, je le veux. Il n'est pas bon que les jeunes filles soient par les chemins, demandant secours à ceux qui passent. S'il y en a qui donnent au nom du Christ, comme tu dis, il y en a aussi qui veulent prendre au nom du diable. Demeure ici; Bruno reviendra avant qu'il soit long-temps, et moi plus tard.

La pastoure voulut insister. — C'est dit, entends-tu bien? ajouta le braconnier d'un ton impérieux.

Louison joignit les mains et baissa la tête. — On fera selon votre désir, dit-elle avec une résignation presque craintive.

Il y eut un assez long silence; Bruno l'interrompit en annonçant à demi-voix qu'on allait partir. Les gardes venaient, en effet, de placer Moser dans la charrette et reprenaient leurs fusils. La pastoure se jeta au cou de *Bon-Affût* en sanglotant. Le courage de celui-ci parut fléchir : il devint très pâle, tout son corps tremblait, et il fut obligé de s'asseoir; mais ce ne fut que l'émotion d'un instant. Il se releva presque aussitôt. — Allons, Dieu vous gardera, pauvre fille, dit-il en retenant avec peine ses sanglots, ne pleurez pas, vous donneriez occasion de parler aux mauvaises gens... Embrassez-la, Bruno... et maintenant en voilà assez. Du courage, mes enfans, nous reviendrons quand il plaira à Dieu !

Puis, comme s'il se ravisait :

— Encore un mot, la Louison, ajouta-t-il plus bas; vous savez où est la *Mare aux aspics,* vous connaissez le trou de la *verdaude;* j'ai caché au fond sept pièces de six livres, qui sont toutes mes économies : je voulais en avoir dix pour le jour où Bruno et vous seriez revenus ensemble de l'église. Tant que j'aurai chance de compléter la somme, n'y touchez pas; mais, si on vous dit que je n'ai plus besoin que de prières, alors prenez l'héritage; la *verdaude* vous connaît comme moi, et vous laissera faire.

A ces mots, il embrassa de nouveau la jeune paysanne, dont les sanglots redoublaient malgré elle. Je me décidai à intervenir.

— Rassurez-vous, ma bonne créature, lui dis-je en breton, vos deux amis reviendront bientôt.

— Monsieur parle *blohik* (1)! s'écria le braconnier; alors il a tout entendu!...

— Mais il n'abusera de rien, ajoutai-je rapidement, car il part aussi tout à l'heure et vous rejoindra demain à Savenay, où il espère bien que sa déposition vous justifiera complétement.

— Que Dieu vous en récompense! répondirent en même temps Bruno et la pastoure.

Nous ne pûmes en dire davantage, car les gardes arrivaient. Ils firent signe aux prisonniers, qui allèrent se placer derrière la charrette, et la petite escorte se mit en marche. En passant, Moser me salua. Il y avait sur son visage défait et dans ses yeux enfiévrés une expression de joie farouche. A le voir si faible et si pâle conduire en triomphe ces deux hommes pleins de vigueur, je me rappelai involontairement Richelieu à l'agonie, traînant à sa suite de Thou et Cinq-Mars. Les *boisiers* regardaient, groupés à l'entrée de l'aire, et Louison, debout sur le petit mur, adressait de loin des signes d'adieu aux prisonniers; mais tout à coup elle poussa une exclamation, se retourna vers moi et se rassit en pleurant. La charrette et ceux qui la suivaient venaient de disparaître sous l'ombre des *rabines*.

Je ne pus arriver à Savenay que le surlendemain; mais je me rendis aussitôt chez le magistrat chargé d'instruire l'affaire de Bruno et du braconnier. Mes explications suffirent pour dissiper tous les soupçons d'incendie et pour faire rendre la liberté au jeune coureur de bois. Quant à son compagnon, il avait trop de vieux comptes à régler avec les forestiers pour que je pusse obtenir son élargissement avant mon départ; mais j'avais heureusement retrouvé à Savenay un ancien condisciple, devenu avoué, qui me promit de surveiller son affaire et de l'assister au besoin. J'appris effectivement, assez long-temps après mon excursion chez les *boisiers*, que l'avoué de Savenay avait réussi à tirer *Bon-Affût* de prison au bout de quelques semaines, et qu'il l'avait placé sur le domaine de Carheil, où l'ancien braconnier était devenu le modèle des gardes-chasses. On m'assura même que ce dernier allait se trouver de nouveau réuni au *chercheur de miel*, récemment gagé au château comme terrassier-planteur, et qui devait le rejoindre, après la séve d'août, avec la *pastoure* de la Magdeleine, que les gens du *couvert* appelaient par avance Louison Bruno.

ÉMILE SOUVESTRE.

(1) Dialecte breton de l'évêché de Vannes.

POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LIV.

M. DE LAMARTINE.

Œuvres complètes avec commentaires autobiographiques.

M. de Lamartine a tenu sa promesse : il a publié ses *Méditations* et ses *Harmonies*, accompagnées de commentaires. J'aurais souhaité que cette promesse demeurât sans effet, j'aurais souhaité que l'auteur, éclairé par les conseils de ses amis, comprît tout le danger d'une telle entreprise; mais, puisqu'elle s'est accomplie, je ne crois pas inutile d'étudier ces commentaires en les comparant aux pensées qu'ils ont la prétention d'expliquer. C'est d'ailleurs une occasion toute naturelle de caractériser définitivement le talent poétique de M. de Lamartine et d'en marquer avec précision les différentes phases, car ce talent si spontané, si abondant, n'est plus aujourd'hui ce qu'il était il y a trente ans. Tout en demeurant fidèle à son origine, il a cependant subi des transformations nombreuses. Si les pensées sont demeurées les mêmes, l'expression a singulièrement varié; l'abondance est devenue prolixité. Je ne crains pas qu'une telle parole dans ma bouche puisse être ac-

cusée d'amertume. L'admiration que j'ai professée en toute occasion pour le génie lyrique de M. de Lamartine me dispense de toute apologie. Je ne cède pas au besoin de blâmer; je n'éprouve aucune joie à compter les taches que je découvre dans les œuvres éclatantes. Bien que le langage de l'auteur, en parlant de lui-même, me prouve très clairement qu'il ne tiendra jamais aucun compte de mes réflexions, bien que M. de Lamartine affiche pour la critique un dédain superbe, je ne crois cependant pas hors de propos de soumettre à la discussion les *Méditations* et les *Harmonies*.

En lisant les *Confidences* et *Raphaël*, je regrettais de voir ramener aux proportions de la réalité la plus prosaïque les odes, les élégies qui avaient enchanté ma jeunesse : les commentaires publiés aujourd'hui donnent tristement raison aux craintes que j'exprimais après avoir achevé cette lecture. Pour donner à ma pensée plus de relief et d'évidence, pour imposer silence aux flatteurs agenouillés, pour réduire à néant le reproche de dénigrement, je veux dire d'abord les sentimens que m'ont inspirés les *Méditations* et les *Harmonies*. Les *Recueillemens poétiques*, le *Chant du Sacre, la Mort de Socrate, le Dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold*, ne nous apprennent rien sur le talent lyrique de M. de Lamartine. *Jocelyn* continue heureusement les *Harmonies*. Quant à *la Chute d'un Ange*, bien que l'idée-mère soit pleine de grandeur, bien que plusieurs épisodes soient traités avec une hardiesse d'imagination que je me plais à reconnaître, la forme est tellement imparfaite, tellement confuse, que ce serait calomnier l'auteur que de vouloir le juger sur une telle œuvre. Pour rendre à M. de Lamartine toute la justice qu'il mérite, pour louer dignement son génie, il faut s'en tenir aux dix premières années de sa vie littéraire, c'est-à-dire aux *Méditations* et aux *Harmonies*.

J'adopte volontiers la pensée de l'auteur sur lui-même quand il dit que les *Méditations* étaient attendues, et qu'elles ont été applaudies, lues et relues avidement, parce qu'elles répondaient à un besoin général. Oui, je crois comme lui que les *Méditations* traduisent, sous la forme lyrique, les sentimens exprimés déjà avec tant d'éloquence par Jean-Jacques Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Il est certain que Parny ne pouvait suffire à la génération nourrie de *la Nouvelle Héloïse* et des *Études de la Nature*. L'amant d'Éléonore n'avait chanté que le plaisir : la France attendait un poète qui chantât la passion, qui, prenant l'amour au sérieux, en célébrât d'une voix attendrie toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les espérances, tous les regrets. C'est pour avoir clairement compris le sentiment qui animait la génération nouvelle que M. de Lamartine est devenu populaire le lendemain de son début. A peine avait-il parlé, que tous les cœurs ont répondu à sa voix comme un écho fidèle. Disciple fervent de Jean-Jacques Rousseau

et de Bernardin de Saint-Pierre, il chantait la mélancolie et l'amour dans une langue pleine de pudeur et de mystère, et qui pourtant n'excitait aucune surprise, car elle se rattachait par des liens sans nombre à la langue de Saint-Preux, aux *Rêveries d'un promeneur solitaire.* Ainsi la popularité des *Méditations* est parfaitement légitime, puisqu'elle repose sur la sincérité des sentimens, sur la vérité des pensées exprimées par le poète. — La poésie lyrique, asservie puérilement à l'imitation de l'antiquité dans les odes de Ronsard, laborieuse et verbeuse dans les odes de Jean-Baptiste Rousseau, pompeuse et emphatique dans les odes d'Écouchard-Lebrun, avait enfin trouvé sa voie dans les *Méditations.* Elle renonçait à l'érudition, au blutage des mots, pour s'associer à la vie commune; elle ne s'adressait plus aux savans, aux beaux esprits, aux académies: elle parlait à tous les cœurs en qui l'amour du gain n'avait pas obscurci ou effacé les sentimens généreux, l'instinct du dévouement, la passion du sacrifice. Ce que Béranger avait fait dans la chanson, Lamartine le faisait dans l'ode et dans l'élégie; c'était des deux parts une véritable révolution, préparée de longue main et accomplie sans secousse, sans résistance, par deux génies prédestinés. Béranger chantait la patrie et maudissait l'invasion; Lamartine chantait l'amour tel que l'avaient compris toutes les femmes en lisant les lettres ardentes de Julie d'Étange. La chanson et l'élégie se trouvaient renouvelées par la toute-puissance de la vérité. La chanson quittait le cabaret pour marcher sur les traces de Tyrtée; l'élégie abandonnait l'imitation de Catulle et de Properce pour n'interroger que le cœur, pour demander au cœur seul toutes ses inspirations.

La vérité n'est pas le seul mérite des *Méditations.* Ce que j'admire surtout dans ce recueil, c'est la spontanéité des sentimens et des pensées. Quelle que soit en effet la parenté qui unit les effusions lyriques de M. de Lamartine au génie de Rousseau et de Bernardin, il est hors de doute que cette parenté n'est pas née de l'étude et de la réflexion. C'est plutôt une rencontre heureuse qu'une obéissance préconçue aux principes posés par ces deux écrivains illustres. Il n'y a pas une page des *Méditations* qui offre la trace d'une docilité servile. Le lecteur sent à chaque ligne qu'il se trouve en présence d'un génie original. Lors même que les *Confidences* et *Raphaël* ne seraient pas venus nous révéler la jeunesse de l'auteur, nous pourrions affirmer qu'il a puisé en lui-même le sujet et la substance de ses odes et de ses élégies. C'est là le mérite le plus éclatant, le mérite incontesté des *Méditations.* Il se rencontre encore parmi nous, même dans la génération nouvelle, plus d'un disciple de l'école voltairienne qui prend *Candide* pour le dernier mot de la sagesse humaine, et qui proscrit la rêverie au nom de la raillerie. Aux esprits de cette trempe je n'ai rien à dire. Je n'essaierai pas de leur démontrer le caractère spontané des *Méditations;* ils ac-

cueilleraient par un sourire tous mes argumens. La lecture assidue, l'admiration constante de *Candide*, n'ont rien à démêler avec la poésie lyrique, et ce serait peine perdue que d'essayer de convertir les disciples de l'école voltairienne. Si les sarcasmes de Voltaire ont eu leur utilité lorsqu'il s'agissait de combattre l'intolérance et la superstition, ce n'est pas à lui qu'il faut demander l'intelligence impartiale de l'histoire ou du génie poétique. Pour affranchir son temps, pour assurer la liberté des générations futures, il a plus d'une fois dénaturé le sens du passé. Son impitoyable ironie ne prépare pas les jeunes cœurs au respect de la passion et de tous les mécomptes que le dévouement traîne après lui. Pour comprendre toute la valeur des *Méditations*, il faut prendre conseil de ses émotions personnelles et chercher au fond de sa conscience le type des sentimens que l'auteur a développés.

A l'époque où parut le premier recueil de M. de Lamartine, Goethe dominait l'Allemagne depuis un demi-siècle, Byron était déjà grand, et cependant l'auteur des *Méditations* n'a rien emprunté à ces deux beaux génies. Je ne veux établir aucune comparaison entre ces trois poètes; il ne s'agit pas ici d'une question de prééminence, mais bien d'une question d'originalité. Or, je ne crois pas que l'œil le plus exercé puisse surprendre dans les *Méditations* un seul trait, une seule image qui appartienne au poète anglais ou au poète allemand. Blâmez ou approuvez tout à votre aise : chacun peut, selon sa vie personnelle, admirer ou sourire; mais ce qui demeure hors de toute atteinte, c'est l'originalité des *Méditations*. Ce livre est sorti tout entier du cœur de l'homme qui l'a signé. Combien y a-t-il de livres qui méritent un pareil éloge?

Et pourtant la tentation était puissante. Goethe et Byron comptaient déjà en France de nombreux admirateurs, qui allaient bientôt devenir des imitateurs obstinés et maladroits. Pour résister à l'entraînement général, il fallait sentir en soi la faculté de se frayer une route à part, avoir confiance dans sa force, ou plutôt il fallait se dégager de toute préoccupation littéraire, vivre et sentir sans songer au parti qu'une parole habile pourrait tirer de la tristesse ou de la joie. Depuis trop long-temps la poésie lyrique n'était chez nous qu'un écho du passé : l'heure était venue de remonter à la source commune de toute inspiration, d'interroger la conscience après avoir épuisé l'enseignement des livres. Chacun le sentait, toutes les voix le répétaient à l'envi, et pourtant ce conseil si simple, d'une sagesse si évidente, n'était suivi par personne. On parlait de l'antiquité avec dédain, et l'ignorance rendait le dédain facile; on ne citait plus qu'un seul vers d'Horace, le vers où il flétrit le troupeau servile des imitateurs, et, malgré toutes ces belles sentences, l'imitation des nations voisines avait succédé à l'imitation de l'antiquité. On ne jurait plus par Sophocle et par Euripide, on jurait

par Goethe et par Byron. A quoi bon briser ses vieilles chaînes pour aller tendre ses bras à des chaînes nouvelles? M. de Lamartine n'avait ni chaîne à briser, ni chaîne à prendre. Une fois sorti du collége, il n'avait pas eu de peine à oublier l'antiquité au milieu des passions de sa jeunesse. Quant aux poètes des nations voisines, il ne les connaissait guère que par ouï-dire, et, en rappelant ce fait, mon intention n'est pas de lui en faire un reproche : je veux seulement établir que M. de Lamartine a résisté à l'engouement de la France pour l'Allemagne et pour l'Angleterre plutôt par instinct que par réflexion. C'est une ame tendre, ce n'est pas un esprit curieux. Il a trouvé de bonne heure un sujet inépuisable de rêverie dans le souvenir de ses impressions, et n'a pas cherché dans l'étude des livres une distraction à ses chagrins. Il était donc placé dans une excellente condition pour débuter par l'originalité, pour y persévérer.

S'il appartient à la vie moderne par la mélancolie que l'antiquité n'a pas connue, qui n'a commencé à se développer qu'après le triomphe de la religion chrétienne, il appartient aux âges primitifs par son aversion pour toute espèce d'analyse, si ce n'est l'analyse de l'ame elle-même. Il n'aime à contempler que sa propre pensée, et lorsqu'il lui arrive de s'oublier lui-même, c'est pour embrasser d'un seul regard Dieu, l'homme et la création tout entière, à l'exemple des sages de la Chaldée, de l'Égypte et de la Grèce. Décomposer la réalité pour en mieux étudier, pour en mieux connaître toutes les parties, n'est à ses yeux qu'une impiété, ou tout au moins une preuve d'impuissance. Il ne comprend pas que la poésie puisse se concilier avec la division des sciences : je pense qu'il se trompe, et Goethe l'a bien prouvé; toutefois je reconnais que la poésie lyrique peut très bien se passer de la connaissance du monde extérieur, et la vie puissante qui anime toutes les pages des *Méditations* ne laisse aucun doute à cet égard.

Vraies, spontanées, les *Méditations poétiques* se recommandent encore par la sobriété du style. Cette dernière affirmation surprendra plus d'un esprit, je ne l'ignore pas, et cependant je crois pouvoir la maintenir. La sobriété du style, en effet, ne doit pas être confondue avec la concision. M. de Lamartine n'a jamais rencontré, jamais cherché la concision; mais il a souvent trouvé, surtout dans les *Méditations*, un style sobre et précis, qui traduit fidèlement toutes ses pensées et ne laisse dans l'ame du lecteur aucune incertitude sur ce que le poète a senti, sur ce qu'il a voulu dire; or, la précision n'exclue pas l'abondance. Les images peuvent se multiplier sans lasser l'intelligence, pourvu qu'elles présentent la donnée primitive sous un aspect nouveau, et c'est là justement ce qui arrive à M. de Lamartine. Les comparaisons tirées du monde extérieur ne sont pas chez lui un jeu de rhéteur; elles nous expliquent ses souvenirs, ses émotions : il ne s'a-

muse pas à les manier pour le seul plaisir de nous montrer son habileté; elles se présentent naturellement à son esprit, elles viennent sans qu'il les appelle, et il leur confie le soin de rendre sa pensée plus claire, plus évidente. Chez lui, en un mot, les images sont presque des argumens, puisqu'elles servent à prouver ce qu'il a souhaité, ce qu'il a perdu, ce qu'il espère, et, après avoir donné à la pensée la splendeur et l'évidence, elles l'aident à se graver dans la mémoire. Les comparaisons oiseuses, les métaphores parasites, n'obtiennent jamais un tel succès. Loin de creuser dans le champ de la mémoire un sillon profond et fidèle, qui garde, comme un germe fécond, les vers du poète, elles n'y laissent qu'une trace confuse qui s'efface et disparaît tout entière au bout de quelques jours. Y a-t-il dans notre langue des strophes, des stances plus faciles à retenir que les *Méditations?* Est-il besoin de les apprendre pour s'en souvenir? Ce n'est donc pas sans raison que je loue, que je recommande, dans cet admirable recueil, la précision, la sobriété du style.

Cette qualité si précieuse n'est pas malheureusement de celles qui peuvent se transmettre par la voie de l'enseignement; elle dépend tout à la fois de la nature d'esprit et de la condition où le poète se trouve placé. Il est bien rare qu'elle se concilie avec la pratique de l'industrie littéraire. Pour ne rien dire de trop, il faut absolument n'être pas forcé de parler chaque jour. Le poète qui prétend à la précision du style doit se résigner au silence dès qu'il ne sent pas en lui une pensée qui demande à se révéler. Il doit accueillir par un sourire bienveillant le reproche de paresse ou de stérilité, car, en essayant de réfuter cette banale accusation, il s'exposerait à la mériter; tôt ou tard il succomberait au danger. Une volonté énergique peut sans doute accroître nos facultés; mais la volonté a bien peu de prise sur l'imagination, et le poète qui n'attend pas pour parler que son heure soit venue franchit rapidement la pente qui sépare la poésie de la versification. Qu'il écoute donc sans colère les plaintes perfides de l'envie, qu'il ne réponde pas à ceux qui semblent déplorer son silence par une œuvre improvisée, qui trop souvent est cent fois pire que le silence. La lecture des *Méditations* montre bien qu'elles ont été conçues, écrites sans l'intervention de la volonté. Le poète ne s'est pas assis devant sa table en se disant : Je vais écrire deux cents vers. Il était ému; une rencontre inattendue, une circonstance fortuite venait de lui rappeler des jours heureux dont le souvenir sommeillait au fond de son ame, et, pour soulager sa douleur, il la laissait déborder en strophes gémissantes. Si l'art avait sa part dans l'expression de ses regrets, s'il jouait même un rôle important dans la révélation de ses plus intimes sentimens, du moins le poète n'appelait l'art à son secours que lorsqu'il était sûr d'avoir quelque chose à dire. L'industrie littéraire pratiquée aujourd'hui

par tant d'ouvriers, encouragée, rémunérée par tant de spéculateurs, ne s'accommode pas de ces vulgaires conditions. Le beau mérite vraiment de parler quand on a quelque chose à dire! Le premier venu peut en faire autant. La glaneuse qui marche pieds nus derrière les moissonneurs et ramasse les épis oubliés, le laboureur qui conduit sa charrue, parlent sans embarras, sans hésitation, quand ils ont à exprimer un sentiment qui les domine, et pourtant ils ne savent pas parler; ils n'ont pas étudié, ils ne connaissent pas l'art d'exprimer leur pensée. Où serait donc le mérite de l'industrie littéraire, s'il ne consistait pas tout entier à trouver des paroles nombreuses et bien ordonnées pour des idées absentes, pour des sentimens dont le type ne se trouve nulle part? Révéler ce qu'on a compris, ce qu'on a senti, n'appartient qu'à la foule ou aux esprits qui ne connaissent pas la valeur commerciale de la parole. L'expression d'une pensée vraie, d'une émotion sincère, ne peut devenir l'objet d'une profession fructueuse : il faut donc laisser aux dupes ce puéril passe-temps. Il est certain que, si le poète demande conseil aux économistes, il sera bien obligé d'admettre la légitimité de ce raisonnement. Le savoir acquis par l'étude ou par la pratique de la vie étant considéré comme un capital, il faut l'exploiter comme un champ, comme une forêt, et en tirer, sinon un revenu régulier, car les champs et les forêts mêmes n'offrent pas cet avantage, du moins un revenu moyen, qui donne au savant, au poète, une vie douce et facile. Malheureusement pour le savant et le poète, personne encore n'a trouvé le moyen de soumettre l'exercice de la pensée aux mêmes conditions que les champs et les hauts fourneaux. Le travail intellectuel échappe à tous les calculs des économistes, et, de toutes les parties du travail intellectuel, le travail poétique est, à coup sûr, celui qui les déjoue le plus constamment. Si le premier recueil de M. de Lamartine domine de si haut la plupart des œuvres contemporaines, ce n'est pas seulement parce que les feuilles en ont été assemblées par un génie puissant et richement doué, c'est aussi parce que l'auteur a eu le bonheur et le loisir d'attendre sa pensée et de ne pas songer un seul instant à l'industrie littéraire.

La démonstration la plus complète des idées que je viens d'exprimer se trouve dans *le Lac*. Jamais, en effet, M. de Lamartine n'a rencontré une inspiration plus vraie, jamais il n'a trouvé pour le sentiment qui l'animait une langue plus claire, plus transparente, plus docile, plus fidèle. Il n'y a pas une stance de cette pièce qui ne traduise une émotion sincère et n'éveille dans l'ame du lecteur un écho sympathique. C'est dans cette pièce surtout qu'il est facile de vérifier ce que j'ai dit tout à l'heure de la sobriété du style. *Le Lac*, sans viser jamais à la concision antique, se recommande cependant par une rare économie de paroles. Or, il est impossible de nier que cette qualité, si

précieuse et si rare parmi les poètes modernes, n'exerce une action puissante sur l'intelligence. Plus les mots sont ménagés avec avarice, plus la pensée se montre à découvert. Je sais que la méthode contraire est aujourd'hui en grand honneur et prônée par des voix nombreuses. Les vers qui ne se comptent pas par centaines sont dédaignés comme des ébauches sans importance et qui ne méritent pas d'arrêter un instant l'attention. Que tous ceux qui ont vécu dans le commerce intime de l'antiquité se chargent de répondre; qu'ils disent si les paroles, en se multipliant, accroissent l'évidence et la splendeur de la pensée; que ceux qui ont pratiqué Dante et Milton aussi familièrement que Virgile expriment sans détour leur avis sur le relief que l'idée tire de la sobriété du style : j'accepte d'avance leur témoignage. M. de Lamartine eût écrit sans peine quelques centaines de vers sur la fuite irréparable des heures fortunées, sur la fragilité du bonheur humain, sur l'amertume des regrets; mais que fût-il arrivé? Qu'ai-je besoin de le dire? Le poète aurait fait place au rhéteur. Un sentiment vrai, divisé en mille parcelles, aurait perdu toute sa valeur, et se fût éparpillé sous le regard comme la poussière balayée par le vent. M. de Lamartine ne s'est pas laissé prendre au piége. Malgré sa jeunesse, malgré le désir bien naturel de montrer son habileté dans le maniement des images, il a su se contenir dans de justes limites. Chose plus rare encore que la sobriété du style, les idées sont ordonnées naturellement et d'une façon progressive. Il n'y a pas une stance qui puisse être impunément déplacée. Cette pièce, si courte et si pleine, nous offre un commencement, un milieu, une fin, et cet éloge n'a rien de banal pour ceux qui ont étudié sérieusement la poésie lyrique applaudie chez nous depuis trente ans. Le poète nous dit ce qu'il sent et ce qu'il pense, et la sincérité de son langage le dispense de tout artifice. Ses souvenirs s'ordonnent d'eux-mêmes; ses regrets, en se traduisant, prennent le rang qui leur appartient. Il nous ouvre son ame tout entière, et sa franchise ne dégénère jamais en prolixité. Aussi *le Lac* est pour moi une des pièces les plus parfaites du recueil publié il y a trente ans, et je crois que ma prédilection est partagée par un grand nombre de lecteurs.

Cependant il y a parmi les *Nouvelles Méditations*, publiées deux ans plus tard, deux pièces qui ne le cèdent en rien aux stances que je viens de louer : je veux parler des *Étoiles* et du *Chant d'Amour*. Il n'est pas difficile de reconnaître dans la première de ces deux pièces le souvenir et la trace d'Ossian. Lors même que l'auteur eût négligé de nous révéler son admiration pour les poésies offertes à l'Europe crédule par un faussaire ingénieux, lors même qu'il n'eût pas confessé sa sympathie exaltée pour Macpherson, la lecture des *Étoiles* ne laisserait aucun doute à cet égard. Et pourtant, malgré le souvenir de Macpherson, *les Étoiles* nous charment et nous émeuvent. C'est que le poète

français et le poète écossais se sont rencontrés dans une commune pensée, c'est qu'une même inspiration a dicté les paroles qui s'échappent de leurs bouches, sans que l'un des deux ait rien dérobé à l'autre. Leurs idées, leurs sentimens appartiennent à la même famille; mais il est évident que *les Étoiles* de M. de Lamartine n'ont rien emprunté à Fingal ou à Dartula. Le poète français a librement exprimé ce qu'il sentait, et, s'il s'est souvenu d'Ossian en modelant sa pensée, ce souvenir n'a pas altéré l'originalité de la composition. Il ne faut pas vanter la beauté des *Étoiles* devant les membres du Caveau, devant les disciples de Panard et de Desaugiers, qui croient fermement que toute poésie se trouve au fond d'un verre plein de vin généreux. Pour ces bons vivans, pour ces francs buveurs, toute rêverie est une niaiserie et rien de plus; aussi n'essaierai-je pas de les convertir. Qu'il me suffise d'affirmer que *les Étoiles* traduisent sous une forme harmonieuse une pensée commune à tous les cœurs qui ont aimé, et je ne crains pas d'être démenti. Oui, le silence de la nuit invite à la rêverie, la contemplation du ciel étoilé réveille dans nos cœurs les plus chers souvenirs, et si la femme que nous avons chérie tendrement, que nous avons préférée au monde entier, dont le sourire nous égayait, dont les larmes nous attristaient, a quitté la terre, le regret se change en prière, la piété prend la forme de la crédulité la plus enfantine, et nous cherchons dans le ciel, parmi les étoiles, celle que nous avons aimée, et qui est tout entière dans notre mémoire. Cette pensée si vraie inspire à M. de Lamartine une série de comparaisons tantôt ingénieuses, tantôt éloquentes. Il règne dans toute cette pièce un accent de sincérité qui ne laisse pas à l'émotion le temps de s'attiédir; il n'y a pas un sentiment qui ne porte l'empreinte de la vérité. Si parfois les images rappellent le style de Macpherson, l'abondance et la spontanéité des idées qu'elles traduisent éloignent bientôt toute accusation de servilité. Pour moi, je vois dans *les Étoiles* l'expression d'un regret sincère, d'une passion vraie, et, comme je ne comprends pas qu'une affection fervente ne rêve pas l'immortalité, je trouve tout simple qu'un amant cherche dans le ciel, parmi les étoiles les plus pures, la femme qu'il a perdue. Si la raison condamne comme puérile cette pieuse rêverie, l'imagination l'accepte, et le cœur l'absout. Le style des *Étoiles*, quoique plus abondant que le style du *Lac*, n'est pas moins précis. Les images plus variées, plus nombreuses, ne sont pas moins vraies; la pièce tout entière est sortie d'un cœur sincèrement affligé, et les sentimens qu'elle renferme sont tellement élevés, tellement purs, qu'ils échappent à toute discussion.

Le *Chant d'Amour* est tendre comme une caresse et pieux comme un cantique d'actions de grace. Les strophes amollies murmurent à l'oreille comme la brise du matin parmi les roseaux de la rive. Toute

la première partie de cette pièce exprime en termes éloquens l'impuissance du langage humain à traduire les profondes émotions, les affections ferventes. Le poète essaie tour à tour tous les tons, toutes les images, et chaque fois qu'il a trouvé pour sa pensée une forme nouvelle, un accent plus sonore, il l'abandonne à la hâte, comme s'il désespérait de jamais rendre ce qu'il éprouve. Il veut peindre la femme qu'il aime, et la nature entière, interrogée dans toutes ses merveilles, ne suffit pas pour esquisser cette radieuse image. Il y a dans cette abondance, dans cette variété de comparaisons haletantes qui s'accumulent et s'effacent, un charme singulier qui attendrit le cœur et l'associe à la passion du poète. Si les sens parlent haut dans ce cantique amoureux, ils ne parlent pas seuls; l'idéal se mêle aux peintures les plus séduisantes de la beauté visible, et la présence permanente de l'idéal donne à toutes les strophes une grandeur, une sérénité que la passion purement sensuelle n'atteindra jamais. Éclat du regard, mélodie de la voix, flots de la chevelure qui tour à tour voilent les yeux et se répandent sur les épaules comme un manteau, grace harmonieuse des mouvemens qui semblent réglés par une harpe invisible, soupirs plus émouvans que les paroles les plus tendres, sommeil visité par les rêves, le poète n'omet rien de ce qui peut nous expliquer son amour; mais il ne s'arrête pas à la peinture de la beauté qui frappe les yeux : il franchit le monde des sens pour aborder le monde des idées pures. Au-delà du regard radieux qui ravit son regard en extase, il aperçoit et il contemple avec bonheur une ame qui lui appartient tout entière, qui réfléchit son image, dont toutes les pensées, toutes les espérances se résument en lui. Jamais l'imagination la plus riche, l'esprit le plus exercé n'ont réussi à composer un tel tableau. Pour prêter à l'amour des accens si vrais, si pathétiques, pour assouplir la langue et trouver dans l'assemblage des mots tantôt le chuchotement des feuilles agitées par le vent, tantôt le gazouillement du ruisseau qui vient mourir sur les cailloux et la mousse, l'habileté ne suffit pas : il n'y a qu'un cœur vraiment épris qui puisse opérer de tels prodiges. La langue refuserait d'obéir à l'esprit qui voudrait se souvenir de ce qu'il a vu, mais elle répète comme un écho docile tout ce que le cœur a senti. C'est dans la sincérité du poète que nous devons chercher l'origine et la vie des images que nous admirons. Ingénieux et discret, s'il n'eût pas éprouvé les émotions qu'il essaie de peindre, tous ses efforts viendraient échouer contre la parole rebelle; ému, passionné, les mots s'échappent de sa bouche comme l'eau jaillit d'une source vive. La poésie ainsi comprise n'est plus une œuvre de l'esprit, mais un cri de l'ame; l'art disparaît tout entier dans la spontanéité de la pensée, ou plutôt n'est-ce pas là le comble de l'art?

La première partie de ce cantique amoureux rappelle plus d'une fois le cantique de Salomon. Cependant il n'y a pas une strophe qui soit

tirée littéralement du poème hébraïque. M. de Lamartine, nourri de bonne heure de la lecture de la Bible, ne pouvait guère échapper à l'empire de ses souvenirs. D'après son propre témoignage, ces réminiscences ne sont pas d'ailleurs complétement involontaires. Il lui a plu d'engager la lutte avec les versets passionnés de Salomon; mais la lutte même lui défendait le plagiat : copier n'est pas combattre; M. de Lamartine ne l'a pas oublié un seul instant. Les images mêmes qui nous étonnent par la nouveauté, la hardiesse, nous sembleraient timides, si nous prenions la peine de les comparer aux images prodiguées par Salomon. L'imitation biblique chez le poète français n'a jamais rien de servile; on dirait qu'en étudiant les traditions et les chants de la Judée, il a réussi à faire siens tous les sentimens qui animaient l'antique Orient. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'il parle sans effort la langue d'Isaïe et de David; les images bibliques se présentent à lui comme l'expression de sa pensée. Si j'avais besoin de prouver que les strophes du poète français, malgré les souvenirs qu'elles réveillent, sont vraiment originales, il me suffirait d'insister sur le caractère exclusivement sensuel du cantique hébreu. Salomon, comme Djamy, comme Hafiz, excelle à peindre le désir et la volupté; il trouve pour l'ivresse, pour l'extase des sens, des paroles ardentes dont la splendeur n'a jamais été dépassée; mais l'amour qu'il célèbre ne survit pas à la possession; une fois rassasié des délices qu'il a souhaitées comme le dernier terme du bonheur humain, il s'énerve et languit. Comme il n'a rien rêvé au-delà des sens, et que la joie des sens est limitée dans sa durée, il s'attiédit et meurt au sein du bonheur même. Rien de pareil dans le cantique de M. de Lamartine, ou du moins, si quelques strophes nous peignent la joie des sens en couleurs éclatantes, le poète complète bientôt la peinture de la passion en ajoutant à l'expression du désir l'expression d'un ravissement qui survit au désir satisfait, à la possession même de la beauté. Il oublie le cantique de Salomon pour ne plus songer qu'à la fragilité du bonheur humain, pour se consoler dans l'espérance d'une vie meilleure. Il croit que les cœurs unis sur la terre par un mutuel et profond amour se retrouveront un jour dans une vie plus pure, plus sereine, et cette croyance ne se révèle pas une seule fois dans les versets de Salomon. Je me contente d'indiquer cette différence, que chacun peut vérifier. Il demeure donc démontré que les strophes du poète français, malgré leur couleur orientale, sont l'expression d'un sentiment vrai, d'une passion réellement éprouvée, et non le souvenir imaginaire d'un livre lu et relu pendant les années de sa jeunesse. La foi chrétienne joue un rôle important dans la peinture de l'amour tel que le comprend M. de Lamartine; aussi n'est-il pas permis de confondre cette élégie passionnée avec les élégies païennes, car le polythéisme n'avait rien de commun avec le sentiment exprimé par le poète français. Moins vive, moins éclatante que la poésie hé-

braïque, la poésie païenne n'apercevait rien au-delà des sens; moins riche en images que le cantique de Salomon, elle circonscrivait sa tâche dans les mêmes limites. C'est pourquoi l'élégie de M. de Lamartine me semble réunir tous les caractères de l'originalité : je l'admire et je l'aime comme une œuvre belle et sincère.

Les *Harmonies poétiques*, publiées sept ans après les dernières *Méditations*, nous montrent le génie du poète, sinon sous un aspect nouveau, du moins appliqué à des sujets d'un ordre plus sévère. Sauf quelques rares exceptions, les deux premiers recueils étaient consacrés à l'expression de l'amour; la philosophie, la religion, ne tenaient pas alors la première place dans la pensée de l'auteur : les *Harmonies* sont presque toutes consacrées à l'expression du sentiment religieux. Le style des *Méditations* s'est-il agrandi, s'est-il épuré dans les *Harmonies?* Question délicate que bien peu de lecteurs songeront à se poser, dont la solution, quelle qu'elle soit, paraîtra sans doute téméraire aux admirateurs de M. de Lamartine. Si je dis qu'il est pareil à lui-même, on me reprochera de parler pour ne rien dire; si j'ose affirmer que son style a perdu en limpidité ce qu'il a gagné en abondance, on m'accusera de blasphème; si d'aventure je trouve qu'il a grandi, on me répondra qu'il ne pouvait pas grandir, puisqu'il avait déjà touché les cimes les plus hautes de la poésie, et pourtant parmi ces trois solutions je suis forcé de choisir la seconde comme la seule qui traduise fidèlement ma pensée. Toutefois, malgré cette restriction qui me semble justifiée par l'évidence, je suis loin de placer les *Harmonies* au-dessous des *Méditations*. Si l'analyse du langage ramené à ses lois fondamentales m'oblige de préférer le style des *Méditations* au style des *Harmonies*, je reconnais que l'inspiration n'a rien perdu de sa vigueur. Malgré la permanence de l'idée religieuse, qui imprime au recueil tout entier un caractère d'unité, il y a dans les pièces dont ce recueil se compose plus de variété que dans les *Méditations*.

Jéhovah ou l'idée de Dieu suffirait seul à démontrer ce que j'avance. La division de ce poème lyrique est pleine à la fois de grandeur et de sévérité : d'abord l'idée de Dieu écrite dans la nature entière. — Depuis la mousse que nous foulons aux pieds, depuis l'insecte que nous écrasons sous nos pas jusqu'au soleil qui nous éclaire, jusqu'aux étoiles sans nombre qui resplendissent dans l'azur du ciel, il n'est pas une page de la création qui, selon l'expression biblique, ne raconte la puissance divine. — Après cet exorde vraiment lyrique, le chêne et l'humanité, qui nous montrent la grandeur de Dieu sous deux formes diverses, également mystérieuses, également impénétrables. — Puis, après cette double démonstration, le poète revient à sa première pensée, se confirme dans sa foi, et achève en quelques strophes ardentes son hymne d'amour et de reconnaissance. Il y a dans cette division quelque chose de magistral qui indique chez le poète l'élargissement de

l'intelligence. Les plus belles *méditations* n'offrent rien de pareil. Pourquoi la forme ne s'est-elle pas épurée en même temps que la pensée s'agrandissait? Je ne me charge pas de l'expliquer. J'aime mieux insister sur l'admiration que j'éprouve chaque fois que je relis la seconde et la troisième parties de ce poème. Les transformations du gland qui devient chêne sont racontées avec une richesse, un éclat de couleur qui étonnent et ravissent. Le germe du chêne futur apporté par le vent sur la cime du rocher, quelques grains de poussière pétris par la pluie qui le nourrissent et le fécondent, et voilà le roi des forêts! Quelle humilité dans son berceau! quelle grandeur dans son adolescence!

Le développement de l'humanité n'est pas traité avec moins de bonheur. Avec un goût que je ne saurais trop louer, l'auteur, après la peinture du chêne dont les vastes rameaux couvrent de leur ombre un arpent de terre, nous raconte l'enfance et la jeunesse de la femme : il y a dans le contraste de ces deux tableaux une délicatesse que je n'ai pas besoin de signaler. M. de Lamartine a trouvé pour exprimer la beauté virginale, l'épanouissement de la jeunesse sous le souffle de l'amour, des paroles d'une ineffable tendresse. Il est impossible de lire sans émotion les strophes où il décrit la jeune fille étonnée et confuse de l'admiration qu'elle excite; jamais poète n'a mieux caractérisé le charme que la pudeur ajoute à la beauté. Toutes les comparaisons que le spectacle de la nature peut suggérer à l'imagination sont tour à tour employées avec un rare discernement et nous enchantent sans nous éblouir. S'il y a dans cette troisième partie moins de nouveauté, moins de traits inattendus que dans la vie du chêne, en revanche les traits gracieux sont prodigués avec une générosité inépuisable. La vie du chêne nous imposait la foi par l'étonnement; la vie de la jeune fille nous mène à Dieu par l'attendrissement et le bonheur : cette blonde créature, dont les yeux réfléchissent l'azur du ciel, dont les cheveux ruissellent en flots d'or, dont la bouche vermeille s'entr'ouvre en souriant pour nous laisser compter les perles d'Ophir, laisse dans l'ame une si délicieuse impression, que la foi naît de la reconnaissance. Le gland devenu chêne nous élève à Dieu en nous montrant toute l'impuissance de nos spéculations; la jeune fille devenue femme nous offre l'image du bonheur et nous conduit au pied de l'autel pour remercier le Créateur, qui nous a fait un tel présent. M. de Lamartine n'a jamais été mieux inspiré. Il serait trop facile de relever çà et là quelques négligences; je renonce à les signaler. Quant à l'impression générale que j'ai reçue de ce poème, c'est une admiration que je voudrais ressentir plus souvent. Bien peu d'ouvrages m'ont ému aussi doucement, bien peu ont laissé dans ma mémoire une trace aussi lumineuse. Rien de factice, rien d'apprêté; les pensées naissent sans efforts et s'ordonnent d'elles-mêmes; la parole obéissante saisit l'idée à peine éclose et la revêt des plus brillantes couleurs. Depuis le vent qui mugit dans la ra-

mure du chêne jusqu'au souffle embaumé qui s'échappe des lèvres de la jeune vierge, depuis l'orage qui ébranle le rocher sans déraciner le géant des forêts jusqu'au soupir qui soulève la poitrine où l'amour va s'éveiller, il n'y a pas un trait qui ne soit rendu avec éloquence. Si la précision manque parfois, c'est à peine si l'intelligence du lecteur trouve le temps de s'en apercevoir, tant elle est charmée, tant elle se laisse aller avec bonheur à la contemplation du tableau qui lui est offert. Éplucher les expressions qui tantôt vont au-delà de la pensée, tantôt demeurent en-deçà, serait une besogne stérile : ces taches légères n'altèrent pas la sérénité, la splendeur de la composition. Fervent au début, austère en racontant la vie du chêne, mélodieux et tendre en racontant la vie de la jeune fille, animé d'un pieux enthousiasme quand il revient à sa première pensée, le poète a dit ce qu'il voulait dire; il a trouvé l'évidence dans l'émotion : n'est-ce pas la vraie logique de la poésie? Il n'a pas eu besoin de disserter pour nous imposer sa conviction; il nous a montré la création dans toute sa magnificence, la vie du chêne dans toute sa vigueur, la vie de la jeune fille dans son radieux épanouissement, et, suspendus à sa bouche par une chaîne d'or, nous l'avons écouté avec bonheur, avec sympathie, jusqu'au moment où ses lèvres se sont fermées, où notre cœur s'est ouvert à la prière. Le sentiment religieux trouve rarement parmi les poètes un interprète aussi éloquent.

Après *Jéhovah*, la plus belle *harmonie*, celle du moins qui réalise le mieux le dessein du poète est, à mon avis, *l'Infini dans les Cieux*. C'est la même idée, la grandeur de Dieu, mais présentée sous une autre forme, et les détails sont d'une telle richesse, d'une telle variété, que l'idée, bien qu'identique, peut à bon droit passer pour nouvelle. Il serait d'ailleurs superflu d'insister sur la nouveauté du thème. La grandeur de Dieu, l'immensité de la création, le peu de place que l'homme tient dans l'ensemble des choses, sont éternellement rajeunis par la pensée. Les psaumes de David n'ont pas épuisé la matière; les pères de l'église, en traitant le même sujet avec une rare éloquence, ne l'ont pas appauvri pour les générations futures : il est dans la destinée de l'humanité d'agiter sans relâche ces questions que les esprits frivoles regardent comme sans valeur. En relisant l'*Infini dans les Cieux*, je me rappelais le mot d'un homme d'esprit : — Pourquoi M. de Lamartine, au lieu de remettre sur le métier quinze ou vingt fois la même idée, ne s'est-il pas décidé à établir dans ses *Harmonies* un ordre méthodique? Le recueil n'eût pas manqué d'y gagner. — Le mot fut applaudi comme l'expression d'une pensée vraie, et pourtant tous ceux qui ont étudié sérieusement la poésie, tous ceux qui connaissent le rôle assigné à chacune de nos facultés, savent à quel point cette *spirituelle* question est dépourvue de bon sens. Vouloir soumettre l'imagination aux mêmes lois que l'histoire, la philosophie ou les sciences positives, est un pur caprice

qui ne soutient pas la discussion. Que le récit des événemens accomplis, l'exposition d'une vérité morale, ou la démonstration d'une série de théorèmes, soient réglés par des lois rigoureuses, rien de mieux; mais que l'imagination se plie à ces lois, c'est un rêve qui mérite tout au plus un sourire. Que le géomètre enseigne les propriétés des figures avant d'expliquer les propriétés des solides, c'est une nécessité à laquelle il ne peut se soustraire. Si le poète acceptait une telle condition, s'il confondait la poésie et la science, il ne produirait qu'une œuvre inanimée : il est dans la nature même de l'imagination de remanier à plusieurs reprises la même pensée, et de la renouveler par cela seul qu'elle l'interroge au milieu de circonstances diverses. L'ame heureuse ou affligée, fière ou abattue, n'aperçoit pas l'idée divine sous le même aspect, et cela suffit pour faire de l'idée divine le thème de chants très différens. C'est pourquoi je suis loin de blâmer M. de Lamartine. En écrivant *Jéhovah*, il ne se proposait pas de nous montrer la place infiniment petite de l'humanité dans la création; il voulait célébrer la puissance divine. Quoique l'idée soit la même, elle est donc présentée sous deux faces diverses, et les deux pièces ne peuvent être accusées de ressemblance. Je regrette seulement que M. de Lamartine, dont l'imagination se prête si heureusement à la peinture de la grandeur divine, n'ait pas compris le danger des termes techniques. Je ne demande pas que la poésie, lors même qu'elle célèbre les merveilles des cieux, lutte de précision avec Delambre et Cassini; mais elle ne peut se dispenser d'étudier la valeur des mots avant de les employer, et M. de Lamartine a négligé cette vulgaire précaution. Il parle sans façon des ellipses décrites par les étoiles, comme si la figure elliptique s'appliquait indifféremment au mouvement de tous les corps célestes. Il y a dans cette étourderie plus d'un péril. Les hommes uniquement occupés d'études littéraires ne connaissent guère que l'ellipse grammaticale, et pour eux le mouvement prêté aux étoiles par M. de Lamartine n'a pas de sens défini. Quant aux hommes qui savent la valeur géométrique de l'ellipse, ils ne peuvent lire sans sourire, et parfois même sans dépit, cette singulière bévue. Si les étoiles, en effet, décrivent une ellipse, et si, comme le pensent les astronomes dont l'autorité est reconnue par l'Europe savante, les étoiles sont le centre de systèmes analogues au système solaire dont notre planète fait partie, tout l'ordre du monde est renversé. Newton et Laplace ne savaient ce qu'ils disaient; Copernic est un rêveur dont les affirmations ne méritent aucune foi. Voilà notre pauvre terre obligée de décrire un mouvement circulaire autour du soleil, qui décrit lui-même un mouvement elliptique. Se charge qui pourra de prévoir et de prédire les incroyables désordres engendrés par cette combinaison inattendue : climats, saisons, tout change. Il a suffi d'un trait de plume pour biffer toute la science humaine, ou du moins la partie la plus sublime et la plus parfaite de la science. Et qu'on ne

vienne pas me dire que je prends plaisir à éplucher des mots : il ne s'agit pas ici d'une règle de syntaxe; il s'agit d'un mot employé par un poète justement applaudi. Or ce mot ne veut rien dire ou exprime une idée absurde. Ou la poésie n'est qu'un pur enfantillage, un passe-temps, un hochet, ou elle doit servir à populariser des idées vraies en même temps que des sentimens généreux. Quelle confiance mérite, quelle confiance inspire le poète qui ne prend pas la peine de connaître le sens des mots qu'il emploie? Ne donne-t-il pas à la foule le droit de le confondre avec les rhéteurs dont le souci le plus cher est d'assembler des périodes sonores, sans jamais prendre au sérieux les idées qui par hasard peuvent se rencontrer sous les mots? Et pourtant, malgré l'étrange bévue que je signale, *l'Infini dans les Cieux* demeure un admirable morceau. La comparaison de l'homme avec les étoiles sans nombre semées dans le ciel par la main de Dieu, avec le grain de sable, est pleine de magnificence. Le mouvement des corps célestes qui obéissent sans murmure à la loi qui leur est tracée, opposé aux défaillances, aux cris de rage et de révolte poussés par l'humanité, offre une grande et touchante leçon, une leçon pieuse et résignée. Si M. de Lamartine n'eût pas joué imprudemment avec la langue de la science et se fût contenté de la langue poétique, je n'aurais pour cette *harmonie* que des éloges, et je serais heureux de les prodiguer. Il semble qu'il ait pris à tâche d'excuser l'élévation constante de sa pensée en montrant aux esprits jaloux de son génie et de sa renommée à quel point il ignore les données les plus vulgaires recueillies sur le mécanisme de l'univers. Il y a dans son ignorance une sorte d'ostentation que je suis tenté de prendre pour un bouclier. Je croirais volontiers qu'il a voulu se défendre contre l'envie en s'abritant derrière ce singulier argument : Oui, je suis grand; oui, je plane au-dessus de la foule; mais pardonnez-moi ma grandeur en voyant mon ignorance. Étrange manière de se défendre! N'eût-il pas été plus sage d'étudier la vérité, au lieu de la travestir?

L'*Hymne au Christ*, rempli d'ailleurs de grandes pensées, pèche par une singulière imprévoyance. Sans vouloir exiger du poète un ordre rigoureux, il est permis du moins de lui demander une sorte d'enchaînement dans les sentimens qu'il exprime. Or, dans l'*Hymne au Christ*, on ne trouve rien de pareil. C'est l'improvisation dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire l'improvisation fermement résolue à ne s'inquiéter ni de la valeur ni de l'ordre des idées. Le résultat inévitable d'un tel procédé, c'est une abondance verbeuse qui, loin d'ajouter à l'éclat de la pensée, finit par la rendre insaisissable à force de la présenter sous des formes nouvelles. Il m'est impossible de croire que M. de Lamartine, en commençant l'*Hymne au Christ*, se soit interrogé sérieusement, qu'il ait arrêté ce qu'il voulait dire. Il s'est fié à son inspiration, et son inspiration, bien que puissante, n'a pas effacé la

trace de l'imprévoyance. Il y a dans cet hymne harmonieux et sincère des redites sans nombre qui fatiguent l'intelligence la plus patiente. Telle idée qui, mise à sa place, éloquemment exprimée une première fois, nous frappe d'étonnement, nous charme, nous entraîne, — ramenée sans raison, exprimée une seconde, une troisième fois, dans une langue moins vive, moins colorée, semble s'étioler et passe à l'état de lieu commun. Certes, je ne veux pas contester la grandeur de l'idée générale qui domine toute cette composition; mais je dois dire que les idées particulières qui se déduisent de cette idée générale gagneraient singulièrement à se présenter dans un ordre prévu et réglé, selon l'importance qui leur appartient. Répéter trois et quatre fois la même pensée sans y rien ajouter en la reproduisant n'est pas faire preuve de fécondité. Abrégé de moitié, l'*Hymne au Christ,* je n'en doute pas, doublerait de valeur. Une telle proposition sera traitée de blasphème, peu m'importe. C'est précisément parce que j'admire une moitié de cet hymne que je voudrais voir disparaître l'autre moitié, qui me gâte la première. Il y a çà et là des taches qui blessent le goût. Je ne conçois guère pourquoi le poète, s'adressant au Christ, lui parle du télescope d'Herschell et lui dit : Ta parole a semé dans le monde moral plus de vérités que notre œil, armé du télescope, ne découvre d'étoiles dans le ciel. Cette comparaison, qui serait grande et flatteuse si elle s'adressait à un philosophe, à Platon, à Leibnitz, devient mesquine et pédante quand le poète parle à Dieu même.

Les images que M. de Lamartine appelle au secours de sa pensée pour la graver plus rapidement et plus sûrement dans la mémoire du lecteur ne sont pas toujours choisies avec discernement. Parfois même, soumises à l'épreuve de l'analyse, elles ne présentent pas de sens déterminé, ou n'offrent qu'un sens désavoué par la raison. Quand le poète dit au Christ : Ton éclipse est bien sombre, il ne dit rien que nous puissions comprendre, car cette image, tirée de l'étude des corps céleste, avait besoin d'un complément pour offrir à l'intelligence une idée précise; un corps ne s'éclipse pas lui-même, et le Christ, comparé au soleil, est logiquement obligé d'accepter cette condition. Je n'aime pas la vérité chrétienne *rongée par la rouille des temps.* L'astronomie ne porte pas bonheur à M. de Lamartine. Après avoir parlé de l'éclipse du Christ sans nous expliquer comment et pourquoi le Christ nous est caché, il revient sur cette comparaison dont nous sommes séparés par un grand nombre de strophes, et cette fois il prend à tâche de lui donner plus de précision et de clarté. Hélas! il eût mieux valu y renoncer que d'y revenir pour aggraver sa faute. La terre, selon M. de Lamartine, projette son ombre sur l'étoile du Christ, et voilà pourquoi le Christ s'obscurcit à nos yeux. Si cette explication n'a pas le mérite de la vérité, elle a du moins le mérite de la nouveauté. Nous, placés sur la terre qui projette son ombre sur l'étoile du Christ, qui, dans la pensée du

poète, ne sommes séparés de sa splendeur par aucun corps intermédiaire, nous n'apercevons plus qu'une lueur confuse; devine qui pourra cette énigme singulière. Jusqu'à présent, nous avions cru que, pour apercevoir l'ombre projetée sur un corps céleste par un corps de même nature qui venait à passer devant lui, il fallait de toute nécessité être placé sur un troisième corps différent et distant des deux premiers. Il paraît que cette opinion, généralement accréditée, ne repose sur aucun fondement; c'est du moins l'avis de M. de Lamartine. A quoi bon parler à tout propos du soleil et des étoiles? à quoi bon entasser bévue sur bévue? Il est trop facile de relever des erreurs si manifestes pour que la clairvoyance devienne un sujet d'orgueil; je serais heureux de n'avoir pas à les relever.

Ces reproches, que je ne sépare pas d'une admiration sincère, ne sont pas les seuls que mérite l'*Hymne au Christ*. Bien que la pensée générale de la composition soit une pensée chrétienne, le poète déploie un tel luxe de souvenirs, il parle avec tant de complaisance de Palmyre et de Memphis, d'Osiris et de Mercure, du Panthéon et des dieux de la Grèce et de Rome, que l'idée première disparaît plus d'une fois dans ce déluge d'appels au passé, et, quand elle reparaît, elle se trouve amoindrie. Entre le point de départ et le point où nous sommes parvenus, il y a un tel espace, que nous avons presque oublié les destinées de la foi chrétienne pour ne songer qu'à la splendeur éphémère des empires, aux erreurs baptisées du nom de vérité qui se détrônent tour à tour avant de s'abîmer dans le néant. Ainsi l'inspiration du poète, chrétienne au début, s'altère à son insu, et prend un caractère cosmopolite et purement philosophique. Sans la péroraison, qui semble empruntée aux procédés de l'art musical et qui nous ramène au ton primitif, les modulations infinies par lesquelles nous avons passé effaceraient de notre mémoire le thème religieux que M. de Lamartine a voulu développer.

Ce que j'ai dit de l'*Hymne au Christ* s'appliquerait encore avec plus de justesse et d'évidence à l'une des plus belles pièces du recueil : *Mon ame est triste jusqu'à la mort*. Assurément il est impossible de méconnaître la grandeur, la sincérité de l'inspiration qui a dicté cette plainte éloquente. Non-seulement l'idée première est parfaitement vraie, non-seulement la tristesse qui s'exhale dans cette élégie suprême n'a rien de factice, rien d'apprêté, mais les divisions imaginées par le poète semblent destinées à nous montrer clairement toutes les faces de sa pensée, toutes ses angoisses, toutes ses défaillances. Et pourtant, malgré la grandeur de l'inspiration, malgré la vérité des sentimens, la lecture la plus attentive de cette pièce, si admirablement conçue, ne laisse dans la mémoire qu'une trace confuse; en nous recueillant, nous arrivons à grand' peine à recomposer dans un ordre intelligible, dans une série logique les tableaux qui ont passé sous nos yeux. La substance poétique de

cette pièce est excellente; pourquoi la mise en œuvre est-elle si imparfaite? La tristesse qui saisit parfois l'ame la plus courageuse vers le déclin de la vie, le souvenir de l'amour qui se disait immortel et s'est évanoui comme un songe, le regret des heures consumées en études impuissantes, le blasphème fils du désespoir, le cœur flétri, noyant dans le flot des voluptés impures l'image importune de ses espérances déçues, le cœur ramené à la foi par le néant du bonheur qu'il a poursuivi, et retrouvant, dans le passé même qu'il maudissait tout-à-l'heure comme une promesse perfide, un sujet de reconnaissance, le thème d'un cantique fervent adressé au Créateur, — à coup sûr, il y a bien là de quoi défrayer une ode, une élégie, selon la disposition où se trouve l'ame du poète; mais la succession d'idées que je viens d'indiquer se laisse à peine entrevoir dans la pièce de M. de Lamartine, tant il a pris soin de les confondre en les développant. Il a traité chacune de ces idées avec une impitoyable prolixité; il ne l'a quittée qu'après l'avoir épuisée, qu'après l'avoir pressée dans tous les sens et s'être bien assuré qu'elle ne contenait plus rien. Grace à l'application obstinée de ce procédé, il a réussi plus d'une fois à flétrir les plus fraîches images, à rendre prosaïques, à dessécher les comparaisons qui s'annonçaient d'abord sous les couleurs les plus attrayantes. Si jamais le souffle poétique a doué d'une vie nouvelle les sentimens qui semblaient épuisés depuis long-temps, dont l'expression multipliée à l'infini paraissait défier toute tentative de rajeunissement, ce miracle ne s'est nulle part accompli d'une façon plus éclatante que dans la pièce dont je parle: malheureusement M. de Lamartine, enivré de sa parole, n'a pas su s'arrêter à temps; il ternit à plaisir les métaphores les plus splendides en les superposant, en les accumulant. Il n'est satisfait qu'après les avoir entassées. Peu lui importe que sa pensée disparaisse sous ce monceau de métaphores. Il a prouvé sa richesse, et son orgueil est satisfait. Quoiqu'il ait à exprimer un sentiment vrai, il ne tient pas à frapper juste, mais à frapper fort, et il manque le but faute d'avoir mesuré son élan. Nulle part ce travers n'est plus saillant que dans : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.*

Il n'est pas rare d'entendre des orateurs de salon, d'ailleurs assez peu lettrés, accuser de sécheresse la poésie française du XVIIe siècle. Sans vouloir entreprendre ici la défense littéraire de cette époque glorieuse, je me borne à rappeler que les œuvres comprises entre l'avénement de Louis XIII et la mort de Louis XIV se recommandent surtout par la mesure. Je ne m'arrête pas à discuter le caractère studieux ou spontané des œuvres qui remplissent cette période; il me suffit d'insister sur le style limpide qui donnait à la pensée tant de relief et d'éclat. En lisant les *Harmonies poétiques* et surtout les deux dernières pièces que je viens d'analyser, il est impossible de ne pas se reporter vers ce

moment de notre histoire. Quoique le style, pour avoir une véritable valeur, doive naître de la pensée même, et que le style de Racine appliqué aux comédies de Molière, comme le voulait un bel-esprit de nos jours, soit une des idées les plus saugrenues qui se puissent concevoir, un esprit sérieux peut se demander ce que fût devenu, dans les mains d'un poète du XVII[e] siècle partagé entre la foi et le découragement, le sujet traité par M. de Lamartine. Bien qu'alors l'imitation de l'antiquité païenne dominât l'étude de la poésie biblique, Isaïe et David n'ont pourtant pas trouvé un écho moins harmonieux que Sophocle et Euripide. Si le livre des *Rois* n'est pas scrupuleusement respecté dans *Athalie*, *Iphigénie* ne rappelle pas la Grèce héroïque d'une façon très littérale. Ce qui assure à ces deux ouvrages une longue jeunesse, c'est d'abord la vérité humaine, la vérité des sentimens pris en eux-mêmes, abstraction faite du temps et du lieu, et puis la mesure dans l'expression. J'imagine donc que le sujet traité par M. de Lamartine, soumis aux lois acceptées par le XVII[e] siècle, n'eût rien perdu de sa grandeur, de sa vérité. Les détails qui nous éblouissent et nous fatiguent, émondés par une main sévère, laisseraient à la pensée toute sa clarté, toute son évidence. L'esprit suivrait sans effort toutes les transformations de la tristesse et ne chercherait pas, en achevant le dernier hémistiche, à retrouver sous les ronces et les broussailles le sentier indécis qu'il a parcouru. La mesure dans l'expression, quoi que puissent dire les panégyristes de l'improvisation, n'appauvrit pas la pensée. Ce qu'on nomme aujourd'hui abondance n'est trop souvent que prolixité; les images prodiguées à l'infini, loin d'ajouter à l'éclat, au relief de la donnée poétique, ressemblent à ces draperies dont les plis capricieusement multipliés abolissent la forme du corps. Regardez une statue trouvée dans les champs de l'Attique : le lin ou la laine, disposés par une main tout à la fois savante et hardie, laissent deviner la force de l'athlète ou la beauté de la jeune canéphore. Les plis semblent comptés, ou plutôt c'est le mouvement même du personnage qui commande à l'étoffe obéissante. Regardez une statue de Bernin : le marbre est fouillé avec une merveilleuse adresse, il semble vouloir lutter de souplesse avec les tissus les plus fins; mais le ciseau, en multipliant les caprices de la draperie, a effacé les contours du corps. Laquelle de ces deux statues vous semble plus près de la vérité, plus près de la beauté? Eh bien! sans vouloir établir aucune comparaison directe entre M. de Lamartine et Bernin, n'est-il pas permis de voir dans la prolixité du style le même danger que dans les draperies dont les plis multipliés sans raison et sans mesure masquent les contours du personnage?

Est-ce à dire que l'inspiration qui a dicté les *Harmonies* soit moins abondante, moins sincère, moins sûre, moins féconde que l'inspiration qui a dicté les *Méditations*? Telle n'est pas ma pensée. Ces deux recueils, sans être consacrés à l'expression du même sentiment, appar-

tiennent cependant à une intelligence douée de la même séve, de la même force. Des *Méditations* aux *Harmonies*, il n'y a ni affaiblissement, ni déchéance. Tous ceux qui aiment la poésie, tous ceux qui sont habitués à interroger l'imagination humaine dans ses manifestations diverses, à comparer les monumens de l'intelligence aux différens âges de l'histoire, savent bien à quoi s'en tenir sur ce point. Le sentiment de l'amour. purement exprimé dans les *Méditations*, n'est pas supérieur au sentiment religieux exprimé dans les *Harmonies*. Dans le second comme dans le premier recueil, c'est la même spontanéité, la même vérité. Seulement, et c'est ici que la critique reprend ses droits, la mesure qui éclate dans les *Méditations* est presque toujours absente des *Harmonies*. Les idées se présentent avec la même abondance, les sentimens se succèdent avec la même sincérité, mais les images destinées à les traduire ne sont point triées avec un goût aussi sévère. C'est, à mes yeux, la seule différence qu'il soit permis d'établir entre les *Méditations* et les *Harmonies*.

Ce qui est vrai, ce qu'il faut affirmer, ce qui peut servir au développement, à la popularité des saines idées littéraires, c'est que les *Harmonies*, malgré le mérite éclatant qui les recommande sous le rapport purement poétique, demeurent bien au-dessous des *Méditations* dans toutes les questions qui se rapportent à la pureté de la forme. Dans les *Méditations*, en effet, l'improvisation n'était qu'un accident; dans les *Harmonies*, l'improvisation est devenue une habitude. Dans les *Méditations*, il est bien rare de rencontrer des paroles inutiles, des paroles qui fassent double emploi; dans les *Harmonies*, au contraire, même dans les plus belles pièces, il est bien rare de rencontrer des idées dont l'expression soit contenue dans de justes limites. Trop souvent, même dans *Jéhovah*, même dans l'*Hymne au Christ*, l'idée la plus excellente, le sentiment le plus vrai, se ternissent et s'amoindrissent en subissant les évolutions d'images sans nombre. Le poète, faute de s'arrêter à temps, trouve, à son insu, le moyen de gâter les intentions les plus ingénieuses, d'attiédir les émotions les plus ardentes. Ce serait méconnaître les devoirs de l'histoire littéraire que d'omettre une telle remarque; l'énoncer en toute franchise n'est pas manquer de respect pour le génie, mais le traiter avec toute la sévérité, avec toute l'impartialité qu'il mérite.

M. de Lamartine, je n'hésite pas à le dire, abuse dans les *Harmonies* de la richesse de sa nature. Plein de confiance dans ses facultés, il ne se donne pas la peine de prévoir ou même d'entrevoir les paroles qui vont s'échapper de ses lèvres; il livre à toutes les chances du hasard l'ordre des idées aussi bien que l'arrangement des mots. Je ne parle pas des nombreuses égratignures que la langue reçoit de ses mains; ce détail, sans être dépourvu d'importance, pourrait passer pour puéril chez un grand nombre d'esprits qui considèrent l'étude et le respect de la langue comme un danger pour l'imagination; je me borne à con-

stater ce qui ne peut être mis en doute par aucune intelligence sérieuse, qu'il n'y a pas dans le recueil entier des *Harmonies* une seule pièce qui se recommande par la même sobriété, par la même mesure que *le Lac*. Dans cette dernière pièce, en effet, il ne se rencontre pas une stance parasite, une stance qu'on voulût retrancher; toutes les paroles portent coup, tous les sentimens trouvent un écho. L'ordonnance des idées, sans révéler un esprit habitué aux combinaisons symétriques, c'est-à-dire hostile à toutes les lois de la poésie, se distingue pourtant par une clarté, par une évidence qui ne laisse rien à désirer. Dans les *Harmonies*, l'intelligence la plus complaisante ne peut signaler rien de pareil; l'ordonnance est toujours absente; il est bien rare de rencontrer une idée qui ait une place déterminée, une place nécessaire; la place assignée à l'expression d'un sentiment semble presque toujours un pur caprice; la volonté, la prévoyance, n'interviennent presque jamais; l'improvisation règne en souveraine, et traite avec un dédain absolu tous les calculs de la réflexion. Or, si un pareil procédé réussit sans peine à produire l'étonnement, il réussit bien rarement, je pourrais dire qu'il ne réussit jamais à produire l'admiration. Qu'on me pardonne de citer un proverbe qui, pour être vieux, n'en demeure pas moins vrai : le temps ne respecte pas volontiers ce qu'on fait sans lui. L'improvisation éblouit l'auditoire; il est bien rare qu'elle éblouisse les lecteurs. Pour ceux qui écoutent et n'ont pas le loisir de songer, les paroles qui s'échappent en flots pressés des lèvres du poète sont des preuves irrécusables de puissance; pour ceux qui lisent, à qui le temps ne manque pas pour méditer sur les pensées qu'ils ont recueillies, sur les images qu'ils ont vues passer devant leurs yeux, la question change d'aspect, l'indulgence est difficile, la sévérité devient nécessaire. Les applaudissemens prodigués avec complaisance dans un salon font place aux remarques les plus inattendues et pourtant les plus légitimes. Les *Méditations* ne sont pas exposées à un tel danger; les *Harmonies* semblent prendre à tâche de le braver. Le poète des *Harmonies* semble dire au lecteur : — Voyez comme je suis puissant et fécond! Je n'ai pas pris la peine de préparer les strophes que je vais vous réciter; eh bien! je suis pourtant sans inquiétude. Quoi que je puisse dire, je compte sur vos applaudissemens. Rien de vulgaire ne peut sortir de ma bouche. Écoutez et admirez. Respirer pour moi, c'est chanter; vivre, c'est inventer. Pourquoi craindrais-je de m'abandonner aux chances de l'improvisation? J'aurais beau faire, je ne réussirai pas à faiblir. — Le lecteur prête au poète une attention complaisante; puis la réflexion vient, et la réflexion blâme sévèrement ce que l'étonnement avait amnistié.

A ces deux recueils si riches et qui ont obtenu et gardé depuis longtemps une si légitime admiration, M. de Lamartine a cru devoir ajouter un nombre considérable de pièces nouvelles; je dis considérable,

car les pièces nouvelles ne s'élèvent pas à moins de quarante-six. Malheureusement, parmi ces pièces, il n'y en a pas une qui soit digne de figurer en si glorieuse compagnie. Si ces pièces étaient signées d'un autre nom, elles passeraient parfaitement inaperçues; elles iraient s'engloutir dans le gouffre toujours ouvert qui engloutit tant d'idées insignifiantes décorées de rimes sonores : signées du nom de M. de Lamartine, elles éveillent de pénibles pensées. Pourquoi ces vers ne sont-ils pas restés dans les albums parfumés qui leur avaient donné asile? Pourquoi ont-ils quitté le demi-jour mystérieux qui les protégeait? Le poète inspiré qui nous a donné les *Méditations* et les *Harmonies* a-t-il donc pris au sérieux les louanges qui ne manquent jamais au génie lors même qu'il se fourvoie? Quelle femme s'est jamais permis de trouver mauvais les vers qui lui sont adressés, quand ces vers sont signés d'un nom illustre? Parmi ces quarante-six pièces nouvelles, il n'y en a pas une qui méritât de voir le jour, de circuler parmi les indifférens, je veux dire parmi les lecteurs désintéressés qui jugent l'œuvre en elle-même sans tenir compte du milieu où elle s'est produite pour la première fois. Telle chanson fort étonnée de se trouver à côté des strophes improvisées à la Grande-Chartreuse semble trouvée dans les papiers de Planard; livrée à nos regards indiscrets seule et nue, sans les gracieuses mélodies d'Hérold, elle nous étonne et nous afflige. Je tourne le feuillet, et j'aperçois des vers qui pourraient porter le nom de Demoustiers, des vers adressés à une jeune fille qui, dans un rêve, déposait un baiser sur le front de l'auteur. C'est bien la peine vraiment d'avoir écrit les *Méditations* et les *Harmonies* pour lutter de mignardise et d'afféterie avec les *Lettres à Émilie!* Une ode sur l'ingratitude des peuples, qui porte la date de 1827, et dont toutes les strophes sont placées dans la bouche d'Homère, n'est que le remaniement très malheureux de la belle pièce *à Manoel*. Autant les vers adressés au poète portugais respirent d'affection et de sympathie pour le génie méconnu, autant les strophes placées dans la bouche d'Homère sont banales et déclamatoires. Dante, Tasse, Milton, Camoëns, passent tour à tour sous nos yeux comme de pures marionnettes, comme de simples sujets d'antithèse. Si cette ode date vraiment de 1827, si elle précède de trois ans la publication des *Harmonies*, il est fort à regretter qu'elle ait quitté l'ombre hospitalière du portefeuille où elle était enfouie. Tous ces lieux communs contre l'ingratitude des peuples sont usés depuis long-temps et ne méritent pas un instant d'attention, à moins qu'ils ne soient rajeunis par l'élégance et la nouveauté de la forme. M. de Lamartine, qui, depuis trente ans, a trouvé tant de stances empreintes d'une tristesse sincère, tant de strophes animées d'un souffle ardent, n'a écrit sur l'ingratitude des peuples envers les poètes qu'une suite de plaintes et d'invectives qui ne semblent dictées ni par le malheur, ni par la colère.

Les vers à M. de Musset, que j'avais entendu vanter, sont loin de

mériter les louanges qu'ils ont obtenues. Le style en est tour à tour pâteux et semé d'images qui nous dépaysent. Les comparaisons sont tirées des détails les plus vulgaires, de la réalité la plus triviale. Les pensées les plus vraies, en subissant le joug de ces métaphores inattendues, se dénaturent et se rapetissent. *Les fentes du cœur, le cœur fêlé, l'amour qui s'évapore,* impriment à toute cette pièce un caractère matérialiste qui contraste singulièrement avec les sentimens développés par l'auteur. Si le style de M. de Lamartine, dans ses œuvres les plus belles, ne présente pas toujours une irréprochable pureté, il se recommande du moins par l'élévation constante des images et le caractère exclusivement spiritualiste de l'inspiration. Les vers à M. de Musset dérogent à cette glorieuse habitude. Le cœur se réduit en tessons comme une misérable poterie; l'amour s'évapore comme l'eau d'une bouilloire; en un mot, la poésie disparaît et fait place au vulgaire entassement des images les plus banales. Parlerai-je d'une très longue pièce adressée à M. Hubert, et qui s'intitule : *Ressouvenir du lac Léman?* Il y a dans cette conversation plusieurs traits de paysage dont la vérité ne peut être contestée; mais ces traits heureux disparaissent au milieu des déclamations sans fin auxquelles M. de Lamartine se laisse aller : il ne sait pas s'arrêter et suit, en nous parlant de la Suisse, tous les procédés de *Cyrus* et de *Clélie.*

J'arrive enfin aux commentaires que M. de Lamartine a écrits sur les *Méditations* et les *Harmonies.* Ici, l'indulgence n'est pas permise. Ces pages que je redoutais, que j'aurais voulu pouvoir effacer à mesure qu'elles naissaient sous la plume de l'auteur, ne nous apprennent absolument rien et nous forcent trop souvent à nous apitoyer sur l'étrange importance que le poète attribue aux moindres circonstances de sa vie. En revenant de la Grande-Chartreuse, il est surpris par l'orage, il s'abrite sous un rocher, et, sans quitter la selle de son cheval, il écrit sur son genou les vers que nous avons lus et relus avec une ardente sympathie. N'est-ce pas là une révélation vraiment intéressante? Ces vers ont été écrits à cheval, que la postérité reconnaissante ne l'oublie pas! Qu'elle sache aussi que M. de Lamartine n'était pas seul dans ce pèlerinage à la Grande-Chartreuse : il accompagnait une femme charmante, la marquise de B., et la marquise était assise paisiblement au fond d'une grotte, tandis que le poète demeurait héroïquement sur la selle de son cheval. M. de Lamartine, dans cette assez risible occasion, trouve moyen de jouer à la fois le rôle de Louis XIV et le rôle de Dangeau. Il pose avec majesté, et il note ses moindres mouvemens comme si le récit de cette averse devait prendre place entre la bataille de Marathon et la bataille d'Arbelles. Il est vraiment difficile de pousser plus loin la puérilité; cependant le poète a trouvé le moyen de dépasser cette limite qui semblait infranchissable. Une nuit, il avait mal dormi; tranchons le mot, il avait passé une nuit blanche; il se lève au

point du jour, il se met à sa table, il commence la pièce qui s'appelle *Novissima Verba, ou mon ame est triste jusqu'à la mort.* Plusieurs de ses amis qui étaient venus passer quelques jours à Saint-Point le pressent de venir déjeuner; il résiste courageusement et continue d'écrire; arrive l'heure du dîner, mêmes instances, même résistance, et, pendant seize heures, la plume de M. de Lamartine ne s'arrête pas. Au bout de seize heures, il avait écrit six cents vers. Après une telle révélation, qui donc oserait noter dans cette pièce, tour à tour éloquente et verbeuse, les tirades parasites, les redites inutiles, les comparaisons confuses? Six cents vers en seize heures, six cents vers écrits à jeun, après une nuit blanche, cela répond à tout. Oronte, pour imposer silence à l'esprit chagrin d'Alceste, défendait son sonnet comme une bagatelle écrite en un quart d'heure. M. de Lamartine, que son génie devrait protéger contre le ridicule, marche à son insu sur les traces d'Oronte. Le public, je n'en doute pas, sera de l'avis d'Alceste : le temps ne fait rien à l'affaire. Peu nous importe que les *Novissima Verba* soient écrits en un jour, en trois jours, en huit jours. La seule chose qui nous intéresse, la seule qui mérite notre attention, c'est la vérité de la pensée, l'enchaînement des sentimens, la transparence du style, trois qualités précieuses qui se déduisent l'une de l'autre. Luttez de prestesse avec Eugène de Pradel, ou prenez le temps de mûrir votre pensée : le public ne s'en inquiète pas, et il a raison.

Cette puérile confidence n'est pourtant pas le dernier mot de M. de Lamartine en fait de hâblerie. Un soir, dans le voisinage de Livourne, il achevait la dernière strophe d'une *harmonie,* quand une rafale emporta les feuillets placés sur ses genoux; la mer reçut ces vers tracés au crayon, mais se garda bien de les engloutir. Le lendemain, la fille d'un pêcheur venait, pieds nus, les rapporter à M. de Lamartine, qui donnait une piastre pour chaque feuillet et ajoutait à cette récompense, déjà magnifique, le don d'un tablier de cotonnade bariolée. N'y a-t-il pas dans la manière miraculeuse dont ces vers nous ont été conservés quelque chose qui vous émeut profondément? Depuis le *Spasimo* de Raphaël, destiné aux moines de Palerme, qui fit naufrage dans le golfe de Gênes, et que le pape rendit aux pieux destinataires, il ne s'est rien vu de si merveilleux. Que dis-je? le sort du *Spasimo* s'explique par des raisons tirées de la nature des choses, tandis qu'il faut recourir à des moyens surnaturels pour expliquer comment les vers de M. de Lamartine, baignés par l'eau de la mer, sont demeurés à quelques pas du rivage jusqu'à l'arrivée providentielle du pêcheur.

Dans Paris même, dans cette ville prosaïque, l'inspiration poursuit le poète sans relâche, et c'est lui-même qui nous l'apprend. Mme de Lamartine prie son mari de l'accompagner à Saint-Roch; pendant que le prêtre célèbre la messe, le souvenir de Graziella vient s'emparer de l'esprit du poète, et le poète écrit une pièce nouvelle sur cette mal-

heureuse fille, dont il nous a déjà trop parlé. Peut-être Graziella ne lui eût-elle pas inspiré une strophe, s'il fût demeuré au logis : il est allé à Saint-Roch, et Graziella lui est apparue. En vérité, plus j'y songe et plus je m'étonne que l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* ait trouvé le courage d'écrire de telles niaiseries. Sans doute le génie a droit au respect, mais c'est à la condition qu'il se respectera lui-même. Or, M. de Lamartine, en nous racontant tous ces enfantillages, semble prendre plaisir à se rapetisser. Qu'il ne se plaigne donc pas si une juste gaieté accueille ses confidences : en livrant au vent de la publicité tous les épisodes, toutes les heures de sa vie, il appelle la raillerie, il encourage l'irrévérence.

La Fontaine, Rabelais, Byron et Manzoni sont traités dans ces étranges commentaires d'une façon quelque peu cavalière. La Fontaine enseigne la méchanceté; qui jamais s'en serait douté? Byron, en écrivant son *Don Juan*, est descendu jusqu'à Rabelais! Quant à Manzoni, l'auteur avait lu sans enthousiasme ses tragédies et *ses romans :* les hymnes religieux du poète lombard ont éveillé dans son ame une pieuse admiration. Si Manzoni a lu ces lignes, il a dû se demander avec étonnement où M. de Lamartine a pu lire ses romans. Jusqu'ici en effet les *Promessi Sposi* sont et demeurent l'unique roman de Manzoni, car *la Colonne infame* ne peut passer pour une composition poétique. J'ai grand'peur que l'auteur des *Harmonies* n'ait pas même lu *le* roman de Manzoni. Je suis bien forcé de croire qu'il connaît à peine les fables de La Fontaine, car, s'il les connaissait, il ne l'accuserait pas d'enseigner la méchanceté aux générations naissantes. Pour parler de *Don Juan* avec ce dédain superbe, il faut l'avoir feuilleté d'une main maladroite et parcouru d'un œil bien inattentif. Je serais vraiment curieux d'apprendre en quoi les poétiques amours de don Juan et d'Haydée rappellent Pantagruel et Gargantua. Le dédain de M. de Lamartine pour Rabelais n'a pas besoin d'être réfuté. Molière, La Fontaine et Voltaire se sont chargés de le défendre en l'admirant, et lui ont fait plus d'un emprunt. Si le joyeux curé de Meudon n'est pas un modèle de chasteté, ce n'est pas une raison pour le condamner comme un bateleur sans verve et sans esprit. D'ailleurs, il n'y a pas une strophe de *Don Juan* dont Rabelais puisse revendiquer l'idée première. *Candide* est parmi nous le seul livre qui ait quelquefois suggéré au poète anglais de cruelles railleries; mais ce qui fait l'excellence du poème appartient en propre à Byron et n'appartient qu'à lui. La partie passionnée, la partie pathétique ne relève ni de Pangloss, ni de Cunégonde, et fait de *Don Juan* le chef-d'œuvre de l'auteur. Malgré la faiblesse des quatre derniers chants, ce mélange inoui de rêverie et de raillerie, de passion et de gaieté, demeure un prodige de puissance. Les autres poèmes de Byron, que M. de Lamartine accuse de célébrer éternellement le triomphe du

mal, se défendent par eux-mêmes. Pour ne pas comprendre que ces poèmes sont des plaintes et non des hymnes à l'enfer, il faut ne les avoir jamais lus ou n'en avoir gardé qu'un souvenir très infidèle.

La colère de M. de Lamartine contre les mathématiques et la physiologie n'est pas moins singulière : il accuse les sciences positives de dessécher l'imagination. Après avoir inventé pour le mouvement du soleil une ellipse dont les astronomes n'ont jamais entendu parler, il a vraiment mauvaise grace à se fâcher contre eux. Il ne consent pas à croire que le cœur soit un muscle et se raille des savans qui s'obstinent à soutenir cette thèse. Le cœur musculaire des physiologistes vaut bien le *cœur fêlé* qui *laisse par ses fentes l'amour s'évaporer*. La *corniche de l'ogive qui sert de portique* au tombeau décrit par le poète dans le commentaire d'une pièce adressée à la mémoire de sa mère peut prendre place à côté du *cœur fêlé*.

Ainsi les notes de M. de Lamartine sur les *Méditations* et les *Harmonies* doivent inspirer des regrets à tous ceux qui aiment, à tous ceux qui admirent son génie lyrique. Il eût agi sagement en ne les écrivant pas; en les relisant, il aurait dû se décider à les brûler.

Quand M. de Lamartine, renonçant à commenter chaque pièce sortie de sa plume, essaie de juger l'ensemble de ses œuvres, est-il plus heureux, mieux inspiré? Hélas! non. Il a mis en tête des *Méditations* une lettre à M. Dargaud, en tête des *Harmonies* une lettre à M. d'Esgrigny : eh bien! dans ces deux morceaux épistolaires, il n'est pas moins étrange, moins puéril que dans ses commentaires. Il paraît, d'après son témoignage, que M. Dargaud lui aurait demandé pourquoi le succès des *Nouvelles Méditations* n'était pas égal au succès des premières. En réponse à cette question, qui n'est pas, à mes yeux du moins, justifiée par les faits, M. de Lamartine adresse à son correspondant une série bruyante et confuse de déclamations sur l'envie, sur la routine, sur les ennemis inévitables que la gloire suscite à tous les poètes applaudis. L'orgueil des vieilles renommées, s'il faut l'en croire, ne s'offense pas des éloges donnés à un nom nouveau. Il accepte les débuts les plus éclatans, mais à la condition de prendre bientôt sa revanche. Que le poète nouveau venu publie un second ouvrage, et la foule, sous l'inspiration des meneurs, c'est-à-dire des jaloux, s'empressera de rabaisser le nom qu'elle avait d'abord applaudi. Si le témoignage de M. de Lamartine était accepté comme irrécusable, il serait défendu de réussir deux fois de suite. Je ne veux pas m'engager dans la discussion de cette théorie; je me contente de contester les faits personnels sur lesquels l'auteur prétend l'étayer. J'ai beau consulter mes souvenirs, j'ai beau interroger les mémoires les plus fidèles, je ne retrouve pas la trace de ces haines jalouses dont le poète se plaint avec tant d'amertume. Si quelques voix sans autorité, sans écho, ont mis les *Nouvelles*

Méditations au-dessous des premières, ce n'est pas une raison pour prendre à partie le siècle tout entier et l'accuser d'ingratitude et d'ignorance. L'envie, qui attaque si obstinément tant d'œuvres éclatantes, n'a jamais eu grand'chose à démêler avec M. de Lamartine. Les *Méditations* ont en effet l'incontestable avantage de ne pouvoir être invoquées comme argument ni pour ni contre aucun système. Par leur nature même, elles échappent à toute discussion, du moins à toute discussion conduite d'après les principes de l'école; pour les analyser, pour les apprécier, il faut renoncer à invoquer les préceptes établis dans les poétiques. Ni le maître d'Alexandre, ni l'ami de Mécène, n'avaient prévu ce genre d'effusions; il serait donc inutile de leur demander conseil pour estimer ce qu'elles ont de contraire ou de conforme aux lois de l'art. Le caractère spontané, personnel des *Méditations* les a soustraites jusqu'à présent aux querelles académiques et scholastiques, et je suis encore à deviner l'attaque, l'accusation qui a pu motiver les plaintes de M. de Lamartine. La lettre à M. Dargaud n'est, à proprement parler, qu'un effet sans cause. Je ne blâme pas les éloges qu'il se décerne pour les premières *Méditations;* mais je ne puis accepter comme sensée sa colère contre le prosaïsme du siècle. Qu'il s'admire, j'y consens : il a le droit de s'admirer; mais qu'il se plaigne d'avoir été méconnu dès son second ouvrage, je ne puis lui donner raison. L'ingratitude n'est pas du côté de la foule, elle est tout entière du côté du poète. Ou l'admiration accordée aux premières *Méditations* avait rendu M. de Lamartine singulièrement exigeant, ou il a fermé l'oreille aux louanges que la France prodiguait aux *Nouvelles Méditations* pour n'entendre que les voix sans crédit, sans autorité, dont je parlais tout à l'heure.

La lettre à M. d'Esgrigny, placée en tête des *Harmonies*, est plus puérile, plus déplorable encore que la lettre à M. Dargaud. L'auteur, ne sachant que dire de ce nouveau recueil, c'est lui-même qui le déclare, ayant promis une préface et ne devinant pas sur quoi il pourrait l'écrire, au lieu d'abandonner sagement son premier projet, imagine de se rejeter dans l'autobiographie et de nous raconter une de ses courses à Milly, un de ses entretiens familiers avec le père Dutemps, qui a connu sa mère et ses sœurs. Ces détails, bien que dépourvus de toute importance littéraire, réussiraient peut-être à nous intéresser, s'ils nous étaient présentés sous une forme plus modeste et surtout dans une langue moins prolixe; mais, de Mâcon à Milly, M. de Lamartine ne nous fait pas grace d'un clocher, d'un pan de muraille, d'un bouquet de bois, d'un coteau, d'une vigne; il compte les cailloux et les brins d'herbe, et, quand nous arrivons enfin à Milly, notre attention est déjà fatiguée. Sous ces descriptions sans fin, toute pensée disparaît. Comment le lecteur poursuivrait-il une tâche que l'auteur abandonne?

Vous croyez peut-être que M. de Lamartine, heureux de rencontrer le témoin de ses jeunes années, aime à retrouver dans la mémoire du père Dutemps la trace de ses premières joies, de ses premières souffrances? Que vous êtes loin de compte! L'auteur des *Harmonies* n'est venu à Milly et n'a choisi le père Dutemps comme interlocuteur que pour placer dans la bouche du vieillard l'accusation dirigée contre lui par ceux qu'il nomme ses ennemis, et dans sa propre bouche la défense de toute sa vie. C'était bien la peine, vraiment, d'entreprendre le voyage et de nous arrêter à tous les points de la route, pour aboutir à une telle conclusion! Si M. de Lamartine veut se défendre, et certes c'est un droit que personne ne lui contestera, s'il veut prouver que toute sa conduite depuis trois ans est un modèle de sagesse, de prévoyance; qu'il n'a jamais en politique sacrifié le bon sens à l'effet théâtral; qu'il ne s'est jamais enivré de sa parole, qu'il a respiré impunément l'encens brûlé à ses pieds par la flatterie, qu'il parle, et nous l'écouterons. A quoi bon nous présenter ce plaidoyer dans le cadre d'un dialogue? L'accusation, en passant par la bouche du père Dutemps, ressemble trop aux objections hérétiques produites dans les églises du moyen-âge par l'avocat du diable. Le prédicateur, en désignant l'avocat de l'esprit malin, avait soin de ne pas choisir un adversaire trop redoutable, et de lui prescrire des attaques faciles à repousser. Ainsi fait M. de Lamartine avec le père Dutemps. Quand le vieil aveugle de Milly lui parle des bruits sinistres venus de la grande ville, et lui demande s'il a repris l'œuvre sanglante de Robespierre et de Marat, il est trop facile de lui répondre. Qui donc, parmi nous, voit dans M. de Lamartine l'héritier, le disciple de Robespierre et de Marat? En lisant ce dialogue si puéril, si vide, si dépourvu de sens et de portée, je crois entendre un prédicateur qui, n'ayant pas trouvé parmi ses amis un seul homme capable de parler au nom de Satan, prend le parti de s'adresser à son bonnet. C'est dire assez clairement ce que j'en pense. La lettre adressée à M. d'Esgrigny ne nous apprend absolument rien sur la pensée qui a inspiré les *Harmonies*. Malheureusement tout ce que M. de Lamartine a écrit sur ses œuvres n'est pas plus instructif.

Arrivé au terme de cette longue analyse, je sens le besoin de résumer ma pensée. Si je n'ai rien dit de *Jocelyn* ni du *Voyage en Orient*, c'est que *Jocelyn*, malgré sa forme narrative, n'est qu'une suite d'*harmonies*, et que le *Voyage en Orient*, sans le nom dont il est signé, aurait trouvé bien peu de lecteurs. Quant à la moralité contenue dans ces commentaires sans fin, il n'est pas difficile de la dégager. Plus le poète prodigue les détails sur sa vie privée, plus il amoindrit son œuvre; plus il laisse de champ et d'espace aux conjectures, plus il excite d'étonnement, plus il confirme l'admiration déjà établie. C'est là, selon moi, la moralité de cette lecture. *Raphaël* et *Geneviève* nous avaient avertis;

les commentaires sur les *Méditations* et les *Harmonies* nous démontrent pleinement combien nos craintes étaient fondées. En nous disant quel jour, à quelle heure il a écrit l'ode ou l'élégie que nous admirons, qui nous a charmés, le poète n'ajoute rien à son autorité; il diminue le prestige dont il était environné. Nous consentions à le placer dans une sphère à part, à le croire pétri d'un autre limon que nous, à voir en lui un être composé d'élémens plus purs; en nous racontant tous les momens de sa vie, en nous énumérant toutes ses souffrances, toutes les joies puériles de son orgueil, toutes ses espérances déçues, tous ses accès d'égoïsme, toutes ses heures mauvaises et sans pitié, que nous apprend-il, sinon qu'il est homme comme nous, et que Dieu, en lui donnant le génie, ne l'a pas dispensé des communes misères? Sans doute, après ces dangereuses confidences, l'œuvre du poète demeure ce qu'elle était. Cependant je ne conseille à personne, pas même aux plus habiles, aux plus vaillans, d'imiter l'exemple de M. de Lamartine, et je lui conseille à lui-même de ne pas aller plus avant dans la voie où il est entré. L'amant de Graziella n'est pas une recommandation pour l'amant d'Elvire. Les détails mêmes, qui pourraient nous émouvoir racontés par une autre bouche, placés dans la bouche du poète, nous blessent comme un symptôme de vanité. Il n'est pas bon qu'un homme, quel qu'il soit, s'écoute penser, se regarde vivre à toute heure. Cette contemplation assidue de soi-même ne peut s'expliquer que par un immense orgueil, et l'orgueil, quand il prend de tels développemens, expose le contemplateur à de cruels mécomptes. Le poète doit laisser à ses amis le soin d'enregistrer, de raconter aux générations futures ce qui dans sa vie mérite d'être conservé. Il n'est guère en mesure de juger lui-même ce qui est digne d'attention dans les épreuves diverses dont sa vie se compose. En ne prenant conseil que de son indulgence paternelle pour ses œuvres, il court le danger d'insister sur les points qu'un ami sage omettrait, et d'omettre les points mêmes que chacun voudrait connaître. Je conçois l'autobiographie des hommes d'état, je comprends qu'ils éprouvent le besoin de raconter la part qu'ils ont prise aux affaires publiques, le rôle qu'ils ont joué dans les événemens, mais je ne comprends pas l'autobiographie des poètes, car les seules pensées de leur vie qui nous intéressent sont celles qu'ils ont traduites en œuvres durables, et, pourvu que le métal soit pur, nous ne tenons pas à savoir de quelle mine il est tiré.

GUSTAVE PLANCHE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1851.

L'histoire de l'assemblée législative est depuis quelques jours toute pleine de vivacités et d'orages : c'est une série d'incidens qui se détachent en relief sur le fond même de la situation, qui s'y rapportent de près ou de loin, qui même en naissent quelquefois, qui d'une manière ou de l'autre la dessinent et l'accusent. Encadrée, pour ainsi dire, dans cette suite d'épisodes parlementaires, la situation s'aperçoit mieux, elle se laisse plus entièrement saisir, elle tombe maintenant tout-à-fait sous les regards du public. Il suffit de peu de mots pour en résumer le sens intime, pour en caractériser les divers aspects; nous la réduirions volontiers à ces trois points sur lesquels nous appelons de toute notre ame la réflexion des gens de bien, les priant de s'interroger eux-mêmes en conscience sur chacune des questions que voici, et d'agir ensuite selon le juste jugement qu'ils auront prononcé, d'agir avec toutes les ressources qui sont à la disposition d'un vrai citoyen, lorsqu'il veut jusqu'à la fin dernière espérer en son pays.

N'est-il pas vrai d'abord qu'il se produit à cette heure un mouvement d'une incontestable puissance au milieu de la nation, un mouvement naturel et de plus en plus fort, qui monte à vue d'œil comme la crue des grandes eaux? N'est-il pas vrai que dès l'instant où l'idée de la révision, pour la nommer par un nom devenu si vite populaire, a pénétré dans les couches épaisses de cette société si troublée, elle les a traversées comme un rayon de lumière? Qu'on y prenne garde, et qu'on se demande s'il n'y a pas une analogie plus profonde peut-être qu'on ne le soupçonne encore entre la phase qui commence et celle d'où sortit l'élection du 10 décembre. On se souvient sans doute de cet irrésistible élan des masses, qui, une fois mises sur la voie, s'y portèrent sans plus rien entendre et votèrent avec la *furie française*. Il y avait pourtant des raisons pour

modérer cet entraînement vers l'inconnu; mais l'inconnu qui alarmait la sagesse, ou, si l'on veut, la défiance, n'avait rien qui effrayât la foule dans cette passion où l'avait jetée la violente envie d'un meilleur état. La foule ne se contente pas facilement d'être mal par crainte d'être pis; elle va droit à l'opposé du côté où elle sent la souffrance, parce qu'elle s'imagine que le remède est là et qu'elle l'y trouvera d'emblée. Les paysans et les manœuvres qui, se levant en masse au 10 décembre, votèrent à la république la présidence d'un Napoléon, ne raffinaient pas davantage. L'idée leur était venue que c'était le moyen de guérir du terrible malaise qui avait gagné tout le monde; ils coururent tête baissée chercher la guérison. Il en est à présent de la révision du pacte constitutionnel de 1848 comme il en était alors de l'élection du 10 décembre : c'est une issue (et celle-là est plus encore l'unique que ne l'était l'autre), c'est une issue pour se tirer de l'impasse où l'on étouffe. On peut commenter d'autant de façons qu'il y a de partis et de nuances de parti les motifs individuels qui auront décidé les hommes politiques à prendre l'initiative de ce suprême effort; le motif universel du succès qui le couronne, de l'impulsion qui le précipite et le rend invincible, c'est l'ardeur fiévreuse avec laquelle on aspire par toute la France à conquérir de l'air et de l'espace pour soulager sa poitrine. Écoutez seulement la multitude qui pétitionne, écoutez l'expression la plus sincère et la plus unanime de ses vœux : on demande la révision pour la révision, on ne la demande pas en somme contre la république, — ce sont les purs républicains qui le feraient croire à force de s'en fâcher; — on la demande contre la position insoutenable qui a mis toutes les patiences à bout, et ne dût-elle être qu'un second répit après le premier répit de l'élection du 10 décembre, il le faut à présent comme il a fallu naguère celui-là. Il n'y a point là-dessous d'intrigue qui puisse prévaloir, il n'y a pas de tactique clandestine qui produise de ces effets contagieux sur tout l'être moral d'un peuple; il y a l'empire absolu d'une nécessité d'ordre public et je dirais presque d'existence nationale : *primo vivere!* Ce que donnera la révision, où l'on ira le lendemain du jour où elle sera décidée, personne assurément n'en sait rien; mais on sait parfaitement que l'on ne peut plus aller du tout, si on ne l'obtient pas elle-même, et c'est cette claire conscience du besoin qu'on en a qui fait qu'on l'obtiendra. On ne lutte pas long-temps, même dans un pays en révolution, contre le cri de la conscience universelle.

N'est-il pas vrai cependant, et voilà une autre face de la situation, n'est-il pas vrai que plus ce cri souverain se propage et s'entend, plus on voit s'exaspérer tous ceux qui avaient pensé déposséder la France d'elle-même et lui imposer la règle de leur école, ou simplement le joug de leur volonté? A mesure que le pétitionnement pour la révision a pris de la consistance, sourdes ou tumultueuses, on a senti redoubler les passions des esprits factieux; on croirait que ces passions prétendent déjà couvrir la voix du pays et l'intimider par leur bruit ou par leurs menaces. Ceux-là sont des esprits factieux, qui ne savent point être conséquens avec eux-mêmes, si ce n'est dans leur penchant invétéré pour une domination brutale, qui démentent sans gêne leurs plus essentielles doctrines pour le profit de cette domination, qui soutiennent par exemple que le suffrage universel ne manquerait point de rendre la France républicaine, et qui

ne veulent point admettre pourtant que la république dépende du suffrage universel. La république, c'est eux et leur amis, c'est leur étroite orthodoxie, c'est leur intolérant catéchisme, je ne parle que de ceux qui sont honorables, sans quoi j'ajouterais, c'est la satisfaction égoïste de leur orgueil et de leurs appétits. La république, ainsi conçue par ces fiers cerveaux, s'explique assez aisément pour eux, et comme ils n'y voient point d'autres mystères, ils ne pardonnent pas au reste de la nation d'être moins sûre qu'eux-mêmes que la république lui convienne et de chercher à s'édifier. De là ces voix qui se grossissent, ces gestes qui s'emportent, ces scandales de tribune, ces sinistres rumeurs qui courent dans l'ombre. De là ces explosions calculées d'un fanatisme systématique qui annonce à coups de tam-tam qu'on est prêt à mourir plutôt que de se rendre : on essaie de faire peur aux gens. N'est-il pas vrai que, s'il est une manière d'ôter aux institutions républicaines ce qu'elles peuvent garder de prestige, c'est cette conduite des républicains forcenés? N'est-il pas vrai que ce tapage affecté n'aboutit qu'à stimuler davantage les sentimens qu'il a l'air de braver, tourne rapidement contre ceux qui l'exécutent, et dégoûte de l'opinion qu'ils prétendent ainsi servir? On verra combien à la longue il en restera qui ne s'apercevront point de l'abîme où ils poussent leur fortune et leur drapeau, ou qui, s'en apercevant, l'y pousseront toujours par entêtement et par colère.

Enfin, et c'est notre troisième point, qui n'est pas le moins singulier, à côté de ces désespérés qui ne veulent à aucun prix de la révision, il y a des sages qui, d'un très grand calme, professent qu'ils en voudraient bien, si elle était possible, mais qui, la déclarant d'avance impraticable, donnent en même temps à comprendre qu'il ne leur coûte guère de se résigner à s'en passer. N'est-il pas vrai que cette résignation doit paraître au moins étonnante chez des hommes d'état qui savent, à n'en pas douter, tous les vices de la constitution de 1848, n'ayant eux-mêmes réussi dans l'origine qu'à lui épargner les plus gros, sans pouvoir la préserver des inconvéniens inséparables du milieu d'où elle émanait? Quels que soient les motifs qui semblent aujourd'hui les tranquilliser sur les éventualités de 1852, pour les dispenser de s'en beaucoup inquiéter d'avance, quels que soient les motifs plus ou moins particuliers de cette attitude indifférente, n'est-il pas vrai qu'une pareille attitude en face d'un avenir si proche et si sombre contraste péniblement avec les préoccupations du pays, et ne lui impose point de manière à lui rendre plus de confiance? Si peu qu'on regarde autour de soi, et plus encore dans le pays que dans l'assemblée, on ne saurait se dissimuler que quiconque prendra froidement cette question capitale de la révision se trouvera bientôt en dehors du courant de l'opinion, d'un courant, non pas capricieux et fugitif, mais durable et profond. N'est-il pas vrai que cette scission qui se ferait entre l'opinion et les chefs parlementaires qu'elle aime à respecter et à suivre finirait par être une cause de discrédit pour eux et de désarroi pour tous?

Tels sont les points principaux auxquels la pensée s'arrête naturellement, quand on observe la crise présente; tels sont les points sur lesquels il faut avoir une conviction faite pour se faire aussi une conduite en face des circonstances prochaines dans lesquelles tout homme sera peut-être plus personnellement

responsable qu'on ne l'a encore été dans aucune des passes de notre histoire révolutionnaire. Faut-il s'associer à l'entraînement qui se prononce en faveur de la révision et contribuer chacun pour sa part à l'accélérer? Faut-il seulement regarder d'un peu haut cette poursuite, et ne s'y joindre que pour en décourager les autres en leur prodiguant l'avis de ne s'y point trop livrer? ou faut-il, par hasard, approuver l'acharnement que les républicains du temps de la conquête opposent à tout essai de ce genre-là, comme si, la république étant leur bien à eux et non pas celui de tout le monde, personne qu'eux n'y devait toucher? Il est impossible de prendre ici l'un ou l'autre parti : c'est un devoir de choisir et de s'en tenir fermement à son choix. Pour choisir en connaissance de cause, ce n'est pas un mauvais apprentissage de recueillir et de méditer les scènes récentes qui ont agité l'assemblée nationale, de voir dans leur ensemble les opérations des partis aux prises et les coups qu'ils essaient.

La première impression qui nous vienne en comparant les souvenirs de ces tumultueuses séances, c'est que l'extrême gauche s'applique évidemment à tenir en haleine le parti sur lequel elle croit pouvoir compter en dehors de l'enceinte législative. Elle travaille de son mieux, par les voix de tous ses orateurs, par les grossières violences de tous ses excentriques, à distraire ses frères et amis, ses soldats d'aventure, du spectacle décourageant de cette union soudaine qui se manifeste dans la majorité raisonnable et sensée de la France pour arriver d'un commun accord sur le terrain neutre de la révision. Nous l'avons dit, son procédé est de faire plus de bruit que le pétitionnement, afin de l'étouffer ou de le dissimuler. Elle avait un instant pensé qu'aux pétitions pour la révision du pacte de 1848, elle serait à même d'opposer en nombre à peu près suffisant des pétitions rivales pour l'abrogation de la loi du 31 mai. C'était une illusion qui devrait l'éclairer. On a essayé en province, et l'on n'a trouvé que de rares signatures; on a essayé à Paris, et, sur une plus ample vérification, l'on a dû renoncer à l'espoir de produire un mouvement quelque peu significatif : on s'est désisté prudemment, avant même d'avoir rien mis en œuvre. L'hostilité imprévue, déclarée tout d'un coup, contre la loi du 31 mai par quelques-uns de ses plus chauds promoteurs n'a pas ramené beaucoup de recrues dans ce camp-là. Le vigoureux accent avec lequel M. Baroche a professé pour lui et pour le ministère tout entier une adhésion complète et fondamentale au système d'une loi si nécessaire, l'à-propos de cette véritable déclaration de cabinet, ont brusquement coupé court à toutes les incertitudes qu'on entretenait par artifice dans beaucoup d'esprits.

Ç'a été d'ailleurs, cette fois en particulier, une chaude rencontre, la suite assez éloignée, mais encore très passionnée, du jour où dans l'autre quinzaine la querelle s'était annoncée et déjà presque ouverte. On se rappelle que l'occasion en avait été fournie par le texte d'un message télégraphique relatif à l'élection des Landes. Le débat allait être renouvelé par le rapport que M. de Dampierre avait à lire sur cette élection, qui n'était pas d'ailleurs contestée, et qui envoyait à la chambre le général Durrieu, un partisan avoué de la loi du 31 mai. La montagne se promettait de saisir cette conjoncture toute naturelle pour exciter dans le parlement, en l'honneur du suffrage illimité, le tumulte qu'elle n'a point encore obtenu du pays, pour livrer une bataille de plus à

la loi du 31 mai. Elle s'était par malheur rangée sous un chef qu'elle a bien souvent répudié quand il s'offrait, qu'elle soupçonne toujours, même quand elle l'accepte, et qu'elle acceptait là, parce qu'elle se fiait à l'âcreté de son tempérament pour envenimer un litige où il n'entrait guère moins d'animosité personnelle que de motifs politiques. M. de Girardin lui semblait très en état d'être fort désagréable à M. Léon Faucher; l'inconvénient est que M. de Girardin a toujours plus d'une rancune en train, et qu'il n'est pas maître de les régler comme ses idées, une idée par jour. Il y a dans cette tête échauffée une surexcitation maladive qui se trahit surtout au grand éclat de la tribune, et transforme en de soudaines colères les projets les mieux calculés de son habileté la plus froide. M. de Girardin a manqué M. Léon Faucher pour entreprendre M. de Dampierre, et la loi du 31 mai, au lieu de subir un assaut en règle, n'a plus guère eu à essayer que le feu croisé d'interruptions à peu près parlementaires. « Le vice de l'élection des Landes, a crié M. Madier de Montjau, c'est la loi du 31 mai. » Voilà tout le fort des argumens de la montagne. La loi du 31 mai n'existe point, parce qu'il ne lui plaît pas qu'elle existe. La montagne sait se départir à sa convenance de la méthode d'interprétation judaïque qu'elle applique à la constitution. Les pères de la constitution ont prévu qu'elle donnerait de grands sujets de la vouloir changer, et ils ont fait de leur mieux pour qu'on n'y parvînt pas; ils ont décidé qu'en pareil cas, 188 voix seraient un chiffre qui pèserait plus que 562. Ce chiffre de 188 est devenu, sur les bancs de la gauche, un chiffre sacramentel; on s'y tient à n'en pas démordre, et l'on ne jure, sur ce chapitre-là, que par la lettre de la constitution. La lettre de la constitution n'a pas interdit cependant de régler le domicile électoral; elle a sagement déterminé qu'on aurait à vingt et un ans la maturité nécessaire pour participer au gouvernement de son pays, qu'on aurait, sans savoir lire, l'intelligence assez façonnée pour nommer à soi seul et tous en bloc les huit ou dix députés de son département. Ce sont là des mérites recommandables qui valent bien qu'on l'excuse de n'avoir pas dit aussi qu'il y aurait indifféremment des électeurs volans et des électeurs sédentaires; mais enfin elle ne l'a pas dit, et la loi du 31 mai a passé par la place que lui ouvrait cette lacune du texte constitutionnel. Or le texte n'est plus ici de rien aux yeux de ces puritains de la constitution, qui se refusent à sortir du sens littéral quand il s'agit de la révision. Ils vous menacent de l'émeute, si vous entreprenez la révision en dehors de leur texte; ils vous en menacent encore, si vous ne leur abandonnez pas la loi du 31 mai, qui ne dépasse point cependant les termes de leur évangile : ce qui revient à dire qu'ils sont à eux seuls la loi et les prophètes, les maîtres souverains de la république et par conséquent de la France, à qui la république est supérieure, les maîtres en vertu de ce droit du plus fort occupant dont la France ne leur pardonne guère pourtant d'avoir un jour usé.

Nous ne savons pas ce que cette théorie pourra soulever de désordre à un moment donné sur la face du pays; c'est une doctrine d'insurrection à tout bout de champ, qui ne soutient pas la discussion dans une assemblée délibérante. L'intérêt de la séance n'était pas là; il était dans une complication plus délicate qui pouvait se présenter, comme le suggéraient des insinuations maladroites ou perfides. Nous ignorons si M. le président de la république a con-

couru à la loi du 31 mai par sympathie ou par raison, nous sommes seulement très persuadés qu'il comprend aujourd'hui que le rétablissement du droit désordonné de suffrage ne tournerait pas plus à son bénéfice qu'à celui de la France, et il n'a point d'ailleurs donné lieu de supposer qu'il pût jamais songer à séparer l'un de l'autre. Il est certain néanmoins que tout le monde n'a pas autour de lui un si juste sentiment de la vérité des choses. Le propre des politiques subalternes, c'est de trouver toujours des raisons d'état pour faire leur cour aux grands, et d'inventer des expédiens considérables à cette seule fin de s'imposer comme nécessaires. Il ne serait pas impossible que le président eût des amis dangereux qui lui répétassent que le cœur de la France est à lui, et que la passion qu'il inspire à la France est notre meilleur préservatif contre l'anarchie; que d'en appeler hardiment à cette passion populaire, c'est le vrai moyen de paralyser les influences démagogiques. La France, hélas! n'est folle de personne, elle ne sait que faire de son cœur, et depuis longtemps elle ne se marie plus par inclination. C'est une grande faute en politique de trop compter sur l'inclination publique, et surtout de compter sans son hôte. Un autre malheur des personnes puissantes est encore que ces amis dévoués les compromettent de leur chef par un excès de zèle qu'ils se figurent toujours qu'on leur pardonnera, et pour lequel ils ne demandent ni de permission ni d'excuse. On eût donc pu supposer, à de certaines publications, que le président ne voyait pas de mal à ce qu'on battît en brèche la loi du 31 mai. On ne ménageait pas les suggestions; peu s'en fallait, au dire des chroniqueurs, que le ministère ne fût intérieurement divisé sur cette loi fatale, et l'on nommait ceux des ministres qui n'avaient été introduits au pouvoir que pour la supprimer. Sur ces entrefaites est venue la déclaration de M. Baroche; nous ne croyons pas nous tromper en pensant qu'il avait été chargé par ses collègues et par le président de la république de porter la parole au nom du gouvernement tout entier, afin que le désaveu fût plus efficace en étant infligé par celui des membres du cabinet auquel on prêtait le plus de relations avec ceux auxquels il l'infligeait. Il était du moins assez clair que M. Baroche tenait à formuler en toute franchise une opinion catégorique sur la loi du 31 mai, et il ne pouvait trouver d'occasion meilleure qu'en revendiquant l'apologie de la dépêche télégraphique de M. Faucher. L'apologie a été complète, et la base du ministère fortement assise sur un principe qui sert de digue contre le débordement du principe démagogique dans la constitution.

Ce serait fermer volontairement les yeux et s'abuser à plaisir que de chercher dans la pratique radicale du suffrage universel une voie de conservation. Nous l'avons dit bien des fois, le suffrage universel non mitigé ne saurait être qu'une arme agressive au milieu du déchaînement d'idées et de passions qui remue la société. Le suffrage politique exercé comme droit naturel de l'homme et non pas comme fonction relative du citoyen est incapable de rien édifier. Il est impossible que le suffrage universel réussisse beaucoup aux partisans de M. le président de la république, quand il est encore invoqué avec tant d'ardeur par les amis de M. Ledru-Rollin; car nous le rappelons pour tous ceux qui ne se pressent pas de travailler aux solutions de 1852, on y travaille de reste à leur place. Les journaux rouges des provinces ne se font pas faute d'annoncer la

candidature de M Ledru-Rollin à la présidence; ils demandent que dès à présent « toute la presse démocratique des départemens ouvre ses colonnes à cette question : — la démocratie des villes et des campagnes veut-elle, oui ou non, porter Ledru-Rollin à la présidence de la république? » Nous trouvons même, dans une feuille du midi, cette candidature déjà prêchée par un ancien constituant, et par quelles raisons? Ce sont bien les raisons qu'il faut donner quand on se réclame du suffrage universel. « 1° Ledru-Rollin a toujours voulu et veut plus que jamais l'abolition de la présidence; 2° il est aujourd'hui le propagandiste le plus croyant du gouvernement direct du peuple par le peuple : il s'appliquerait de toutes ses forces à substituer la souveraineté effective et réelle du peuple à la souveraineté *illusoire et nominale que lui a faite la constitution de* 1848. » C'est donc là ce qu'on pense à Bagnères de cette constitution pour laquelle on veut mourir à Paris. On l'adore comme un fétiche, quand elle peut gêner la marche régulière de la société; on la foulerait volontiers sous les pieds, quand on s'aperçoit qu'elle ne lui est pas encore assez nuisible. Et vous savez comment s'y prendrait M. Ledru-Rollin pour la rendre à souhait; M. Louis Blanc lui-même en recule d'horreur et crie à la sauvagerie, tout en écrasant son rival de la montagne du nom dédaigneux de girondin. On n'est pas si dégoûté parmi les socialistes de province; le meilleur titre qu'on invoque pour l'honneur de M. Ledru-Rollin, c'est son plan d'anarchie, qui éclipse tous ceux de M. Proudhon. « Afin d'éviter les luttes, les déchiremens, les dictatures et le despotisme des minorités (qu'en dit la future minorité des 188?), il veut qu'il y ait pour tous liberté illimitée de la parole, de la presse, du droit de réunion; il veut, en second lieu, que toutes les solutions proposées soient discutées par les assemblées du peuple et votées par la majorité des citoyens avant d'être érigées en loi. » — Comme le dit M. Ledru-Rollin lui-même, « la France n'aurait-elle pas bien gagné sa journée, quand la nation entière aurait statué en connaissance de cause sur ses intérêts les plus précieux, sur son impôt, son crédit, etc.? »

A qui s'adresse cette propagande des feuilles rouges? Sur qui ces absurdités révoltantes, tristes fantaisies de l'ignorance ou de l'hébètement, peuvent-elles avoir une action quelconque? N'est-ce pas principalement sur ceux qu'on appelle en beau langage les déshérités du suffrage universel, sur ceux qui présentent les moindres garanties de consistance et de stabilité, dans un système dit restreint qui admet encore sept millions d'électeurs? Rendez-leur donc le suffrage pour qu'ils l'emploient à constituer, sous l'égide de M. Ledru-Rollin, le *gouvernement direct du peuple par le peuple!* Et voulez-vous aussi vous figurer jusqu'à quel point on peut leur apprendre à dénigrer ces prestiges de gloire et de grandeur guerrière qui sont les indispensables élémens d'une popularité napoléonienne, si toutefois c'est avec celle-là que vous comptez solliciter la faveur des masses? Lisez encore cette feuille du midi, c'est un riche numéro; il y a là une petite histoire de *Jacques Bonhomme à la recherche d'une politique* qui a bien son sens. Les journalistes des chefs-lieux rouges ont beaucoup abusé de Jacques Bonhomme dans ces derniers temps; comme invention littéraire, ce n'est donc pas un fonds très neuf, mais la variation brodée sur ce thème usé ne laisse pas d'avoir de l'à-propos : c'est la satire, la charge du *re-*

traité par le paysan. S'il était un type dont on avait jusqu'ici respecté la simplicité démocratique et vertueuse, c'était bien le soldat laboureur, le vieil officier rentré dans ses foyers. Le paysan de mon journal n'est plus si niais. Jacques va trouver le capitaine, un capitaine qui a vu l'*autre*, qui a été sergent s'il vous plaît, qui est *enfant du peuple*, rien n'y manque, si ce n'est qu'il ne sait pas assez bien lire et écrire pour présider un club, — et Jacques se moque du capitaine, *couvert de balafres et de croix*. « La discipline, la discipline, avec cela on vient à bout de tout, » dit le vieux militaire. — Et Jacques de répondre : « Sous ce régime, monsieur le capitaine, ceux qui commanderaient seraient heureux, ceux qui obéiraient fort malheureux; or, comme le peuple obéirait toujours, le peuple serait toujours malheureux. N'en parlons plus; votre politique ne sera jamais la politique du paysan. » Supposez-vous que les gens qu'on aura nourris de cette saine lecture iront ensuite voter en braves pour leur empereur? Ils seraient plutôt tout préparés à voter selon le mot d'ordre qui leur viendrait de quelque comité de résistance, ou bien peut-être au besoin à faire ainsi qu'il est écrit dans le onzième bulletin, lequel vient de paraître, — c'est l'évangile de ce jour, — à s'emparer d'abord du *droit au fusil,* sauf à s'amuser ensuite du droit de suffrage.

Ces lamentables dispositions se montrent trop visiblement et de trop de côtés; ce sera l'un des torts les plus graves de la montagne parlementaire vis-à-vis de l'histoire de les avoir encouragées à plaisir et comme avec un parti pris de chercher en dehors de l'assemblée la revanche qui lui échappe toujours à l'intérieur. Ce *droit au fusil*, elle l'a réclamé en propres termes dans la discussion de la loi organique sur la garde nationale. M. Napoléon Bonaparte, qui est très républicain, comme chacun sait, en sa qualité d'en-cas pour une présidence rouge, M. Napoléon Bonaparte a prêté là le secours de son éloquence; tout ce que nous pouvons dire du rôle que la montagne voudrait attribuer à la garde nationale, c'est qu'il faut réellement les hyperboles en sens inverse du général de Grammont pour nous réconcilier avec cette honorable et civique institution, qui a passé de nos anciennes mœurs dans nos mœurs nouvelles. Il n'y a qu'à se résigner en l'acceptant telle qu'elle est dans son essence, parce que pour la supprimer on n'oserait, et pour la changer on ne peut. Nous ne nous soucions pas beaucoup qu'elle fasse profession d'*éclairer l'armée*, comme l'entend M. Hennequin; nous ne serions pas beaucoup plus fiers que l'armée fît profession de la compter pour rien, comme M. de Grammont a l'air de s'en vanter : après quoi nous avouons qu'il nous serait difficile de ne point excuser les singularités qui émaillent la politique et la faconde de l'honorable général en considération des méchans quarts d'heure qu'il a dû faire passer « aux voraces, aux ventre-creux et aux rutilans, *lorsqu'il avait l'honneur de commander à la Guillotière, le plus mauvais des faubourgs de Lyon*. » M. Baune a réclamé la parole pour une question personnelle et vengé ses commettans par des injures à l'adresse de leur brave ennemi. La montagne ne néglige jamais de couvrir tant qu'elle peut ses postes fortifiés, de donner à tous les siens des marques de sa protection et de sa vigilance. On a vu le tumulte soulevé par la simple déposition du projet de loi qui doit concentrer la police de Lyon et des communes suburbaines entre les mains du préfet du Rhône, avec attribution spéciale des

fonctions déléguées, à Paris, au préfet de police. M. Baudin appelle une *loi de terreur* cette loi que tout Paris serait bien fâché de ne point subir, et dont le premier effet sera de préserver Lyon du retour de la véritable *terreur* qu'ont exercée les ventre-creux et les voraces.

Pendant que les républicains extrêmes croient servir leur cause en plaçant ainsi leur patronage, pendant qu'ils plaident pour les populations émeutières ou pour les émeutiers toujours en révolte jusque dans leur prison, les populations pacifiques envoient à l'envi les unes des autres ces pétitions que nous signalions en commençant. M. Moulin et M. Morin ont demandé, de leur côté, des mesures particulières destinées à faciliter le cours des propositions qui seraient faites au sein du parlement par des membres de l'assemblée concurremment avec les démarches des pétitionnaires. M. Morin a dû renoncer à une modification qui n'avait point assez de chances de succès; celle que demandait M. Moulin a prévalu dans la séance d'aujourd'hui. Il y aura une commission spéciale de quinze membres qui sera chargée d'examiner toutes les propositions relatives à la révision, et qui devra communiquer son rapport un mois après le dépôt de la première. Aujourd'hui même la première a été remise sur le bureau du président par M. le duc de Broglie. Si de cette affluence combinée de pétitions et de propositions il résulte tôt ou tard un effet salutaire, personne plus que M. de Broglie n'aura de droits à la reconnaissance du pays. La proposition, signée par tous les membres de la réunion des Pyramides a réuni dans l'assemblée de nombreuses adhésions. Elle est ainsi conçue : « Les représentans soussignés, dans le but de remettre à la nation l'entier exercice de sa souveraineté, ont l'honneur de proposer à l'assemblée nationale d'émettre le vœu que la constitution soit révisée. »

Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point sans peine que les choses en sont arrivées jusque-là; ce n'est point sans jalousie, sans tiraillement, sans amertume. Le bien ne se fait pas facilement. La révision serait une large voie de salut ouverte devant la France, mais les intérêts étroits des coteries ou des factions ne se soucient pas de manœuvrer en un si grand jour. Les uns, en s'expliquant sur ce qu'ils entendent par révision *totale*, s'y prennent de manière à ne nous tirer d'une extrémité que pour nous pousser dans une autre, et comme ils sentent que la France ne veut guère tomber dans celle-là, il se pourrait, à ce qu'on assure, qu'ils cherchassent par-dessous main à ne plus avoir de révision du tout, au lieu de cette *totale* révision, qui n'était au fond qu'une révision très spéciale. Les autres s'épouvantent du danger qu'on fait courir à la légalité, notre seule sauvegarde, en pétitionnant trop activement contre elle; ils ne demanderaient pas mieux que de la garder telle quelle au service de leurs visées particulières, s'ils osaient seulement la déclarer moins mauvaise. Ils oublient d'expliquer comment on la changera en ne s'en plaignant pas, et comment on aura raison des réfractaires obstinés en se plaignant tout bas, par égard pour leur obstination. Au-dessus de ces rumeurs et de ces contradictions s'est heureusement élevée la ferme et patriotique volonté d'un homme de bien. Lorsque la postérité réglera la part de nos hommes publics, cette part, pour plusieurs d'entre eux, sera certainement brillante. Je doute cependant qu'il y en ait beaucoup dont elle puisse dire qu'ils se seront dévoués au bien de leur pays

sans ambition, sans vanité, par amour pour cette noble et calme jouissance du devoir accompli. Il en est un du moins dont elle dira cela: ce sera M. de Broglie.

Nos possessions d'Afrique viennent d'être le théâtre de nouveaux combats. L'expédition dirigée contre la petite Kabylie est déjà signalée par de très vifs engagemens, par d'heureux résultats glorieusement achetés. Sortie de Milah, petite ville au sud-ouest de Constantine, située presque à l'entrée des montagnes qu'habitent les populations hostiles, la colonne expéditionnaire a soutenu durant sept journées, du 17 au 21 mai, date des dernières nouvelles, les fatigues et les pertes d'une marche même victorieuse en un pareil pays. La résistance que nos troupes ont rencontrée est une preuve de plus de l'importance et de la nécessité de l'entreprise qu'elles exécutaient. Pour que l'œuvre de la France en Afrique s'accomplisse jusqu'au bout, il faut coloniser; mais il n'y a point de colonisation possible tant que la sécurité manque. Or, la sécurité de la province de Constantine est perpétuellement compromise par l'inquiétude ou le mauvais vouloir des populations kabyles qui l'avoisinent, notamment dans cette partie des montagnes qui s'étend entre Bougie et Philippeville, et qu'on désigne sous le nom spécial de petite Kabylie.

Les gens de montagne sont partout plus durs à l'obéissance que ceux de la plaine; mais en Algérie la différence absolue qui sépare les deux races, uniquement réunies par le lien religieux, rend encore le contraste plus sensible. Les Kabyles en effet, d'origine berbère, sont les anciens maîtres du pays, que la conquête arabe a refoulés dans les montagnes, où ils ont emporté leur langue (le *chaouia*), leur industrie, leur courage infatigable, leurs habitudes d'égalité civile, leur droit de propriété personnelle, et encore cet entêtement proverbial qui fait dire aux Arabes : *Casse la tête d'un Kabyle, il en sortira une pierre.* Kabyle ou montagnard, c'est donc tout un; aussi les différentes parties de l'Algérie en renferment-elles beaucoup. Toutefois, l'agglomération de montagnes entre Alger et Philippeville étant plus considérable que partout ailleurs, leurs habitans ont toujours su s'y mieux maintenir, y garder leur indépendance et s'affranchir des tributs. Ils pouvaient ainsi passer à bon droit pour les représentans les plus énergiques de la race entière, et l'usage s'est établi de nommer Kabylie toute cette ligne de côtes; puis, comme de Bougie à Philippeville le pays, large jusque-là de vingt-cinq lieues environ, ne l'est plus guère que de dix, cet étroit territoire s'est appelé petite Kabylie, et on l'a distingué comme cela de la grande, qui longe la première partie de la chaîne.

Plus rapprochée de la route de Philippeville à Constantine et de nos différentes colonies, la petite Kabylie était devenue la citadelle où se réfugiaient tous les aventuriers qui bravaient ainsi notre autorité après l'avoir inquiétée sur nos propres terres par leurs mauvais coups. Il était urgent de faire sentir à ces populations *la longueur de notre bras*, comme elles disent elles-mêmes, si nous ne voulions voir le danger prendre les proportions les plus graves. Ces motifs, qui ont décidé l'expédition actuelle, ne sont guère moins urgens pour la grande Kabylie, et nous forceront tôt ou tard à y intervenir aussitôt que le le développement de notre colonisation nous aura mis en un contact encore plus proche avec les indigènes.

L'entreprise reconnue nécessaire, il fallait frapper de ces coups qui laissent des traces, et dont le souvenir ne se perd pas chez ces rudes ennemis. Le général Saint-Arnaud et les troupes sous ses ordres sont venus à bout de la tâche laborieuse qui leur était confiée. La nature même des lieux où ils combattaient ne permettait pas d'espérer que le combat ne leur coûterait point cher. Entre Milah et Djidjelly, ce n'est qu'une succession de crêtes et de ravines qui s'entre-croisent. Dans les fonds qui séparent ces crêtes, sur leurs pentes inférieures, s'élèvent des villages solidement bâtis, entourés de leurs vergers et comme isolés les uns des autres par la difficulté des passages. Pour tout chemin, on a des sentiers de deux pieds de large qui serpentent jusque par-dessus les hauteurs auxquelles ils sont comme accrochés. Les bons marcheurs du pays ne s'y habituent eux-mêmes qu'avec peine. Qu'on se figure maintenant à tous les coins de ces défilés des hommes de grande taille, souples comme des panthères, bien armés, bien pourvus de munitions, car ils fabriquent leurs armes et leur poudre, et tous exaltés par les cris de leurs femmes, par les invocations de leurs marabouts et de leurs poètes, qui les envoient à la guerre sainte en leur chantant leurs anciennes victoires sur les Turcs. Aussi, dès que, le 11 mai, les huit mille cinq cents hommes de la colonne, chargés chacun de leurs huit jours de vivres et de leurs soixante cartouches, commencèrent à gravir un à un les pentes escarpées, l'attaque commença. Elle devait être furieuse. Presque tous formés de vieilles troupes d'Afrique, nos bataillons sont restés impassibles au milieu des cris et de ces élans de rage qui saisissent parfois les Kabyles comme un vertige, et les lancent sur les baïonnettes et les soldats pour faire une trouée par le poids de leurs corps. Le général Saint-Arnaud, le général Bosquet, le général Luzy, étaient partout présens sur le terrain; tous les officiers, les premiers au danger, donnaient l'exemple et l'élan. C'est ainsi que le 16 mai l'armée arrivait à Djidjelly, et y déposait des blessés par malheur trop nombreux. Une embuscade où sont tombées deux compagnies d'un régiment nouvellement arrivé de France a surtout grossi le nombre des victimes.

Les Kabyles n'avaient pu arrêter la marche de nos troupes jnsqu'à Djidjelly. Le 20, au retour de la colonne, ils devaient éprouver un de ces désastres qui trompent toutes leurs résistances. Grace à des dispositions aussi heureuses qu'habiles, le général Saint-Arnaud, secondé par les généraux Luzy et Bosquet, est parvenu, après les avoir débusqués d'une position très forte, à leur couper la retraite, et leur a tué en moins d'une demi-heure cinq cents combattans, dont les cadavres ont été comptés sur le terrain. La précision des ordres, l'ardeur des troupes, la façon dont elles comprenaient le commandement, le saisissant en quelque sorte dans les regards des chefs, tous ces mérites de notre armée ne sauraient trop être signalés. L'armée est en France le rempart de l'ordre; en Afrique, toujours bonne à la fatigue, vaillante au danger, elle reste fidèle à ses traditions d'honneur. C'est ainsi que ses faits de guerre ont le privilége de prévaloir un instant sur les haines et les discordes de partis, d'éveiller l'intérêt universel dans un pays aussi déchiré que le nôtre, et de rappeler au milieu de ces déchiremens un peu d'affection sympathique pour la commune patrie. Il est bon de constater ce symptôme consolant, quand il y en a tant d'autres qui le sont si peu.

Il y a de temps en temps dans l'histoire, à mesure qu'elle se fait, des rencontres singulières, des jours qui se trouvent rapprochés ou rappelés comme par une ironie instructive ou vengeresse. Le jour où la diète de Francfort a, pour la première fois depuis sa dispersion en 1848, repris le cours de ses séances, c'était presque le troisième anniversaire de celui où Francfort avait vu son fameux parlement germanique s'assembler à Saint-Paul. Que de rêves alors, que d'espérances patriotiques qui n'ont guère duré plus que ce printemps-là, plus que les feux de joie dont l'enthousiasme populaire avait à cette occasion couronné les hauteurs qui entourent la vieille cité! Ces feux symboliques n'ont été que des présages mensongers; la lumière ne s'est pas produite, ainsi qu'ils semblaient l'annoncer, dans les destinées de l'Allemagne, dans l'esprit de ses hommes d'état; la vie nationale ne s'est pas autrement rallumée. La preuve en est dans le retour même qui ramène maintenant, comme par force, à l'ancien établissement. Sans doute il ne faut pas se fier outre mesure à ces vives démonstrations de l'allégresse des multitudes, et croire que les choses ne sauraient s'en passer pour être grandes. Il y avait cependant de bonnes raisons pour que l'avénement de la diète restaurée ne fût point salué par une allégresse très particulière, pas plus d'ailleurs que les gouvernemens eux-mêmes ne tenaient à l'inaugurer par des cérémonies et des discours. C'est qu'en effet le résultat est au fond plutôt négatif que positif : le plus grand mérite de cette restauration, et certes on ne doit encore l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, son meilleur titre est d'en finir décidément avec les théories et les projets auxquels on a perdu trois années, et d'établir en fait que ces trois années sont perdues; c'est d'être, pour ainsi parler, un certificat d'avortement. Après une si dure leçon, l'Allemagne comprendra peut-être que, pour se remettre à l'œuvre, il faut s'y remettre sur nouveaux frais.

On ne saurait néanmoins méconnaître qu'il y a dans la résurrection de la diète de Francfort un côté très positif : elle n'atteste pas seulement l'impuissance générale de l'Allemagne à s'organiser, elle atteste la prépondérance acquise par l'Autriche vis-à-vis de la Prusse, elle range la Prusse à l'état d'obéissance. Nous n'avons aucun plaisir à revenir sur un passé malheureusement accompli; il y a désormais toute une portion du règne de Frédéric-Guillaume IV qui n'appartient plus qu'à l'histoire, et qu'il ne lui est plus donné d'amender. Il ne s'agit donc pas ici d'insister avec une affectation gratuitement blessante sur ces engagemens par lesquels la Prusse s'était vouée d'avance à toutes les extrémités d'une lutte suprême plutôt que de subir celles qu'elle subit aujourd'hui sans avoir tiré l'épée : nous ne sommes pas les gardiens de son honneur, et nous pouvons la féliciter en conscience et nous féliciter avec elle que le cœur lui ait manqué pour rompre la paix européenne. Il s'agit pourtant de préciser une situation et d'expliquer ce que c'est que l'apparition des plénipotentiaires prussiens à Francfort : ce n'est en somme ni plus ni moins que l'abandon solennel de tous les points de droit ou de fait que la Prusse avait voulu maintenir à son avantage depuis le commencement du démêlé. La Prusse prétendait que, depuis la révolution de 1848, l'Allemagne était en quelque sorte devenue table rase, que tout y était depuis lors à reconstruire, et elle avait, pour sa part, essayé à plusieurs reprises de s'arranger une nouvelle place.

L'Autriche n'admettait pas que la révolution ait eu d'effets possibles; elle considérait comme nul et de nulle conséquence l'arrêt de dissolution prononcé sur elle-même par la diète de Francfort, par l'organe légal de la fédération de 1815 : elle persistait à dater du pacte de Vienne, que la Prusse considérait comme aboli. La diète germanique avait-elle été abolie ou seulement ajournée? Avait-elle besoin pour exister derechef d'être derechef consentie par les états allemands, ou les obligeait-elle toujours comme une autorité dont l'exercice n'eût jamais été interrompu? La question se posait en ces termes, et, si l'on s'en souvient, elle se posait avec fracas. C'était pour constater la vertu permanente de cette existence non interrompue que la diète intervenait l'année dernière dans la Hesse et dans le Holstein; c'était pour la récuser que la Prusse mobilisait sa landwehr. A l'heure qu'il est, tous les états de la fédération ayant, selon l'exemple de la Prusse, envoyé leurs plénipotentiaires à Francfort, la question est vidée; c'est même pour cela qu'il n'y a pas eu de séance d'ouverture. Le *Journal de Francfort* s'exprimait là-dessus très catégoriquement : « Cela prouve, disait-il en annonçant cette résolution, qu'on ne reviendra pas à la diète comme à une institution qu'on n'a point réussi à remplacer par un autre organe fédéral; cela prouve qu'on s'en tient à la diète comme à une institution qui a été ajournée, mais qui n'a pas cessé d'exister un seul moment. »

Or, si la diète n'a pas cessé d'exister un seul moment, toute la conduite de la Prusse depuis 1848 n'a été qu'une suite d'illégalités flagrantes, et de ces grandes ambitions qu'elle a manifestées par devant l'Allemagne, il ne lui reste d'autre fruit que l'embarras de les désavouer, que la nécessité d'en faire un *meâ culpâ* qui ne saurait évidemment ajouter à sa considération politique. Il y a pis encore : si c'était la Prusse qui se trouvait jusqu'ici en dehors de la légalité, la légalité était donc du côté de la diète, et par conséquent, dès que l'on rentre dans le giron de la diète, il faut accepter tous ses actes antérieurs, les actes les plus ouvertement hostiles à la politique prussienne; il faut en endosser la solidarité. Ainsi les dépenses des armemens que l'Autriche et la Bavière ont naguère tournés contre la Prusse étaient assurément des dépenses fédérales, puisque ces armemens avaient été ordonnés par la diète. La Prusse aura-t-elle maintenant à en porter sa part, et sera-t-elle obligée de contribuer à solder le budget de la guerre dont on l'avait elle-même menacée? Il ne manquerait plus que cette amertume après tant d'autres pour compléter les déboires du cabinet de Potsdam, pour éprouver la résignation des chambres berlinoises.

La présence des plénipotentiaires prussiens à Francfort signifie de la sorte que l'ordre de choses de 1815 était bien et dûment l'ordre normal; qu'il l'est toujours demeuré, même quand il n'apparaissait pas, qu'il fonctionnait, si l'on ose ainsi parler, à l'état latent, quand c'était pourtant la Prusse qui tenait tout le théâtre et se produisait au grand jour; qu'il a été remis, non pas en vigueur, puisque sa vertu n'avait point été altérée par l'usurpation de la Prusse, mais en lumière, puisque la Prusse a dû cesser de la lui disputer. La signification de cette démarche, son caractère de résipiscence est encore plus marqué par la choix des personnes auxquelles on en a confié le soin. M. de Rochow, M. de Bismark-Schœnhausen étaient les personnes qu'il fallait pour donner en toute sûreté cette adhésion nouvelle au régime de 1815. Il est même permis de pré-

sumer que, pour M. de Bismark tout au moins, c'est encore là une ère bien moderne et qu'il aimerait à remonter plus haut. M. de Bismark est à sa façon et selon son humeur un des coryphées de cette *jeune droite* qui pointe aujourd'hui par toute l'Europe, et qui a inventé pour toute gloire de donner à notre vieux marquis de Carabas une mine profonde avec des allures fringantes. Un critique éminemment ingénieux et sagace a montré une fois, dans cette *Revue* même, la fraternité piquante qui unissait par de certains endroits ce qu'il appelait alors la *jeune Rome* et la *jeune Genève*. Ce ne sont là que des nuances de la *jeune droite*, et cette fraternité subsiste en politique à travers les différences de pays, comme elle subsiste en religion malgré la différence des symboles. Ces conservateurs dans le genre sublime finissent par être aussi monotones d'un bout du monde à l'autre que les libéraux quand même, qu'ils ont tant raillés pour avoir voulu appliquer le constitutionnalisme sous toutes les latitudes. Ils n'ont, eux aussi, qu'une recette, c'est de revenir, en France, jusque par-delà Richelieu; en Espagne, à la dynastie autrichienne, sinon aux conciles de Tolède; en Angleterre, jusqu'en 1648, sinon jusqu'aux Saxons; en Prusse, au grand-électeur, sinon peut-être aux Teutoniques. Nous qui ne sommes que des conservateurs ordinaires, nous estimons qu'il est déjà bien suffisant de conserver au jour d'aujourd'hui l'année 1815, et nous ne voyons même pas beaucoup d'inconvéniens à ce qu'on ne la conserve point tout entière, cela soit dit pour d'autres encore que pour des Allemands.

Le *Journal de Francfort*, que nous citions tout à l'heure et qu'on n'accusera jamais d'être une feuille révolutionnaire, ne craint pas, pour son compte, de déclarer dans cet article, où l'on devine une communication, qu'il ne vient à l'esprit de personne d'en rester purement et simplement à cette date de 1815. Le *Journal de Francfort*, qui est une feuille d'ancienne roche germanique, une feuille de chancellerie, va jusqu'à parler de progrès; il assure que la diète se modifiera d'elle-même selon les besoins nouveaux, maintenant qu'on a reconnu la légitimité de son droit. « La diète doit être développée et consolidée dans ce sens conservateur qui tient compte non-seulement du droit, mais aussi de l'expérience historique, cette dernière garantissant de la manière la plus sûre et la plus ferme que le droit consacré par les siècles ne deviendra jamais l'injustice du présent et de l'avenir. » Voilà sans doute de belles paroles, et il est à souhaiter que ce ne soient pas seulement des fleurs de langage diplomatique. La diète de Francfort a certainement eu son utilité de 1815 à 1848; ç'a été surtout d'amortir, en les enveloppant dans son ombre, les contrariétés réciproques que se causaient les deux grandes puissances rivales, et d'ajourner le choc qui devenait inévitable après des froissemens trop publics. En revanche, la diète, livrée tout entière à ces influences qui s'y partageaient ou s'y disputaient la haute-main pour gouverner par son intermédiaire, la diète n'a rien fait pour assurer à l'Allemagne une assiette plus solide contre les éventualités du jour où ce choc éclaterait. Elle a servi d'instrument de compression, elle a comprimé à outrance beaucoup plutôt qu'elle n'a organisé. Elle a fomenté l'idée de l'unité chimérique, par cela même qu'elle rendait odieux le seul pouvoir qui représentât l'unité réelle; on a le droit de dire qu'elle a contribué sensiblement à faire éclore l'esprit révolutionnaire en étouffant les justes libertés,

On peut lui imputer, comme un malheur dont elle est responsable, l'inexpérience sous laquelle ont succombé les hommes les mieux intentionnés que le mouvement de 1848 ait portés aux affaires. Incapable de se défendre elle-même contre ce brusque assaut de la démagogie, elle avait empêché ses successeurs de se préparer à le recevoir; elle avait empêché l'éducation constitutionnelle de l'Allemagne sans l'avoir habituée à la discipline du bon plaisir. L'Autriche serait donc tout-à-fait bien inspirée si elle renonçait, comme elle le dit ou le fait dire, à ses anciens erremens; si elle méditait, comme elle s'en vante, la régénération de l'Allemagne par la régénération de la diète. Nous ne demandons pas mieux que d'assister à ce beau spectacle, et autant nous avions peu de goût pour une concentration violente des forces nationales de l'Allemagne, autant nous applaudirions à l'établissement équitable d'une sage et raisonnable union entre tous les peuples de ce grand pays.

A cela, malheureusement, il n'y a qu'une difficulté, c'est que la première condition que l'Autriche veuille débattre à Francfort, la première exigence qu'elle y apporte n'est encore autre que celle sur laquelle on s'est heurté si vainement à Dresde : il lui faut l'entrée de tous ses états non allemands dans la confédération. L'Autriche propose toujours à la Prusse le même marché avec la même persistance inflexible et hautaine. La Prusse n'a plus, depuis 1848, que 500,000 sujets qui ne soient pas compris dans le corps fédéral; à remonter même au-delà, elle n'avait en dehors de la fédération germanique que ses deux provinces de Prusse orientale et de Posen : ce sont les districts polonais de Posen qui restent encore séparés. L'Autriche offre de tenir pour allemandes ces 500,000 ames polonaises, mais c'est parce qu'elle entend elle-même introduire d'abord dans le nouvel empire allemand ses Polonais à elle, ses Hongrois, ses Illyriens, ses Italiens, qui ne font pas moins de vingt-quatre millions d'hommes. Le cabinet de Vienne se gouverne en toute cette affaire à peu près comme les républicains de profession se comportent chez nous dans l'affaire de la révision. Il veut ou ne veut pas du pacte de Vienne, selon qu'il l'accommode ou le gêne. Il en veut pour astreindre la Prusse, il n'en veut plus quand il s'agit pour lui-même de s'ouvrir l'Allemagne par une large brèche que le pacte ne l'autoriserait point à y faire.

La Prusse cependant s'empresse de déclarer en toutes circonstances que son développement intérieur ne sera point gêné par ces relations nouvelles qu'on peut bien dire inattendues après les vicissitudes de 1848. Elle fait bonne mine à mauvais jeu. C'était là le principal du discours prononcé par M. de Manteuffel lors de la clôture du parlement. C'est encore ce que voudrait donner à entendre, par rapport à la Russie, un article semi-officiel publié dans la *Gazette de Prusse* au sujet de l'entrevue de Varsovie. Autre exemple de ces rapprochemens qui sont comme des malices du sort : le roi Frédéric-Guillaume quitte l'hospitalité protectrice du czar pour venir inaugurer à Berlin la statue triomphale du grand Frédéric, et, pendant ces fêtes nationales qui rappellent à la Prusse des temps plus prospères, l'empereur de Russie va jusqu'à Olmütz au-devant du jeune empereur d'Autriche. On jurerait qu'il isole ainsi tout exprès l'un de l'autre les souverains qui semblent maintenant accepter ses directions, comme pour marquer davantage l'ascendant qu'il exerce. Du reste, à ne voir que les dehors de

la situation, tout à Varsovie se serait passé en fêtes, et le czar, laissant la politique à ses ministres, n'aurait eu que des complimens et des tendresses pour le *cher Fritz*.

En Angleterre, l'exposition et le *derby* ont un peu rejeté dans l'ombre les questions parlementaires. La chambre des communes a été obligée de se compter au milieu même d'une discussion; il n'y avait plus assez de membres présens. Les membres irlandais ont continué à disputer amendement par amendement le bill des titres ecclésiastiques; une seconde lecture du bill de l'*income-tax* dans la chambre des lords a fourni à lord Stanley une nouvelle occasion d'attaquer le ministère, comme s'il était prêt maintenant à le remplacer. Maintenant, à vrai dire, Londres et l'Angleterre ne sont plus qu'à l'exposition et tout à l'exposition; le palais de cristal défraierait à lui seul vingt chroniques; il est le rendez-vous de la cour et de la ville, et la fête perpétuelle dont il est le théâtre sert d'occasion au déploiement des magnificences de l'aristocratie britannique. Les levers et les bals de la reine, les réceptions du duc de Wellington, les soirées instructives, les *conversazione* chez les nobles lords qui, protecteurs des arts et des sciences, montrent à leurs visiteurs les trésors de leurs collections, les banquets où les corporations municipales invitent les étrangers et les traitent solennellement dans leurs vieux hôtels, voilà les nouvelles qui remplissent les journaux anglais. J'oubliais les festins-réclames de l'*immortel Soyer;* il est vrai que le *Symposium* a surtout fasciné des journalistes français qui, par un autre trait de caractère, n'ont plus voulu du tout y avoir dîné, quand ils ont soupçonné qu'ils avaient pris trop au sérieux ce dîner d'ouverture.

Le maréchal de Saldanha est entré à Lisbonne au milieu d'acclamations qui ne sont précisément très honorables pour personne. Il ne faut point juger trop sévèrement des humeurs si différentes de nos humeurs septentrionales et nous choquer par trop de leurs métaphores ou de leur emphase. On dirait que tous ces personnages ont des rôles de capitan. La lettre écrite de Vigo par le comte de Thomar au maréchal Saldanha était pourtant d'un ton plus sensé jusque dans l'amère expression du ressentiment qu'elle trahissait; elle aura peut-être troublé par les souvenirs qu'elle réveillait le triomphe de Saldanha. Ce triomphe serait complet, s'il n'avait maintenant qu'à humilier le roi Ferdinand et la reine dona Maria, s'il n'avait à se défendre contre ses alliés. Son ministère est en partie composé de progressistes, et, forcé de capituler à chaque instant avec des exigences sans cesse multipliées, il pourrait bien exciter, en penchant trop du côté de la charte de septembre, les mécontentemens que le comte de Thomar avait provoqués en restant exclusivement fidèle à la charte de dom Pedro. Il paraît que déjà beaucoup d'entre ceux qui ont coopéré à la chute du comte de Thomar en sont à s'indigner d'être réduits à partager avec les septembristes. Prendre ou partager est en effet le dernier mot et même le premier de ces révolutions, qui ne songent pas seulement à cacher leur jeu. Les officiers qui se sont prononcés pour l'insurrection s'irritent de voir introduire dans leurs rangs les militaires de l'ancienne junte d'Oporto, que Saldanha, bon gré mal gré, rétablit dans leurs grades. Le premier décret du nouveau ministère a été un décret dictatorial : il a suspendu la loi rendue l'année dernière par les cortès sur le régime de la presse; il n'y aura plus de loi du tout.

C'est sans doute une grande liberté promise. Reste à savoir si tout le monde en jouira; pour l'instant, tout le monde en abuse. On parle d'une épuration de la chambre des pairs, mais l'on ne sait pas encore ce que sera la nouvelle loi électorale.

Les élections viennent d'avoir lieu en Espagne, et c'est aujourd'hui 1er juin que le congrès se réunit. Le gouvernement espagnol, comme on le sait, avait dissous le parlement à la suite de scènes fâcheuses qui s'étaient produites dans la discussion du règlement de la dette. C'est du moins une justice à rendre au cabinet de Madrid qu'il n'a mis aucun retard à poser la question aux électeurs et à convoquer le nouveau congrès lui-même. Autant qu'on puisse se faire une idée exacte du résultat des opérations électorales, la majorité semble acquise au ministère en fonction. Le parti progressiste rentre au congrès quelque peu grossi, pas autant qu'on avait pu néanmoins le supposer. Ses chefs principaux, MM. Madoz, Olozaga, Escosura, Domenech, Cortina, ont été élus. L'opposition modérée paraît devoir compter environ cinquante membres. Du reste, les hommes les plus éminens de l'opinion modérée, MM. Mon, Pidal, Martinez de la Rosa, Seijas Lozaño, Calderon Collantes, ont été réélus, comme cela devait être. Nous remarquons seulement l'échec éprouvé par l'ancien ministre de l'intérieur, M. Sartorius; les circonstances de cet échec donneront lieu probablement à de vives contestations. En somme, le résultat est tout-à-fait favorable aux idées modérées. Malheureusement, dans les récentes difficultés politiques de l'Espagne, il y a un grand fonds de questions personnelles. Sans avoir à insister sur le côté purement intérieur et local, une seule chose nous préoccupe. La politique conservatrice a beaucoup fait pour l'Espagne depuis huit ans; elle l'a sauvée principalement du désastre de 1848. Elle a beaucoup à faire encore au point de vue économique, administratif. Sera-ce le moment de se fractionner, de se diviser, surtout en présence des prochaines éventualités européennes? C'est aux hommes publics de l'Espagne à méditer sur cette situation, et au gouvernement à rendre les rapprochemens faciles. Le gouvernement espagnol va présenter, assure-t-on, le budget de 1851; il proposera de nouveau, sans nul doute, son projet de règlement de la dette. Ce sont là les questions qu'il serait le plus utile de traiter de préférence à toute récrimination personnelle. Le concordat avec Rome vient d'être publié, et règle définitivement la question religieuse. Ce concordat, préparé par l'ancien ministère, promulgué par le nouveau, démontre mieux que toute autre chose qu'en définitive ce n'est point sur des questions essentielles de politique générale que reposent les scissions du parti modéré espagnol. Dans ces conditions, la législature qui s'ouvre aujourd'hui à Madrid peut contribuer à raffermir la situation de l'Espagne par le rétablissement de l'intégrité du parti conservateur, ou ouvrir la porte à des difficultés nouvelles dont on ne saurait prévoir l'issue.

Le parti vraiment conservateur en Belgique, c'est le parti libéral, et voilà pourquoi nous aurions regretté que le ministère Rogier persistât dans la démission qu'il a donnée ces jours-ci devant un vote de la chambre. Il paraît actuellement très probable que cette démission sera reprise, et que le cabinet reviendra tout entier, si ce n'est peut-être M. Frère-Orban, qui voudrait absolument se retirer. Des susceptibilités réciproques ont malheureusement gêné

les rapports du ministère et de la majorité, et, après avoir vécu depuis quelque temps en termes de plus en plus froids, on est venu à rompre. Le ministère se proposait de liquider la situation financière du pays par un ensemble d'économies et de réformes qui constituaient tout un plan. Ce plan a été mutilé sans beaucoup d'égards par la majorité. D'autre part, les ministres eux-mêmes ne s'entendaient pas le mieux du monde sur la part qu'ils voulaient chacun se faire au budget des travaux publics dans l'intérêt des provinces dont ils sont députés. L'intérêt provincial est très fort en Belgique et domine au fond même des ministères. Les membres du cabinet n'ont peut-être pas été fâchés d'avoir un prétexte pour couper court à une situation pénible. Après avoir consenti à beaucoup de sacrifices dans un projet de loi qu'ils présentaient aux chambres pour obtenir un droit sur les successions, ils se sont retirés, parce qu'on avait repoussé la formalité du serment qu'ils voulaient exiger de l'héritier comme garantie de la valeur de l'héritage. Ils s'étaient même réduits à demander seulement pour le magistrat la faculté de déférer ce serment. La majorité, encore aujourd'hui sous le coup des souvenirs de la prestation du serment à l'époque hollandaise, la majorité a rejeté comme immoral le serment obligatoire et même facultatif. Telle a été l'origine de cette crise, qui semble heureusement terminée. Un ministère catholique était impossible : M. Nothomb a usé et abusé des ministères mixtes; il ne serait pas fort aisé de trouver dans les chambres les élémens d'un autre ministère libéral. Celui de M. Rogier n'a pas démérité de la Belgique, tant s'en faut, et l'opinion n'a vu dans cette brouille passagère qu'un incident sans importance qui ne saurait changer en rien la direction générale du pays, si forte après tout et souvent si habile.

ALEXANDRE THOMAS.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. NISARD.

L'Académie française poursuit le cours de ses solennités paisibles et élégantes au milieu des préoccupations et des turbulences contemporaines; elle procure ainsi de temps à autre à une société choisie et dispersée des occasions heureuses de se retrouver, de se compter une fois de plus, de se témoigner à elle-même qu'elle existe encore, et qu'elle n'a point perdu son goût pour les plaisirs relevés de l'intelligence. Dans quelques jours sans doute, ce sera le don de la parole qui sera couronné à l'Institut dans la personne d'un orateur des plus vifs et des plus brillans; hier, c'était la fête de la critique personnifiée dans trois hommes qui ont compté ou comptent encore, avec des tours d'esprit assez différens, parmi ses plus remarquables organes : M. de Feletz, dont l'éloge était à retracer, — M. Nisard, le nouveau récipiendaire, et M. Saint-Marc Girardin, qui avait à donner la bienvenue à l'historien des *Poètes latins de la décadence*. Et n'avons-nous pas même été un moment sur le point de voir la dernière séance académique prendre un sens plus particulier encore et devenir

bien autre chose que la fête de la critique, — la fête d'un journal? Il s'est trouvé en effet, par une de ces combinaisons singulières qui s'arrangent toutes seules et sans calcul, que les trois critiques avaient fait leurs premières armes littéraires, à des époques diverses, dans le même lieu et sous les mêmes auspices. Aussi a-t-on pu voir sans grande surprise se mêler à l'objet principal de la séance le souvenir de deux hommes supérieurs, — les frères Bertin, — dont l'action a été notable dans la presse contemporaine, et qui ont eu dans leur vie la rare bonne fortune d'introduire dans les lettres M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard, comme ils y avaient attiré précédemment, à l'aube du consulat, M. de Feletz : tant il est vrai que le journal se mêle à tout aujourd'hui, se retrouve au fond de tout et conduit à tout, même à l'Académie, — à la condition qu'on soit un journaliste comme M. de Feletz, comme M. Saint-Marc Girardin ou M. Nisard.

On a beau médire à son aise de l'Académie, l'Académie a des ressources singulières de vengeance et se réserve des jours certains de représailles. A l'égard de ceux qui lui font une guerre d'épigrammes avec préméditation en quelque sorte, avec des desseins sur elle, parce qu'ils se sentent en fonds pour y prétendre, elle attend patiemment qu'ils veuillent être académiciens, et elle les nomme, selon le mot spirituel de M. Saint-Marc Girardin, afin de consommer et de constater sa vengeance; mais elle ne peut évidemment recevoir tous les railleurs, et si le railleur c'est le public, il ne lui reste plus qu'à convoquer cet étrange et capricieux faiseur d'épigrammes à ses séances solennelles, ce qui peut être parfois un genre de représailles plus sûr et mieux constaté que le premier. Il n'est pas sans exemple que l'Académie se soit ainsi parfaitement vengée. Cela n'arrive pas toujours cependant, et il faut bien avouer, au surplus, que le public oublie facilement les vengeances de ce genre exercées contre lui. Il semble même que depuis quelque temps un redoublement de faveur et de déférence entoure les travaux de l'Académie. Voyez la séance de réception de M. Nisard. Les railleries continuent peut-être, mais les salles de l'Institut ne suffisent pas à contenir l'auditoire le plus illustre et le mieux fait pour goûter toutes les distinctions littéraires. Cela se conçoit : les exemples et les choix de l'Académie peuvent contribuer sans doute à ce retour de faveur, il n'y a point trop à dire à cette flatteuse persuasion; mais il y a une autre raison encore qui n'est pas moins vraie peut-être et que nous dirons un peu crûment : c'est que l'Académie est une vieille chose dans un temps où la fureur d'innover se change par degrés en lassitude universelle, en besoin de se rattacher à tout ce qui porte un certain cachet de durée. C'est une tradition et une institution encore debout sur un sol où les ruines s'accumulent depuis un demi-siècle, où les révolutions viennent périodiquement raser tout ce qui germe, s'élève ou tend à s'affermir. Songez donc! un corps public qui peut dater de 1635, continuant à vivre dans les conditions premières de son origine, et où il était de convenance, il n'y a pas beaucoup d'années encore, de ne point entrer sans faire l'éloge de Richelieu, — n'est-ce point un phénomène assez curieux pour qu'il s'y attache une certaine faveur de bon goût, une certaine popularité même, ne fût-ce que de mode et par opposition aux vieilles nouveautés d'hier en attendant celles de demain? L'Académie a ainsi le bénéfice d'une réaction plus

générale. Son mérite, c'est qu'elle est vieille. Tandis que toutes les autres traditions sont brisées, elle représente quelque chose du moins des traditions littéraires, et ce ne sont pas les moins chères à notre pays. C'est après tout, et malgré tout, un centre où une certaine dignité intellectuelle se perpétue, où on ne peut oublier qu'on parle la langue de Racine, de Bossuet, de Fénelon, de La Bruyère, et où le lieu commun lui-même a une figure honnête. N'est-ce point assez pour qu'on s'y réfugie à certaines heures, comme pour échapper un moment aux déclamations furibondes, à la logomachie solennellement grotesque des assemblées et des journaux? Pour peu que l'Académie française réfléchisse sur les conditions de son origine, sur sa situation, sur les circonstances en même temps favorables et difficiles qui l'environnent, elle y peut puiser le sentiment d'un rôle, sinon nouveau, du moins plus marqué, plus décisif, au milieu de l'avilissement intellectuel contemporain; elle n'a qu'à se faire la gardienne sévère et active de l'honnêteté, du goût, du bon sens, de tous les principes supérieurs de l'art littéraire. La dernière séance, nous nous hâtons de le dire, ne s'éloigne pas tellement de cet idéal, aussi bien par les talens qui étaient en présence que par les questions qui s'offraient naturellement à eux, et qu'ils ont traitées.

Peut-être avait-on à redouter quelque monotonie dans une séance tout occupée par la critique, entre hommes du même métier, de mêmes habitudes et de tendances d'esprit qui ne sont pas très différentes. Il n'en a rien été, on peut l'affirmer, et si le discours de M. Nisard, en soumettant notre époque à un sévère jugement, était fait pour inspirer plus d'une réflexion salutaire, M. Saint-Marc Girardin a su, tout à côté, suivre le même chemin, mais avec moins de sévérité dans la parole, en prodiguant les traits d'une verve saine, d'un bon sens ingénieux et vif, qui a pu tout dire en se faisant applaudir, et a été occupé pendant une heure à débarrasser de ce qu'elle avait de trop absolu peut-être la pensée de son savant interlocuteur. L'un et l'autre se sont employés avec zèle à faire revivre l'honorable figure de M. de Feletz. Nous entendions dire un jour, non certes en plein Institut, mais par quelqu'un qui en était, qu'en fait d'académiciens auxquels on succède il y a de *bons morts* et de *mauvais morts*, ce qui veut dire qu'un nouvel élu est très heureux, quand il a à peindre un Chateaubriand, un Royer-Collard ou un Nodier, pourvu cependant que le portrait d'un Bonald n'échoie pas par hasard à quelque vaudevilliste sur le retour. Si l'on nous permet de continuer la figure, M. de Feletz était assurément un *bon mort* pour un critique appelé à le remplacer et à retracer son éloge. Aussi bien M. de Feletz était un écrivain excellent, non de notre époque, à laquelle il tenait peu, je crois, à appartenir, mais de l'époque qui a précédé la nôtre, du consulat, de l'empire et de la restauration. Son nom se lie à l'éclatante réaction du commencement de ce siècle. Un des premiers alors, il s'est trouvé tout prêt à faire revivre les traditions de l'esprit et du goût; un des premiers, il a fait la guerre au mauvais langage, mauvais surtout parce qu'il cachait de mauvaises pensées et de mauvais sentimens. L'intervalle de 1800 à 1830 a été rempli pour M. de Feletz par une rare assiduité de collaboration au *Journal des Débats*, par une série d'articles dont la collection très variée dénote une singulière liberté d'esprit. Qu'on parcoure ce recueil, publié en 1828 sous le

titre de *Mélanges de Philosophie, d'Histoire et de Littérature;* l'auteur passe sans effort d'une critique des *Soirées de Saint-Pétersbourg* à un article sur les *Mémoires de Bassompierre*, d'une analyse de l'*Essai sur la Réformation* de Charles de Villers à une étude sur les *Méditations poétiques* de M. de Lamartine. Un des traits distinctifs du talent de M. de Feletz, c'est, à travers beaucoup de fermeté de critique et de jugement, une aisance familière, un atticisme aimable et piquant, une humeur ingénieuse et polie. Il est des esprits aux yeux desquels cette politesse passe pour un signe de frivolité. Ce n'est point l'avis de La Bruyère, qui disait : « Il faut très peu de fonds pour la politesse dans les manières, il en faut beaucoup pour celle de l'esprit. » Quelque peu gentilhomme de naissance, tenant à l'église par état, très assuré sur les choses de conscience et de conviction, aimant le monde et en étant aimé, l'abbé de Feletz était aussi peu que possible homme de lettres de profession. Un des préjugés les plus bizarres et les plus excessifs de notre temps, c'est de faire de l'écrivain un être singulier, vivant en dehors de la vie commune, se nourrissant de son imagination et ayant pour profession, si ce n'est pour industrie, d'instruire ou d'amuser. M. de Feletz n'était rien de cela, et il était mieux que cela : c'était un homme du monde tenant la plume et résumant souvent une conversation entre gens de goût en lui donnant une forme vive et animée. Il avait conservé beaucoup des habitudes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Pour nous servir encore du langage de La Bruyère, c'était un de ces esprits fins, délicats, subtils, vigoureux, propres à briller dans les conversations et dans les cercles, et qui arrivent à faire les critiques les plus goûtés, quand ils s'en mêlent. Comme pour mieux prouver qu'il était le moins possible homme de lettres de profession, M. de Feletz s'était retiré de la critique avant que le succès se retirât de lui; c'est ce qui explique comment il était peu connu des générations nouvelles et aimé de tous ceux qui avaient pu goûter une fois l'atticisme de son esprit. Nous ne faisons ici que résumer quelques-uns des traits principaux spirituellement esquissés par M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard, le successeur de M. de Feletz.

Nous ne savons s'il est encore quelqu'un qui soit surpris de l'entrée de M. Nisard à l'Académie. Cette vieille et éternelle plaisanterie d'une *académie refusée*, par opposition à l'académie officielle, est fort passée de mode, et aurait peu de succès à être reprise par les romanciers aux abois. Il est probable qu'à l'avenir plus d'un critique aura encore le pas sur plus d'un romancier. Plus même ce critique aura marqué d'un fer brûlant les turpitudes effrénées du drame et du roman modernes, plus il aura de titres aux yeux de l'Académie et aux yeux du public. Ç'a été l'honneur de M. Nisard d'avoir l'un des premiers généreusement signalé les hideux excès de l'imagination moderne, et d'avoir infligé à tout un genre l'épithète de *littérature facile*. Le mot ne disait pas tout assurément, mais il a survécu comme un stigmate une fois imprimé à tout un ordre de compositions malsaines. M. Nisard a fait depuis des travaux plus élevés, des livres plus savans et plus étendus, il a eu de plus sérieux succès; nul n'a égalé pour lui peut-être le succès de 1834, de même que l'auteur n'a rien écrit qui surpasse en verve honnête et franche cette brillante polémique. Ç'a été pour M. Nisard, si l'on nous passe ce terme, l'heure de sa vie littéraire mar-

quée du plein soleil. Chacun a plus ou moins ainsi son heure; mais la conviction qu'il était dans le vrai alors n'a-t-elle pas poussé M. Nisard à une sévérité excessive parfois dans le choix de son idéal littéraire, à une espèce de sentiment d'infaillibilité de la critique? « La critique se trompe rarement, » dit-il dans son dernier discours académique. Nous ne demanderions pas mieux que de le croire, si ce n'étaient les conditions de cette infaillibilité. Ces conditions sont bien simples : c'est que la critique sera « éclairée, savante, exercée au nom de principes certains, par un honnête homme qui veut le bien de la vérité sans vouloir le mal des auteurs.... » Ne faut-il que cela en vérité? A ce prix, combien y a-t-il de critiques, fussent-ils académiciens, qui se *trompent rarement?* S'il est difficile, hélas! d'atteindre à cet idéal, M. de Feletz eût ajouté, sans nul doute, au programme une petite chose, — l'agrément, qui ne gâte rien, et qui aide souvent à avoir raison. M. Saint-Marc Girardin est bien aussi de cet avis, je crois; n'en donnait-il pas de charmans exemples dans cette séance même?

Par tournure d'esprit et par goût, M. Nisard n'était point homme à reculer devant les grandes questions littéraires qui se lient aujourd'hui aux questions politiques et sociales. Il les a abordées avec courage, avec beaucoup de courage, d'autant plus qu'il avait à faire au public accouru pour l'entendre une confidence singulière : c'est que le vrai, le grand coupable dans nos désastres littéraires, c'est le public lui-même. Si la littérature se plonge dans toutes les corruptions, c'est la faute du public; si les écrivains violent les plus simples lois du bon sens, de la morale, du goût et de la langue, c'est la faute du public. Le public est un grand coupable sans doute, il pèche beaucoup par complicité et par tolérance, nous le voulons; mais, pour le charger à ce point, il faudrait reconnaître essentiellement sa compétence, et c'est surtout en littérature que les majorités sont incompétentes, c'est surtout en littérature que le succès, les vogues capricieuses ne sont point la mesure de la valeur d'une œuvre et des devoirs de l'écrivain. Le public fait son éternel métier en ayant des caprices, en aimant qui le flatte, en s'enivrant de ce qui le corrompt; l'écrivain est infidèle à son devoir en s'inspirant d'autre chose que des nécessités supérieures de son art, en faisant de sa plume un instrument de scandale. S'il faut absolument atténuer la responsabilité des écrivains, il ne reste qu'à se rejeter sur une certaine atmosphère morale qui enveloppe tout le monde, qui imprègne tous les esprits et à laquelle on ne peut se soustraire; mais encore, cette atmosphère, qui a contribué à la créer, si ce n'est les écrivains? Et qui peut contribuer à l'épurer, à l'assainir, si ce n'est eux, parce que dans tout ce qui touche à l'intelligence l'initiative n'appartient point au public, mais à celui qui a reçu les dons heureux et rares du génie ou du talent? M. Saint-Marc Girardin a réfuté bien autrement M. Nisard. Il a répondu en homme d'esprit qui sait qu'il a le public en face de lui, — un public qui n'est point venu précisément pour recevoir de trop vertes leçons. Assurément, semblait dire M. Saint-Marc Girardin, il serait bien mieux que le public fût vertueux; mais, s'il l'était, à quoi servirions-nous? Et s'il n'était pas ce qu'il est, c'est-à-dire un mélange de caprice, de mobilité et d'inconstance, comment se lasserait-il du mal et aurait-il par momens de ces beaux retours au vrai et au bien qu'il faut savoir saisir sans trop prétendre les imposer? S'il y eût eu un troisième interlocuteur, peut-être

entre l'extrême sévérité de M. Nisard et l'extrême facilité de M. Saint-Marc Girardin eût-il trouvé quelque chose à ajouter.

La réponse de M. Saint-Marc Girardin a été, du reste, en tous points digne de cet éminent et charmant esprit, même quand elle touchait presque au paradoxe, et c'est peut-être alors qu'elle a été le plus applaudie. Pendant une heure, au milieu du plus persévérant succès, M. Saint-Marc Girardin a su intéresser à mille questions littéraires, à des digressions sans nombre, à une appréciation souvent fort piquante des ouvrages du récipiendaire. Le directeur de l'Académie, pour tout dire, semblait un peu parfois s'être chargé des représailles du public à l'égard du nouvel élu, et c'était peut-être fort heureux pour M. Nisard en ce moment. M. Saint-Marc Girardin a un mérite rare de notre temps : il sait envelopper de pures et fortes leçons de bonne grace, maintenir d'immortelles vérités sans effaroucher son monde, contredire en ayant l'air de louer, et même, quand la malice l'emporte, il laisse le public charmé, sans que celui qui a eu à essuyer le feu ait guère autre chose à faire qu'à le remercier, parce qu'au fond des spirituelles saillies il y a la justice rendue au talent.

CH. DE MAZADE.

THÉATRES. — L'OPÉRA. — LA CORBEILLE D'ORANGES.

Il y a certaines heures dans la carrière des musiciens et des poètes dramatiques où il faut que leur talent ou leur bonne volonté se montre, non au profit de leur gloire, mais pour le bien du théâtre qu'ils alimentent. M. Scribe et M. Auber ont eu cette fois à sacrifier aux nécessités immédiates. Il fallait tout de suite, sans prendre le temps d'y songer, un opéra pour la rentrée de M[lle] Alboni. Cet opéra ne devait être ni trop sérieux ni trop gai; on avait vu M[lle] Alboni dans les rôles du répertoire ordinaire : il fallait faire connaître au public, dans une musique faite exprès, le côté bouffe du talent de la célèbre chanteuse. Le poète et le compositeur se sont mis à l'œuvre. On prend rarement M. Scribe en défaut; ses cartons fourmillent de livrets de toute taille qu'un trait de plume approprie aux circonstances; pour M. Auber, la chose est aussi facile, et quoique depuis près de trente ans il puise aux sources de l'harmonie, sa coupe est toujours pleine; puis, si le temps manque, et il a manqué, n'a-t-il pas, comme M. Scribe, de petits trésors enfouis : airs de ballets d'un opéra retiré du répertoire, fragmens d'un duo plus récent, petits couplets oubliés dans le tumulte d'un finale, et qu'on a soigneusement mis de côté pour une meilleure occasion? Avec ces dépouilles rajustées, rajeunies, saupoudrées de quelques jolis motifs pour relier le tout, M. Auber fait un opéra. Ce n'est donc pas d'une œuvre originale que nous parlerons, mais d'un cadre préparé pour faire valoir sous toutes ses faces le ravissant talent de M[lle] Alboni.

Jusqu'à présent, on n'avait entendu M[lle] Alboni à l'Opéra que dans la musique sérieuse et dramatique, on avait apprécié les qualités incontestables de son organe, la pureté, la limpidité cristalline de sa vocalisation; mais, au milieu de ces trésors, un seul défaut atténuait l'ensemble : l'ame manquait, et avec elle le sentiment ardent, passionné. Aucune vibration ne sortait de ces notes alignées

et correctes; c'était délicieux à entendre, mais monotone à écouter; on aurait désiré une aspérité à cette voix de velours pour y accrocher une émotion. Dans la musique bouffe, demi-souriante, demi-attendrie, le talent de Mlle Alboni est complet. Le plaisir, la joie, mettent leur étincelle là où il faut; la mélodie vive d'allure sort tout épanouie en jets vigoureux et puissans. L'organisation de l'artiste se sent à l'aise et prend ses coudées franches, son visage même si gracieux et si ouvert, heureux de laisser les grands airs tragiques, subit comme le reste une transformation. Mlle Alboni dit d'une façon ravissante une petite chanson dont le motif revient souvent et explique la situation du poème; elle la dit ou naïvement ou avec malice, la note simple, ou éblouissante de fioritures; s'il fallait analyser de combien de trilles, d'arpèges, de gammes ascendantes et descendantes elle se fait un jeu, ne laissant jamais le son se poser sans prendre haleine, jouant avec sa voix comme Paganini avec son violon, tout le vocabulaire musical y passerait. Mlle Nau fait de son mieux et gazouille du bout des lèvres avec une méthode qui n'est pas sans charme, mais qui manque absolument de force et de couleur. Elle seconde Mlle Alboni, et il faut l'avouer à la honte de notre première scène lyrique, personne autre qu'elle n'était en état de lui donner la réplique, et, malgré l'invraisemblance flagrante qui fait de Mlle Nau la fille de Mlle Alboni, il a bien fallu passer par là : libre aux spectateurs de se faire des illusions.

Puisque nous sommes en train de parler des opéras écrits pour des chanteurs, il ne faut pas oublier de signaler pour mémoire, car, hélas! la critique en a fait justice, un opéra, *Sapho*, écrit pour mettre en lumière le côté *antique* du talent de Mme Viardot. On a dit, dans le monde, que la musique de cette partition avait été composée sous l'inspiration et même avec la collaboration de l'artiste. Nous avons trop bonne opinion du talent musical et du goût de Mme Viardot pour penser que, si elle avait travaillé à cette œuvre, elle ne s'y fût pas montrée plus à son avantage; quand on écrit pour soi, ordinairement on soigne mieux ses intérêts. Ceci nous amène naturellement à dire que vu la facilité avec laquelle de pareils ouvrages se produisent, *Sapho* et *le Démon de la Nuit*, par exemple, il n'est plus permis de prétendre que la carrière est fermée au talent inconnu; les portes de l'Opéra doivent être grandement ouvertes au contraire, puisque, soit disette ou bon vouloir, on accepte et on fait étudier à des artistes sérieux d'aussi déplorables essais. Heureusement pour l'Opéra que le succès de *la Corbeille d'Oranges* et la présence de Mlle Alboni viennent réparer le double échec de *Sapho* et de la cantatrice. F. DE LA GENEVAIS.

La Séparation des Apôtres, gravée à l'aqua-tinte par M. Gautier, d'après M. Ch. Gleyre (1).— Le tableau que M. Gautier vient de reproduire dans une estampe, estimable à beaucoup d'égards, fut exposé au salon de 1845. Peut-être, à cette époque, ne rendit-on qu'une justice incomplète aux qualités qui distinguent l'œuvre de M. Gleyre; il serait à désirer qu'un succès plus général l'accueillît aujourd'hui, et que la gravure réussît à populariser cette composition tout-à-fait neuve, et cependant intelligible au premier coup-d'œil. Réunis une der-

(1) Paris, chez Goupil et compagnie, boulevard Montmartre.

nière fois, les apôtres vont se disperser par toute la terre pour y porter la parole de vie. La croix, encore humide du sang du divin maître, s'élève au milieu du groupe des disciples. Déjà quelques-uns, faisant les premiers pas dans la voie qu'ils ont mission de suivre, quittent le calvaire où saint Jean s'attarde, agenouillé et comme éperdu de ferveur; d'autres s'embrassent avant de se séparer, tandis qu'au pied de la croix Simon-Pierre fortifie ses saints compagnons par une exhortation suprême et les bénit au nom de celui qui l'a établi leur chef. Un pareil sujet, dont le choix est une découverte, avait échappé aux grands artistes. Plusieurs maîtres italiens ont, il est vrai, symbolisé la passion dans des compositions analogues en apparence à celle-ci. Par un sentiment de piété qui justifiait l'anachronisme, ils mêlaient quelquefois des saints de tous les siècles et de tous les pays aux personnages témoins, selon l'Évangile, de l'agonie du Sauveur : ainsi Fra Angelico, dans sa grande fresque du couvent de Saint-Marc, à Florence, fait assister à la mort du Christ les docteurs de l'église et les fondateurs des ordres religieux, pour montrer, à côté du sacrifice qui se consomme, l'avenir fécondé par la foi. Le tableau de M. Gleyre est conçu à un tout autre point de vue; il ne se rapproche des monumens de la peinture ancienne que par la distribution des lignes générales. Ici la croix est nue, et les hommes qui l'entourent n'en ont pas encore propagé les mystères; le lieu où ils se trouvent n'est pas seulement un lieu d'adoration et de prière, c'est le point de départ de leur apostolat : il n'y a donc, dans l'invention de cette scène, rien qui rappelle les exemples du passé. Très française en ce sens qu'elle s'adresse surtout à l'intelligence, la composition des *Apôtres* ne procède nullement de ces hérésies esthétiques qu'aujourd'hui nous consentons presque à accueillir comme la théorie du progrès. Au lieu de cette « délectation de l'ame » que Poussin propose comme but de la peinture, ne recherchons-nous pas en effet une impression de surprise, et l'étrangeté de l'exécution matérielle ne nous trouve-t-elle pas trop enclins à lui sacrifier la vérité poétique? Peu s'en faut que l'oubli des principes pratiqués par les maîtres ne nous paraisse la marque assurée du mérite, et nous avons tellement pris goût aux innovations radicales, que les chefs de l'école romantique ne sont déjà plus à nos yeux que des révolutionnaires girondins. D'abus en abus, on en est venu à méconnaître les limites où chaque art doit demeurer circonscrit. La peinture, en s'efforçant d'être musicale, c'est-à-dire d'éveiller une sensation vague, s'est dépouillée de son charme sévère sans emprunter à la musique sa puissance affective. La musique, au contraire, a entrepris de tout peindre, et l'on a prétendu imiter par des sons jusqu'à la lumière. La poésie a, depuis long-temps, quitté sa lyre pour une palette. La sculpture s'est faite et dite pittoresque. En un mot, sous prétexte d'agrandir le domaine des arts, on a semé partout la confusion et le désordre, et (dernier symptôme de décadence!) voici qu'un réalisme brutal menace de se substituer, dans les productions de notre école, au spiritualisme, qui, depuis des siècles, en est le caractère principal et l'honneur. Pour faire sentir le vice de la doctrine nouvelle, il convient d'appeler l'attention sur les travaux qui la démentent, et, dans ce temps où abondent les œuvres nées de l'irréflexion et de l'erreur, *la Séparation des Apôtres* mérite d'être signalée comme un exemple contraire.—La planche de M. Gautier retrace avec fidélité

l'aspect de la peinture originale, et se recommande par une certaine largeur d'exécution, bien que le ton de plusieurs parties ne soit pas exempt de lourdeur, et que le contour manque parfois de netteté. Ainsi, la figure placée derrière saint Jean présente, dans son ensemble, quelque chose de vague et d'indécis : d'un côté, le pied gauche se confond avec le terrain; de l'autre, le bras qui tient le bâton ne se relie pas, par l'effet, à la main de saint Jean et ne se détache pas du groupe rejeté au second plan. Le visage de l'apôtre debout à la gauche du spectateur semble trop coloré par rapport aux mains; enfin la proportion de quelques têtes, trop forte pour la taille des figures, ôte à celles-ci un peu de leur majesté. Malgré ces imperfections de détail, l'apparition de l'estampe des *Apôtres* peut avoir sur le goût public une influence favorable. On ne saurait lui donner l'importance d'un événement dans l'art, mais il est permis d'y voir un accident heureux. Si la gravure traduisait moins rarement des compositions de cet ordre, peut-être se détacherait-on plus vite de celles qui n'ont pas de signification morale; peut-être aussi quelques-uns des prétendus réformateurs n'essaieraient-ils plus de réduire la peinture au rôle d'une industrie subalterne, et cesseraient-ils de sacrifier le respect des conditions de l'art aux entraînemens de la fantaisie ou au culte de la réalité vulgaire.

H. DELABORDE.

Essais sur quelques points de législation ou de jurisprudence, par M. Blondeau, de l'Institut (1). — Cet ouvrage, composé d'opuscules divers antérieurement publiés, touche à de nombreuses questions. A côté de morceaux qui se réfèrent à une réforme des classifications juridiques, à des projets de codification générale, à côté d'un essai sur l'*effet rétroactif des lois*, d'un essai sur les *contrats nommés* au point du vue de nos codes, à côté enfin d'un exposé scientifique du *jus in re* et du *jus ad rem*, de l'*actio in rem* et de l'*actio in personam*, d'observations sur le code civil de la Louisiane et celui des Pays-Bas, — on trouve des études curieuses sur les principes généraux de la législation. C'est ce dernier côté de l'ouvrage de M. Blondeau qui doit surtout appeler notre attention. Le fondement de tout ordre social est dans la loi, et les obligations qui en dérivent pour tous et pour chacun sont le véritable lien qui unit les hommes; mais quelle sera la source de la loi? — Le pouvoir arbitraire du souverain, la conscience humaine éclairée par la raison, ou l'utilité particulière de la société? — Ici les opinions diffèrent, et la dispute commence. *Le droit*, dit Montesquieu avec cette hauteur de génie qui le caractérise, *est la raison humaine en tant qu'elle gouverne les peuples de la terre*. Et sa définition donnée, il fait naître les lois des rapports nécessaires des choses et des êtres. Les rapports des peuples entre eux donnent naissance au droit des gens, les rapports des citoyens dans un état avec eux-mêmes ou avec le gouvernement au droit public et privé. — De la sorte, règle vivante, la loi sort des entrailles même des choses qu'elle a pour objet de régir, elle déclare le droit plutôt qu'elle ne le crée, et lui prête force et action plutôt qu'existence substantielle. Hobbes, pour qui la guerre est

(1) Chez Durand, rue des Grés.

l'état de nature, regarde la défense comme la première loi : d'où la nécessité de ne pas retenir le droit pour soi, de le quitter en partie pour le transporter à autrui. Du droit ainsi transporté naît le pouvoir social, constitué pour la défense et omnipotent sous cette seule condition : *le salut public*. Rousseau pense aussi qu'à considérer humainement les choses, les lois de la justice sont vaines parmi les hommes, et, à l'exemple de Hobbes, il en conclut que la volonté du souverain fait la loi. Toute la différence réside dans le nom et la qualité du souverain, qui s'appelle ici *le peuple* et *le nombre*. Enfin une école a été fondée par Bentham, qui, donnant au droit une autre origine, a prétendu le faire sortir de l'utilité, ralliant au même titre et les lois naturelles issues de rapports indéterminés et les lois créées d'autorité par la fantaisie du pouvoir. M. Blondeau appartient à l'école de Bentham. Pour lui comme pour le maître, l'intérêt général est la source véritable et la mesure commune des bonnes lois, et les droits et les obligations sont des enfans de la loi subordonnés comme elle à la règle fondamentale d'utilité publique.

Que faut-il penser des opinions si diverses qui se sont fait jour depuis le XVIII[e] siècle sur l'origine des lois? Renfermant chacune une portion de vérité, elles pèchent également par défaut de largeur. Trop philosophique peut-être, la doctrine de Montesquieu semble pencher vers une idée de droit général, immuable, éternel; que des esprits imprudens s'en emparent, et voilà les droits de l'homme proclamés, non-sens abstrait dont la verve ironique de Joseph de Maistre a fait si rude justice. Les opinions de Hobbes et de Rousseau ne peuvent soutenir l'examen; la souveraineté, indépendante de la justice et s'élevant contre les lois de la nature, ne saurait se concevoir. Roi ou peuple, l'homme ne puise point sa souveraineté en lui-même, mais dans l'accord de sa volonté avec l'équitable, le possible et le nécessaire. Quant à l'intérêt considéré comme règle unique de la loi, rien de plus triste et de moins décisif. Avec cette doctrine, plus d'obligation morale et partant plus de conscience, plus de sanction suprême. Le droit devient une arme, et le devoir n'a désormais pour le représenter que la force. De tout ceci que conclure? C'est que le droit a des sources différentes, la raison et le cœur de l'homme, les nécessités variables du temps, des circonstances, des lieux, la nature et le génie des peuples; c'est qu'enfin le pouvoir contribue lui-même à créer, à maintenir le droit par la forme de la loi qui la rend claire à chacun, par la promulgation qui la fait connaître de tous, et par la sanction pénale qui ne permet pas qu'on la viole impunément.

P. ROLLET.

V. DE MARS.